

~~Handwritten scribble~~

ex

Syntaxi ad poësis gradum
facit. primis perpetuis

probus Summeque Spei juvenis
joannes veneris Lemmens
ex off: geleen orator

dabam in Collegio nostro
gymnasio hac 22 aug
1803

H. Vanderla
dicti gymnasii
professor



HISTOIRE
UNIVERSELLE
TOME PREMIER.

FIRST VOLUME

UNIVERSITY OF CHICAGO

TOME PREMIER

CO 33 / 0 30.8

HISTOIRE
 UNIVERSELLE,
 IMITÉE
 DE L'ANGLAIS,
 PAR M. TURPIN.
 TOME PREMIER.

CONTENANT l'histoire du Monde,
 depuis la création jusqu'à la naissance
 des Empires.



A PARIS,
 Chez BLEUET, Libraire, Pont
 Saint-Michel.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE

UNIVERSITÉS

IMPRIMERIE

DE LANGUAGES

PAR M. TURPIN

TOME PREMIER

Contenant l'histoire de la langue
françoise depuis son origine
jusqu'à présent



A PARIS

chez le Citoyen Libraire, Palais
National, ci-devant de la Harpe

M. DC. LXXII

chez le Citoyen Libraire, Palais
National, ci-devant de la Harpe



AVERTISSEMENT.

L'ENTREPRISE d'écrire une Histoire universelle , semble mettre en concurrence avec les hommes célèbres qui ont travaillé dans le même genre : n'est-ce point annoncer leur insuffisance & avouer sa supériorité ? Telles peuvent être les clameurs importunes de quelques hommes chagrins , censeurs amers de leurs contemporains , calomniateurs de leur pays , & admirateurs hypocrites ou stupides de l'antiquité ou de l'étranger.

Je n'ai d'autre motifs que de former l'ensemble de tous les monuments épars , tant dans l'ordre moral que dans le physique : je présenterai les faits & les opinions des hommes dans un détail dont nos abrégés sur l'Histoire Universelle n'ont point été susceptibles : sourd à la voix d'une injuste censure , soutenu par de sages conseils , j'ose pénétrer avec

VI AVERTISSEMENT.

confiance dans des contrées inconnues à la plupart ; mais dont les routes viennent d'être indiquées par un société de Sçavants Anglois : c'est en profitant de leur méthode que je vais m'enfoncer dans les ténèbres qui couvrent le berceau du monde : ils ont ouvert une mine riche & féconde , dont les matériaux exigeroient une main industrieuse pour les arranger & les polir.

Je ne suis ici que le Nain placé sur les épaules du Géant. Mes yeux , sans être plus perçans , découvrent du haut d'une montagne des objets qui ne peuvent être apperçus par des voyageurs qui se traînent dans le fond des vallées. L'édifice est élevé ; mais il reste des échafauds qui cachent encore sa beauté. Mon but est de nettoyer l'aire ; c'est un arbre dont il faut couper les rameaux qui défigurent sa beauté. Enfin , je tâcherai de n'offrir au cœur que ce qui peut l'épurer , à l'esprit que ce qui peut l'inf-

AVERTISSEMENT; VIE
truire, & à l'imagination que ce qui peut
l'allumer.

Je ne me bornerai point à remplir les fonctions serviles & gênantes de Traducteur. C'est en imitant mes maîtres que j'aspire, à la gloire de les surpasser, en avouant que sans leur secours je n'aurois pu m'élever jusqu'à eux. C'est aux sources qu'ils m'ont indiquées que j'irai puiser des richesses qu'ils n'ont point aperçues ou qu'ils ont dédaignées. L'étranger qui arrive dans une plaine y découvre quelquefois des productions inconnues à l'ancien possesseur.

Ce n'est point à moi d'apprécier le mérite de mes Maîtres. Un Disciple ne peut sans orgueil & sans ingratitude vouloir être leur juge & leur censeur; mais quel que soit le respect dont je suis pénétré pour eux, je ne puis déguiser les reproches qui leur ont été faits par des Sçavants qu'on peut regarder comme les arbitres des productions du génie.

La richesse de leur érudition a été uni-

VIII AVERTISSEMENT.

verfellement applaudie. Pourquoi la lecture en est-elle fi pénible & fi rebutante ? C'est qu'on y trouve partout l'utile , & qu'on y cherche envain l'agréable. Tout est offert avec plus de profufion que de délicateffe. L'exaâlitude qui est une qualité effentielle , fans être un grand mérite , y accumule les faits avec moins d'ordre que de confufion. La vérité fans ornement & fans parure , s'y montre dans une nudité rebutante. On n'a point attrappé ce point optique qui rend les objets agréables & qui les fait faifir fans effort. Le fil de la narration est fouvent coupé par des dissertations qui décèlent plutôt le phyficien que l'hiftorien.

Ainsi , quel que foit le mérite de ce riche monument littéraire , il n'exige pas moins une réforme , qui en le rendant plus intéreffant , le rendra plus inftruâtif ; c'est un bloc de marbre dont il faut faire la statue d'un Héros ou d'un Dieu. Je fçais qu'en me montrant fans être furchargé d'embonpoint , on me re-

AVERTISSEMENT. IX

prochera ma maigreur ; mais j'effuyeraï plutôt ce reproche que celui d'inspirer le dégoût & la faciété. Il est plus facile qu'on ne pense de se montrer avec le faste d'une pompeuse érudition. Ainsi je supprimerai les dissertations sur la supputation des temps , sur les monnoyes , sur les poids & les mesures. Toutes ces questions qui ont une utilité réelle , feront la matiere d'un volume particulier.

C'est avec la même précaution que j'éviterai toutes les questions grammaticales d'où l'on tire des conséquences pour retablir l'authenticité de faits , & qui laissent toujours dans la même incertitude.

C'est en suivant mes modeles que j'ai cru devoir donner une Cosmogonie. Il m'a paru essentiel de faire connoître le Théâtre où se sont passées les scènes que je me propose de décrire. Quoique le récit de Moïse suffise pour s'instruire de ce qu'on doit sçavoir sur la formation du

x^e AVERTISSEMENT.

globe & de ses habitants , je me suis fait un devoir d'exposer les opinions de Philosophes , & les délires des Poëtes sur ce grand ouvrage. La hardiesse importante des uns , les jeux de l'imagination des autres ne peuvent soutenir l'œil sévère de la critique. Exposer leurs opinions , c'est en démontrer l'absurdité.

Les faits qui nous sont révélés par le Législateur des Juifs , forment une réfutation complète des récits fabuleux d'un Sanchoniathon , d'un Bérose , d'un Manéthon. Pouvois-je mieux décréditer ces Docteurs du Mensonge , qu'en inférant dans ce premier volume les fragments qui nous restent de leurs ouvrages. La comparaison qu'on en peut faire avec le récit de Moyse , assure une supériorité à nos Annales sacrées.

Ainsi , quand bien même la religion perpétuée dans tous les temps par le Créateur lui-même , ne m'auroit pas prescrit l'obligation de choisir Moyse pour guide , j'aurois fait par choix ce

que je fais par devoir. Je laisse aux Ministres sacrés le soin d'établir la divinité de sa mission : ce sont eux qui doivent prendre les armes pour repousser les assauts de l'incrédulité. Pour moi, je ne le considère ici que comme un Ecrivain ordinaire & profane, & vu sous cet aspect, je lui reconnois un caractère de vérité qui lui mérite une juste préférence sur les autres Historiens.

1^o. Il a le privilege de l'antiquité, & l'on ne peut lui opposer le témoignage de ceux qui, plus éloignés de l'origine du monde, n'ont pu ramasser que des traditions altérées par le temps. S'il eût donné des fables pour des vérités, les inscriptions, les tombeaux, les médailles, & mille autres monuments antiques auroient déposé contre lui. Il parle à des hommes instruits, & voisins de leur origine, qui tous étoient dépositaires des traditions primitives; tous l'écoutent avec une docilité religieuse, quoiqu'il décrive leurs infidélités & leurs prévari-

XII AVERTISSEMENT.

cations. Comment auroient-ils pu consentir à leur ignominie s'ils avoient pu le convaincre d'imposture ? Il falloit donc que ce qu'il écrivoit fut conforme aux traditions publiées par les descendants de Noé.

2^o. Ce n'est point l'histoire étrangere c'est celle de ses peres qu'il nous donne ; on est toujours mieux instruit des secrets de sa famille que de ceux des nations éloignées, & l'on écrit avec d'autant plus de circonspection qu'on peut aisément être convaincu d'erreur.

3^o. Les Ecrivains profanes, loin de combattre l'authenticité de ses annales, y vont tous puiser des vérités qu'ils défigurent par le mélange de l'erreur. C'est de lui que les historiens de toutes les nations ont tiré la connoissance du chaos, de la formation de l'homme, du déluge, de l'arche & de l'orgueil impie des Géans. Il est vrai qu'ils ont emprunté le masque de la fable pour déguiser leurs larcins. Le double visage de Janus, n'est-

AVERTISSEMENT. XIII

Il pas la figure de Noé qui avoit vu le premier monde & le second ? Tout l'occident ne reconnoissoit-il pas Japhet pour son auteur ? Les trois fils de Saturne peuvent-ils être méconnus dans les trois fils de Noé ?

4^o. L'autorité des Ecrivains profanes ne peut balancer le témoignage du Législateur sacré. Nés dans des temps postérieurs, ils ont composé leur histoire sur des pieces qui leur étoient communiquées par des Prêtres gagés pour captiver les peuples par l'attrait du merveilleux, ou par les chefs des villes, jaloux de relever leur origine. Manéthon Grand-prêtre d'Egypte, traduisit en Grec les Annales dont il étoit dépositaire. Il nous apprend qu'il avoit tiré ses mémoires de certaines colonnes sur lesquelles on avoit gravé en lettres sacrées, des inscriptions qu'on conservoit avec mystere dans l'endroit le plus caché des temples. C'est dans ces archives du Mensonge qu'alloient s'instruire Sanchoniaton, Bérose,

XIV AVERTISSEMENT.

Eratostene , Abydene , & tant d'autres compilateurs infideles dont on vante sans pudeur le témoignage.

La seule alternative qui reste , est de prendre Moyse pour guide , ou de révoquer en doute l'histoire des premiers temps. Mais , quelque exact que soit son récit , il faut avouer qu'il n'est pas assez étendu pour satisfaire notre curiosité avide de tout sçavoir : il a laissé sans doute dans le silence beaucoup de faits importants , soit parce qu'ils ne lui étoient point inspirés par l'Esprit de Dieu , soit parce qu'ils n'avoient rien d'instructif , ni d'intéressant pour les mœurs & pour la pureté du culte divin : il semble ne s'attacher qu'à la famille privilégiée d'Abraham , parce qu'elle étoit la figure de l'Eglise.

Le vuide des premiers temps en doit rendre l'histoire décharnée & fastidieuse , & c'est ce qui doit m'obtenir l'indulgence du Public pour ce premier volume , qui est moins une histoire que le

AVERTISSEMENT. xv

tableau du monde naissant. Je dois rendre compte des obstacles qui m'ont arrêté.

Je n'ai pu m'appuyer sur ces infatigables compilateurs, qui dans les âges suivans ont rassemblé des piéces originales, qui malgré l'infidélité des Copistes, ont repandu l'abondance & la clarté dans le champ de l'histoire.

Les monuments élevés pour perpétuer la mémoire des faits, furent bientôt examinés avec une prévention superstitieuse, & ce qui étoit destiné à transmettre des vérités, à servi a favoriser les progrès de l'erreur & les illusions du mensonge.

La variété des noms est une source de confusion difficile à démêler. Chaque peuple étoit connu de ses différens voisins sous une dénomination particulière. Chaque Roi, pendant son regne, recevoit différens noms, selon que ses penchans varioient & le présentoient sous un nouvel aspect. Une action héroï-

XVI AVERTISSEMENT.

que lui faisoit déférer un nom de noblesse & de grandeur ; un revers lui substituoit un titre de honte & d'ignominie.

L'uniformité de la vie des premiers Patriarches laisse l'imagination dans la langueur. On n'est point réveillé par ces Anecdotes piquantes, qui rendent les vies de Suetone & de Plutarque si intéressantes, parce que les petits détails font mieux connoître le génie & le caractère des Agens que les faits principaux.

Je me suis trouvé dans l'impuissance d'embellir ma narration par les portraits de ceux qui ont joué le principal rôle sur la scène du monde. Comment peindre Adam, Enoc & Jared ? Cette ressource dont je suis privé, assure le succès d'un ouvrage. C'est par-là que le Lecteur est en état de citer à son tribunal les Rois & les Héros pour les juger. L'homme agissant ne montre que sa superficie, il faut avoir pénétré dans

A V E R T I S S E M E N T. xvii

les replis de son cœur pour combiner sa grandeur avec ses foiblesses. Ceux qui voudroient proscrire de l'histoire, les portraits, prononcent témérairement la censure de Tite-Live, de Saluste, de Paterculus, & de tous les Auteurs consacrés par l'estime publique. C'est par la magie de son pinceau que Tacite adoucit l'austérité de son style, & qu'il nous fait oublier son penchant à déguiser les vertus pour exagerer les vices. Pour moi, je n'ai peint aucun personnage, parce que ne connoissant point le détail de leurs traits, j'aurois pu d'un monstre faire une idole. Je me borne à dire que Lameth eut deux femmes, sans prononcer s'il fut Polygame légitimement ou par débauche.

On est encore rebuté de ce mélange de merveilleux qui affoiblit le témoignage des premières histoires. On suspecte une vérité prononcée par celui qui vient de débiter des fables. Mais il est des prodiges dont on doit admettre la réalité

XVIII AVERTISSEMENT.

quoiqu'on ne puisse en expliquer les causes. Les progrès de la physique nous ont révélé bien des secrets qu'on mettoit au rang des prodiges. Il fut un temps où l'on auroit cru dégrader sa raison, si l'on eût reconnu la possibilité des miroirs ardents d'Archimede. Le nouvel Interprète (1) de la nature a triomphé de l'incrédulité en nous dévoilant ce phénomène. Le dernier excès de l'orgueil est de s'imaginer que les limites de l'esprit humain ne sont pas plus étendues que les nôtres.

Tant d'obstacles que j'avois à surmonter, doivent désarmer la sévérité de mes Juges. Si cet essai est accueilli, ma marche sera prompte & rapide : les premiers suffrages m'exciteront à en mériter de nouveaux. Cette entreprise immense a besoin d'encouragement ; mais on ne doit pas exiger que je me montre toujours dans le luxe & l'abondance.

(1) M. de Buffon.

AVERTISSEMENT. XIX

Quiconque a des plaines fangeuses , & des bois hérissés d'épines à parcourir , doit renoncer à l'élégance de la parure.

Convaincu que l'Historien ne doit chercher à instruire que pour rendre les hommes meilleurs , je marcherai d'un pas constant sous les étendarts de la foi & de la législation , & sans prostituer la vérité à d'humiliants préjugés , j'aurai même des égards pour l'imbécille crédulité lorsqu'elle me paroîtra mettre un frein au débordement des passions , & à la seduction des penchants. Les maladies de l'esprit doivent être traitées avec beaucoup de circonspection : j'abjure ici les étendarts de l'incrédulité pour suivre ceux de la religion , qui seule dans tous les temps à pu éclairer & conduire les hommes : la neutralité est dangereuse dans la chaleur des guerres civiles : la premiere ravage les champs dont elle nous promet la moisson : l'incrédule est un voyageur égaré dans sa route , qui a la folle vanité de vouloir être notre

xx AVERTISSEMENT.

guide ; l'autre est une lumière divine que les passions des hommes n'ont jamais éteindre.

Ce premier volume fera incessamment suivi de l'histoire d'Égypte & de quelques peuples obscurs , dont les noms nous sont transmis par nos Annales sacrées. La partie de la guerre fera la moins complète. Je ne m'appesentirai point sur les conquêtes fabuleuses de Sésostris , &c. Il me paroît plus intéressant de développer le caractère & le génie des peuples ; leur législation , leur commerce , leurs manufactures , leurs progrès & leurs découvertes dans les arts , la nature de leur sol & de me fixer sur les causes qui ont préparé l'élévation des Empires & leur chute. Les conseils qui me seront donnés par des hommes sages , seront reçus avec docilité : c'est au Public à m'indiquer les moyens de mériter ses suffrages.

AVERTISSEMENT. xxx

La variété des matieres m'a déterminé à diviser ce premier Volume en Discours , où chaque matiere indépendante des autres , est présentée sous un aspect plus facile à saisir. Je suivrai un autre ordre dans les volumes suivants.



TABLE

DES MATIERES

contenues dans ce premier Volume.

I. DISCOURS sur l'origine du Monde,	
Page 1 & suiv.	
Description du Globe ,	12
Des différentes mers ,	14
Des lacs ,	15
Des fleuves ,	17
Des Montagnes ,	19
Des abîmes ,	20
II. DISCOURS sur les systêmes des anciens Philosophes ,	23
De la durée du monde ,	59
De la pluralité des mondes ,	66
Des Préadamites ,	69
Des Noirs ,	70
III. DISCOURS sur la création ,	74
De la Polygamie ,	117

<i>Du divorce ;</i>	120
<i>Histoire de l'ame ;</i>	129
<i>Des différens âges de l'homme,</i>	146
<i>De la durée de la vie ,</i>	155
<i>De la jeunesse du monde ,</i>	160
<i>De la langue primitive ,</i>	163
<i>Tout est-il bien ?</i>	172
<i>Hypothèses des Philosophes modernes sur la création ,</i>	177
IV. DISCOURS <i>historique , depuis Adam jusqu'au déluge.</i>	
<i>Histoire du serpent ,</i>	197
<i>Histoire du déluge ,</i>	223
V. DISCOURS <i>sur l'état du monde avant le déluge ,</i>	235
VI. DISCOURS <i>historique , sur Noé & ses enfans ,</i>	254
<i>De la séparation des deux continents ,</i>	272
<i>Des Géants ,</i>	295
VII. DISCOURS <i>sur la population de l'Amérique ,</i>	304
<i>Construction de Babel ,</i>	325
<i>Confusion de langues ,</i>	330
<i>De la dispersion des peuples ,</i>	344

VIII. DISCOURS sur les arts , les sciences , les usages & la religion , après le déluge ,	348
<i>Fragments de Sanchoniaton ,</i>	420
<i>Extrait de Manéthon.</i>	441

Fin de la Table.

PREMIER



PREMIER DISCOURS
HISTORIQUE
SUR L'ORIGINE
DU MONDE.

L'ENTREPRISE d'écrire l'Histoire universelle doit paroître téméraire à quiconque connoît les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ce projet : c'est marcher sans appui dans des sentiers pénibles, c'est errer sans guides dans des contrées inconnues. Plusieurs peuples ont négligé d'écrire leur histoire, parce que n'ayant rien fait de grand, ils ne pouvoient transmettre à la postérité que leur avilissement & leurs foiblesses : d'autres occupés de guerres & de brigandages, ont plus détruit de monuments qu'ils n'en ont élevé. Les nations les plus célèbres ont eu des siècles de barbarie, & ces éclipses de lumière laissent

un vuide qu'on ne peut remplir qu'en hazardant des conjectures, ou qu'en adoptant des fables.

Plus on approche du berceau des Empires, plus on s'enfonce dans les ténèbres. Le merveilleux substitué à la vérité, la défigure & la fait méconnoître. Chaque peuple, jaloux de reculer son antiquité, voulut avoir des Dieux ou des Héros pour ancêtres. Les mensonges les plus absurdes furent accredités, parce qu'ils flattoient la vanité de ceux qui pouvoient en dissiper l'illusion; les livres supposés furent reçus sans examen, parce qu'on manquoit de Critiques pour combattre l'imposture. Les Sages profitoient de la simplicité crédule du vulgaire, pour répandre des erreurs utiles. Les Poëtes qui furent les premiers Historiens, chercherent plus à plaire qu'à éclairer; mais à force de vouloir trop embellir, ils défigurèrent les traits primitifs & substituerent l'ombre à la vérité.

On ne peut se former une idée des fondateurs des Empires que par les fêtes instituées en leur honneur, par les villes qu'ils ont bâties, par les trophées qu'on leur a érigés, & que l'outrage des temps a détruits ou mutilés. La reconnoissance ou l'adulation ont quelquefois exagéré le mérite des Rois & des Législateurs; l'envie & la malignité ont quelquefois diminué le prix

des services : la toile , le marbre & l'airain , destinés à immortaliser les défenseurs de la patrie , ont souvent été employés à déifier les fléaux de l'humanité ; le tyran le plus craint a souvent usurpé les honneurs dûs au Roi pere & citoyen.

Les premiers hommes qui vivoient plusieurs siècles , ne durent pas sentir le besoin de transmettre à la postérité les principales actions. Il ne falloit que rapprocher cinq à six hommes pour toucher au berceau du monde ; mais , lorsque la vie eut été abrégée , les traditions les plus intéressantes éprouverent des altérations , en passant par trop de canaux. L'histoire des nations ne fut plus qu'un tissu de fables agréables & ingénieuses. L'écriture lente & tardive ne vint point d'abord au secours de la vérité : les figures hiéroglyphiques furent le premier alphabet : on peignit des animaux , des plantes , des métaux pour exprimer ses pensées. Vouloit-on faire entendre que l'homme naît pour mourir ? On peignoit sur la porte d'un temple un enfant symbole de la naissance , & un vieillard symbole de la mort. C'est ainsi que les Méxicains échappés à la fureur brutale de leurs tyrans , peignoient un homme vêtu de rouge , les cheveux épars , la barbe hérissée , pour représenter l'arrivée des Espagnols dans le nouvel hémisphère. Plus ces figures se font

n multipliées , plus elles ont jetté de confusion dans l'histoire.

L'invention de l'alphabet abolit peu-à-peu l'usage des hiéroglyphes , qui ne furent plus employés que pour désigner les mysteres de la Religion. On éleva des colonnes sçavantes , où l'on gravoit les actions des hommes morts pour la patrie , les victoires des héros , les limites des états , & les traités des nations. Les Egyptiens qu'on peut regarder comme les précepteurs des hommes , en éleverent en si grand nombre , que leur premiere histoire n'est qu'un tissu de ces inscriptions. On trouve chez les peuples du nord des débris de ces colonnes sçavantes , où l'on gravoit en caracteres Runes ou Gothiques l'histoire de la nation. C'est de ces archives incertaines & confuses , qu'on a emprunté la foible lueur qui conduit dans ces temps ténébreux.

Les Juifs , les Grecs & les Romains sont les seuls peuples de la terre , qui ont eu l'avantage d'avoir un corps complet d'histoire. Nous n'avons sur les autres nations que quelques fragments épars dans différents Ecrivains , & c'est avec ces débris qu'on peut élever l'édifice de leur histoire. Le défaut d'Ere chez quelques nations , le trop grand nombre chez les autres , leur Chronologie différente jettent une confusion difficile à démêler. La longueur de l'ar-

née a varié. Elle fut constamment de douze mois chez les Egyptiens & de six chez les Arcananiens : les Arcadiens la réduisoient à trois. Les uns la partageoient en quatre faisons & les autres en deux. Elle éprouva beaucoup de variété chez les Romains jusqu'au temps d'Auguste. La connoissance du cours de la lune & des années solaires fut le fruit d'observations longues & tardives.

Tant d'obstacles qu'on se propose de surmonter, donnent des titres sur l'indulgence publique, & c'est avec la confiance de l'obtenir que j'entre dans ce sentier ténébreux. Mais avant d'écrire les actions des hommes, leurs vertus & leurs foibles, il est à propos de dévoiler le spectacle de l'univers, & de connoître le théâtre où se sont passées tant de scenes héroïques & avilissantes, témoignage éternel de notre grandeur & de notre petitesse.

Théorie de la Terre.

Dans l'enfance du monde, les hommes occupés à satisfaire leurs besoins, étoient persuadés que les lieux qu'ils habitoient étoient les limites de la terre. Bornés dans leurs desirs comme dans leur industrie, ils étoient sans empressement pour toutes les richesses éparées dans les différentes parties du globe. Leur simplicité ignorante leur

faisoit craindre, dit le Poëte Théognis, de voir tomber le ciel sur eux. Les Mahométans font encore aujourd'hui dans la persuasion que la terre est bornée par une haute montagne où le soleil se cache pendant la nuit.

Le monde voisin de son origine, étant moins peuplé, offroit moins de commodités pour le parcourir. Chacun vivoit attaché aux lieux qui l'avoient vu naître. Un Voyageur de l'antiquité épuisé de fatigues, vint mourir au pied des montagnes qui bordent le détroit de Gibraltar. Avant d'expirer, il ordonna de graver sur son tombeau cette épitaphe, *n'y aura-t-il pas quelqu'un plus insensé que moi, qui ait la curiosité de sçavoir ce qui est au-delà de ces montagnes?* Cette aventure & la fable d'Hercule vanté pour avoir pénétré jusqu'à Cadix, montrent la difficulté de voyager d'une contrée dans une autre.

En vain les Egyptiens, les Lybiens, les Phéniciens, les Chaldéens s'étoient élancés vers les cieus, pour y contempler les planetes & les soleils flotants dans l'immensité. On eut des Astronomes avant d'avoir des Géographes. La curiosité plus forte encore que l'intérêt, nous a portés vers des astres éloignés de nous, avant de nous occuper à connoître le globe que nous habitons. La navigation lente à se perfection-

ner, retint la Géographie dans une longue enfance, parce qu'elle avoit besoin du secours de l'expérience & du compas des Mathématiques pour régler sa marche.

Les Anciens faisoient quatre divisions de tous les peuples du monde. On comprenoit sous le nom de Scythes tous les peuples Septentrionaux; les Ethiopiens étoient les peuples du Midi; ceux de l'Occident s'appelloient Celtes, & l'on comprenoit sous le nom d'Indien, ceux qui habitoient la partie orientale de l'Asie & de l'Afrique.

Quoique les trois parties qui composent l'ancien continent fussent habitées, on n'en connoissoit pas toutes les contrées. Du temps de Cicéron, le tiers de l'Europe étoit à peine connu: ce ne fut que sous Titus qu'on fut assuré que la grande Bretagne étoit une Isle. L'Islande, la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, & la Moscovie entiere étoient ignorés.

On croyoit que l'Asie ne contenoit que les pays situés entre l'Euxin & la mer Caspienne, l'Arabie, la Perse & les pays soumis aujourd'hui à la domination Ottomane; ce qui ne formoit que la quatrième partie du tout.

L'Afrique n'étoit connue que par le côté septentrional, depuis la Numidie jusqu'à la mer rouge. Ce tableau suffit pour mon-

trer que la terre connue présentoit un espace deux fois plus long que large. Les Anciens divisoient comme aujourd'hui le globe en cinq zones, dont les deux tempérées seulement leur sembloient habitables. La rigueur des zones froides leur faisoit croire que la terre stérile y refusoit tout aux besoins de l'homme, & que sous la zone torride, la terre desséchée par le soleil n'étoit qu'une vile poussière. Comme ils n'avoient aucune connoissance des pays situés au delà de la Ligne, ils croyoient qu'ils étoient inaccessibles. Cette erreur étoit fondée sur la prétendue impossibilité de supporter les chaleurs brûlantes de la zone torride qui les divise.

Ce n'étoit pas le seul obstacle qu'ils opposoient à leur communication. Ils étoient encore persuadés que l'Océan environnoit toute la terre, & que s'étendant sous la Ligne, il partageoit le globe en deux parties; c'est en conséquence de cette idée que St. Augustin, qui voyoit de l'impossibilité à traverser l'immensité de l'Océan, soutenoit que la zone torride ne pouvoit avoir d'habitants, parce qu'ils ne pouvoient être descendus d'Adam. L'Amérique & les terres Australes restèrent long temps inconnues, & comme la séduction des yeux invitoit à croire que le globe étoit rond & plat comme une table, on ne soupçonna

pas que le point diamétralement opposé à nos pieds dans l'autre hémisphère, pût avoir des habitants. Ce ne fut qu'après avoir connu sa sphéricité, qu'on s'accoutuma à entendre cette vérité que les Stoïciens avoient déjà exposé e, & que des hommes d'un rare mérite frappaient d'anathèmes. On sçait que Virgile, Evêque de Saltzbourg, fut inquietté par le Pape St. Zacharie, pour avoir soutenu cette vérité.

La découverte de l'Amérique fit décider en sa faveur, & l'on put assurer une vérité que nos ancêtres traitoient de mensonge philosophique.

Aussi-tôt que les hommes, séduits par le luxe, envierent les richesses superflues des autres climats, le pays le plus fécond ne put se passer du secours des autres. Les besoins d'opinion donnerent naissance au commerce. L'industrie devenue nécessaire, perfectionna les Arts & sur-tout la navigation. D'abord on se hazarda sur la mer rouge avec des radeaux. L'industrie inventa peu-à-peu des ouvrages plus parfaits. On construisit de longues barques taillées par l'avant & l'arriere, & on vit bientôt flotter sur les eaux des galeres, & enfin ces énormes vaisseaux qui semblent des citadelles ambulantes; mais, comme il n'y avoit aucune route tracée, & qu'on ne faisoit point encore usage de la boussole, le navigateur

timide n'osoit s'éloigner des côtes qui lui servoient de guides.

Les Phéniciens, dès le temps de la guerre de Troye, osèrent affronter les tempêtes de l'Océan. Ce fut sur cet élément qui n'étoit docile que pour eux, qu'ils fonderent un nouvel Empire, où ils trouverent les sources de l'abondance; leur industrie forma des charpentiers, des pilotes, des matelots, & des astronomes qui observerent le ciel & les astres pour s'en faire des guides dans leur route. Le besoin de calcul dans le commerce les rendit encore les inventeurs de l'Arithmétique; mais malgré toutes leurs recherches, l'ignorance où ils étoient de la figure de la terre, entretint leurs erreurs géographiques.

Il est vrai que la sphere inventée par Atlas, Roi de Lybie, & perfectionnée par Anaximandre, dut répandre quelque lumière sur la figure du globe, au delà duquel les Anciens admettoient un vuide infini: mais la terre, selon les premiers Observateurs, étoit supposée dans le centre; le soleil & les autres planetes tournoient autour d'elle. Il faut cependant en excepter les Chaldéens, les anciens philosophes Grecs, les Pythagoriciens, & sur-tout Philolaüs, Aristarque, & avant eux Anaximandre, qui vivoit l'an du Monde 3457, c'est-à-dire, 547 ans avant Jesus-Christ.

Il paroît que Numa Pompilius second Roi de Rome, pensoit aussi comme eux, que le soleil occupe le centre, & que les planetes tournent autour de cet astre à différentes distances & à differents temps *. Ceux qui pensoient le contraire, regardoient le firmament comme une voûte parsemée d'étoiles, qui enveloppoit toute la machine, & faisoit toute sa revolution en 24 heures. L'amour propre qui rapporte tout à soi, fit croire aux premiers hommes que tous les globes avoient été formés pour eux. Par une suite de ce préjugé ils assignerent à la terre le centre, comme étant la place la plus honorable : leurs yeux, sophistes séduisants, aiderent à tromper leur raison vaine & superbe.

Ces idées défectueuses ont été rectifiées par une suite d'observations exactes. On a découvert des routes où le navigateur pénétre sans crainte de s'égarer. Magellan fut le premier qui en 1519 fit le tour du monde. François Drack, dans le même siècle, & après lui Thomas Cavendick exécuterent avec succès la même entreprise ; & c'est à ces hardis navigateurs qu'on doit la connoissance de la sphéricité & de l'étendue du globe terrestre, dont on sçait que le diametre est d'environ 3000 lieues.

* Voyez Gassendi Institution, Astronomicæ, lib. 3.

Depuis cette époque, la géographie a fait plus de progrès qu'elle n'en avoit fait en 5000 ans.

Ce globe placé à trente-trois millions de lieues du soleil, fait sa révolution autour de cet astre en 365 jours. On le divise en ancien & nouveau continent, qui tous deux sont partagés en deux parties environnées de la mer : sa surface totale est de vingt-cinq millions de lieues quarrées, dont l'ancien continent ne fait que la cinquième partie.

La plus grande longueur des terres de ce continent, se prend depuis le Cap oriental de la tartarie la plus septentrionale jusqu'au Cap de bonne Espérance, & n'est entre-coupée que par la mer Caspienne & la mer noire. Cette ligne est d'environ trois mille six cents lieues. La plus grande étendue de la mer de l'Amérique se mesure depuis l'embouchure de la Plata, jusqu'au Lac des Assiniboils, & cette longueur est d'environ deux mille cinq cents lieues, sans autre interruption que le golphe du Mexique, qui est dans le nouveau monde ce que la Méditerranée est dans l'ancien.

Il nous reste encore beaucoup de pays à découvrir. On évalue au quart de la superficie du globe, les terres Australes qui nous sont inconnues. Des motifs de curiosité & d'intérêt ont souvent déterminé à tenter

cette découverte ; mais les navigateurs ont toujours été arrêtés par des montagnes de glaces , qui semblent protéger ces terres contre l'avidité de l'étranger. Ces plages sont encore couvertes de brumes qui exposent le navigateur à de fréquents naufrages.

On ne peut hazarder que des conjectures sur l'étendue des terres de cette partie du monde. Mais si l'on s'en tient à des probabilités , on peut affurer que les deux continents renferment à peine le tiers de la surface totale du globe , & que les terres Australes ont au moins autant d'étendue que toutes les terres de l'ancien continent.

Les terres Polaires Arctiques que nous connoissons , sont le Spitzberg qui passe pour le pays le plus froid du monde , le Groenland , la nouvelle Zemle où il ne croît point d'arbres fruitiers , & la terre de Jesso. Les terres Polaires Antarctiques sont la nouvelle Guinée , la nouvelle Hollande , la nouvelle Zélande , les Isles de Salomon , la terre de Diemen & la terre de Quir , &c.

La plus grande partie du globe est couverte d'eaux contenues dans des réservoirs que l'on nomme Mers , Golfes , Lacs , & Rivieres.

L'Océan est ce grand amas d'eaux qui environne tout le globe , & qui en plusieurs endroits se fait des ouvertures dans

l'intérieur des terres. C'est par ces invasions que les mers Méditerranées se sont formées. Il reçoit différents noms des pays dont il baigne les côtes ; & quoique ce soit la même mer, on la désigne sous différentes dénominations.

Des
mers Mé-
diterra-
nées.

La Méditerranée s'étend à près de 900 lieues dans les terres, où elle laisse par intervalle des lieux découverts que l'on connoît sous les noms de Sicile, de Sardaigne, de Corse, &c. Quoique les eaux de l'Océan s'y précipitent avec rapidité, le mouvement du flux & du reflux n'y est sensible que dans le golfe de Venise.

La mer d'Arabie forme quatre grands golfes qui pénètrent dans l'intérieur des terres, & dont les deux plus considérables sont le golphe Arabe & la mer rouge. Le premier a 250 lieues d'étendue, & l'autre près de 700. Quoiqu'on puisse les regarder comme deux grandes mers Méditerranées, leur voisinage de l'Equateur où les marées sont plus fortes, les rend sujettes au reflux.

La mer Baltique qui s'étend du midi au nord, couvre un terrain de trois cens lieues ; elle reçoit les eaux de plus de quarante fleuves : elle est peu salée, & point sujette au flux & aux reflux.

L'on découvre la mer blanche à la partie orientale de la Laponie Moscovite ;

c'est une espece de lac, où treize grands fleuves viennent se perdre : c'est la moins salée de toutes les mers.

Les côtes septentrionales de la Sibérie sont baignées par la mer Tranquille qu'on connoît peu, parce que les glaces dont elle est couverte, ont effrayé les plus hardis navigateurs. On ignore si cette mer communique au grand Océan ; la mer de Kamtchatka qui communique à la mer de Corée, forme avec elle une étendue de plus de 600 lieues.

La mer Noire qu'on peut regarder comme une suite de la mer Méditerranée a 250 lieues de longueur sur 100 de largeur. Elle reçoit le Don ou l'ancien Tanais, le Danube, le Niéper, & plusieurs autres fleuves considérables. Le Palus Méotide n'a que 100 lieues de longueur sur environ 25 de largeur. La mer de Marmora n'en a que 50 de longueur, & 9 de large.

Telles sont les principales mers de l'ancien continent. Nous nous réservons à parler des mers du nouveau monde dans un autre lieu.

Les lacs sont des réservoirs d'eaux placés dans l'intérieur des terres. La différence qu'il y a entre eux & les mers Méditerranées, c'est qu'au lieu de tirer leurs eaux de l'Océan, ce sont eux qui lui en fournissent.

La mer Caspienne, qui n'est qu'un lac, a environ 300 lieues de longueur sur 50 de largeur. On lui donne le nom de mer à cause qu'il reçoit les eaux de plusieurs grands fleuves. Le lac Arall qui en a 90 de longueur sur 60 de large, ne faisoit qu'un lac avec la mer Caspienne dont il n'a été séparé que par la quantité de sable & de limon apportée par les fleuves. Les eaux n'en font que peu salées, les naufrages y sont fréquents, parce qu'elle est remplie d'écueils, & qu'elle a peu de profondeur. On croit que la mer Caspienne communique au golfe Persique par des canaux souterrains.

Il y a des lacs qui ne reçoivent aucuns fleuves, & qui ne s'entretiennent que des eaux pluviales ou des eaux souterraines, qui deviennent stagnantes par la difficulté de l'écoulement. Quelques-uns sont salés, ce qu'on doit attribuer à l'usurpation des mers, qui, dans leur agitation, y portent leurs eaux. Quand on considère que les lacs qui n'ont point d'issue avec les mers, reçoivent les plus grands fleuves, on est étonné de la quantité de leur évaporation qui les débarasse de leur superflu.

Les plus grands lacs de l'Europe sont ceux de Geneve, de Constance, de Zurich, de Lucerne, de Neuchâtel, de Bienne, de Morat & de Thunne dans la Suisse : ceux de Come & de Benaco en Italie : le

lac Balaton en Hongrie, les lacs d'Onega, de Ladoga, d'Iwam Oforio dans la Moscovie, le grand lac Baraba qui a 100 lieues de longueur. Il y a dans la Suede le lac Vexer, & le Meler sur lequel Stockolm est situé : dans l'Asie on trouve le lac Baikal, qui a 70 lieues de longueur, le lac Pehu, le lac Dalai & celui des trois montagnes.

Le plus considérable de l'Afrique est celui de Guardé, qui, confondu avec celui de Sigisme, a 100 lieues de longueur sur 75 de largeur. On trouve dans l'Éthiopie le fleuve Gambéa, qui a plus de 50 lieues de longueur. L'Afrique est le pays où il y a le moins de lacs. L'Amérique est celui où l'on en voit d'avantage, dont les plus considérables sont ceux de Huron, des Illinois, d'Erié, d'Ontorio qui ont presque tous 100 lieues de longueur.

Le globe est parsemé de veines d'eau, qu'on appelle fleuves : on en compte quatre cens trente dans l'ancien continent : on n'en connoît que cent quatre-vingt dans le nouveau.

Les plus grands fleuves de l'Europe sont le Volga, qui a environ six cens lieues de cours, & qui se perd dans la mer Caspienne ; le Danube qui dans un cours d'environ quatre cens cinquante lieues, reçoit plus de trente rivieres navigables, & va se perdre dans la mer Noire ; le Don ou Tha-

naïs qui a quatre cens lieues de cours ; le Niéper , qui , ainsi que le Don , se décharge dans la mer Noire ; la Duine , qui , après avoir arrosé trois cens lieues de pays , se précipite dans la mer Blanche.

Les plus considérables de l'Asie sont le Hoanho , qui a huit cens lieues de cours ; le Ginesea de la Tartarie , qui en a huit cens ; l'Obi , qui en a six cens ; le fleuve Amour dans la Tartarie orientale , qui en a cinq cens cinquante ; l'Euphrate , qui en a cinq cens ; l'Indus , qui en a quatre cens , & enfin le Phase & le Jourdain.

Les principaux fleuves de l'Afrique sont , le Sénégal , qui confondu avec le Niger , a un cours d'environ onze cens lieues : le Nil , dont la longueur est d'environ neuf cens soixante-dix : le Zaire & le Couama , dont on ne peut assigner l'étendue , parce que l'un a son cours dans les terres de Monoémugi où l'on n'a pas pénétré , & l'autre vient du fonds des terres de Casrerie , qui nous sont peu connues.

L'Amérique , qui est la plus grande des quatre parties du monde , est aussi arrosée par les plus grands fleuves. Les principaux sont , la riviere des Amazones , qui baigne douze cens lieues de pays ; le fleuve de S. Laurent , dont le cours est de neuf cens lieues ; le fleuve de Mississipi , qui a plus de sept cens lieues d'étendue ; le fleuve de la Plata , qui en a trois cens ; la riviere de

Madera qui en a six cens soixante , & l'Orénoque cinq cens soixante-quinze.

Le globe a des éminences & des profondeurs qui semblent défigurer sa beauté. Les montagnes qui s'élevant sur sa surface, sont autant de digues qui répriment l'invasion des mers. Les Pyrenées, les Alpes sont les plus élevées de l'Europe; elles forment une chaîne qui les unit, & qui s'étend depuis Galice jusqu'à la mer de Tartarie. Le mont S. Gothard est le plus élevé de cette partie du monde; c'est de ces flancs & de ses environs que sortent le Pô, le Rhin, le Rhône & le Danube, dont les eaux se précipitent dans différentes mers éloignées les unes des autres.

Les plus hautes montagnes de l'Asie sont, le Taurus, le Caucase, l'Immaus, & les montagnes du Japon. Leur élévation est à-peu-près égale à celle du grand Atlas, des monts de la Lune & du Monomotapa, qui traversent l'Afrique d'Occident en Orient, & qui sont les plus élevés de cette partie de l'ancien monde.

Les Andes ou Cordilleres sont les plus considérables de l'Amérique, & les plus hautes du globe.

Les montagnes les plus voisines de l'Equateur sont les plus élevées. La terre devient plus unie & plus égale à mesure qu'on s'approche des Poles. Les anciens Géogra-

Des
Monta-
gnes.

phes ont exagéré leur hauteur. Raleig leur donne jufqu'à trente mille d'élévation. La Géométrie & le Barometre ont rectifié cette erreur. C'est par leur fecours qu'on a reconnu que la plus haute n'a que 5000 au-deffus du niveau de la mer. Le Pic de Ténériffe qui paffe pour la plus haute montagne du monde, n'a qu'un mille Germanique de hauteur perpendiculaire. L'Olympe dont le fommet, felon les Poëtes, fe confond avec les cieux, n'a que quinze cent foixante-dix pas au-deffus de la fuperficie de la terre. L'Athos & le Caucase dont la hauteur est à-peu-près égale, n'ont que deux mille pas perpendiculaires. Les Espagnols grands exagérateurs, ont coutume de dire que les Alpes comparées aux Andes ne font que d'humbles cabanes ; mais on peut monter au fommet en quatre jours, en comptant huit ftades par journées.

La furface du globe dominée par des montagnes, offre auffi des gouffres dont on n'a pu fonder les profondeurs. Tels font les précipices des Alpes & des Pyrénées, l'abyme du mont Ararat, qui est une ravine d'où fe détache des rochers durs & noirâtres qui font un bruit effroyable en tombant.

Des
Abymes. Ces abymes & ces précipices ont été creufés ou par la chute des torrents qui en

se frayant une route dans les entrailles de la terre, ont dû laisser une ouverture sur la superficie, ou par l'action du soleil & de la gelée qui a fendu & séparé les rochers. Le foyer des Volcans a dû laisser un grand vuide, lorsqu'après leur explosion, il s'est trouvé épuisé de matieres combustibles. C'est dans les provinces de Staffort & de Darbi en Angleterre, qu'on trouve les gouffres les plus profonds.

Je ne puis me dispenser d'exposer ici les opinions des Physiciens, sur la cause de la salure des eaux de la mer. Les uns attribuent cette qualité aux sels & aux minéraux que les fleuves entraînent avec eux. Ce sentiment est d'autant plus probable, qu'on est assuré que plus les mers reçoivent de fleuves, plus leurs eaux sont salées; il faut donc convenir que les eaux de la mer n'ont acquis cette qualité, qu'à mesure que les fleuves y ont accumulé les sels détachés de la terre, & qui y sont restés parce que l'évaporation ne peut enlever les sels fixes. De plus, il est démontré par ceux qui ont analysé les eaux, que celles des fleuves qui semblent les plus douces, contiennent toujours une petite quantité de sel. C'est en calculant la quantité que chaque fleuve y a pu transporter chaque jour, chaque année, que certains Physiciens ont cru avoir trouvé le fil pour remonter à

l'antiquité du monde, & de fixer le temps de sa durée. Mais cette cause est réfutée par les lacs dont les eaux sont douces, quoique les fleuves y versent leurs eaux, ou qu'elles y arrivent par des routes souterraines.

D'autres supposent que cette salure a été donnée aux eaux de la mer dès le moment de leur création, pour prévenir leur corruption. Mais cette qualité ne pouvoit prévenir le mal, puisque les eaux salées mises dans un tonneau se corrompent en peu de jours. C'est plutôt leur balancement continu & l'action des vents qui leur conservent leur pureté.

D'autres prétendent qu'il y a dans le fond des mers & sur-tout sur les côtes des bancs de sel, qui communiquent aux eaux leur amertume. Cette opinion a ses difficultés, les bancs ne se trouvent qu'en certains endroits, & les eaux ont par-tout le même degré de salure, du moins cette différence qui est presque insensible, peut être expliquée par l'action du soleil, qui varie selon la diversité des climats, & qui cause une évaporation plus grande dans les pays chauds, où par conséquent les eaux doivent être plus salées : il est vraisemblable que toutes les causes différentes qu'on assigne de la salure de la mer, concourent toutes ensemble à lui donner cette qualité.

SECOND DISCOURS

HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE

DU MONDE.

APRÈS avoir contemplé la superficie du globe, nous allons exposer l'opinion des Philosophes sur sa formation. La curiosité de connoître son origine est naturelle. L'esclave superbe qui rampe dans les cours, aime à sçavoir, depuis quel temps ses ancêtres ont abandonné le soc pour prendre le bouclier & l'épée; n'est-il pas beaucoup plus intéressant de découvrir notre origine commune, & d'apprendre à l'homme enivré de ces titres, que ses ancêtres furent formés du même limon que ceux de son esclave?

Trois sentiments ont partagé les anciens Philosophes sur l'origine du monde. Avant d'établir le vrai systême de la création, tel qu'il nous a été révélé par Moïse, je vais exposer les opinions de ces hommes décisifs, qui ont voulu nous apprendre ce qu'ils

ne pouvoient ſçavoir. Le plus ancien ſyſtème ſuppoſe le monde éternel, quant à la matiere & à la forme. L'autre admet l'éternité de la matiere, & la reſuſe à la forme. Le troiſieme, qui ſeul eſt véritable, donne un commencement à la matiere.

Il faut convenir que les difficultés les plus ſimples ont été les plus défigurées, & que ceux de nos premiers maîtres qui ſe ſont livrés à un orgueil préſomptueux n'ont été que des Docteurs de menſonges; dès que les premières traditions eurent été altérées, les Philoſophes abandonnés aux écarts d'une imagination ambitieufe, enfanterent des ſyſtèmes qui firent oublier la philoſophie historique. Ceux qui étoient les plus voiſins de la création furent les plus obſtinés à la combattre. Ces inſtituteurs des hommes ſe déclarerent tous pour l'éternité du monde. Ceux qui lui accorderent un commencement, furent aſſez aveugles pour admettre la préexiſtence de la matiere. Le ſentiment qui établit que la matiere & la forme ont eu un commencement, n'eut que des ſectateurs ſans nom. Je n'entrerai point dans ces queſtions contentieufes : je ſuis Historien, & je dois me borner à rapporter les opinions des hommes, ſans les appuyer ni les combattre.

La vanité fut la source des premières erreurs. L'ambition de perdre son origine dans l'abyme des temps, enveloppa de nuages le berceau du monde. Les Égyptiens, les Celtes, les Scythes & tous les peuples indigenes se glorifioient d'être aussi anciens que le pays qu'ils habitoient. Ils disoient que la terre vivifiée par les rayons du soleil, avoit pu produire des êtres organisés; » il est certain, dit Diodore de Sicile, » qu'en labourant la terre que le » Nil a inondée, on trouve de véritables » animaux, les uns ébauchés, les autres » sur le point d'éclorre, & d'autres qui » rompent leur enveloppe & commencent » à respirer.

L'expérience a réfuté cette erreur. La philosophie a découvert la fausseté de ces générations fortuites : des observations exactes ont appris que les germes des corps organiques se développent successivement, lorsqu'ils trouvent une matrice propre à les recevoir.

L'école d'Elée, établie par Xénophane, & célèbre par le mérite de ses maîtres, a vu sortir de son sein Parménide, Mélissus, Zénon & Leucippe, qui tous ont supposé l'éternité de la matière & de la forme. Rien, disoient-ils, ne se fait de rien; ce qui est a toujours été, & ce qui a toujours été est éternel. Il ne peut y avoir qu'une seule

substance; appelez-la Dieu, vous aurez raison; appelez-la matiere, vous aurez raison; dites qu'elle ne ressemble aux hommes, ni par le corps ni par l'esprit, vous aurez encore raison.

Voici comme raisonnoit Xénophane: ce qui est a toujours été; ce qui a toujours été est éternel; ce qui est éternel est infini; ce qui est infini est unique; ce qui est unique est immobile, puisqu'il occupe tout l'espace; ce qui est immobile est inaltérable, puisque rien ne peut être détruit que par une cause étrangere.

Cette opinion ne pouvoit se soutenir qu'en supposant que tout étoit immobile & constant dans son arrangement. Ses adversaires lui opposoient les changements causés par la génération & le dépérissement. Les Eléatiques tâchoient d'é luder l'objection, en disant que ces prétendus changements étoient un jeu de la nature, des apparences trompeuses, une illusion des sens; mais on pouvoit leur repliquer que ces apparences suffisoient pour renverser leur système, puisqu'elles supposoient un changement dans la cause qui produit les sensations.

La secte Alzanidica chez les Mahométans, soutient que le monde & Dieu sont la même chose, & que tout individu sorti de ce principe commun, y retourne après

sa dissolution. Cette secte a donné naissance à une autre, connue sous le nom de Peuple de certitude. Son poison a infecté presque toute la province de Lar en Perse : elle n'admet pour Dieu que les quatre éléments qu'ils croient éternels comme le monde. Tous les êtres, disent-ils, en ont été formés, & ils doivent lui rendre un jour ce qu'ils en ont reçu pour exister.

Spinosa, malheureusement célèbre pour avoir réduit l'athéisme en système, semble n'avoir élevé son monstrueux édifice que sur les débris épars de la secte Eléatique ; mais, plus sacrilège encore que ses maîtres, il ose blasphémer que la nature est Dieu, que les astres, les plantes & les animaux sont des modifications de cet être universel, auquel il conteste la Providence. Il soutient qu'il est impossible qu'une substance en produise une autre ; que cette substance est unique, puisqu'on ne peut attacher cette idée qu'à ce qui est éternel, & dépendant d'une cause supérieure.

Les absurdités qui naissent de ce système, prouvent qu'il a été enfanté par un esprit de ténèbres ; c'est à mettre une variation perpétuelle dans la nature divine, que de la croire susceptible de différentes modifications ; c'est réunir tous les contraires que de supposer que Dieu est en même temps la cause & l'effet. Cette hy-

pothèse révoltante admet un Dieu sans intelligence : attribut qui ne peut être le résultat , ni de la figure ni du mouvement.

Hobbes croyoit prévenir les conséquences absurdes qui naissoient de ce principe , en attribuant à la matière qu'il regarde comme substance unique , la faculté d'exciter en nous des sentiments intérieurs & spirituels. Ainsi , selon lui , la matière la plus informe est intelligente , & sensible ; & c'est parce qu'elle est dépourvue d'organes & de mémoire , qu'elle n'exprime point ses sensations. Exposer ce système , c'est le réfuter.

Quelques Chrétiens Hétérodoxes l'embrassèrent en l'enveloppant d'allégories qui le rendirent plus obscur sans le rendre moins absurde. Au commencement du treizième siècle , un certain Amalric fut déterré , & l'on brûla son corps , pour avoir enseigné que toutes choses étoient Dieu , que le créateur & la créature étoient le même être. David de Dinan renouvela ce système impie , & Abélard fut soupçonné d'en être le partisan secret.

Ce système enfanté dans l'Europe , porta ses ravages dans plusieurs contrées de l'Orient. Il s'est élevé une secte chez les Chinois qui n'admet qu'un principe simple , sans figure , infiniment parfait , incapable d'accroissement & d'altération ; mais

Ils lui refusent l'intelligence, & le représentent entièrement indifférent au gouvernement de l'Univers. Ce principe, disent-ils, est dans tous les êtres particuliers, auxquels il communique son essence avec tant de profusion, qu'ils ne font qu'un avec lui, & qu'ils retournent en lui après leur dissolution.

Pline croyoit que la nature étoit une divinité éternelle, qui n'avoit point été formée, & qui jamais ne seroit détruite. Straton de Lampsaque ne reconnoissoit d'autre Dieu que la nature, qu'il disoit inanimée. Il enseignoit que Dieu étoit matière, & que toutes choses sont essentiellement Dieu, & que les formes sont des accidents qui n'ont qu'une existence fugitive & momentanée.

Après avoir exposé l'opinion des partisans de l'éternité du monde, je vais parler des Philosophes, qui en admettant la matière éternelle, convenoient que la forme étoit nouvelle; les partisans de cette opinion se sont enveloppés de tant de nuages, que chaque secte peut se fortifier de leur autorité. On les trouve sans cesse en contradiction avec eux-mêmes; mais cette obscurité hypocrite leur étoit nécessaire pour ne pas scandaliser le vulgaire, & pour se soustraire à la sévérité de la Loi. Voilà la source de tant de contradictions répan-

II. Syst.
tème.

dues dans les productions du génie. Il est si difficile d'apprécier les opinions des premiers Philosophes, qu'on a osé dire qu'Hermodaius Barbarus, Patriarche d'Aquilée, & revêtu de la pourpre Romaine, eut recours au démon, pour avoir l'intelligence des véritables sentiments d'Aristote.

On peut ranger en deux classes ceux qui ont enseigné que le monde avoit eu un commencement : les premiers ont taché d'en expliquer la formation par des loix mécaniques, & par l'activité de la matiere, sans y laisser intervenir Dieu. Les autres ont eu recours à un être intelligent ; mais tous ont supposé que rien ne pouvoit être produit de rien, & qu'il y avoit certains principes préexistants, dont l'architecte suprême ou le hazard avoient formé l'univers.

La plus ancienne philosophie a reconnu que le monde est sorti du cahos, c'est-à-dire, qu'il a été formé par le choc confus des éléments, & par le mélange épars des semences de toutes choses, que l'amour sçut féconder & mettre en ordre. Les choses inanimées furent créées les premières ; ensuite les animaux, les hommes, & enfin les Dieux, auxquels on assigna une existence postérieure à la matiere.

Les Poètes furent les premiers Théologiens ; ils étoient en même-temps Histo-

riens & Philosophes. Les prestiges de leur imagination riante & féconde faciliterent le progrès de leurs erreurs : la simplicité rebute le vulgaire , les fictions ingénieuses subjuguent son esprit ; il n'est touché que du merveilleux. Orphée , qu'on regarde comme l'instituteur des rites du Paganisme , imagine pour premier principe deux Dragons , dont l'un avoit la tête d'un taureau , l'autre celle d'un lion , & au milieu la face d'un Dieu qui portoit des ailes attachées aux épaules. En faveur de cette absurdité , qui pouvoit bien ne pas déshonorer un Poète & un Théologien du paganisme , les Grecs l'ont vanté comme un philosophe sublime qui cachoit sous des allégories ingénieuses les mysteres les plus profonds.

Il fut le premier des Grecs qui parla de l'œuf du monde , doctrine qu'il avoit puisée chez les Phéniciens , les Chaldéens , les Persans , les Indiens & les Chinois , qui tous représentoient le monde par ce symbole , à cause de la figure extérieure & interne de l'œuf. Voici le précis de sa doctrine : un Etre incompréhensible & le plus ancien des êtres est le Créateur de l'univers. Au commencement , dit-il , Dieu créa l'Ether ou les Cieux , aux côtés de l'Ether étoit le cahos , & la nuit qui couvroit tout de ses ombres.

Toute sa Cosmogonie est appuyée sur

des principes qui se combattent & se détruisent , parce qu'ils sont la production de l'imagination , qui , toujours inconstante , aime à varier ses couleurs. Mais , dans tout ce qu'il raconte sur la formation de l'Univers , il fut cru sur sa parole , parce qu'il assura qu'il ne disoit que ce qui lui avoit été révélé par Titan ou le soleil. Un Poëte qui parle toujours au nom d'un Dieu de bronze ou d'argile , peut dire impunément bien des absurdités. Le Philosophe est moins privilégié : il est assujetti à préférer le vrai au merveilleux.

Orphée eut des Disciples qui interpréterent ses principes à leurs fantaisies ; c'étoient des commentateurs superstitieux qui s'extasioient sur un mot qui n'offroit aucune idée , & auquel ils en attachoient de sublimes & de mystérieuses : Hésiode , Aristophane , Apollonius , & tous les Poëtes se sont rangés sous les enseignes de cet apôtre du cahos. Tous , en parlant de l'origine du monde , ont débité des fictions ingénieuses & des mensonges agréables & séduisants ; mais les fleurs qu'ils ont semées , n'ont pas dissipé les ténèbres : le résultat de leur système se réduit à soutenir que le cahos fut débrouillé , que la réunion des parties homogènes fut la cause de l'existence du monde , que rien ne passa du néant à l'être ; mais que la

matiere seulement reçut une forme nouvelle.

Cette doctrine, puisée chez les Phéniciens, les Egyptiens & les Babyloniens, nous oblige d'exposer l'opinion de ces Peuples sur l'origine du monde.

Le plus ancien système est celui des Phéniciens qui nous a été transmis par Sanchoniathon, dans un fragment conservé par Eusebe: leur Théologie admettoit pour premier principe un air épais avec un cahos ténébreux, infini dans sa durée, & sans limite dans son étendue. Un esprit affecté d'amour, se mêla avec le cahos; & de ce mélange fut produit le limon dont toutes les créatures ont été tirées. La surface de la terre avoit commencé par être bourbeuse; mais échauffée par un chaleur divine, elle devint bientôt solide. L'air s'agita, des torrents de pluie se précipiterent sur sa superficie; on vit briller l'éclair, on entendit gronder le tonnerre; ce fut au milieu de ce débordement & de ce fracas que les animaux & les hommes reçurent la vie, & que la terre se nettoya de ses fanges.

Selon ce système, le cahos avoit précédé la naissance du monde. Des êtres sans sentiment produisirent des êtres intelligents qui avoient la figure d'un œuf: ce fut l'esprit de Dieu, qui, en échauffant les

eaux , rendit le cahos fécond ; & c'est de là que s'est introduit l'usage d'employer le feu & l'eau dans les cérémonies nuptiales , comme principe de la génération : on voit que ce récit n'est qu'une altération de l'Histoire sacrée.

Les Egyptiens qui ambitionnoient la gloire d'avoir enfanté tous les systèmes , s'attribuoient l'invention de celui-ci. Au commencement , disoient-ils , le Ciel & la Terre confondus ensemble , avoient la même forme. Après leur séparation , chaque chose fut placée avec ordre : l'air eut un mouvement qui le porta en haut , d'où se forma le mouvement circulaire des planètes & des étoiles. Le limon mêlé avec l'humide se fixa dans un même endroit ; les parties aqueuses formerent l'océan. La terre formée des parties solides , fut desséchée & durcie par le soleil.

Après que la matière eut fermenté & acquis de la solidité , tous les être furent produits ; les créatures qui avoient reçu le plus grand degré de chaleur , étant plus actives , s'éleverent dans les airs. Celles où les parties terreuses dominoient , formerent les animaux terrestres : celles où les parties aqueuses avoient prévalu , devinrent poissons , & se retirèrent dans l'élément convenable à leur nature. Mais enfin , la terre durcie par l'action des vents & du soleil ,

ne produisit plus d'animaux que par la voie ordinaire de la génération. Chaque individu trouva le secret de se perpétuer dans autrui : & ce moyen répara la stérilité de la nature. Hermès enseigna que la terre détrempee d'eau, est la matrice de tous les êtres sublunaires, & que le soleil les vivifiant par ses rayons créateurs en est le pere.

Dans ces deux systêmes, Dieu n'est point appelé à l'ouvrage de la création : & cependant le mécanisme & l'organisation des germes sont inexplicables sans un être infiniment intelligent; malgré cet injurieux oubli de la divinité, Jamblique a ramassé quelques passages d'Hermès, qui semblent justifier ces peuples de l'imputation d'avoir cru que la formation de l'univers avoir été fortuite & spontanée.

Les Babyloniens ou Chaldéens ne reconurent dans la suite pour auteurs du monde, que les globes lumineux qui brillent dans l'immensité. L'attachement de ces peuples pour l'Astronomie, les précipita dans cette erreur; & après avoir observé les astres, ils en firent des Dieux dont ils furent les adorateurs : ils furent les premiers qui enseignèrent l'éternité du monde. L'idée qu'ils avoient de leur antiquité favorisoit cette opinion; ils se vantoient, du temps d'Alexandre, qu'ils observoient les

astres depuis quatre cens soixante-dix mille ans : cette fabuleuse antiquité qu'ils ennoient à leurs observations, les conduisit à croire que le monde étoit éternel. L'oracle d'Apollon déclara qu'ils étoient les seuls peuples de la terre qui possédassent la véritable sagesse, parce qu'ils n'adoroient qu'un être infini qui tiroit son existence de lui-même. Cet éloge ne doit point servir de preuve pour conclure qu'ils n'admettoient point l'éternité de la matiere & son incorruptibilité ; il montre seulement qu'ils admettoient une intelligence suprême & unique qui veilloit à l'harmonie de l'univers.

Thaès de Milet voyagea dans l'Egypte pour s'instruire à l'école de Memphis ; ce fut-là qu'il se rendit le disciple de Prêtres qui auroient dû le respecter comme leur Maître. On le range avec raison au nombre des athées, pour avoir soutenu que la matiere douée d'une ame avoit la faculté d'organiser toutes ses parties. Il admettoit l'eau pour principe de toutes choses. Il la croyoit susceptible de toutes sortes de formes, & propre à devenir également arbre, pierre, métal, sang ou chair. Voici à-peu-près le développement de ses principes.

» L'Eau est un aliment préparé par la
 » nature, pour fournir aux besoins de tous

» les êtres. Les plantes lui doivent leur ac-
» croissement & leur variété : c'est elle qui
» fait éclore tous les germes. Les lieux qui
» en sont privés sont languissants & stéri-
» les. Les cristaux, les diamants, les corps
» les plus durs ont commencé par être
» fluides, avant d'être ce qu'ils sont. Les
» substances métalliques redeviennent eau
» après avoir été réduites en sels ou en
» chaux. L'homme lui-même a commen-
» cé par être eau, & la terre par être un
» limon détrempé.

C'est en conséquence de ce principe, qu'on a fait sortir du sein des eaux la Déesse de la génération. Ce système avoit pris naissance dans l'Egypte, où la reconnoissance des bienfaits reçus par les débordements du Nil, avoit accrédité l'opinion que toutes choses tiroient leur origine de l'eau. C'est pourquoi elle y étoit révéérée comme la première des Divinités. Quelques Chymistes ont tenté de vérifier l'hypothèse de Thalès; mais leurs expériences ont été sans succès.

Anaximandre disciple & successeur de Thalès dans l'école de Milet, a la gloire d'être l'inventeur des Tables géographiques. Ce Philosophe suppose une matière infinie qui produit tout & où tout se replonge. Il ne met aucune différence entre la substance & les modifications. Tout lui

sembloit également rangé dans l'infini, qui étant immobile est incapable de changement ; ainsi son nom doit être inscrit sur la liste des athées.

Il eut pour Successeur Anaximene, qui s'éloignant de la route de ses maîtres, ne reconnut que l'air pour premier principe. Pline & Varron chez les Romains, semblent avoir adopté cette opinion. Ils pensoient que les germes de toutes choses tomboient dans les plaines de l'air où ils étoient conservés, jusqu'à ce que la terre leur offrit une matrice propre à les recevoir & à les développer.

Chaque Elément a trouvé des défenseurs qui les ont élevés tour-à-tour à la dignité de Créateur de toutes choses. Philolaüs & Hypparque sont les premiers qui aient établi le feu pour cause universelle. Héraclite après eux a développé cette hypothese avec beaucoup d'étendue. Ce philosophe lugubre & larmoyant ne reconnoît d'autre Dieu que le feu dont le parties les plus grossieres avoient formé la terre ; les parties les plus fluides s'étoient changées en eau, dont les exhalaisons avoient produit l'air. Dieu, dit-il, est un Etre incréé qui renferme toutes choses ; c'est un feu clair & actif allumé par l'infini. Héraclite est le premier qui ait parlé de la préexistence du Verbe, soutenu ensuite par Pla-

son. L'Orateur Romain qui admiroit la richesse & la magnificence de son style, est forcé d'avouer que ce philosophe est si obscur, qu'on est dans l'impuissance de le juger. C'étoit le moyen d'en imposer. L'obscurité mystérieuse est le sublime du vulgaire.

Socrate entreprit de resserrer les limites de la Philosophie : avant lui on l'avoit vue errante parmi les étoiles & les planetes, dont elle vouloit diriger les ressorts & mesurer les distances. Socrate la fit descendre du ciel, pour régler sur la terre les mœurs & les affections de l'homme. Il crut devoir la consacrer à la morale, persuadé que c'étoit la dégrader que de la faire servir aux vœux d'une curiosité stérile. Plus occupé à former des sages que des sçavants, il ne se mêla point des disputes élevées sur l'origine du monde.

Les Stoïciens qui l'avoient choisi pour modele dans la science des mœurs, n'imiterent point sa discrétion dans la recherche des secrets de la Physique ; mais ils s'égarèrent dans le labyrinthe de la nature. Zénon fut le Patriarche de cette secte fameuse, qui pour rendre l'homme vertueux, vouloit qu'il fût impassible. Quoiqu'il fût le rigide Législateur des plus grands dévots du paganisme, sa Physique en contradiction avec sa morale, conduisoit à

l'athéisme. Vertueux insensible, ennemi dédaigneux des plus innocentes voluptés, c'étoit un homme de fer qui combattoit par orgueil & par tempérament les mouvements les plus réglés de la nature. Ses mœurs austères & farouches multiplient ses disciples & ses admirateurs. Dur à lui-même & aux autres, il auroit suffi pour décréditer la vertu; mais telle est la trempe du cœur & de l'esprit: le vulgaire est saisi de respect pour l'homme outré & singulier, qui au milieu de l'abondance boit de l'eau & ne mange que des légumes, & il n'éprouve qu'une froide indifférence pour le sage qui se nourrit de mets communs.

Selon Zénon & ses disciples, Dieu & la Nature étoient la même chose. Gardez-vous bien, disoient-ils, de penser qu'il y ait quelque chose de vil, d'inutile & de mauvais. Tout tend au même but, tout est lié d'une chaîne invisible & sacrée; tout est également nécessaire à l'économie générale; tout a besoin d'être contrasté. Le mal moral & physique n'est pas moins essentiel à l'harmonie de l'univers, que le bien auquel nous donnons un applaudissement exclusif.

Ils se représentoient Dieu ou la Nature comme un esprit de feu, qui par sa vitesse & sa légèreté se répandoit dans tous

les lieux. Ce feu générateur étoit révé-
ré sous le nom de Jupiter & d'Apollon. Nep-
tuné étoit le feu qui s'infinue sous les eaux.
On adoroit sous le nom de Cérés celui qui
pénètre la terre pour féconder les germes.
On voit que les Stoïciens avoient puisé
chez Héraclite ce feu qu'ils font comme lui
Créateur de l'univers. Il avoit enseigné
avant eux que l'air, l'eau, la terre, les
métaux & les diamants étoient des émana-
tions de ce feu; que l'ame étoit un feu ar-
dent qui rend les hommes plus ou moins
ingénieux, selon le degré de chaleur qu'el-
le reçoit. C'est par une suite de ce prin-
cipe que ses Sectateurs avoient une si gran-
de horreur du naufrage; persuadés que l'a-
me s'éteignant toute entière dans l'eau,
étoit anéantie après la mort.

Cette opinion avoit fait tant de progrès,
qu'on faisoit entrer le feu dans tous les sa-
crifices & toutes les cérémonies de religion.
On conservoit avec un saint respect celui
qui avoit servi à consumer les victimes; &
quiconque auroit osé le regarder avec des
yeux attentifs, auroit été traité de profa-
nateur. On payoit à Athenes & à Delphes
des Prêtres pour veiller à sa conservation.
Les Prêtresses de Vesta chez les Romains,
consacrées à l'entretien de ce feu, subissoient
la peine de mort lorsqu'elles le laissoient
éteindre; & c'eût été une espece de sacri-

lege , que de jeter dessus quelque chose d'impur.

Le culte rendu au feu , introduisit l'usage barbare de jeter des enfants au milieu des flammes. Des meres pieusement dénaturées , offroient sans pitié & sans remords ces innocentes victimes , & c'étoit le sacrifice le plus agréable au Dieu Moloch. Ce fut dans la Perse que le feu eut le plus d'adorateurs. Les plus opulents , & surtout les femmes épuisoient leur fortune pour y jeter des essences , des fleurs & des parfums. Si le Roi venoit à mourir , on éteignoit aussi-tôt ce feu , qui n'étoit rallumé qu'après le couronnement du successeur. Cet intervalle étoit un temps de deuil. L'allégresse publique renaissoit aussi-tôt qu'il étoit rallumé.

Chez les Hébreux , le feu avoit une origine divine ; puisqu'il étoit descendu du ciel sur l'autel , le jour qu'Aaron & ses fils avoient été consacrés. Le respect religieux qu'ils avoient pour le feu sacré , s'est perpétué chez les Juifs modernes , qui le conservent avec soin dans leurs Synagogues ; & c'est d'eux peut-être que nous avons emprunté l'usage d'allumer dans nos Temples en plein jour une multitude de flambeaux , qui nous rappellent que c'est le Dieu de lumiere que nous y allons adorer.

Le système des Atomes a autant de célébrité par le mérite de ceux qui l'ont suivi, que par la réputation de ceux qui l'ont combattu. Quelques Ecrivains en attribuent l'invention à un nommé Moschus, qui vivoit avant la guerre de Troye. Huet, qui comme Bochart, abuse souvent de la conformité des noms pour trouver les Dieux & les Héros dans les Patriarches, entasse l'érudition pour prouver que ce Moschus n'est autre que Moïse; mais l'autorité de ce Varron François ne doit point en imposer, puisque si le Législateur avoit inventé ce système, on en verroit quelques traces dans sa narration.

Leucippe doit être regardé comme le véritable inventeur du système des Atomes; puisqu'il fut le premier qui enseigna que les parties de la matière agitée dans un vuide infini, s'accrochent les unes aux autres, & demeurent unies pendant plus ou moins de temps, selon que la chaîne qui les lie, est plus ou moins forte; & qu'enfin elles se séparent, & retournent dans leur état primitif. Ce sont ces petits crochets qui ont formé la nature & les variétés qui l'embellissent.

Démocrite plus connu par ses ris immodérés, que par ses découvertes, développa le système de Leucippe, & partagea la gloire, d'en être l'inventeur: on le re-

Système
des Atomes.

Leucippe

Démocrite.

présente toujours riant ; mais quoique la joie fut sur ses levres , il paroît que la tristesse étoit dans son cœur. Ce Philosophe d'une probité dure & farouche , s'étoit prescrit un régime si austere , qu'Horace l'appelle une ame sans corps. Avide de tout connoître , il se creva les yeux pour n'être point distrait dans ses méditations , & selon d'autres , pour n'être point frappé du spectacle des crimes & des vices. Vertueux fanatique , il ne crut pas qu'un sacrifice si pénible fût encore suffisant. Après s'être privé du moyen de voir les hommes , il craignit de les entendre ; & ce fut pour éviter leur commerce qu'il se retiroit dans l'ombre des sépulchres , où loin des vivants : il croyoit véritablement vivre avec les morts , dont le silence ne troublait point ses méditations. Cette intempérance de sçavoir l'eût conduit à des découvertes utiles , si la vérité étoit toujours la récompense de ceux qui la cherchent. Après n'avoir vécu que pour s'instruire , il adopta le systême de Leucippe , où il fit quelques changements. Il établit pour premier principe une infinité de particules indivisibles , flottantes de toute éternité dans un espace infini ; ce fut de la rencontre & du mélange confus de ces Atomes que se forma le cahos , dont le monde est sorti.

Un système si hardi auroit pu scandaliser le peuple & les Prêtres. Quoique philosophe, il fut assez adroit pour farder des sentiments qui auroient armé contre lui la sévérité de la Loi. Ce fut pour se soustraire à la flétrissure d'athéisme, qu'il soutint que cet assemblage d'atomes, quoique produit par le hazard, étoit dirigé par une providence secrète, ou par les décrets des Dieux : ce fut à la faveur de ce mot qui impliquoit contradiction, qu'il fut athée avec impunité.

Des cendres de Démocrite on vit naître le plus redoutable ennemi des Dieux. Epicure osa dépouiller Jupiter de l'empire du monde : ce Philosophe aimable dont on décrie la doctrine, & qu'on admire pour la beauté de son génie, a été le guide & le maître des plus honnêtes gens du paganisme : jamais Philosophe n'a eu autant de disciples ni autant d'adversaires. Les combats de doctrine qu'il a eu à soutenir contre les plus grands génies de tous les siècles sont des monuments immortels que son système méritoit une réputation sérieuse. Démocrite son maître n'attribuoit aux atomes que la figure & la grandeur. Le disciple plus conséquent, leur supposa la pesanteur qui leur donnoit la puissance de se mouvoir dans le vuide. Ces particules détachées les unes des

autres, n'étoient ni colorées ni sonores; mais lorsqu'elles étoient accrochées & liées ensemble, elles étoient des couleurs, donnoient des sons, & répandoient des odeurs.

Voici comme il expliquoit la création des animaux. La Terre nouvellement formée, renfermoit dans son sein les sémences de tous les êtres. Ces semences fécondées par l'humidité & par les rayons du soleil devinrent des animaux, auxquels la nature prévoyante avoit préparé les moyens d'exister jusqu'à un temps limité. Quand on demandoit à Epicure pourquoi la nature autrefois si féconde ne produisoit plus d'animaux vivants, il répondoit par une comparaison: premièrement il établissoit la possibilité d'une production fortuite & spontanée par le nombre prodigieux d'insectes qu'il prétendoit naître de la corruption. En second lieu, il disoit que cette stérilité où la terre étoit réduite, provenoit de la même cause qui rendoit les femmes stériles, après un certain âge. Quoiqu'Epicure reconnût l'existence des Dieux, & qu'il se mêlât parmi la foule prosternée dans leurs temples, il ne leur attribuoit ni la création ni la police du monde. Sa philosophie qui ouvre la porte à la licence, & qui tend à l'athéisme, ne lui a pas ravi la gloire de compter des Chrétiens

pour disciples ; mais ils en ont corrigé les abus , & prévenu les conséquences. Gassendi sans rendre sa foi suspecte , en a donné le développement ; il en a rejeté l'éternité , & le mouvement fortuit des atomes.

Il s'est élevé parmi les Mahométans des Théologiens qui admettent des atomes nageants dans le vuide , tous semblables les uns aux autres. Tout corps vivant est , selon eux , composé de ces atomes , & chacun a la sensibilité & l'intelligence du corps dont ils font partie ; mais ils ne s'accordent point sur la question si l'ame réside dans un seul atome ou dans plusieurs.

Les germes d'athéisme semés dans la Grece , ont étendu leurs racines jusqu'aux extrémités de l'Orient. Une secte d'Indiens idolâtres assurent que l'Être suprême a formé de sa propre substance la matière & les créatures, & que l'acte de créer n'est qu'une extension de la divinité , comme la destruction n'est que la réunion des parties à la substance du tout dont elles sont sorties. Ce système enveloppé d'allégories , suppose qu'une araignée , cause primitive de tous les êtres , tira de son sein la matière dont elle fit la toile de l'univers. Assise au centre de son ouvrage , elle en dirige sans cesse les ressorts , & après l'avoir contemplé avec une secrète complaisance ,

elle retire tous les fils qu'elle remet dans son sein, & ce dernier acte replonge les êtres dans leur premier état. Ils se servent encore d'une comparaison pour éclaircir leur opinion : Dieu, disent-ils, est semblable à un océan immense où flottent des vases remplis d'eau. De quelque côté que ces vases soient portés, ils nagent toujours dans le même élément, & quand ils viennent à se briser par le choc de quelque corps étranger, l'eau qu'ils contenoient, retourne dans ce même océan dont elle étoit sortie.

L'opinion la plus suivie chez les Chinois est que Dieu est l'ame du monde, que sa providence est limitée, ainsi que son pouvoir, qu'il agit sur tous les êtres ; mais que chaque créature a la puissance de lui résister. La secte de Foë, qui ne fait point au peuple l'honneur de l'initier dans ses mystères, admet le vuide pour principe de toutes choses : c'est de ce vuide que sont sorties toutes les créatures. C'est admettre le néant pour principe, c'est donner des sons sans idées.

Secte de
Pytha-
gore.

Phérycide maître de Pythagore, commence ainsi un de ses ouvrages : Jupiter, le temps & la terre sont éternels. Les sentimens du disciple sont plus difficiles à démêler, parce qu'il les couvroit du voile mystérieux des symboles & des allégories.

Sa

Sa morale étoit pure , & quoiqu'il condamnât les sacrifices pompeux & enfanglantés , ses disciples furent les dévots les plus fervents du Paganisme ; leur frugalité faisoit dire que c'étoient des corps sans estomac. Les Docteurs de l'Eglise ont eu beaucoup de vénération pour ce Philosophe , dont les mœurs avoient une grande conformité avec les maximes des premiers Chrétiens. Cette estime s'est perpétuée jusqu'à nos jours : il n'y a pas un siecle qu'un ordre respectable qui se glorifie d'avoir Elie pour fondateur , soutint dans une these que le Philosophe de Samos étoit fils de quelque fripier de la Palestine , qui s'étoit retiré sur le mont Sinai , où le Prophète l'avoit admis au nombre de ses disciples. Les Païens aimoient à compter des Dieux pour ancêtres. Il est singulier de voir des Cénobites chrétiens se faire une gloire d'avoir une origine commune avec des Philosophes païens.

L'estime dont il jouit depuis si long-temps , fait présumer que sa physique étoit appuyée sur des principes conformes aux vérités qui nous ont été révélées. Son concert des astres , qui selon quelques-uns , a donné naissance à la musique de la terre , montre que pour avoir beaucoup de Profélites , il est plus sûr de débiter des rêves hardis , que des vérités simples. Plus

sieurs Philosophes se sont déclarés les dé-
 fenseurs de cette musique imaginaire. Voici
 comme Macrobe en établit l'excellence :
 » Tous les corps qui se rencontrent , doi-
 » vent , par leur choc , produire un son
 » plus ou moins flateur , selon que ces corps
 » sont poussés par des forces inégales. Or ,
 » le mouvement des astres étant réglé par
 » une sagesse supérieure , on doit conclu-
 » re qu'ils produisent la plus touchante
 » harmonie.

Un Professeur Calviniste , quoique fort
 éclairé & fort dévot , étoit persuadé de
 la réalité de cette musique. Dans ses con-
 versations particulières , il se vançoit à ses
 amis d'avoir le privilege d'entendre le bruit
 sublime & touchant des spherés célestes.

Je n'exposerai point la doctrine de Py-
 thagore sur les nombres , qu'il regarde
 comme les principes de toutes choses. Si
 j'essayois de l'expliquer , je paroîtrois aussi
 obscur que lui ; ce seroit me transporter
 dans la région des idées , que de parler
 des principes sans réalité , qui ne sont que
 des additions ou des soustractions. Au lieu
 d'entreprendre le développement de cette
 physique énigmatique , je vais la faire con-
 noître par ses disciples.

Ocellus Lucanus , dans un ouvrage sur
 la nature , établit l'éternité de la matiere
 sur des principes bien fragiles. Le monde ,

dit-il, doit être éternel, parce que sa figure & ses mouvements étant triangulaires doivent être sans commencement & sans fin; comme on ne pouvoit comprendre ce raisonnement obscur, on ne pouvoit le réfuter.

Empédocle, qu'on regardoit comme un homme inspiré, prêta au système de Pythagore les graces de la poésie. Il admit pour principe les quatre éléments, qui, par leur accord mutuel avoient formé tous les êtres; c'est la sympathie qui a uni les parties, & c'est l'antipathie qui les séparera. Les contraires, selon lui, naissent des contraires, & les vivants se forment des morts. Cette assertion bien développée auroit eu quelque chose d'éblouissant. On sçait que tous les êtres meurent & vivent; leur mort consiste en ce qu'ils perdent dans le moment présent l'existence qu'ils avoient dans le moment qui a précédé; mais ils recommencent à vivre, puisque la perte continuelle qu'ils éprouvent, est subitement réparée par une existence nouvelle.

Timée de Locre célèbre Pythagoricien, en admettant l'éternité de la matière, reconnut un Dieu éternel & créateur; mais aussi énigmatique que ses maîtres, il admettoit une ame universelle composée de nombres, de proportions & d'harmonie, mêlée de matière & d'esprit; tant d'absur;

dités débitées avec confiance, lui méritèrent une place dans la classe des Philosophes sublimes.

Architas de Tarente enrichit les mécaniques de la découverte de la Vis; mais moins heureux dans la physique, il ne dégénéra point de l'obscurité de ses maîtres dans l'interprétation de la nature, & il ne parut sublime qu'en s'enveloppant de ténébres.

Platon
& Arif-
tote.

Platon formé à l'école de Socrate admit, comme Pythagore, Dieu & la matiere pour principe de toutes choses: ce philosophe éloquent & fécond en idées magnifiques & sublimes, soutint l'éternité de la matiere; mais quoiqu'il la crût incréée, il reconnoissoit la formation de l'univers qui n'étoit pas éternel dans l'ordre de nature & de causalité, mais dans l'ordre de temps. C'est ainsi qu'on pourroit dire que la lumiere procede éternellement du soleil, & l'ombre du corps, si les causes respectives de ces effets étoient éternelles.

Dieu, disoit Platon, a engendré le monde, de toute éternité, & en le produisant, il a suivi l'exemplaire qu'il a en lui-même de toutes les choses possibles: la matiere est la mere de tous les êtres, & Dieu en est le pere. Ainsi le monde est la chose engendrée, Dieu est le principe qui a engendré, & la matiere est la chose dans

laquelle l'univers a été engendré. Philon & Plotin ses disciples assurent formellement que la matiere est éternelle, que Dieu n'a pû travailler sur le néant, & qu'il ne peut conserver ce qu'il n'a pas arrangé : il lui falloit d'avance quelque chose de matériel & d'animé pour faire un ouvrage composé de corps & d'ame. Le Platonisme domina dans les premiers siècles de l'Eglise. Origene, dans une de ses homélies, semble admettre la préexistence de la matiere; & Ammonius l'enseigna publiquement dans l'école d'Alexandrie.

Aristote revéré pendant plusieurs siècles, comme l'interprete & le témoin de la création, a soutenu que la matiere est le sujet général sur lequel la nature travaille : sujet éternel qui ne cessera jamais d'exister, puisqu'il est la cause productrice de tous les êtres. Quelques-uns de ses disciples plus téméraires, ont affirmé que le ciel & les astres, les planetes & les animaux, & généralement tous les êtres avoient été produits de toute éternité.

Plutarque plus grand Historien qu'habile Physicien, assure que la nature est de toute éternité susceptible des formes que l'artisan suprême veut lui donner. C'est une argile molle & docile aux impressions de l'ouvrier, un bloc de marbre dont il peut faire un vase d'ignominie ou la statue de

Jupiter, une chenille ou un homme. Quelques Chrétiens matérialistes ont soutenu cette opinion pour justifier Dieu d'être l'auteur du mal, qui, ne pouvant sortir d'une source si pure, doit être imputé à la nature corrompue. Les Marcionites, les Manichéens ont tous reconnu deux principes, l'un bon & l'autre mauvais, & tous deux existants par eux-mêmes. Cette hypothèse leur a paru nécessaire pour résoudre les difficultés qui naissent des maux physiques & moraux, dont Dieu seroit l'auteur. Un grand maître dans l'art de raisonner, a prêté à ce système les couleurs les plus séduisantes : Bayle par sa logique subtile & embarrassante, a tenté d'en adoucir les absurdités.

Il est donc constant que les peuples les premiers civilisés, & les plus anciens Philosophes ont soutenu l'éternité de la matière. Sa préexistence n'a point été contestée par ceux même qui donnoient au monde une origine nouvelle; tous voulurent développer une chose de fait par le raisonnement, au lieu de s'appuyer sur l'histoire, qui seule pouvoit les éclairer. Il est vrai que les traditions furent dégradées par le mélange de la fable. Les Grecs, qui ne pouvoient s'abaisser à penser comme le barbare & le vulgaire, se jetterent dans un champ qu'ils crurent pouvoir défricher.

Leur imagination vive & féconde enfanta des systêmes qui faisoient briller la sagacité de leur esprit ; & le vraisemblable embelli tint la place de la vérité négligée.

La question de l'éternité du monde auroit été bien-tôt décidée , si les Philosophes avoient attaché au même mot la même idée. Il leur suffisoit de convenir qu'une créature qui auroit toujours coexisté avec Dieu , ne seroit pas éternelle comme lui , parce que la durée des créatures est successive ; au lieu que l'indivisibilité de Dieu démontre que son éternité est une durée simple , qui exclut le passé & l'avenir. Il est vrai que notre esprit trop borné , ne peut imaginer que quelque chose sorte du néant , que l'éternité soit un instant , & comment cet instant & l'éternité peuvent exister. C'est un mystere qui nous auroit été révélé sans fruit. Qu'importe à l'aigle de savoir par quel mécanisme il plane dans les airs ?

Lorsqu'un essaim épais de Philosophes III. Syst.
élevoit une voix sacrilege pour ravir à tême.
Dieu la gloire de la création , on vit naître un vengeur de la divinité. On avoit cru pendant plusieurs siecles qu'une matiere informe & vile , arrangée par le hazard , avoit donné naissance à l'univers. Anaxagore , qui avoit transféré l'école de Milet

à Lampsaque, fut le premier des Philosophes qui reconnut & enseigna qu'une Intelligence divine avoit présidé à l'arrangement de l'univers. Ce défenseur de la vérité en fut le martyr. Persécuté par les superstitieux, il mena une vie errante sans asyle & sans patrie. Etant prêt d'expirer, ses disciples lui demanderent s'il ne desiroit pas rendre les derniers soupirs à Clazomene où il avoit reçu la vie; le Philosophe tranquille leur répondit: on ne doit point choisir un lieu pour mourir, & il n'y a pas plus loin de Lampsaque que de Clazomene à l'autre monde. Les honneurs rendus à ses cendres, vangerent la mémoire des attentats de la superstition: deux autels furent élevés sur son tombeau, qui devint le temple des Sages.

Sa doctrine des parties similaires est un effort de génie qui a donné un fil pour nous conduire dans le dédale de la nature. Il nous a indiqué une vérité que des siècles d'expérience ont enfin confirmée. Ce fut lui qui le premier découvrit qu'il y a dans tous les mixtes des semences primordiales, qui jamais ne s'alterent, & qui jamais ne perdent leurs qualités ni leurs formes primitives. » Au commencement, di-
 » soit-il, Dieu trouva la matiere dans une
 » grande confusion: le désordre ne pou-
 » vant lui plaire, parce qu'il est un mal,

» il voulut rappeler toutes choses à un
» plan réglé & digne de lui, il divisa la
» matiere en une infinité de petites par-
» ties qui devoient être les éléments
» des corps, & qui étoient semblables à
» ces corps, même dans leur moindre par-
» tie. Ces particules dispersées avec art
» ont une tendance naturelle à se joindre,
» & se rejoignent effectivement quand les
» besoins^o de la nature l'exigent. Ainsi,
» le pain qu'on mange renferme des par-
» ticules de sang, de lymphes, d'esprits
» animaux, de nerfs, de cheveux & d'on-
» gles, lesquels vont se rendre par leur
» mouvement propre aux endroits qui
» leur sont destinés. Ainsi, le bois qu'on
» allume contient des particules de feu,
» de fumée, d'eau, de cendre, de sels
» lixiviels, qui se détachent les uns des
» autres, & qui, après avoir nagé pen-
» dant quelque temps dans l'air, vont for-
» mer un nouvel arbre.

Ce ne sont pas les peuples les plus éclairés qui ont eu les idées les plus saines sur la création de l'univers. Les nations les plus simples & les plus attachées aux traditions, en dégradant quelquefois la vérité, lui ont du moins conservé les traits primitifs. Les Etruriens, qu'on peut regarder dans l'empire de la philosophie comme un peuple obscur, admettoient un

Dieu créateur de l'univers, qui avoit employé dix mille ans à son ouvrage. Ils assignoient la premiere formation aux cieus & à la terre : l'homme avoit été le dernier formé, chaque création lui avoit couté mille ans. Six mille ans s'étoient écoulés avant la formation de l'espece humaine, qui devoit subsister pendant six mille autres, & après ce terme, la nature bouleversée devoit renaître de ses débris.

Les Mages chez les anciens Perles enseignoient que Dieu avoit formé l'univers, & leur sentiment s'est perpétué chez leurs descendants. Il est vrai qu'ils reconnoissoient deux principes coéternels, l'un du bien, qu'ils représentoient par la lumiere, l'autre du mal, qu'ils désignoient par les ténèbres. Les Chinois, avant d'être infectés d'Athéisme, croyoient un Dieu suprême, éternel, tout-puissant, créateur de l'univers, dont la providence préside à l'ordre & aux événements. Ce systême adopté par les Sages, offre des vérités trop simples pour avoir de nombreux sectateurs. Le vulgaire chez toutes les nations est incapable des'élever à des idées aussi sublimes.

Les ténèbres de l'idolâtrie ont obscurci presque tout l'Empire du Japon ; mais il s'est élevé au milieu de cette nation une secte qui a des idées nobles & sublimes sur la création. Les partisans de cette secte

reconnoissent qu'Amida, Dieu éternel, invisible, est répandu par-tout, qu'il a formé le ciel & la terre, dont il regle les mouvements & les ressorts.

La curiosité des hommes les a précipités dans un océan d'erreurs sur l'origine de leur globe. Leur orgueil en a voulu encore pénétrer la durée. Les peuples de tous les temps & de tous les lieux se sont tous réunis pour établir le système de l'année périodique; les anciens entendoient par cette grande année le retour des astres au même point dont ils étoient partis. La durée de cette révolution a partagé les Philosophes: selon les uns, elle se fait en cinq mille ans; selon d'autres, en cent mille; d'autres exigeoient un million d'années.

Durée
du monde.

Bérose, commentateur de Bêlus, soutenoit que ces révolutions arrivoient au solstice d'été; c'étoit le temps où les Egyptiens marquoient de rouge leurs maisons & leurs troupeaux: ces revolutions doivent être précédées par des signes éclatants, voici ce qu'en dit Plutarque:

» Dans la naissance des factions de Marius & de Sylla, un jour que le ciel étoit pur & serein, l'air retentit d'un bruit terrible & semblable au son d'une trompette aiguë. Dans cet effroi général, on consulta les devins de l'Etrurie, qui répondirent que ce bruit présageoit

» le bouleversement de la nature ; que l'u-
 » nivers étoit sujet à huit révolutions ,
 » dont chacune caufoit un changement to-
 » tal dans les mœurs , & que Dieu en avoit
 » lui-même ménagé les plus légères cir-
 » constances , & qu'enfin le nombre de
 » ces catastrophes étant rempli, la grande
 » année se trouvoit consommée ; que dans
 » le moment qui précède cet événement ,
 » on voit briller des phénomènes qui frap-
 » pent les esprits éclairés ; c'est alors que
 » les devins connoissent qu'il est né des
 » hommes d'une trempe différente de ceux
 » qui ont passé , & qui auront plus ou
 » moins de vertu que leurs prédécesseurs.

Héraclite , qui le premier établit l'an-
 née périodique , soutient que le feu qui a
 donné naissance au monde , le détruit in-
 sensiblement , & lui procure une vie nou-
 velle. Ce système , ouvrage de l'imagina-
 tion, étoit trop susceptible de fictions agréa-
 bles pour ne pas séduire les Poètes. Ces
 Théologiens menteurs ne trouvoient dans
 la durée éternelle du monde , qu'une en-
 nuyeuse uniformité. Le renversement gé-
 néral du globe offroit à leurs écarts un
 champ plus spacieux & plus fécond ; le
 choc des éléments confondus , des globes
 enflammés qui se précipitent & s'éteignent
 dans l'abyme des mers , les eaux repouf-
 sées loin des rivages , la lune usurpant le

trône du soleil, forment un spectacle, qui, à force d'être terrible, devient intéressant & sublime : le génie poétique s'allume aisément au milieu de cet embrasement.

Panétius enseignoit que le feu qui vivifie & conserve le monde, devoit un jour le détruire. » Le moment de sa perte, dit-
» il, arrivera lorsqu'une nouvelle matiere
» ne viendra plus remplacer celle qui s'ex-
» hale & se détruit. Alors la terre se dessé-
» chera ; devenue un bucher ardent, elle
» ne réfléchira plus que la lumière & la
» chaleur ; mais quand la grande année est
» finie ; quand l'embrasement a tout dévo-
» ré, la nature purifiée se rajeunit & se
» renouvelle. Une résurrection de tous les
» êtres lui rend ses ornemens primitifs :
» l'ordre succède à la confusion : les hom-
» mes, qui ont déjà vécu & qui ont été dé-
» truits, reçoivent une existence nou-
» velle, & le théâtre du monde offre les
» mêmes scènes qui s'étoient déjà passées.

Ce système étoit trop favorable à la Métempsychose pour n'être point admis par Pythagore. Platon, qui étoit aussi Poète que Philosophe, assure qu'après une certaine révolution de siècles, les hommes commencent à vivre par la vieillesse, & que les astres se levent à l'occident, &

se couchent à l'orient. Les partisans de l'éternité de la matiere, étoient les seuls qui crussent qu'elle devoit subsister éternellement, parce que tout ce qui n'a point eu de commencement, ne peut avoir de fin.

Les Juifs grossiers, mais instruits par leur législateur du secret de la création s'arrogèrent aussi le privilege de prononcer sur le moment de sa fin qu'ils fixerent à six mille ans, parce que Dieu avoit été six jours à le former.

Quelques Chrétiens introduisirent dans l'Eglise cette opinion, dont Eusebe passe pour le premier auteur. On crut communément dans les premiers siècles qu'au bout de ce terme Jesus-Christ descendroit sur la terre, où, après un regne de mille ans, il rassembleroit les élus pour les transporter dans le séjour de la félicité éternelle; & comme le monde dans la naissance du Christianisme avoit déjà duré cinq mille huit cens ans, on croyoit que sa ruine étoit prochaine: les fideles toujours tremblants, s'imaginoient sans cesse entendre le bruit d'une horrible tempête qui devoit précéder l'embrasement du monde.

Cette opinion avoit l'avantage de conserver les mœurs dans leur pureté, & d'inspirer le détachement des choses d'ici-bas. Un Chrétien devoit se regarder sur la terre

comme un voyageur, qui jetté par la tempête sur une terre étrangere, attend un vent favorable pour revoir sa patrie. C'étoit un motif consolant contre les persécuteurs. Saint Cyprien l'employa avec succès pour encourager son troupeau, auquel il fait envisager les persécutions comme les prémices des calamités dont l'Anté-Christ devoit frapper la terre.

Tertulien & ses disciples fixerent la fin du monde aux dernieres années du troisieme siecle. Jules Africain enseigna qu'elle n'arriveroit que cinq cens ans après l'arrivée du Messie; quoiqu'il n'en donnât aucune preuve, on le crut sur sa parole. Grégoire de Tours assigna au monde la même durée après l'incarnation de l'Homme Dieu, qu'il en avoit eu depuis son origine jusqu'au moment heureux de la Rédemption.

Toutes ces opinions hazardées donnerent naissance au Millénarisme, qui affuroit que le monde avoit duré deux mille ans sous l'état de nature; deux mille sous la loi, & qu'il seroit deux autres mille ans sous le regne du Messie.

Malgré la persuasion où étoient les Chrétiens des cinq 1^{rs}. siècles, qu'un embrasement général devoit purifier la terre de ses taches & de ses souillures, il paroît qu'ils ne croyoient pas que la matiere dût être anéantie. C'étoit un changement de

forme, & non une annihilation de substance. Ils appuyoient leur opinion sur plusieurs passages de l'écriture, qui, entendus littéralement, semblent établir que la figure du monde s'écoulera; & non pas sa substance. Écoutons Isaïe, » je vais
 » créer, dit Dieu, par la bouche du Pro-
 » phète, de nouveaux cieus & de nou-
 » velles terres, & précipiter dans l'oubli
 » tout ce qui a précédé. Voici ce que dit
 » l'Apocalypse. » J'ai vu un nouveau ciel
 » & une nouvelle terre, car le premier
 » ciel & la première terre sont évanouis.
 » S. Pierre semble s'exprimer en termes
 » encore plus décisifs. Nous attendons,
 » dit-il, de nouveaux cieus & une nou-
 » velle terre, en vertu des promesses de
 » celui en qui la vérité réside.

Mais ce n'est pas le sentiment de l'Eglise qui n'adopte pas cette opinion: *les nouveaux cieus, & la nouvelle terre d'Isaïe* ne doivent s'entendre que de la nouvelle loi prédite par ce Prophète, & non pas d'un renouvellement de l'univers matériel; l'esprit prophétique de l'ancien Testament ne porte pas ses vues sublimes au-delà de la consommation des siècles; ce sens est le même dans l'Apocalypse, & dans S. Pierre aux endroits cités. L'Eglise qui doit régler notre foi sur la création du monde, n'a rien décidé sur le temps de sa durée, &

son silence nous invite à ne point prononcer sur cet événement. *Isaïe, C. 65. v. 27.*
2. Apocal. 3. l. 1. v. 1. 3. 2. Pet. C. 3, v. 13.

Telles sont les opinions de l'antiquité sur l'origine de l'univers. Nous allons exposer ce qu'ils pensoient de la pluralité des mondes. De la pluralité des Mondes.

Tous les Philosophes de l'orient ont cru les planetes habitées, & s'il ont borné ce privilege à celles de notre tourbillon solaire, c'est que leur Astronomie encore imparfaite, leur laissoit ignorer que les étoiles fixes étoient autant de soleils qui tous avoient leurs planetes. Les Mages admettoient une métempychose par laquelle les ames habitoient successivement chaque planete. Cette transmigration qu'ils appelloient la grande révolution des corps, durroit des millions d'années avant d'arriver au soleil qui étoit le séjour des ames fortunées.

Après la captivité de Babylone, quelques Juifs corrompus par le commerce des Gentils qui donnoient un libre essor à leur imagination, s'abandonnerent aux écarts d'une curiosité présomptueuse. Leur raison jusqu'alors soumise au joug de l'autorité, rompit le frein de l'obéissance. Il s'éleva des Novateurs qui osèrent soutenir qu'un premier monde avoit précédé celui

dont Moyse donne l'histoire, & qui devoit être suivie successivement d'une infinité d'autres dont ils fixoient la durée à sept mille ans. Comme ces Philosophes Juifs avoient une logique qui leur étoit particulière ; voici comme ils prouvoient leur assertion. Moyse a commencé sa narration par la lettre Beth, qui est la seconde de l'alphabet hébreu ; donc il a donné l'histoire d'un second monde. Cette prétendue démonstration parut suffisante à des esprits foibles & grossiers.

Ce fut encore de Babylone qu'on vit sortir quelques Juifs, qui par le secours des métaphores & des allégories empruntées de la lumière, prétendoient démontrer que plusieurs mondes étoient sortis des mains de Dieu par voie d'émanation. Cette pluralité étoit fondée sur le mot d'*Adonai*, qui signifie celui qui commande à des sujets. C'est ainsi que ces Juifs défiguroient la majestueuse simplicité de leur histoire par des interprétations plus singulieres qu'ingénieuses.

Démocrite admettoit plusieurs mondes, qui naissoient & périssoient tour-à-tour. Il seroit aussi ridicule, disoit-il, de penser qu'il n'y a qu'un seul épi de blé dans un champ qui en paroît couvert, que de croire qu'il n'y a qu'un seul monde flottant dans l'infini ; tous les Philosophes de

la secte Ionique furent dans cette opinion.

Les Pythagoriciens, quoique partagés en différentes branches, se réunissoient pour soutenir la pluralité des mondes. Théodoret rapporte qu'ils pensoient que chaque étoile fixe étoit le centre d'un système semblable à celui du soleil, & qu'autour de cette multitude d'étoiles, dont le ciel est parsemé, il y a des planetes qui toutes sont habitées par un autre monde.

Epicure enseignoit que Dieu magnifique dans ses productions, avoit multiplié les copies de ses ouvrages, qui tous ressemblants par des traits généraux, ont chacun un caractère particulier qui les distingue ; d'où il concluoit qu'il y avoit différents mondes, dont les habitants ne devoient avoir entr'eux aucune ressemblance.

Tous les Atomistes ne pouvoient sans inconséquence renoncer à cette opinion ; puisque, selon leurs principes, les atomes errants dans le vuide étant occupés sans cesse à s'accrocher & à se décrocher, doivent nécessairement former des mondes nouveaux qui succèdent à ceux qui sont détruits.

Les progrès de l'astronomie n'ont point affoibli ce système : des conjectures hasardées autrefois, semblent ne s'être pas éloignées de la vraisemblance jusqu'à nos jours ; les mêmes apparences ne donnent

elles pas le droit de supposer les mêmes réalités ? L'homme qui du mât de son vaisseau apperçoit un île couverte d'arbres, de montagnes, & coupée de rivières, & enfin entièrement semblable à la terre qu'il a quittée, croit avec vraisemblance qu'elle est habitée. Nous appercevons dans la lune, des campagnes, des lacs, & les mêmes phénomènes que nous offre notre globe. Pour quel autre usage les planetes auroient-elles été créées ? Pourquoi l'auteur de la nature qui ne fait rien d'inutile, auroit-il répandu sur elles des largesses qui seroient de vaines profusions, si elles n'étoient destinées aux besoins de ses habitants ? Pourquoi auroit-il donné plus de lunes aux plantes les plus éloignées du soleil ?

Les différentes opinions des hommes sur la création du monde, ont été des erreurs ; l'univers a bientôt méconnu la main de l'ouvrier suprême ; la matiere fut regardée comme la rivale, & on la crut éternelle comme lui. L'histoire de la création étoit une vérité de fait, que les Philosophes n'étoient pas capables de prouver par le seul raisonnement. Ainsi plus ils s'éloignerent des traditions reçues, plus ils s'égarerent, plus ils multiplierent les doutes & les erreurs sur ce grand événement.

Avant de donner l'histoire de la création, telle qu'elle nous a été transmise par le Législateur des Juifs, il est à propos d'examiner le sentiment des Préadamites.

Des
Préadamites.

De téméraires interprètes se sont appuyés de l'autorité de nos annales sacrées pour établir qu'Adam n'a pas été le premier des hommes. Moïse, disent ils, fait mention de deux créations distinctes, l'une du genre humain en général; & l'autre d'Adam qu'il considère comme le père commun des Juifs dont il découvre l'origine & donne l'histoire; mais cette première difficulté est facile à résoudre; le passage où il est parlé de la seconde création, n'est que le résultat de ce qui a été dit de la création en général.

Le flambeau de la critique suffit pour nous faire discerner ces deux objets; s'il y avoit eu d'autres hommes sur la terre, Dieu n'auroit pas cru devoir donner une compagne à Adam; s'il y avoit eu d'autres femmes, il n'eût point tiré Eve de la côte de l'homme pour lui donner une épouse; si la voie de la fécondité eût été la même qu'aujourd'hui, Dieu n'eût point formé de terre & d'argile ce père commun des hommes; d'ailleurs le texte de la Genèse y est formel: » Il n'y avoit personne qui labourât la terre ». *Gen. 2, 5.* Ces raisons doivent paroître satisfaisantes à ceux

qui reconnoissent l'autorité appuyée sur la critique la plus lumineuse, & qui ne sont point assez malheureux pour avoir secoué le joug de la raison & de la foi.

On forme une autre difficulté, tirée encore de la narration de l'Historien sacré, qui dit que Caïn teint du sang d'Abel, évita la vue des hommes, & que pour vivre inconnu, il se retira dans des pays lointains, où il épousa une femme & bâtit une ville. Ce récit prouve que la terre devoit être peuplée; & en effet elle devoit l'être de plusieurs milliers d'hommes nés d'Adam & de ses enfans cent trente ans après la création. La fécondité primitive de la terre affoiblit l'objection ou plutôt la détruit.

Il est plus difficile d'expliquer comment les blancs & les noirs peuvent avoir une origine commune. On emprunte le secours de la physique pour expliquer ce phénomène; mais tous les systêmes sont plus ingénieux que satisfaisants, parce qu'il n'y en a aucun qui puisse résoudre toutes les difficultés. Je dois exposer les opinions des hommes sur cette différence sans entreprendre de les appuyer ou de les combattre.

Les noirs aussi différents des blancs par la couleur que par leurs inclinations, semblent des espèces dégradées & avilies,

qui surpassent en férocité les animaux les plus sauvages : sans frein dans leurs appétits , sans inquiétude sur l'avenir , sans vertus & sans remords , ils semblent justifier l'inhumanité de leurs maîtres impitoyables.

On attribue ordinairement leur couleur à l'action du soleil , qui cause sur la peau des changements proportionnés à sa proximité ou à son éloignement. Les habitants des côtes septentrionales sont tous blancs : la première colonie qui en sortit pour aller s'établir dans les climats brûlés par le soleil , éprouva sans doute une altération dans sa peau , qui devint d'abord basanée & successivement noire dans les générations suivantes.

L'expérience nous apprend que les aliments , les exhalaisons du soleil , la température du climat concourent à produire la variété des couleurs. Le cultivateur qui se nourrit de mets grossiers , & dont le corps est toujours dégouttant de sueur , dont le visage est sans cesse exposé à l'alternative du chaud & du froid excessif , a un teint flétri & bien différent du coloris de ces Sybarites plongés dans les délices des villes & des cours ; mais outre l'influence du climat , les plus habiles Anatomistes soutiennent , que la différence de la

couleur dépend de la conformation intérieure de la machine.

Le Negre, nouveau né, a un filet noir à l'extrémité des ongles, & une petite tache noire au bout du gland. Ils ont observé que le tissu de leur membrane réticulaire étoit noir comme de l'encre, & que la substance médullaire de leur cerveau est d'une couleur bleuâtre : d'autres Naturalistes ont observé que le lymphé, le chyle & les autres humeurs des negres n'ont point une couleur différente de celle des blancs ; d'où ils concluent qu'ils ont une origine commune. Leur opinion est d'autant plus vraisemblable que leur union réciproque a la vertu reproductrice, qui ne se trouve que dans les êtres de la même espèce.

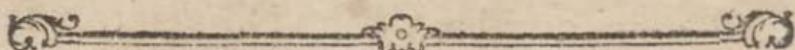
Cette explication a trouvé des contradicteurs, & voici les raisons qu'ils opposent. Les peuples les plus voisins du soleil ne sont pas toujours les plus noirs. Les peres ne le sont pas plus que leurs enfants : quoique celui qui sort du ventre de la mere n'ait point été exposé à l'action du soleil, il est aussi noir que celui qui en a reçu l'impression depuis plusieurs années. La couleur propre aux peuples de chaque climat, ne paroît susceptible ni d'accroissement, ni de diminution. Parmi les Papoux qui habitent les parties les plus méridionales

dionales des terres Australes, & qui sont aussi noirs que les Caffres, il s'en trouve d'aussi blancs qu'en Allemagne.

Mais ce qui prouve sans réplique que les negres, malgré leur couleur, descendent comme nous du premier homme, c'est qu'on a vu des hommes nés blancs en Europe, devenir noirs sans en sortir. Quelques negres de Guinée sont devenus blancs sans quitter l'Afrique. On a vu en France une femme d'une peau fort blanche, qui, à mesure qu'elle approchoit du terme de l'enfantement, étoit métamorphosée en negresse: tant de phénomènes qui se combattent, ouvrent un vaste champ aux recherches des Naturalistes.

Après avoir rapporté les opinions des hommes sur la création, nous allons passer des ténèbres à la lumière; & conduits par l'interprete sacré, nous allons montrer la vérité sur les débris de l'erreur.





TROISIEME DISCOURS
 HISTORIQUE.
 DE LA CREATION,
 PAR MOYSE.

LES Philosophes n'ayant point assisté à l'ouvrage de la création, ont supposé comme toutes choses avoient été faites, & ils n'ont pu nous instruire de ce qu'ils n'avoient point appris. Quand Dieu voulut se former un empire extérieur, quand il tira les créatures du néant & du repos éternel, il n'eut que lui-même pour témoin de tant de merveilles, & nous ne pouvons en sçavoir que ce qu'il a daigné nous en apprendre par l'organe de Moïse qui fut le premier législateur des Juifs, & le premier historien des hommes.

Cet homme privilégié, considéré comme un historien ordinaire, est le guide le plus éclairé que nous puissions suivre; il a l'avantage d'être le plus ancien des Ecrivains. Ses premières années touchoient aux dernières d'Abraham, dont la naissance

suivit de près la mort de Noé qui avoit vécu avec les contemporains du premier homme. Quoiqu'il soit facile d'appercevoir, que dans ce qu'il raconte, il s'attache particulièrement à tout ce qui intéresse la nation, son récit a le sceau de la vérité.

S'il avoit voulu en imposer, il auroit reculé l'origine du monde, pour n'être point convaincu d'erreur par la famille d'Abraham, dépositaire comme lui, des premières traditions qu'il nous a transmises comme il les avoit reçues de ses peres. Il est donc probable que ses annales étoient les annales publiques; la candeur & la simplicité de sa narration ont ce caractère de vérité qu'on a droit d'exiger de l'histoire; il ne travaille point de génie, il ne suppose jamais comme les choses ont été faites, il dit seulement ce qu'il a appris.

Son autorité humaine suffit pour fixer nos incertitudes: c'est un guide fidele qui nous conduit dans des temps ténébreux; mais nous devons encore le respecter comme l'interprete d'un Dieu qui veut bien par sa voix nous rendre les spectateurs de son ouvrage, & nous transporter à la naissance du monde. Des prodiges multipliés annoncent la divinité de sa mission. Les fléaux qui frappent l'Egypte, les miracles

opérés dans le désert & sur le Sinaï, attestent qu'il parloit par l'inspiration de l'agent suprême. Les faits contenus dans ses annales, sont révéés comme divins par un peuple murmureur & rebelle, qui y lit sa désobéissance & ses prévarications; & c'est sur ce monument, de ses révoltes & de son ignominie qu'il établit ses solemnités.

Des Anges. Avant d'entrer dans l'ouvrage de la création, nous allons parler des Anges, dont Moïse suppose l'existence, sans nous instruire de leur création: il marque leurs fonctions, & les appelle les protecteurs des Patriarches & de la maison d'Israël. Son silence sur le moment de leur création n'est pas surprenant; il n'avoit d'autre but que de nous instruire de la maniere dont Dieu a formé le monde extérieur & sensible; il étoit donc superflu de satisfaire une vaine curiosité sur des esprits indépendants de la matiere.

Les Anges sont les premiers êtres sortis de la main du Créateur: leur nom désigne leurs fonctions. Ce mot est Grec & signifie ambassadeur, messager, émissaire de Dieu; l'Hébreu, l'Arabe & le Persan y attachent la même idée, & par-tout ils sont nommés les ministres de Dieu pour veiller au salut des hommes. Leur existence est attestée par l'Écriture, qui dit que

Les fils de Dieu jettoient alors des cris de joie. Les lumieres naturelles sont conformes à ce témoignage ; puisque Dieu ayant créé le monde pour sa gloire, c'est-à-dire pour manifester sa puissance & sa bonté, le spectacle sublime de la création n'auroit point eu de témoins, si les Anges avoient encore été dans le néant. Il est difficile d'établir de combien de temps ils ont précédé la matiere; mais l'opinion la plus judicieuse fixe leur création au premier instant du premier jour.

On a long-temps disputé sur la nature de ces esprits : les uns les ont cru dégagés de toute matiere : les autres ont pensé qu'ils avoient des corps subtils & déliés ; cette derniere opinion a eu pour défenseurs les Basiles, les Athanases & les autres oracles du Christianisme naissant : tout le monde pense aujourd'hui que ce sont des êtres purement spirituels.

Leurs fonctions sont sublimes, puisqu'ils sont destinés à être les exécuteurs des ordres de Dieu. Nos livres sacrés établissent une grande subordination entre les Anges ; c'est d'après ce témoignage que les spéculatifs ont formé une milice céleste, à la tête de laquelle ils ont mis un Archange. Le Juif & le Payen, le Grec & le Barbare étoient tous dans la persuasion que chaque homme avoit un Ange qui veilloit à ses cô-

tés : ces intelligences invisibles étoient révérees sous le nom de lares , de génies & de démons ; ce qui annonce une tradition universelle , quoique dénaturée par les infideles.

Epicure , qui citoit toute la nature au tribunal des sens , est le seul des philosophes qui ait combattu leur existence. Socrate chez les Athéniens eut la réputation d'être conduit par un génie familier qui lui faisoit percer dans l'avenir, & lui laissoit voir l'enchaînement des choses. Plotin, dit-on , avoit le sien qui apparut à l'évocation d'un prêtre Egyptien dans le temple d'Isis à Rome : on raconte que ce génie déclara qu'il étoit un Dieu ; & cet aveu dut inspirer aux Prêtres & au peuple un grand respect pour un homme qui traînoit un Dieu à sa suite : on a dit aussi que le génie de Brutus lui apparut à la journée de Philippes , non pour lui apprendre à vaincre , mais pour l'inviter à mourir.

Chaque nation , chaque ville , chaque famille avoit le sien. Les anciens Perses leur accordoient tant d'influence sur tous les événements , qu'ils leur confioient jusqu'au gouvernement de leurs provinces.

Les disciples de Platon admettoient entre Dieu & les hommes des substances mi-toyennes qui s'intéressoient aux événe-

ments d'ici bas. Plutarque est un de ceux qui a débité le plus de chimères sur les génies. Il fonde tout ce qu'il en raconte sur la relation d'un certain Timarque de Chéronée, qui descendit dans l'antre de Trophonius, où il s'instruisit de tout ce qui concerne les génies, & d'où il revint sans être plus philosophe.

Les Mahométans pénétrés de vénération pour les Anges, traitent d'infidèles & de blasphémateurs ceux qui nient leur existence. Ils prétendent connoître toutes leurs formes & tous leurs emplois; ils désignent jusqu'à leurs attitudes au pied du trône de l'Éternel, où les uns chantent des hymnes de louanges, ou d'autres écrivent les actions des hommes dont ils sont les gardiens fideles. Ils admettent encore des esprits d'une autre espece, dont les uns sont bons & les autres malfaisants, qui tous doivent attendre des peines & des récompenses proportionnées à leurs actions. Nous touchons enfin à l'instant de la création, dont nous allons offrir le spectacle en nous appuyant sur l'autorité de Moyse.

Au commencement Dieu créa le ciel I. Jour.
& la terre, c'est-à-dire, qu'il tira l'être du néant. La matiere fut comprise dans la création; autrement ce seroit supposer qu'elle est nécessaire & sans origine; ce se-

roit établir deux principes éternels & indépendants. Il faut avouer que ce début de Moÿse a beaucoup embarrassé les interpretes. La création & les termes synonymes de ce mot, pris dans le sens qu'on leur donne aujourd'hui, sont, dit Burnet, des termes nouveaux. *Créer* & *Faire* dans les langues Hébraïque, Grecque & Latine, ont toujours exprimé la même idée; est-il quelque physicien, dit Cicéron, qui conçoive ce que c'est que créer & qu'anéantir?

Les Septantes ont rendu le mot Hébreu par le mot grec *fit*. Nous rendons aujourd'hui ce terme par le mot françois *il crea*, auquel nous attachons une idée nouvelle. Vatable & Grotius soutiennent que pour rendre exactement l'Hébreu, il faudroit traduire, lorsque Dieu créa le ciel & la terre, la matiere étoit informe. Les interpretes modernes mieux éclairés, rejettent cette traduction qui semble admettre la préexistence de la matiere; & tout fortifie leur sentiment. Le but de Moÿse étoit d'exposer la premiere origine des êtres; ainsi la matiere devoit y être comprise comme tout ce qui en avoit été formé: » Dieu a créé pour donner l'être à toutes choses ». C'est le Sage qui nous l'apprend, *Sap. ch. 2, v. 24.*

Lorsque notre raison superbe conteste à Dieu le privilege de tirer l'être du néant,

elle mesure son pouvoir sur notre foiblesse ; & comme nous ne pouvons communiquer notre être , elle ose refuser à Dieu , qui est la source de tous les êtres , le pouvoir de créer ce qui n'est pas. Au lieu de nous arrêter à des difficultés qui naissent des bornes de notre esprit , fixons nos yeux sur le spectacle que nous offre l'ouvrage du premier jour. Arrêtons-nous surtout sur ce globe que nous habitons , sans en connoître les propriétés destinées à nos usages. Sa superficie nous offre des montagnes & des plaines , des arbres & des rivières , qui attestent la sagesse & la magnificence de son auteur. Contemplons ces montagnes d'où sortent des fleuves qui portent la fécondité dans les plaines , ces vallées fertiles où bondissent de nombreux troupeaux , ces forêts habitées par des animaux dont nous dévorons la chair , & dont les dépouilles fournissent à notre luxe & à nos besoins. Ici sont des sels & des minéraux semés par une main invisible ; là sont des bassins où des eaux salutaires découlent par des veines secrètes pour rectifier le vice de notre constitution , ou pour réparer les désordres causés par notre intempérance. Plus loin sont des côteaux où croissent des vignes chargées d'un fruit dont l'usage fortifie le corps , & dont l'abus le détruit. A côté de tant de dons

précieux croissent des poisons meurtriers par eux-mêmes ; mais qui préparés avec art , deviennent les sources d'une nouvelle vie.

Après avoir admiré la superficie de la terre , fouillons dans ses entrailles , & nous verrons que sa fécondité n'est point épuisée par les richesses qu'elle étale au dehors. C'est dans son sein que sont renfermées ces substances métalliques que nous en arrachons pour servir à nos usages , ces cristaux , ces diamants , ces cailloux , ces marbres & cette variété de fossiles qui piquent notre curiosité , & servent d'aliments à notre luxe.

Si nous nous élevons sur le sommet des montagnes , si nous descendons dans les vallées , si nous creusons dans les cavernes , dans le fond des rivières ou dans l'abyme des mers ; par tout nous trouvons des mousses , des plantes & des végétations. Notre impuissance nous cache une grande variété d'autres richesses : il faudroit avoir sondé les vastes profondeurs de la terre , pour se former une idée exacte de toute sa magnificence. Nous ne connoissons encore que son écorce , puisque ses plus grandes cavités ne font pas la huit millieme partie de son diametre. Les couches supérieures qui nous sont connues , ont chacune

leurs propriétés particulières. Combien ne peut-on pas former de conjectures sur les couches intérieures où l'on n'a pu pénétrer ?

Tous les êtres inanimés, épars sur la superficie de la terre ou renfermés dans son sein, ont leurs principes d'accroissement, de maturité & de dissolution; sédentaires & immobiles, ils se nourrissent des sucs que la terre leur prépare, sans les aller chercher; ils sont assaisonnés de sels, de grains métalliques & de graisses animales, qui s'infinuent dans leurs pores, & servent à leur développement.

La terre fut d'abord couverte d'eaux, que l'Écriture désigne par le mot *abysses*, où elle resta ensevelie jusqu'au second jour. Quoique Moïse ne parle point de leur création, on doit croire qu'elles avoient été formées avec la terre, qui étoit informe & toute nue, c'est-à-dire, sans aucun de ces ornemens dont elle fut ensuite embellie. Cet état d'indigence où elle étoit réduite, nous apprend que, stérile par elle-même, elle ne doit sa fécondité qu'à la volonté libre de son auteur. C'est donc un préjugé de croire qu'elle renfermoit dans son sein les germes confus & mêlés de toutes choses: la construction & l'arrangement organique de ces germes annoncent une intelligence que la matière n'a pas.

L'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux: quelques interpretes entendent par cet esprit de Dieu un vent impétueux, excité pour dessécher la terre. Cette interprétation est rejetée par les Peres, qui tous ont cru que l'esprit éternel & vivifiant présidoit à l'arrangement du monde, & qu'il l'animoit par son souffle.

Dieu dit que la lumiere soit, & la lumiere fut: il donne le nom de jour à la lumiere, & le nom de nuit aux ténèbres. Notre curiosité inquiete voudroit sçavoir à quel corps la lumiere étoit attachée: il nous suffit de sçavoir que Dieu en est le principe, qu'elle nous a été donnée pour en jouir. Il est sûr que cette lumiere qui colora la nature, fut un composé subit des parties destinées à former le soleil. Il est encore très-probable que les parties grossieres & pesantes restées dans les lieux les plus bas, & les plus légères s'élevant en haut, dégagerent l'athmosphere des parties opaques dont elle étoit obscurcie.

La distinction du jour & de la nuit montre que les jours de la création ont été réels & distincts, & qu'il est inutile d'avoir recours à l'allégorie pour justifier Dieu d'avoir employé six jours à faire ce qui pouvoit être l'ouvrage d'un moment,

comme il l'avoit été d'une parole. Il est incontestable que le premier Acte de sa volonté suffisoit pour donner la perfection à son ouvrage ; mais oser lui demander pourquoi il s'est arrêté dans le cours de ses productions , c'est interroger sa sagesse , c'est vouloir limiter sa volonté toujours libre & toute puissante : pourquoi ne seroit-ce pas une première leçon donnée aux hommes sur l'emploi du temps ?

Ces douze heures d'obscurité où resta le monde depuis le premier instant de la création , formerent la première partie du jour , dont la durée étoit de vingt-quatre heures depuis un soir jusqu'à l'autre. Cette façon de compter paroît avoir pris naissance avec le monde ; mais il est bon d'observer pour d'autres circonstances que le mot de jour , dans l'Écriture , ne désigne souvent qu'un certain espace de temps , de même que les noms de semaine , & d'année n'offrent pas toujours la même idée que nous leur attachons aujourd'hui.

Quoique le feu eut pris sa place pour II. Jour, éclairer le monde , les autres éléments restoient encore dans la confusion. Ce fut pour les tirer de ce mélange informe que Dieu dit , que le firmament soit fait & que les eaux supérieures soient séparées des eaux inférieures.

Cette séparation des eaux au dessus & au dessous du firmament a beaucoup exercé la sagacité des interpretes. Quel est en effet ce firmament, auquel Dieu donne le nom de ciel ? c'est sans doute l'assemblage des corps célestes, auxquels Dieu donna la consistance que nous admirons : aux uns une situation fixe pour répandre la lumière sur les autres ; à ceux-ci des règles invariables pour se mouvoir, dans des temps marqués, autour des premiers à proportion de leurs masses immenses & de leurs distances respectives. Les nuages formés des parties aqueuses furent suspendus sur nos têtes : les parties les plus légères réduites en atomes insensibles, s'éleverent à une hauteur qui laissa un vaste espace entre elles & celles qui, plus pesantes & plus denses, couvroient la surface de la terre ; c'est ainsi que se fit la séparation des eaux inférieures d'avec les eaux supérieures.

Mais où sont ces vastes réservoirs que Moïse place au dessus des cieux ? Pour en être instruits, il faudroit sçavoir à quelle hauteur les eaux raréfiées & réduites en vapeurs déliées & subtiles peuvent s'élever. La physique nous apprend qu'elles peuvent devenir plus légères que l'air, & s'élever plus haut lorsque ses particules sont plus déliées, & mises dans

un plus grand mouvement. Cette explication nous fait connoître où étoient placés ces réservoirs qui servirent à punir les crimes & l'impénitence des hommes, lorsque les barrières du grand abyme furent rompues, & que les cataractes du ciel furent ouverts.

La terre destinée à devenir le séjour de l'homme, devoit lui fournir une habitation commode ; ce fut pour remplir ce dessein que Dieu dit dans le troisieme jour, que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'élément aride débarrassé de cette inondation, paroisse & se montre. III. Jour.

C'est ici que la voix puissante du Créateur soumet l'élément le plus indocile, qui devenu tout-à-coup obéissant, se rend dans les lieux les plus bas qui lui sont assignés, & respecte les bornes qui lui sont prescrites. Une partie de la terre reste découverte : des isles environnées d'eaux retentissent de leurs mugissements, sans être ébranlées par leur choc : de vastes réservoirs sont creusés pour les contenir. Les rivages élevés au dessus de leur niveau, sont des digues qui répriment leur indocilité ; des sels dont elles sont pénétrées, préviennent leur corruption : la mer qui couvre la plus grande partie du globe, nous offre un spectacle terrible & majest-

tueux : nous la voyons sans cesse agitée par un mouvement périodique & réglé, & ce balancement égal purifie les eaux, conserve leur fluidité, & les rend toujours nouvelles.

Contempons le tableau qu'a tracé de ce fier élément un écrivain éloquent & sublime, qu'on doit regarder comme l'interprète de la nature : » Là, dit-il, sont » des contrées orageuses, où les vents en » fureur précipitent les tempêtes, où le » ciel & la mer également agités, se cho- » quent & se confondent. Ici sont des » mouvements intestins, des bouillonne- » ments, des trompes, des agitations » causées par des volcans dont la bouche » submergée vomit le feu du sein des on- » des, & pousse jusqu'aux nues une épais- » se vapeur mêlée d'eau, de soufre & de » bitume. Plus loin je vois ces gouffres » dont on n'ose approcher, qui semblent » attirer les vaisseaux pour les engloutir : » au delà je vois ces vastes plaines tou- » jours calmes & tranquilles, mais aussi » dangereuses, où l'art du nautonnier de- » vient inutile, où il faut rester & périr. » Enfin, portant les yeux jusqu'aux ex- » trêmités du globe, je vois ces glaces » énormes qui se détachent des continents » des poles, & viennent comme des mon- » tagnes flottantes voyager & se fondre

» jusques dans les régions tempérées.

» Des milliers d'habitants de toute es-
» pece en peuplent toute l'étendue : les uns
» couverts d'écailles légères , traversent
» avec rapidité les différents pays ; d'au-
» tres chargés d'une épaisse coquille , se
» traînent pesamment , & marquent avec
» lenteur leur route sur le sable. D'autres,
» à qui la nature a donné des nageoires en
» forme d'ailes , s'en servent pour s'élever
» & se soutenir dans les airs : d'autres
» enfin à qui tous les mouvements ont été
» refusés , croissent & vivent attachés à
» des rochers , & tous trouvent dans cet
» élément leur pâture.

La terre n'auroit pû produire des mois-
sons & des fruits , si elle fût restée sous les
eaux : d'un autre côté , si elle n'eût eu que
quelques parties de découvertes , la ma-
lignité de ces vapeurs eût infecté les habi-
tants. La sagesse du Créateur prévint tous
ces désordres. Les deux éléments furent
séparés sans être désunis : le commerce so-
cial devint plus facile : les richesses de
toutes les contrées devinrent communes à
tous les hommes ; la navigation applanit
les routes , & rendit l'habitant de chaque
pays citoyen de tous les lieux , puisqu'il
pût sans le secours des ailes s'y trans-
porter avec plus de facilité que les oi-
seaux.

Aussi-tôt que la mer eut été resserrée dans ses bornes, Dieu employa la seconde partie du troisième jour à produire l'herbe, les grains & les arbres. La terre n'étant pas destinée à être simplement le séjour de l'homme, devoit encore fournir à tous ses besoins : sa surface, jusqu'alors stérile, fut parée de fleurs & de fruits, d'arbres & de plantes dans leur maturité, & qui portoient dans leur sein le germe de leur reproduction. Chaque plante, chaque fleur eut ses propriétés, son odeur, son goût & ses usages : la moindre feuille colorée d'un verd qui flatte l'œil sans le fatiguer, est tissée avec tant d'industrie, qu'on ne peut rien y ajouter sans en altérer la décence.

Chaque espèce constante dans sa nature, n'admet aucun mélange qui puisse la faire méconnoître. Les herbes empoisonnées croissent dans le même terrain que les herbes salubres : la fleur d'une odeur suave s'éleve à côté d'une tige d'une odeur offensante. Les différentes espèces sont également attentives à ne jamais se méfaler : les unes se nourrissent des sucs viciés de la terre, les autres plus difficiles & plus délicates dans leur choix, ne se nourrissent que d'aliments purs & salutaires : toutes chérissent leur existence & cherchent leur accroissement : toutes ouvrent leurs

pores à la pluye, toutes pompent le suc de la terre, & le portent jusqu'à l'extrémité de leurs feuilles.

La fécondité du Créateur éclate dans la variété des arbres, dont la superficie du globe est parsemée. Les uns sont chargés de fruits : leurs rameaux succombant sous le poids se panchent vers la terre, & semblent nous inviter à les débarrasser de leurs richesses accablantes. Les autres parés seulement de leurs feuilles, n'étalent que la semence qui les reproduit ; mais cette indigence est compensée par des avantages qui égalent l'arbre stérile à l'arbre fécond. Cette espece pauvre dans ses productions, sert à construire des vaisseaux, à élever des édifices, à fondre & à façonner les métaux, à rechauffer nos membres engourdis par l'intempérie des hyvers.

Le quatrieme jour Dieu fit deux grands IV. Jour. corps de lumiere, l'un pour présider au jour, l'autre plus petit pour présider à la nuit.

C'est ici que l'Incrédule ose censurer la narration de l'interprete de la divinité. Frappé de ce qu'il voit, il sçait que le soleil fait éclore les germes, que c'est lui qui donne l'accroissement & la maturité. Il le reconnoît comme le principe vivifiant de toutes choses, comme le Roi du jour & le pere de la nature. Préoccupé de cette idée,

il croit que c'est le dépouiller de ses attributs, que c'est prouver son inutilité que de faire précéder sa création par celle de la lumière, des fleurs, des arbres, des plantes & des fruits qui embellissoient la nature, lorsqu'il étoit encore dans le néant.

Cette objection plus éblouissante que solide, ne peut embarrasser que ceux qui ignorent que la lumière du soleil n'est qu'une émanation d'une lumière supérieure que l'agent suprême a communiquée à l'agent subordonné, pour accomplir ses desseins. C'est limiter la puissance de Dieu que de mettre la maturité des êtres créés dans la dépendance du soleil, & c'est pour les en affranchir qu'il les a créés un jour avant cet astre.

Au lieu de faire des raisonnements sur l'origine du soleil, sur son économie secrète, sur la rapidité de ses mouvements, admirons plutôt l'éclat tempéré de son aurore, ses libéralités dans sa course, la pompe majestueuse de son couchant. Sa position a été réglée sur nos besoins : si la distance eût été plus grande, la terre n'eût été qu'une masse glacée ; s'il eût été placé plus près, la terre desséchée par ses rayons brûlants n'eût été qu'une cendre aride.

Malgré l'effusion de lumière sans cesse prodiguée par ce globe bienfaisant, son diamètre n'a reçu depuis son origine au-

cune diminution. Ce déluge de feux qui font de son sein, n'en a point épuisé le foyer : sa vigueur & sa beauté sont toujours nouvelles, & ses libéralités sont remplacées par des richesses inépuisables, dont nous ignorons la source. Sans cesse agité & toujours constant dans la place qui lui a été assignée, jamais il ne s'égare dans sa route, jamais il ne franchit les limites qui lui sont marquées, & comme il n'est mu par aucun ressort, il est aisé de reconnoître qu'un conducteur infiniment puissant regle & allume ce flambeau, qui seul est suffisant pour éclairer une immense étendue.

La lune fut créée pour présider à la nuit; & quoique cette planete ne soit point lumineuse par elle-même, elle emprunte & réfléchit les rayons du soleil, qui nous dédommagent de l'absence de cet astre : sa proximité de la terre établit entre elle & nous une correspondance à laquelle nous sommes redevables de cette lumière tempérée, qui nous éclaire pendant la nuit. Plus libre que le soleil dans sa course, elle est comme lui attentive à rester dans les bornes prescrites par son auteur. Toujours errante & mobile, mais toujours réglée & sans écarts, elle parcourt douze fois par an le zodiaque : ses différentes phases indiquent au cultivateur le temps d'ensemencer ses champs, & de tailler ses arbres.

Substituée au soleil pendant la nuit, elle continue le jour & quelquefois le prévient.

Ce fut aussi le quatrième jour que Dieu fit les étoiles. Ces globes lumineux ont les mêmes propriétés que le soleil, qu'ils égalent en grandeur, mais dont les effets ne sont point aussi sensibles, parce qu'ils sont proportionnés à leurs distances. Les astronomes pendant long-temps n'en ont compté que douze cents vingt-deux; mais depuis l'invention des lunettes, on en a découvert des millions dans la voie lactée. Les espaces imaginaires se sont trouvés parsemés d'étoiles, & une partie de l'univers est encore restée sous le voile. Il faudroit avoir parcouru toute l'immensité de l'espace pour en faire un calcul exact, & pour connoître la fécondité du Créateur. Lorsque Moïse assigne à la lune une grandeur supérieure à celle des étoiles, c'est pour se prêter aux apparences. En effet, à la faveur de son moindre éloignement, elle répand plus de lumière sur notre globe que toutes les étoiles ensemble.

C'est de ce quatrième jour qu'on compte le premier du mois des années qui précéderent la naissance du Messie. Les trois premiers jours n'y sont point compris; parce que ce sont proprement ces astres qui ont distingué la durée des temps.

V. Jour. Dieu dit, le cinquième jour, que les

eaux devenues fécondes produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, & des oiseaux qui volent dans l'air.

Après la création des choses inanimées, Dieu créa les poissons & les oiseaux qui ont une origine commune, & qui ont dans leur nature une grande ressemblance. Les uns & les autres sont ovipares, & l'action de nager & de voler suppose les mêmes ressorts. C'est l'opinion de plusieurs philosophes de l'antiquité.

A la voix de Dieu, les mers enfantent un peuple nouveau, dont les uns restent dans son sein, & les autres habitent ses rivages. Quoique tous soient privés de pieds & de bras, ils parcourent avec la rapidité d'un trait la vaste étendue de leur élément; leur queue leur sert de gouvernail, & leurs nageoires de rames, dont ils se servent encore pour attaquer & se défendre. Nourris d'une eau chargée de sel, leur chair n'en a jamais l'amertume. Muets & sans discipline, ils sont sans société, & s'ils se rassemblent, c'est dans les lieux où ils trouvent des aliments, ou lorsque le desir de se perpétuer devient pour eux un besoin. Plus les espèces sont petites, plus elles multiplient, & cette fécondité auroit de terribles suites, si les plus foibles ne servoient de pâture aux plus forts. A peine sont-ils nés, qu'ils ont à soutenir une guerre destructive, où l'agi-

lité & la ruse deviennent nécessaires contre la force : les plus petits se dérobent à la voracité des plus grands , en se retirant près des rivages où leurs ennemis n'osent les poursuivre sans s'exposer au péril d'échouer.

Ces guerres qui agitent l'empire des eaux préviennent les abus d'une excessive population : elles assurent encore la conservation de l'espece , dont l'une ne se perpétue que par la destruction d'une autre , destinée à être sa proie. Ces guerres attirent sur nos rivages & dans nos rivières une infinité de poissons , qui , fuyant les persécuteurs , vient se précipiter dans les filets du pêcheur affamé.

Dieu , après avoir peuplé la mer d'animaux muets , remplit les airs d'habitants dont les sons mélodieux récréent toute la nature. Leur gosier flexible semble garni des cordes vocales , dont les vibrations rendent des modulations variées & voluptueuses. Leur vol aussi diversifié que leur couleur , distingue leur espece. L'aigle plane dans les régions du tonnerre , où fier & tranquille il semble braver la tempête & les éclairs : s'il s'abaisse vers la terre , c'est pour s'élancer sur sa proie ; d'autres plus humbles en rasent la superficie.

Si l'on considère la construction de leur nid , on reconnoît qu'une intelligence invisible

visible les inspire & les conduit. Ils n'ont point eu de maîtres pour leur donner des principes de construire leur berceau : leurs premiers essais peuvent servir de modèles. Le duvet qu'ils rassemblent pour en rendre la demeure commode, manifeste leur industrie & leur tendresse pour leurs petits : jamais leur prévoyance n'est trompée sur le temps de la ponte, ni sur l'instant où le poulet doit sortir de la coque. Cette connoissance les met au dessus de l'espece humaine, puisque la femme ignore le temps de son accouchement, & que c'est des oiseaux qu'elle reçoit des leçons de tendresse pour ses enfants. Celle-ci n'a besoin que de son sein pour les allaiter ; & malgré cette facilité que lui donne la nature, elle les abandonne sans remords à des nourrices mercenaires, qui vendent leur sang & leur substance pour être substituées à la dignité de mere, dont elles ne peuvent avoir la sensibilité. Ceux-là, moins privilégiés, sont condamnés à un travail pénible pour nourrir leurs petits. Faut-il étancher leur soif, ils vont chercher de l'eau, qu'ils conservent dans leur bec jusqu'au moment de la distribution ? Ont-ils besoin de nourriture ? ils parcourent les plaines & les forêts pour faire la guerre aux insectes & aux reptiles, & après en avoir fait leur proie, ils les dépouillent de leurs parties viciées, & ne

choisissent que les parties salubres, qu'ils affaifonnent dans leur bec pour en faire une nourriture d'une digestion facile.

Les oiseaux ont reçu des mains de leur auteur des habits nuancés des plus brillantes couleurs; l'homme au contraire pour se vêtir & se parer a besoin des dépouilles d'un ver ou d'une brebis: toute la parure lui est étrangere. Il naît dans une nudité rebutante dont lui-même rougit.

VI. Jour.

Dans le commencement du sixieme jour, Dieu commande à la terre de produire des animaux de toute espece, des reptiles qui rampent sur la poussiere, des animaux domestiques, & des bêtes sauvages.

La terre obéissante vit sortir de son sein toutes les especes d'animaux & de reptiles, qui depuis s'y sont multipliées; l'obéissance à ce commandement renverse l'hypothese qui attribue la formation des animaux à la terre échauffée par le soleil. La réfutation est d'autant plus complete, que les expériences multipliées démontrent qu'il n'y a point de génération fortuite, & que toutes les forces réunies de la nature ne peuvent former une plante ni un animal, & que la combinaison de tous ses mouvements ne peut donner naissance à des corps organisés, toujours ingénieux à choisir tout ce qui peut leur convenir & à éviter ce qui peut leur nuire. La matiere corrompue

ne produit rien à moins que les oiseaux & les insectes n'y aient déposé leurs œufs, ou que les germes de ces derniers ne se trouvent renfermés dans des animaux plus considérables.

Après avoir créé les fruits, les grains, les oiseaux & les poissons, Dieu toujours attentif aux besoins futurs de l'homme, lui prépare des domestiques robustes & dociles pour partager avec lui les fatigues auxquelles il se verra un jour condamné. Quelle fécondité dans le Créateur, dont la puissance éclate autant dans la formation du ciron que dans celle du chameau ! Quelle proportion d'organes dans ces petits animaux, dont on ne découvre l'existence qu'avec le secours du microscope ! C'est avec cet œil artificiel qu'on apperçoit dans ces atomes organisés des veines, des artères, & toutes les parties qui constituent le lion & l'éléphant.

Les animaux naissent avec des avantages que l'homme ne peut acquérir que par son travail & son industrie : c'est lui qui fait leur litière & nettoie leur étable. Ce Roi dégradé seme l'avoine, coupe le foin qu'il sert à ses prétendus esclaves. Les autres ont la terre pour domaine : les campagnes, les prairies & les forêts leur offrent le choix d'aliments qui, sans être préparés, n'en sont pas moins délicieux :

les rivières, les fontaines leur fournissent un breuvage qui, en les désaltérant, flatte leur palais qui jamais n'est émoussé par l'usage des liqueurs aromatisées. Leur laine, leur poil font leur parure & leur habit; ils ne font point dans la nécessité de les filer, de les ourdir & de les tailler; la nature a tout fait pour eux; ils n'ont plus qu'à jouir. La faim qui jette l'homme dans la langueur & l'épuisement, multiplie leur force par l'irritation de leurs fibres; content de tous les mets, ils ne semblent jamais désirer ce qu'ils n'ont pas; ils ne s'agitent que pour vivre; ils n'ont d'empressement que pour se reproduire: s'ils nous paroissent quelquefois gloutons, c'est que nous ignorons l'étendue de leurs besoins; ce sont enfin les Rois de la terre; mais ce sont des Rois Spartiates qui ne connoissent ni le luxe, ni l'intempérance.

L'Auteur de la nature a fait naître chaque animal avec deux besoins. Le premier est celui de manger pour conserver son existence jusqu'à un certain temps limité, l'autre est celui de perpétuer son espèce, en donnant la vie à des êtres semblables à lui. Jamais Législateur n'a mieux été obéi. Jamais loi n'a trouvé d'observateurs plus religieux & plus fideles. C'est pour remplir les desseins de son auteur, que l'homme se repaît de la chair du bœuf

& de la genisse, que la bête féroce dévore à son tour l'homme & le chien. Guidés par leurs appétits, l'âne & le cheval broutent l'herbe des prairies, & les productions des champs, sans s'inquiéter s'il est un Possesseur privilégié qui ait droit de les exclure du partage commun. La Nature leur a ordonné d'exister, c'étoit leur donner un droit sur les herbes & les fruits dont ils ne peuvent jouir que par droit de conquêtes. La terre, créée pour tous, n'est dans leur morale le domaine de personne.

De quel droit osons-nous taxer le lion de férocité, lorsqu'il succe le sang des animaux & qu'il dévore leur chair? L'Auteur de son être ne l'a-t-il pas fait pour être carnivore? N'en lisons-nous pas le témoignage dans la conformation de ses parties internes & externes? Écoutons cet animal fier & terrible, faire lui-même son apologie.

Hommes injustes, nous dit il, qui vous obstinez à me flétrir par la malignité de vos censures, de quel front osez-vous calomnier mes mœurs, & m'accuser d'être cruel & féroce? Considérez un moment la longueur de mes griffes attachées à mon énorme patte, voyez la force de mes dents & de mes mâchoires. Examinez la dureté de ma peau, de ma chair & de mes tendons, & vous conviendrez que l'Auteur de la na-

ture m'a donné cette armure offensive, pour me procurer par la force les moyens d'exister que je ne puis acquérir par mon industrie. L'agilité & la crainte n'ont été données au lievre & au cerf que pour prévenir l'abus de mes armes, & non pour les soustraire entièrement à mes poursuites. Répondez-moi, rigides censeurs de mes actions, lequel de vous ou de moi doit être taxé de cruauté? Les végétaux suffisent pour vous nourrir, & vous égorgez sans pitié la poule, la génisse & la brebis. Ma destinée est bien différente. Les herbes, les graines & les racines ne sont pas une substance assez forte pour m'alimenter, & mon espece aussi nécessaire que la vôtre dans l'économie animale seroit bientôt détruite, si moi & mes semblables subissions une réforme qui nous assujettit à ne vivre que des fruits de la terre.

La docilité des animaux domestiques aux volontés & aux ordres de l'homme, prouve qu'ils sont faits pour ses besoins. Le cheval se soumet sans résistance au fardeau. Le bœuf se courbe, sans murmurer, sous le joug. Cette obéissance ne peut avoir son principe dans l'ignorance de ses forces, puisqu'il en fait souvent usage contre d'autres animaux. Le taureau sçait qu'il est armé des cornes, puisqu'il les tourne contre son ennemi, lorsqu'il est irrité. Le che-

val reçoit le frein de la main d'un enfant, & marche sous les ordres d'un conducteur stupide ; mais il n'ignore pas qu'il peut les écraser sous les pieds & les déchirer sous ses dents, puisqu'il fait quelquefois usage de sa puissance. Son courage dans les périls, son intrépidité dans le tumulte, son ardeur qu'il allume au bruit de la trompette, font présumer qu'il se sent en état de vaincre & qu'il est plein de confiance dans ses forces.

Parmi les animaux forts & vigoureux ; les uns soulagent l'homme dans ses travaux pénibles ; d'autres uniquement occupés à brouter l'herbe des champs, ou retenus dans les étables, offrent à la famille qui les nourrit des sources renaissantes de crème & de lait. Le superflu de leur laine sert à l'homme pour se vêtir ; & en les débarassant d'un importun fardeau, il s'enrichit sans les appauvrir.

Tous les animaux n'ont pas une utilité si sensible ; mais tous ont leurs avantages. Le chien symbole de la fidélité est un gardien incorruptible ; c'est la sentinelle qui veille pour prévenir la surprise des ravisseurs. Ses aboiements sont passionnés, c'est l'expression pathétique du sentiment : il s'afflige de l'absence de son maître, il s'enivre de joie à son retour ; il adopte sa haine & son amour. Habile à varier ses mou-

vements, tout en lui est éloquent. Intrepide dans les périls qu'il cherche & qu'il affronte, il s'élançe sur la bête sauvage dans les forêts, ou sur le loup qui rode autour du troupeau. Chasseur industrieux & infatigable, c'est lui qui découvre la proie & qui prépare la victoire, & satisfait d'être associé à l'honneur de vaincre, il reçoit sans murmurer la plus vile partie du butin.

Si des plus forts animaux nous descendons aux plus petits, nous verrons que tous ont une destination favorable à nos desseins. L'abeille laborieuse nous enrichit de son travail. Ingénieuse à construire ses cellules, elle y verse un miel pur que nous savourons avec délices. Les débris de ses productions nous fournissent cette cire utile qui nous donne une lumière tempérée, & qui pendant la nuit supplée à l'absence du flambeau du monde.

Les greniers creusés sous la terre par la fourmi, sont des demeures inaccessibles à la pluie & aux injures de l'air. Les voûtes en sont si parfaites, qu'elles peuvent servir de modèles pour construire ces lieux souterrains qui servent de retraite aux assiégés, & quelquefois de tombeau aux assiégeants.

Ceux qui s'érigent en réformateurs de la création, voudroient supprimer toutes les especes d'animaux qui leur sont nuisi-

bles; ils osent interroger Dieu, & lui demander pourquoi il a créé les mouches & les chenilles qui les inquiètent & les importunent; pourquoi il perpétue la race des serpents dont la morsure est empoisonnée, des loups qui dévorent les troupeaux, des tigres & des lions, destructeurs nés de toutes les espèces?

Tout être vivant a son utilité secrète ou connue. On fait que la rosée nourrit & mûrit les fruits; mais on ignore les avantages produits par les éruptions du Vésuve & de l'Étna; nous voyons seulement que ces volcans cuisent la pierre & le marbre. Si notre œil étoit plus perçant, il découvreroit peut-être que c'est à ces ravages qu'on doit la formation des métaux, qui ont leur foyer dans les flancs de ces montagnes enflammées.

Ne cherchons point à pénétrer dans les desseins du Créateur. Tenons-nous en aux effets, & nous conviendrons que les animaux les plus nuisibles contribuent à entretenir l'ordre physique & moral. On voit les oiseaux manger les fourmis, les vers, les mouches & les autres insectes; mais on semble ignorer que cette guerre est nécessaire pour la conservation des uns, & contre la trop grande population des autres. Un célèbre Naturaliste a observé que deux mouches en moins de trois mois en peu-

vent produire sept cent mille autres. Cette fécondité obscurceroit bien-tôt la surface de la terre , si leur ponte n'étoit point étouffée par d'autres animaux qui les détruisent. Les sauterelles encore plus fécondes, infecteroient les eaux , corromproient les fruits , changeroient en déserts stériles les plaines les plus abondantes , si Dieu pour prévenir tant de ravages n'avoit donné à d'autres animaux des organes pour détruire ces êtres malfaisants. C'est pour réprimer les brigandages du lievre & du lapin , c'est pour fixer la poule près des toits domestiques qu'il a donné la ruse & l'agilité au renard. Mais pourquoi a-t-il destiné une espece à être la pâture de l'autre ? Ne pouvoit-il pas prévenir les abus sans employer un moyen si sanglant ? Dieu l'a voulu : voilà l'apologie de tout ce qui a été fait ; le monde , tel qu'il est sorti des mains du Créateur , est digne de son auteur.

Les qualités nuisibles que nous reprochons aux animaux , entrent encore dans l'ordre moral. L'orgueil doit être humilié de voir notre patience fatiguée par l'importunité d'un moucheron. Nous sommes forcés de faire l'aveu de notre foiblesse, lorsque nous réfléchissons que la morsure du serpent , la dent du loup ou de l'ours peut nous arracher la vie , qu'un ver peut ronger nos moissons , qu'un lapin peut

détruire la racine d'un chêne : tout est pour nous une leçon de vigilance , tout nous annonce notre foiblesse & notre indigence.

Quoique les animaux aient une ressemblance extérieure avec l'homme ; quoiqu'ils aient comme lui de la chair , du sang & des os , nous découvrons une grande différence dans leur nature. On n'apperçoit dans les opérations des animaux aucuns moyens réfléchis pour arriver à leur but. La constante uniformité de leurs actions prouve qu'elles sont le résultat d'un pur mécanisme. Cette privation d'intelligence les abandonne aveuglément à leurs appétits , & les asservit à l'empire absolu de l'homme.

Si les brutes étoient douées de raisons , elles auroient la faculté de communiquer leurs pensées par l'organe de la voix. Or ce privilege leur a été refusé. En vain Leibnitz rapporte qu'on avoit instruit un chien à prononcer quelques mots Latins , Allemands ou François ; ces mots étoient des sons sans idée. Les animaux les mieux organisés , le singe , le castor ne donnent aucun signe de langage ; on n'a jamais vu le bœuf ni le mouton lier une conversation avec leurs semblables. Le hennissement du cheval n'a aucune de ces modulations , dont la flexibilité variée distingue un son d'un autre. Puisque l'animal ne

peut communiquer ses pensées, c'est une preuve qu'il est dans l'impuissance de lier des idées, dont l'arrangement est l'ouvrage d'une puissance intellectuelle.

La démonstration la plus victorieuse que les animaux sont privés de cet avantage, est fondée sur cette uniformité qu'on remarque dans leurs opérations. Chaque espèce n'a qu'une façon d'agir : Chaque individu égale son semblable en industrie, & ne le surpasse jamais. On a droit d'admirer les proportions qu'on voit dans une toile d'araignée, les chambres, les galeries qui composent le grenier de la fourmi, les cellules des abeilles ; mais tous ces prodiges ont été opérés sur des modèles tracés par des animaux qui les ont précédés, & ils en serviront à leur tour aux générations suivantes. Leur industrie depuis l'origine du monde jusqu'au moment prescrit est sans progrès ni diminution. L'expérience qui perfectionne l'être intelligent ne leur a donné que des leçons inutiles. Ainsi, puisque rien ne se perfectionne chez l'animal, on en doit conclure que ce sont des substances matérielles mues & dirigées par une main étrangère, & qui ne font aujourd'hui que ce qu'elles ont appris au premier moment de leur création.

On a souvent agité si Dieu ne créa que deux animaux de chaque espèce, dont les

autres sont venus par voie de génération. L'affirmative est appuyée sur ce qu'il n'y eut qu'un seul homme & qu'une seule femme de créés, & sur ce qu'au temps du déluge, Dieu ordonna de ne conserver que deux animaux de chaque espece; mais cette opinion qui n'est appuyée que sur des exemples, est refutée par le sens littéral des annales sacrées, qui disent que les animaux aquatiques & les oiseaux furent produits en grand nombre.

On demande encore si tous les animaux qui ont été ou qui seront, ont été créés de Dieu au commencement du sixieme jour. Quoique nous puissions hazarder des conjectures sur un fait qui n'a pas été rélevé, il est plus raisonnable d'adopter l'opinion qui rend sans partage à Dieu tout l'honneur qui lui est dû; ainsi on doit refuser aux animaux la faculté de produire de nouveaux individus; autrement ce seroit leur attribuer la puissance de faire dans un temps plus long, ce que Dieu a fait dans un instant. Ce seroit les rendre cause efficiente dans la formation du fœtus. Il est plus naturel & plus décent de supposer que Dieu au commencement créa plusieurs couples d'animaux de chaque espece. La femelle fut créée avec les ovaires, qui contenoient autant de semences & d'œufs, qu'elle devoit produire d'indi-

vidus. Ainsi la création des premiers couples d'animaux, étoit aussi la création de leur première génération, & de toutes les générations successives jusqu'à la fin du monde.

Création de l'homme.

Quand la terre eut été préparée à recevoir un maître, quand l'empire eut été formé, & que l'ordre fut établi, l'homme en naissant en fut proclamé le monarque. Sur la fin du sixième jour Dieu voulut finir ses ouvrages par un Créature digne de lui. » Il dit, faisons l'homme à » notre image, pour commander aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, » aux bêtes & aux reptiles de la terre.

Si l'homme n'eût jamais existé, la nature muette n'eût été qu'un assemblage de choses inutiles ; sa surface embellie de fleurs & de moissons, n'auroit offert que des richesses superflues. Les animaux n'auroient été créés que pour brouter les herbes. Les bêtes féroces réprimées par son industrie, auroient abusé de la supériorité de leurs forces, pour dévorer & détruire les espèces les plus foibles. Il n'y auroit point eu de bras pour façonner les métaux & pour tailler les diamants. Les pierres, les marbres seroient restés cachés sous l'écorce de la terre. L'Éléphant & le Rhinocéros, malgré leur force, n'auroit point eu assez d'adresse pour

les en tirer. D'ailleurs c'étoit des richesses inutiles pour eux : l'homme seul en avoit besoin , puisqu'il est le seul qui élève des toits pour se loger.

Eh ! quel Monarque étoit plus digne d'occuper le trône de la terre ? Son titre n'est point un privilege d'ainesse , puisque sa naissance avoit été précédée de la formation des autres animaux , qui ont le même Créateur que lui ; mais son origine est annoblie par la rassembleance que son Auteur voulut qu'il eût avec lui. Il est donc le seul qui puisse se glorifier d'être en quelque sorte d'une race divine.

Quoique l'homme soit l'image du Créateur , n'allons pas chercher cette ressemblance dans sa figure extérieure & sensible ; ce seroit dégrader la Divinité que de comparer sa dignité & son intelligence infinie , avec les facultés bornées d'un être dont l'origine est le néant. Dieu n'a pu communiquer aux hommes les attributs ; il n'a pu se dépouiller de sa nature en leur faveur. Il lui est impossible de créer un être infini comme lui ; & quoiqu'il soit la plénitude de tous les êtres , il ne faut pas en conclure que tout ce qui existe est une émanation de sa substance. Lorsqu'il donna l'existence au néant , il ne tira les créatures ni de lui ni d'ailleurs. Il dit , qu'elles soient , & elles furent.

A quels traits peut - on connoître que

L'homme est l'image de son auteur ? C'est à la raison qui l'éclaire, & à la substance spirituelle qui l'éleve au-dessus des animaux. Lui seul est un être pensant, lui seul a le privilège de communiquer ses idées par l'organe de la voix, par un coup d'œil, ou par un mouvement, lui seul met de la variété dans ses productions, lui seul a une suite & un enchaînement dans ses pensées & dans les actions. Celui qui est le mieux organisé trace des modes à celui qui n'est pas aussi heureusement conformé. Cette intelligence donnée à tous, reçoit différents degrés de perfection chez chaque homme. Elle est moins développée chez le sauvage riche au milieu de l'indigence ; elle est plus lumineuse chez les peuples civilisés, qui, pauvres au milieu de l'abondance, ont besoin de plus d'industrie. C'est par elles que toujours sédentaires, nous franchissons les espaces des lieux & des temps, que nous réunissons sous le même point le passé, le présent & l'avenir. C'est elle qui, susceptible d'impressions délicieuses ou pénibles, les combat ou les irrite, les réprime ou les multiplie. C'est à ces traits qu'on découvre le caractère distinctif & ineffaçable que Dieu a imprimé sur l'homme en le formant.

C'est par une suite de sa dignité, qu'il exerce un empire despotique sur les autres

animaux. Mais pourquoi ce Monarque si fier, trembe-t-il à l'aspect de ses esclaves ? Pourquoi lui causent-ils plus d'effroi qu'il ne leur en inspire ? Ne seroit-ce qu'un usurpateur tremblant à la vue d'un peuple armé pour réclamer son indépendance ? Cette crainte, cette pusillanimité de l'homme a sa source dans sa raison même, qui lui fait connoître tout le mal qu'il en peut recevoir ; mais sa domination n'en est pas moins réelle. Le singe & le castor, qui de tous les animaux montrent le plus d'intelligence, obéissent à des hommes aussi brutes qu'eux. On n'a vû aucun homme se ranger sous la discipline des habitants des forêts & des déserts. Le tygre aime à se rassasier de la chair des animaux plus foibles que lui, mais satisfait de sucer leur sang, il n'en exige aucune obéissance. Le lion décoré du vain titre de Roi, n'a ni sentinelle pour veiller à la porte de son antre, ni esclaves pour aller lui chercher sa pâture, ni de garde pour le soigner dans ses maladies. Il n'use de sa supériorité que lorsqu'il est excité par ses appétits & par le besoin. L'homme établi sur la terre pour y tenir la place d'un Dieu invisible, a un droit naturel sur la vie de tous les animaux. Plusieurs Interpretes pensent qu'avant le déluge il lui étoit défendu de se nourrir de chair. Cette opinion

est detruite par le fait, puisqu'Abel offroit en sacrifice les premiers nés de ses troupeaux. Qu'auroient servi à l'homme les oiseaux & les poissons, s'il lui avoit été défendu de s'en nourrir ? Eh quoi ! toutes les especes se font une guerre destructive, & sont la pâture des uns & des autres, & l'homme seul auroit été privé de ce privilege ? Il est vrai que Dieu lui dit, je t'ai donné l'herbe pour nourriture ; mais dans la suite il lui accorda d'autres aliments : ce fut au moins en sortant de l'Arche que l'homme reçut le privilege de manger de la chair des animaux : jusques-là sa frugalité avoit pu se contenter de l'usage des fruits & des légumes, qui, sortis d'une terre grasse & nouvelle, étoient plus succulents & plus délicieux. Ces suc de la terre dégénérèrent & furent affoiblis par l'abondance & la surcharge des eaux du déluge : ils en furent trop détrempez, & si fort décomposés, qu'ils en furent extrêmement appauvris : c'est pourquoi dans les âges qui suivent le déluge, on voit que les festins de l'hospitalité offrirent des mets plus forts & plus succulents. La brebis & la genisse les plus grasses furent servies sur les tables innocentes des Patriarches. La distinction que Dieu, en parlant à Noé, fait des animaux mondes d'avec les immondes, est princi-

palement fondée sur l'usage qu'on pourroit en faire relativement à la nourriture.

Le corps de l'homme avoit été formé d'un limon détrempé; proclamé roi dans l'instant même de sa création, il ne lui manquoit qu'une compagne pour partager son bonheur, & pour assurer la perpétuité de son espece. Dieu établit un moyen de fécondité en créant la femme qu'il tira de la côte d'Adam. Tous deux reçurent l'ordre de croître & de multiplier, & cet ordre, qui a trouvé si peu de rebelles, les associa à l'honneur de la création.

Création de la femme.

Pourquoi cette complication de deux causes pour produire un seul individu? Dieu ne pouvoit-il pas donner l'existence à tous les êtres, avec la même simplicité, qu'il l'avoit donnée au premier? Il semble que le mécanisme eût été plus parfait, en devenant plus simple, & si un seul eût fait ce qui demande le concours de deux; mais la preuve que ce moyen étoit le meilleur, c'est que Dieu le choisit.

Dieu en ne créant qu'un mâle & qu'une femelle, a voulu nous apprendre qu'un homme ne doit avoir qu'une femme, comme une femme ne doit avoir qu'un homme; cette création unique est un

De la Polygamie.

anathême prononcé dès la naissance du monde, contre ces ferrails où le Musulman brutalement dévot, s'enivre d'avance des plaisirs qui l'attendent dans son paradis, avec les Houris promises par l'impudique Prophète. La raison naturelle condamne & flétrit ces hommes, qui moins époux que tyrans, vivent environnés de femmes languissantes dans l'attente des plaisirs.

Il est vrai que s'il naissoit beaucoup plus de femelles que de mâles, il seroit injuste de proscrire la polygamie. Les deux sexes ont reçu la vie comme un dépôt qu'ils doivent rendre à d'autres. Ce seroit donc mettre beaucoup de femmes dans l'impuissance de remplir les vues de la nature, que de leur interdire le partage d'un époux. N'est-il pas consolant de vivre dans la médiocrité, quand on ne peut jouir de l'abondance ? Pourquoi les abandonner aux ravages de ces vapeurs utérines, qui troublant la raison, ne respectent ni la pudeur ni les bienséances, & qui souvent causent la mort de celles qui éprouvent le besoin de donner la vie ? Pourquoi rendre stérile, l'arbre destiné à donner des fruits ? Pourquoi réduire à une avarice sordide des êtres riches & magnifiques, qui sans jamais s'appauvrir peuvent répandre avec profusion ?

Un calcul de probabilité nous apprend

qu'il naît au moins autant de mâles que de femelles. C'est donc un attentat contre la société, que de prendre plusieurs femmes. Celui qui s'arroge ce privilege insolent, est un tyran qui consume dans la langueur & les desirs, les victimes de son incontinence. C'est un usurpateur qui ravit à ses semblables la portion d'où dépend leur bonheur.

Le Physique de l'homme lui interdit la polygamie. La femme la plus débile a des ressources suffisantes pour dissiper l'ivresse brutale du plus forcené. L'homme, dans le premier moment de sa naissance, est le plus disgracié des animaux. Sa sensibilité naturelle est pour la douleur : il est dans l'impuissance de se procurer d'agréables sensations. Sa nudité l'expose aux injures de l'air ; il ne peut se soutenir ni se mouvoir. Il ne manifeste sa première existence que par des gémissements, présages tristes & certains des malheurs plus grands qui l'attendent. La nature économe & paresseuse, emploie plusieurs années à développer ses organes ; & cette lenteur prolonge son enfance. La mere, trahie par sa propre tendresse, l'emmailote, le charge de liens qui lui ôtent l'exercice de ses membres, & qui lui rendent la respiration pénible.

Les besoins & la foiblesse de l'homme

naissant, exigent les soins d'une mere, qui, elle-meme, dans le cours de ses fonctions maternelles, a besoin du secours d'autrui, secours qu'elle ne doit exiger que de celui qui ayant partagé ses plaisirs, est obligé de partager ses peines. Leurs devoirs sont communs, & leur tendresse doit être égale; mais cette égalité d'affection ne pourra se trouver dans une famille dont les rejettons ne seront pas sortis de la même tige. Des jalousies exciteront des guerres domestiques. L'enfant de la femme favorite aura des privileges qui le rendront l'ennemi des autres. Chaque mere deviendra la marâtre de ceux qui ne sont pas sortis de son sein. La femme la plus laborieuse contribuera le plus à l'augmentation de la masse commune, sans que ses enfants soient plus favorisés dans le partage, parce qu'elle n'est pas toujours la plus chérie.

Le poulain plus privilégié que l'enfant, bondit aussi-tôt qu'il est né. Le poulet à peine sorti de la coque se nourrit de grain: la biche, la chevre, la brebis, la jument paissent en allaitant leurs petits. Ainsi il n'est pas contre l'ordre naturel de certains animaux de se livrer à tous leurs appétits, & de varier leurs plaisirs. Mais l'homme placé dans l'ordre social a d'autres devoirs.

La polygamie n'eût point entraîné de désordres, si la terre restée déserte & surchargée de richesses eût toujours offert le nécessaire & le superflu. Les premiers hommes étoient tous pasteurs. Leurs nombreux troupeaux suffisoient à leurs besoins; mais depuis que chaque champ eut un possesseur titré, depuis que la jouissance du superflu est devenu le sceau de la grandeur & de la noblesse, chacun mécontent du partage n'aspire qu'à ce que l'autre possède. Dans cet état les peres & les meres ont souvent à gémir de leur fécondité; puisqu'ils vivent environnés des malheureux qu'ils ont faits; & le fruit de leurs plaisirs les plus doux est un fruit d'amertume qui empoisonne leur vie.

La jalousie excite plus de désordres & de haines dans un ferrail, que l'indifférence ne produit de maux dans une famille gouvernée par l'époux & l'épouse. Le sage Socrate eut deux femmes, Xantipe & Myrtho qui lui firent essuyer leurs caprices. Il est vrai que ce philosophe se félicitoit des querelles domestiques qui exerçoient sa patience, & qui lui rendoient plus supportables les défauts qu'il remarquoit dans la société. L'exemple de ce sage n'autorise point la polygamie. Il épousa deux femmes par le même travers qu'il apprit à danser dans sa vieillesse.

Le poëte Euripide fut associé à deux furies qui remplirent ses jours d'amertume : de là cette haine contre le sexe qu'il peint avec les couleurs les plus odieuses. Ce double lien fut moins l'effet de son incontinence que de sa soumission à la loi. Athènes épuisée de citoyens par la peste & la guerre, voulut réparer ses pertes en accordant deux femmes à chaque homme ; mais ce moyen sans hâter la fécondité, rendit les citoyens plus malheureux.

Du divorce. La loi naturelle qui proscriit la polygamie, use de la même sévérité contre le divorce. Si le mariage n'étoit point un lien indissoluble, la destinée des enfants seroit cruelle. Ces tristes victimes de l'incontinence de leurs auteurs se verroient abandonnés à la haine d'une marâtre qui distilleroit son fiel sur le fruit d'un amour qu'une autre auroit allumé. Le nom, le tendre nom de mere seroit prostitué à une furie incapable de sourire aux caresses qu'elle sçauroit ne pas mériter. La tendresse filiale seroit moins vive & moins respectueuse. De quel ceil des enfants infortunés verroient-ils un pere qui les auroit soustraits aux caresses maternelles, pour les asservir au joug d'une étrangere impitoyable ?

Dans le Tonquin les matelots se marient pour la saison où ils ont du relâche
dans

dans le port. Cette union momentanée n'entraîne aucun désordre parmi un espèce de Cosmopolites qui n'ont rien à perdre, & qui sont moins citoyens que passagers dans le monde. Le divorce produit peu d'abus chez l'homme sauvage, qui ne s'occupe que des moyens d'exister, & qui n'a de plaisir que celui de se reproduire; mais chez l'homme social, le vice de l'inconstance entraineroit trop de ravages, si la loi naturelle & divine ne les réprimoit; elle prescrit l'indissolubilité du lien conjugal, comme un moyen assuré de diriger nos affections & de les fixer sur un même objet. La nécessité d'essuyer des défauts les rend supportables; & quand on a perdu l'espoir de sortir de sa prison, on ne doit songer qu'à l'embellir.

Le goût de propriété nous rend cher tout ce que nous possédons, au lieu que nous n'avons qu'un foible attachement pour tout ce qui n'est que précaire: la possession d'un bien qu'on ne peut nous ravir est moins vive; mais elle inspire un plaisir plus pur. La femme qu'on peut répudier est un vil bétail qu'on achète & qu'on vend à son gré. Celle qu'un lien indissoluble nous attache, devient une portion de nous-mêmes, sa destinée nous est commune, elle partage nos biens & nos maux, notre gloire & nos humiliations;

c'est la même argile dont nous avons été formés, & notre être s'agrandit par cette union.



QUATRIEME DISCOURS

HISTORIQUE.

DE L'AME.

J'ÉCRIS l'histoire des hommes : ainsi mon plan m'assujettit à donner l'histoire de leur ame, c'est-à-dire, de rapporter le sentiment de tous les siècles & de tous les peuples, sur son origine, sur sa nature, & sur sa destinée après qu'elle est séparée du corps. L'éternité qui nous a précédé, doit bien moins nous toucher que l'éternité qui doit suivre. S'il est intéressant de connoître quelle a été la condition de nos ancêtres pendant leur vie, pouvons-nous être indifférents sur leur destinée après leur mort ?

De l'origine de l'ame.

On a long-temps agité si toutes les ames avoient été créées à la fois, & étoient émanées immédiatement de Dieu. Empédocle & Platon soutenoient qu'elles avoient toutes été formées ensemble, pour être

un jour unies au corps qui leur étoit destiné, soit pour animer l'homme, soit pour animer la brute, à laquelle ils accordoient la faculté de penser, ne mettant d'autre différence entre elle & l'homme, que l'impuissance où elle est de communiquer sa pensée, par le secours de la parole; ces âmes jettées indistinctement dans le corps de l'homme ou de la brute, étoient plus ou moins parfaites, selon que les corps qu'elles habitoient, avoient des organes plus ou moins déliés.

Quelques-uns des premiers Philosophes Chrétiens ont admis la préexistence des âmes. C'est une des erreurs d'Origene. Ce sentiment n'étoit pas ignoré des Juifs, & il est encore suivi par les Mahométans, qui croient que Dieu tira d'Adam tous les descendants à la fois; il les rassembla, disent-ils, sous la forme d'une fourmi dans une vallée voisine de la Mecque, où il les fit souscrire à un traité qui établissoit sa souveraineté & leur dépendance: après cet aveu ils furent renvoyés dans les reins du pere commun des hommes.

Il est raisonnable de croire que Dieu après avoir abandonné le développement de nos corps à des agents subalternes, s'est réservé la création de nos âmes; mais supposer une création successive, n'est-ce

point assujettir Dieu à former sans cesse des ames pour les infuser dans ses masses organisées, qui sont le résultat de l'union des deux sexes ?

L'opinion qui prétendoit établir que les ames étoient transmises par les auteurs de la naissance, étoit fondée sur l'ignorance où elles sont de leur état primitif, sur les affections de l'ame des enfans, souvent semblables aux inclinations des peres, conformité qui est encore plus sensible dans les animaux. Mais ces raisons sont sans force, puisque dans tous les cas, l'ame immortelle est assujettie par la volonté du Créateur à toutes les affections du corps mortel, & celui-ci à son tour à toutes les facultés de la substance spirituelle. En effet l'union établie entre le corps & l'ame, semble quelquefois confondre leur nature : une correspondance mutuelle les met en communauté de biens & de maux. L'ame éprouve-t-elle des sensations agréables ou douloureuses, le corps donne aussitôt des signes d'affliction ou de joie ? Les yeux & le visage reçoivent l'im-

Ses fonctions,

preinte d'une puissance cachée, qui les assujettit à tous les mouvements. Cette souveraine imprime sur son esclave le sceau de toutes les passions qui la flattent ou l'affligent. Est-elle dominée par la colere ? les yeux étincelants lancent des éclairs qui

précèdent la foudre. Est-elle saisie de crainte ? le visage se couvre d'une pâleur languissante. Est-elle abattue & consternée ? la tête panchée vers la terre, annonce son humiliation & sa foiblesse. Enfin les levres, les sourcils, les paupieres & les rides décelent & trahissent ses mouvements intérieurs, son calme & ses tempêtes, sans qu'on puisse découvrir la cause de cette indiscretion.

L'ame reconnoissante partage à son tour tous les besoins du corps, dont l'économie ne peut être altérée, sans qu'elle souffre & s'afflige. Il est vrai que le corps peut perdre un ou deux de ses membres, sans qu'elle perde rien de son intégrité ; mais elle ressent avec la plus vive douleur cette mutilation. Amie industrieuse, maîtresse bienfaisante, elle est sans cesse attentive à lui procurer tout ce qui peut entretenir son harmonie : il semble que l'existence de l'une soit dépendante de l'autre : mais limitée dans ses connoissances, elle ignore par quel secret elle exerce un empire si absolu. Les ressorts du corps humain lui sont cachés ; c'est un enfant qui fait tourner une roue dont il ne connoît point le mécanisme : ses bornes étroites l'empêchent d'appercevoir le principe qui assujettit les membres à une prompte obéissance à ses ordres.

De la
spiritua-
lité.

La religion & la philosophie établissent la spiritualité de l'ame. Il est vrai que plusieurs anciens philosophes payens s'imaginoient qu'il n'y avoit dans l'univers qu'une seule substance, dont la spiritualité & la matérialité étoient les principaux attributs, & ils faisoient consister cette spiritualité dans l'assemblage des parties les plus subtiles & les plus déliées de la matiere. Cela n'empêche pas que le sentiment de la distinction de l'ame & du corps, de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame n'ait toujours été généralement répandu chez toutes les nations; mais comme les expressions des langues se sont accumulées par l'usage des choses corporelles & sensibles, par les besoins & le commerce des hommes, plutôt que par les idées & les sentiments réfléchis des philosophes; pour s'exprimer sur des choses purement spirituelles, on a toujours emprunté des termes, dont on a changé le sens & l'acception primitive, en usant des privileges de la métaphore, de la figure & de la comparaison: sans cela on seroit tenté de croire que quelques Ecrivains des quatre premiers siècles de l'Eglise, seroient tombés dans l'erreur de la matérialité de l'ame: par exemple, Tertullien dit, » Quoique Dieu soit un

« esprit, qui peut nier qu'il ne soit un
« corps, puisque l'esprit n'est qu'une es-
« pèce de corps accompagné d'une figu-
« re qui lui est propre? Il prouve par
l'histoire du mauvais riche, dont l'ame
étoit brûlée dans les enfers, que l'ame
est un corps: Saint Irénée lui donne aussi
une figure corporelle; mais les mots,
corps, *figure propre*, ne signifient autre
chose dans ces peres que la substance de
Dieu & de l'ame par elle-même: ils vou-
loient prouver que Dieu n'étoit pas une
simple qualité inhérente au monde; que
l'ame n'étoit point une simple qualité in-
hérente & dépendante du corps comme
d'un sujet nécessaire à son existence: de
quelles expressions se seroient-ils servis
en effet, puisque le mot Grec *οὐσία*, &
le Latin *substantia*, n'étoient pas connus
avant eux dans le sens que nous donnons
au mot *substance*, & n'étoient presque
employés dans aucun sens? Le dernier
ne l'étoit pas du tout au siècle d'Auguste.
D'autres Ecrivains ecclésiastiques du qua-
trieme siècle parlent de l'ame par figures
& par comparaisons, pour donner une
idée de sa simplicité: ils en parloient en
orateurs plutôt qu'en philosophes: tels ont
été Tatien, qui avance que les anges & les
démons sont des substances spirituelles,

semblables au feu & à l'air; (1) Lactance qui dit que l'ame est une lumiere qui se nourrit de l'humeur du sang, de même que la lumiere d'une lampe se nourrit de l'humeur de l'huile. Plusieurs pensoient que le corps & l'ame étoient engendrés par les parents. Cette assertion paroissoit favorable pour résoudre les difficultés qui naissent de la tache originelle, répandue sur la postérité d'Adam.

Il est certain en général que les philosophes sacrés & profanes ne s'expliquoient pas comme aujourd'hui sur le métaphysique de l'ame; mais quoique sa spiritualité ait été long-temps défigurée dans les discours des hommes, ou bien, ce qui est la même chose, quoiqu'on se soit mal expliqué sur sa nature; la certitude de son existence, & la puissance d'exister par elle-même indépendamment du corps a été établie dans tous les temps.

L'horreur naturelle attachée à l'idée d'un entier anéantissement est une espece de révélation qui constate cette importante vérité. Le desir d'exister est un sentiment si naturel, qu'il semble nous avoir été donné comme un gage de notre immortalité future. C'est encore un surveil-

De son
immortalité.

(1) Lact. de opif. Dei, c. 17.

lant qui nous avertit de pourvoir à la conservation de notre être. Quiconque cherche à ébranler cette certitude, est un ennemi gratuitement méchant, qui nous dépouille, sans fruit, de ce que nous avons de plus cher, qui errant dans les ténèbres, nous envie la lumière qui nous luit, c'est un perturbateur de la société qui veut la sapper par ses fondements; mais sa témérité ne reste point impunie, il devient son propre bourreau, l'idée qu'il se forme de son anéantissement est son supplice.

L'origine du dogme de l'immortalité de l'ame se perd dans l'origine des temps. Les descendants du premier homme, instruits par une tradition sûre & non interrompue, le répandirent sur toute la surface de la terre. Hérodote, qui ne connoissoit bien que les Grecs & les (a) Egyptiens, fait honneur à ces derniers de la promulgation de ce dogme; mais cet Historien igno- Usage des Egyptiens roit la tradition des descendants de Noé, & leurs divisions dans les différentes parties de la terre: il s'étoit fondé sur ce que ces peuples avoient été les conquérants, les prêtres & les législateurs de plusieurs

(a) Egyptii primi extiterunt qui dicerent animam esse immortalem, *Herod. l. 2.*

grandes parties de l'orient ; sur ce que cette persuasion les élevoit au dessus des terreurs de la mort ; lorsqu'ils donnoient des festins , ils mettoient sur la table un squelette , afin que l'idée d'une mort qui devoit être suivie de l'immortalité , les excitât à la joie & au plaisir. Le soin qu'ils prenoient d'embaumer les morts , de remplir leur cercueil des plus précieux parfums ; la magnificence & la solidité de leurs tombeaux étoient autant de témoignages , qui retraçoient par-tout l'idée de l'immortalité.

Les Chaldéens (a) leur disputent la gloire d'avoir été les premiers Apôtres de cette doctrine intéressante. Il n'est pas difficile de prononcer sur la légitimité de leur prétention : on sçait que Cham fils de Noé , vint de la Chaldée fonder sa colonie en Egypte : c'est pour cela que ce pays est appelé dans les pseumes la terre de Cham , que Mezraim ou Menès son fils en fut le premier Roi.

Les Mages , les Bonzes & les Brachmanes ont de tout temps enseigné aux Perses & aux Indiens l'immortalité de l'ame. Les peuples les plus grossiers comme les plus civilisés , ont été redevables de tou-

(a) Diodore , l. 1.

tes leurs vertus à la connoissance de cette vérité consolante. Les Scythes barbares & guerriers ont été dans cette vive persuasion. Chez les Thraces (a) les femmes se précipitoient au milieu des bûchers de leurs maris, dans l'espoir de les rejoindre au séjour de l'immortalité : ce fanatisme conjugal, si éloigné de nos mœurs, nous offre encore aujourd'hui le même spectacle dans plusieurs contrées de l'Inde. Ces peuples pleuroient à la naissance de leurs enfants, & se rejouissoient de leur mort. Cette coutume qui paroît contraire à leur nature, étoit une suite de leurs principes.

Des
Thraces.

Ce dogme enseigné par les Druides chez les Gaulois, en faisoit un peuple de sages & de héros. C'est à cette persuasion que César attribue leur intrépidité dans les dangers, & cette indifférence pour un lieu de passage qu'ils quittoient pour aller habiter les demeures éternelles. Quel motif plus puissant pour enflammer le courage, pour défier les périls que l'idée de survivre à soi-même & d'aller partager la félicité des Dieux, des sages & des héros ? Les hymnes funéraires qu'on chantoit en l'honneur de ceux qui étoient morts pour

Croyan-
ce des
Gaulois.

(a) Méla. l. 1, c. 2.

le salut & la gloire de la patrie , étoient des éloges que les vivants cherchoient à mériter.

César (a) en attribuant le courage héroïque des Gaulois à la persuasion où ils étoient de l'immortalité de l'ame , réfute d'avance ceux qui du temps de Néron (b) prétendoient que l'idée d'une autre vie énerroit les courages , & que la crainte des maux futurs devoit inspirer un vif attachement pour les biens présents. Il est vrai qu'un coupable devoit trembler au récit des supplices du Tartare. Les roues des Ixions , les tonneaux des Danaïdes , les rochers des Syphes devoient faire craindre de comparoître au tribunal du sévere Minos ; mais des hommes purs & tranquilles savouroient d'avance les voluptés de l'Elisée , & comme le plus pusillanime est toujours plus susceptible d'espérance que de crainte , le bien qu'on espere , est plus puissant pour élever le courage , que le mal dont on est menacé n'a de force pour l'abattre.

Scritti
n ena des
Grecs.

Les Grecs si fameux par leur éloquence , la délicatesse de leur génie , leur courage & leurs victoires , avoient conservé

(a) César de Bel Gal. l. 6.

(b) Plin. l. 7.

cette doctrine de leurs ancêtres descendants de Japhet frere de Cham, auteur de la colonie Egyptienne : dans des siècles bien postérieurs, Thalès & Phérecide se signalerent entre les Grecs par leur attachement au dogme universel de l'immortalité de l'ame : ce dernier fut traité d'ennemi des Dieux, parce qu'il rappelloit les hommes à l'ancienne doctrine de l'unité de Dieu : Socrate esluya dans la fuite, comme l'on sçait, une persécution bien plus terrible pour les mêmes raisons.

Pythagore son disciple, Démocrite, Socrate & Platon furent de zélés défenseurs de l'immortalité de l'ame ; la descente d'Orphée, de Thésée & de Pyrihoüs aux enfers, & plusieurs autres mensonges embellis par les Poëtes attestent que les Grecs croyoient que l'ame survivoit au corps : on peut assurer que les philosophes qui vécurent après Musée, Orphée & Homere ne firent qu'élargir une route déjà frayée.

Il faut avouer qu'il s'est élevé chez toutes les nations, des hommes que l'attrait du paradoxe a séduits. Quelques esprits inquiets & rebelles ont combattu cette vérité pour se singulariser & se distinguer de la multitude.

Les Romains ne perdirent jamais de Senti-

Sentimens des Romains

vue le dogme de l'immortalité de l'ame ; la récompense destinée aux hommes vertueux & la punition des méchants : ils estimoient trop les chefs-d'œuvres des Grecs, Hésiode, Homere & les autres, pour ne pas y reconnoître & adopter ces vérités essentielles : César, Cicéron, Virgile, Juvenal ne tournent en ridicule que les descriptions poétiques des enfers : Sénèque enseigne cette doctrine avec emphase.

Sentimens des Indiens.

Il faut lire les Histoires des Indes, on y verra que toutes leurs pratiques, leurs religions & leurs cérémonies ont un rapport nécessaire à cette doctrine : combien de sacrifices ! combien d'expiations en faveur de leurs parents que la mort a enlevés.

Sentimens des Israélites.

Moyse étoit trop versé dans la tradition des Patriarches, qui remontoient jusqu'à la création du monde pour ne pas reconnoître une vérité du sentiment, que toutes les absurdités de l'idolâtrie n'avoient pû offusquer : comme cette vérité étoit univérſellement reconnue ; son peuple auroit sans doute été surpris s'il eût paru entreprendre de les instruire par écrit sur un objet, que les Payens mêmes ne s'avissoient pas de révoquer en doute : en effet ce législateur se proposa uniquement d'écarter les abominations de l'idolâtrie, & d'écrire en premier lieu l'Histoire généra-

logique des hommes jusqu'à leur dispersion dans les différentes contrées de la terre, secondement l'histoire détaillée du peuple de Dieu jusqu'à sa mort, troisièmement les loix, qu'il recevoit de Dieu pour le culte divin, pour le gouvernement & pour la conduite des particuliers : ces différents motifs ne le conduisoient donc point à écrire de dessein prémédité sur la distinction de l'ame & du corps, sur la nature de l'ame, sur sa spiritualité & son immortalité ; mais il n'y a qu'à lire le Pentateuque pour s'appercevoir combien Moyse étoit pénétré de la vérité d'une ame spirituelle : avec quelle clarté ne distingue-t-il pas la création de l'ame humaine, de la production de l'ame des brutes ? Celle-ci est appelée vivante, à la vérité ; (a) mais elle est produite des eaux & de la terre : celle-là est créée bien différemment ; c'est Dieu lui-même qui la crée & qui la place dans l'homme : le limon de la terre (b) qui compose son corps, est essentiellement distingué du souffle de la divinité qui l'anime : l'ame de l'homme est vivante par ce souffle divin ; elle est l'image même de son Créateur ;

[a] Gen. 1, v. 20 & 24.

[b] Gen. 2, v. 7.

(a) elle en porte l'auguste ressemblance : l'ame de la brute au contraire n'est pas distinguée du mouvement de son sang (b). C'est avec ce sang qu'elle est entièrement identifiée : (c) il est permis à l'homme de le répandre pour se nourrir de la chair de l'animal (d). L'ame de l'homme est partout personnifiée dans l'ancien testament : l'homme provoque-t-il la colere de Dieu par ses désordres ; ses mauvais penchants l'emportent-ils sur la loi de l'ame ? Dieu le punit pour être devenu l'esclave de la substance charnelle , au lieu de conserver la vie de sa plus noble substance , qui est son ame ; en un mot parce qu'il est chair (e). Job, dont Moÿse a peut-être écrit l'histoire , nous apprend combien la vie de son corps est à charge à son ame : dans tout le Lévitique les souillures du corps sont distinguées des prévarications de l'ame : les remedes & les sacrifices en sont différents : la distinction de l'ame & du corps , sa spiritualité , & par conséquent son immortalité se font donc saisir dans tous les livres de Moÿse , & dans la suite de l'an-

[a] Gen. 1, v. 26 & 27.

[b] Ibid. v. 21.

[c] Lévit. 17, v. 11 & 14.

[d] Ibid. v. 13.

[e] Gen. 6, v. 3 & 5.

ancien testament : nous n'entreprenons pas d'en faire ici une dissertation , qui pourroit être le sujet d'un autre ouvrage : nous remarquerons seulement que si Moyse n'offroit point au peuple de Dieu des récompenses éternelles , c'est que les récompenses temporelles étoient plus analogues aux circonstances présentes : Dieu avoit répudié les nations abominables de Chanaan pour leur substituer son peuple (a) : il étoit plus naturel de les encourager en leur faisant le tableau d'un pays délicieux , d'où couloit le lait & le miel avec abondance.

S'il s'est trouvé quelques ennemis de l'immortalité de l'ame , il s'est élevé des philosophes qui se sont plu à les multiplier. Les partisans du système des deux principes en assignoient deux à chaque corps , dont l'une produisoit les actions louables & vertueuses , l'autre précipitoit dans le vice & le crime. A la faveur de cette hypothese ils prétendoient expliquer ces phénomènes de la vie qui rendent l'homme si différent de lui-même , ce mélange de grandeur & de foiblesse qui tantôt élève l'ame vers le ciel , & tantôt la courbe vers la terre.

De l'ame
double.

[a] Lévit. 18 , v. 27 , 28.

Les Stoïciens (a) divisoient l'ame en plusieurs portions, dont chacune exerçoit ses fonctions dans les différentes parties qu'elle habitoit. Platon & les disciples de Pythagore admettoient une double ame, dont l'une avoit son trône dans le cerveau & l'autre exerçoit sa domination dans la partie inférieure du corps. Cette dernière se partageoit en ame irascible & en ame concupiscible; l'une résidoit dans la poitrine & l'autre dans les entrailles: c'est ainsi que raisonneoit le divin Platon, plus éloquent que métaphysicien.

L'embarras des anciens philosophes étoit de déterminer le siege de l'ame: on pourroit faire une longue histoire de leurs opinions; mais la crainte de tomber dans la prolixité, me restraint à ne rapporter que des opinions, qui sont absolument nécessaires pour l'intelligence des anciens Auteurs. Avant d'aller plus loin, je dois représenter que le concert des nations à croire l'immortalité de l'ame est un puissant motif pour affermir cette doctrine. Quoique cette unanimité n'ait point le caractère d'une démonstration complete, elle est une raison suffisante pour accréditer un sentiment dont notre cœur souhaite la cer-

[a] Cicer. quæst. Tuscul.

titude , dont la législation demande l'appui , dont les mœurs attendent leur pureté. Il faut se défier d'une sagesse orgueilleuse qui s'applaudit de sa singularité , & qui regarde le reste des hommes comme une portion vile & flétrie , comme un assemblage ignoble d'imbécilles & d'imposteurs.

Le dogme de l'immortalité de l'ame étoit constant chez toutes les nations : il servit par-tout à réprimer les méchants par la crainte des supplices , à encourager les hommes à la vertu par l'espoir des récompenses : il étoit publié par les Ministres de toutes les religions , il respiroit dans la pompe des cérémonies ; mais quoique tous les peuples admissent le même principe , tous avoient des opinions différentes sur l'état de cette substance spirituelle , après qu'elle étoit séparée du corps.

On divisoit communément l'ame en trois portions. La première étoit une émanation de la divinité , à laquelle après la dissolution du corps , elle alloit se réunir dans le soleil , séjour des Dieux & des substances immortelles. La seconde s'appelloit ombre ; c'étoit une matiere fine & déliée , qui conservoit tous les traits du corps qu'elle avoit quitté ; & quoiqu'impalpable , elle se rendoit quelquefois visible aux vivants. Telle fut l'apparition de Creuse au pieux Enée son fidele époux , qui la vit

sans pouvoir l'embralier. La troisieme ; errante autour des tombeaux , étoit sujete à tous les besoins de la vie. La piété crédule alloit leur offrir les mets les plus exquis , dont les prêtres du Paganisme ornoient leurs tables , c'étoient ces ombres que des imposteurs accrédités se vantoient d'interroger sur les événements futurs. Ce fut par leurs prestiges que Pausanias Roi de Lacédémone , évoqua & crut voir la jeune Cléonice qu'il avoit tuée involontairement. Erieto magicienne de Thessalie attiroit auprès d'elle , de toutes les contrées du monde , des superstitieux qu'elle conduisoit la nuit près des tombeaux pour apprendre des morts quelle seroit leur destinée. ¹

Cette croyance donna naissance aux fantômes & aux revenants qui dans les palais comme dans les cabanes jouerent un si grand rôle. Rien n'étoit si effrayant que ces ombres errantes & plaintives , qui pendant les ténèbres apparoissoient à leurs amis ou à leurs persécuteurs. Athenes l'école des nations retentissoit du bruit de ces fantômes. Platon paroît lui-même adopter ces contes pueriles , lorsqu'il débite qu'un homme assassiné dans une maison où le meurtrier avoit caché son corps, y faisoit un bruit épouvantable jusqu'à ce

que son corps eût été inhumé. Pline (a) le raconte dans sa Lettre à Sura, parle d'une maison d'Athenes, qui fut long-temps inhabitée à cause d'un vieillard pâle & décharné, dont la barbe étoit longue & les cheveux hérissés, qui y apparoissoit. Le philosophe Athénodore eut l'intrépidité de louer cette maison décriée; il examina l'endroit où le spectre apparoissoit, & sur son avis les Magistrats y firent fouiller: on trouva un squelette chargé de chaînes, auquel on fit de magnifiques funérailles, & depuis ce moment on ne vit plus le revenant.

C'étoit une croyance reçue chez les Athéniens, qu'on entendoit pendant la nuit dans les plaines de Marathon le bruit des combattants qui traitoient en profanateurs, les indiscrets que la curiosité y attiroit, mais qu'ils ne faisoient aucun mal aux voyageurs ordinaires.

Les Romains vainqueurs des nations, en avoient adopté toutes les erreurs: les fantômes étoient trop importants pour ne pas s'introduire dans la capitale du monde. Le crédule Suétone raconte sans pudeur que le corps de Caligula (b) fut

[a] Plin. l. 6.

[b] Suét. Vit. Cal.

porté dans les jardins Lamien, ou après avoit été a demi brûlé sur un bûcher fait à la hâte, il fut couvert d'un peu de terre. Ses sœurs revenues de leur exil, lui firent des funérailles; & cet honneur rendu à sa mémoire, fit disparoître les revenants qui avoient tourmenté les gardiens de ces jardins. Il ajoute que la maison où ce monstre couronné avoit été tué, retentissoit de bruits nocturnes qui ne cessèrent qu'après qu'elle eut été détruite par un embrasement. Le Christianisme [a] ne fut pas exempt de l'opinion des spectres nocturnes.

Le systême de la métempsose imaginé par les égyptiens, se répandit dans les Gaules, dans la Thrace & la Scythie. On le trouve établi dès les temps le plus reculés dans la Chine & dans l'Inde, où il compte encore aujourd'hui de nombreux partisans. Pythagore l'introduisit dans la Grece & l'Italie. Ce philosophe pour l'accréditer, prétendoit se souvenir d'avoir été successivement Euphorbe, Hermotime, Pyrrhus, &c. & qui plus est, il se vançoit d'avoir été coq.

(a) Le Concile d'Elvire tenu en 305 frappa d'anathême ceux qui allumoient des cierges dans les cimetières pendant le jour, de peur d'effrayer les âmes des Saints.

Plusieurs philosophes jaloux de conserver à l'homme les prérogatives & la supériorité, prétendoient que l'ame étoit d'une nature trop noble pour établir sa demeure dans le corps de la brute. Platon soutenoit qu'elle ne pouvoit passer que dans un autre corps humain : il lui assigne sept demeures successives par où elle doit passer, dont la plus délicieuse étoit destinée aux amants tendres & fideles, la plus abjecte & la plus ignoble devoit être habitée par les tyrans. Cette théologie devoit trouver beaucoup de partisans chez les Grecs lascifs & voluptueux : elle étoit faite pour un peuple chez qui l'amour effréné de la liberté dégénéroit en fanatisme républicain.

Les Indiens moins délicats ne craignirent point de dégrader l'espece humaine en faisant passer l'ame dans le corps de la brute. Les Egyptiens eurent la même croyance ; delà ce respect superstitieux pour le chien, le chat, le crocodile, &c. Cette doctrine opposoit un frein puissant au débordement des mœurs. Le conquérant devoit s'arrêter au milieu de ses brigandages pour n'être point un jour changé en tigre ou en vautour. Le publicain devoit être moins impitoyable par la crainte d'être métamorphosé en chenille ou en sauterelle ; le courtisan devoit être moins

rampant par la crainte de devenir serpent ; l'artificieux devoit craindre d'être renard , la coquette d'être finge ou hibou , & l'impudique d'être un bouc sale & lascif.

Le métempfycofe avoit un défaut essentiel : Pythagore étoit le seul qui se souvint de ce qui lui étoit arrivé dans les différens corps où il avoit passé : une si belle mémoire étoit un privilège dont lui seul avoit joui ; ce fut pour faciliter l'illusion de sa doctrine , que ses disciples qui étoient poëtes & philosophes , créèrent le fleuve Léthé , dont les eaux faisoient perdre la mémoire de tout ce qui étoit arrivé.

Le dogme de la transmigration des ames s'étant répandu depuis les extrémités de l'Europe , jusqu'aux extrémités de l'Asie ; l'imagination défigura le dogme universel de la punition des crimes dans l'autre vie : elle divisa l'enfer en deux contrées , dont l'une appellée le Tartare , étoit la prison des criminels ; l'autre connue sous le nom d'Elisée , étoit le séjour fortuné des ames pures & vertueuses. Hérodote sur la foi d'un certain Rampfinite , qui en avoit , disoit-il , sondé la profondeur , assure qu'une enclume jettée de la superficie de la terre dans les enfers , seroit dix jours pour y arriver.

Tous

Tous les gouffres profonds étoient regardés comme les soupiraux des enfers, comme les chemins pour y descendre. Les plus célèbres étoient le fleuve Achéron en Epire, le lac d'Averne en Italie, Achérus dans le Pont, l'ancre de Trophonius dans la Grece : les uns disoient, & c'étoit le grand nombre, que la peine du feu étoit le supplice des coupables : d'autres au contraire prétendoient avec Hésiode, que le tartare étoit ténébreux & très-froid.

Les Pythagoriciens prévenus que les âmes passioient dans d'autres corps, traitoient de superstitions les cérémonies funebres ; mais le concert des prières n'en fut pas moins général pour rendre aux morts les derniers honneurs. La privation de la sépulture étoit la plus infamante des peines. Le corps des criminels étoit condamné à dessécher sur la croix. Les nations qui se faisoient la guerre, stipuloient pour la sépulture de leurs morts : plusieurs généraux furent dégradés & punis pour avoir négligé de faire inhumer leurs morts. Ce respect religieux étoit inspiré par la persuasion où l'on étoit que le Monarque des enfers n'exerçoit son empire que dans la profondeur de la terre, & que ceux qui n'étoient point admis dans le sein de cette mere commune, étoient

exclus du privilege d'être ses sujets. Leurs ames errantes autour des tombeaux n'étoient reçeus à passer le styx qu'au bout de cent ans : la législation appuyoit cette croyance pour prévenir les ravages à naître de la putréfaction. Ce fut par ce motif que Lucius Antonius enfermé dans Pérouse , étoit aussi attentif à faire inhumer les soldats qu'à repousser les assiégeants , de peur que l'exhalaison des morts ne fit périr les vivants : le plus scélérat ne pouvoit supporter l'idée de rester sans sépulture.

Il résulte de cette histoire de l'ame que tous les peuples dans tous les siècles ont reconnu son existence , quoiqu'ils se soient quelquefois mal expliqués sur la spiritualité. Le dogme de son immortalité a été reconnu par le Grec & le Barbare , par le philosophe & l'homme vulgaire ; le dogme des peines & des récompenses étoit une conséquence nécessaire de l'immortalité , & l'on peut qualifier d'ennemis de Dieu & des hommes ceux qui ont combattu cette vérité essentielle.

Après avoir rapporté les opinions & les erreurs des anciens philosophes sur cette substance spirituelle , jettons les yeux sur la partie animale de l'homme , & sur la durée de son existence.

De la La vie humaine est cet intervalle de

temps qu'on parcourt depuis la naissance vie hu-
jusqu'à la mort ; on la divise en quatre naine.
périodes successifs.

L'homme naît dans une ignorance en-
tière de tout ce qui peut lui convenir
ou lui nuire : sa nudité, sa foiblesse &
son indigence ont besoin d'un secours
étranger pour conserver le présent doulou-
reux qu'il vient de recevoir. Sa première De l'en-
aurore est une ténébreuse nuit, dont le fance.
silence n'est troublé que par le cri de la
douleur ; c'est ce temps que la nature
emploie à perfectionner son ouvrage.
Cette mere industrieuse opere avec plus
de lenteur sur l'homme que sur les autres
animaux.

Tandis qu'elle est occupée à disposer
en silence les parties de l'individu, l'ame
captive reste dans les langueurs d'une
longue enfance ; ce n'est qu'à mesure que
le corps prend des accroissements qu'elle
sort de son engourdissement & de son im-
bécilité. Quelques ames privilégiées ont
à la vérité exercé leurs fonctions subli-
mes, sans attendre l'ordre progressif des
temps ; mais un développement trop su-
bit est moins un bienfait qu'une erreur de
la nature : la mort moissonne avant le
temps les enfants précoces : les fibres
trop délicates de leur cerveau, ne peu-
vent résister à un exercice trop violent :

le principe vital s'éteint & se détruit par sa propre activité. Toute intelligence prématurée est un vice d'organisation, & plus les productions de la nature sont précipitées, moins elles ont de constance & de durée.

L'insecte éphémère n'a ni enfance ni vieillesse : il naît & meurt dans la puberté. Les animaux qui, comme le chat, n'ont qu'une année d'enfance, parviennent à peine à l'âge de quatorze ans. Le cheval, dont le développement ordinaire n'est parfait qu'à sept ans, vit communément jusqu'à vingt-cinq : le temps de la progression dans tous les êtres animés est à peu-près égal au temps du dépérissement.

L'attention de la Nature à conserver son ouvrage, n'en peut prévenir la dissolution : la plûpart des individus sont les victimes de la mort, avant d'avoir connu leur existence. Simpson, dans les tables calculées de la vie humaine, qu'il publia à Londres en 1742, fait voir que sur une certaine quantité d'enfants nés le même jour, il en meurt un quart la première année, plus d'un tiers en deux ans, & plus de la moitié dans les trois premières années.

Ce calcul ne peut être rigoureusement vrai : il doit varier selon les climats. Les

observations faites en France, prouvent que dans les huit premières années, la mort n'enleve que la moitié des enfants nés en même-temps. En conséquence de ce calcul, on peut parier avec une même certitude & une confiance égale, ou que l'enfant qui vient de naître parviendra à huit ans, ou qu'il sera enlevé par la mort avant ce terme. Ainsi l'on a tort de regarder comme prématurée la mort d'un homme de vingt ans : on doit plutôt le féliciter sur sa destinée, qui l'a élevé au dessus de la commune loi : il n'est à plaindre que parce qu'il n'a connu la vie que par ses souffrances, & qu'il meurt avant de jouir.

C'est à l'âge de cinq ans qu'on commence à résister au déluge de maux qui assiegent le berceau : la mort suspend alors ses conquêtes, & plus les organes se fortifient, moins elle trouve de victimes.

Quand les organes ont pris leur accroissement, quand ils ont reçu leur énergie & leur élasticité : on voit succéder aux De la
puberté. ténèbres de l'enfance les jours brillants de la puberté. C'est alors que le pénible privilège de citoyen du monde devient plus assuré ; les sens deviennent plus subtils & plus délicats, les muscles plus déliés & plus agiles, le sang plus actif & plus abondant. Le coloris de la beauté embellit les deux sexes, & le physique

de l'amour devient un besoin.

C'est peut-être à ce besoin qu'est attachée l'idée de la beauté. L'amour est un sentiment qu'inspire celui qui l'éprouve. Il n'y a que l'utile qui soit agréable dans le physique comme dans le moral. Trajan n'auroit pû plaire à Héliogabale ; Phriné n'auroit pu contempler sans dégoût Bogosas ; mais celui qui peut entretenir & multiplier nos sensations délicieuses , est un être riche & magnifique qui plaît & qu'on aime , parce qu'il cherche à répandre une surabondance de vie qui l'embarrasse & l'importune.

Le vieillard courbé sous le poids des années , communique le dégoût à tout ce qui l'environne. Son indifférence stupide est une espece d'insulte qu'il fait à tous les cœurs sensibles : ses organes flétris décelent l'impuissance où il est de se reproduire , & comme il n'a plus rien à répandre , il se voit délaissé de ceux qui éprouvent des besoins.

L'enfant aussi impuissant que le vieillard , jouit d'une destinée plus heureuse : & quoiqu'il n'ait rien à donner , il réussit à plaire ; mais il doit ce privilege moins au bien qu'il fait , qu'aux promesses de sa figure. C'est un germe qui s'empresse d'éclorre , & dont l'on attend des fruits : il s'avance vers le but de la nature , dont

le vieillard s'éloigne sans retour.

C'est dans l'âge de la puberté que les passions inquiettes & tumultueuses excitent & portent dans le cœur les tempêtes & les ravages. L'ame qui a eu le même berceau que le corps, qui a partagé son enfance & sa foiblesse, commence alors à exercer son empire : les organes plus développés lui facilitent l'exercice de ces fonctions ; mais cette souveraine, asservie elle-même à l'empire des sens, partage leurs erreurs, & conductrice infidèle, elle s'égare avec son esclave.

La saison de la puberté est le temps de la vie où l'on repousse avec plus de succès les assauts de la mort. Quiconque est parvenu à quinze ou seize ans a droit d'espérer de vivre jusqu'à trente trois ; cette assurance seroit plus forte si l'usage immodéré des plaisirs ne rendoit l'homme la victime & son bourreau ; la séduction des sens le précipite dans les pièges de la mort, monstre trop affamé pour se repaître des fleurs du printemps, ennemi lâche & avide qui n'aspirant qu'à des conquêtes faciles, n'attaque que l'enfance & la caducité, & qui craint de mesurer ses forces contre l'adolescence robuste & vigoureuse. Les tables de la vie humaine, dont je viens de faire mention, sont bien consolantes pour le pubere : il semble qu'il

est le seul des êtres qui soit l'arbitre de son sort, & qu'il ne perd son existence que par l'abus qu'il fait de ses forces.

De l'âge
viril.

La puberté qui commence à quinze ou seize ans, finit à trente : c'est le temps où les membres sont plus arrondis & plus proportionnés, où le corps est parvenu à son entier développement, où l'ame plus libre dans ses opérations se peint sur la physionomie. Cet âge que l'on nomme âge viril, est celui où l'homme commence à exercer l'empire & la supériorité sur tous les êtres vivants. Alors devenu membre de la société, il partage tous les privilèges & tous les devoirs qu'elle impose. Pontife ou Lévite, il est sur la terre le ministre d'un Dieu, dont il apprend à mériter les bienfaits ; capitaine ou soldat, il prend le bouclier & l'épée ; organe de la loi, il veille pour en maintenir la sainteté & la pudeur. Cet âge est celui de la force & du travail : les destinées publiques ne doivent se confier qu'à lui, parce qu'elles exigent une raison parvenue à sa maturité.

Les passions impétueuses & sans frein dans la puberté, paroissent plus calmes dans l'âge viril ; mais elles n'ont pas moins d'empire : elles se réunissent alors sur un seul objet qu'elles poursuivent avec opiniâtreté & quelquefois avec scandale.

L'âge viril est le temps marqué par la nature pour la reproduction. C'est alors que deux êtres sont empressés de s'unir pour donner l'existence à un nouveau. Il est intéressant d'observer combien cette opération a d'influence sur la durée de la vie des deux agents, qui retranchent d'eux mêmes la portion qu'ils donnent à un autre.

Plusieurs insectes meurent après leur ponte, parce qu'ils s'épuisent dans l'accouplement. Il n'y a qu'un certain temps de l'année où les quadrupèdes éprouvent le besoin de se reproduire ; ce temps les exténue & les maigrit, preuve sensible qu'on perd dans cette union autant de vie qu'on en communique ; mais comme dans l'animal ce temps d'effervescence est passager, le calme qui succède rétablit les principes de vie, & le corps a le temps de reprendre son embonpoint & sa vigueur.

La nature économe & libérale tout à la fois envers l'homme, lui a donné la faculté de se reproduire dans tous les temps de l'année ; mais sa vigilance a prévenu le vice de la profusion. Les largesses de l'homme sont fréquentes ; mais il est forcé de les distribuer avec réserve ; il est libéral sans être prodigue : l'usage tempéré qu'il fait de ses forces en entre-

tient le principe : le jour lui suffit pour réparer les pertes de la nuit.

Ces observations dignes de notre curiosité, font connoître que l'Acte qui donne la vie à un nouvel être, est le principe de la destruction de deux autres, & que l'existence passe des germes qui dépérissent aux germes qui éclosent.

Si l'on considère uniquement l'économie animale de l'homme, on sera forcé de convenir que la vie nous a été donnée pour assurer la perpétuité de l'espece : aussi-tôt que la faculté génératrice est supprimée, la nature nous dédaigne & nous délaisse, parce qu'elle connoît notre impuissance à concourir à ses desseins.

De la
vieillesse

Nous marchons alors d'un pas rapide vers la mort : la sensibilité est émoussée, les chairs sont molles & flétries : le sang se glace & s'appauvrit, les ressorts des muscles s'affoiblissent. Ce dernier période de la vie est un temps de langueur & de souffrance : on se traîne avec peine dans la carrière où l'on couroit sans effort. L'ame si lumineuse & si fiere partage la dégradation du corps ; captive sous le joug des préjugés de l'enfance, elle les fortifie par l'ombre d'une raison qu'on prend pour la réalité : sa piété crédule & bornée n'est souvent qu'une superstition qui avilit l'idole & son adorateur. Les espé-

rances qui le flattent , les craintes qui l'agitent sur sa destinée future , ne peuvent détruire les passions inhérentes à cet âge. L'avarice l'attache à la terre qu'il est prêt de quitter , il s'afflige des plaisirs d'autrui , & censeur amer & chagrin , il érige en crimes les foiblesses naturelles qu'il n'a plus.

La durée de la vieillesse est à-peu-près égale à celle de l'enfance : on commence à mourir comme on a commencé à naître. Comptez ce que vous aurez été de temps à croître , vous sçavez combien vous serez de temps à dépérir , à moins que quelque accident ne vienne déranger cette égalité.

La marche de la nature est la même dans l'homme , dans le quadrupede , dans l'arbre & dans les végétaux. Le chêne qui est lent à prendre ses accroissements , dépérit avec la même lenteur. Les plus grands animaux , les plus gros poissons vivent plus long-temps que les petits , parce que leurs organes sont plus long-temps à se développer. Les hommes qui parviennent à quatre-vingt-dix ou à cent ans , sont ceux dont les organes n'ont été parfaitement formés qu'à vingt-cinq ou trente.

La durée de la vie dépend aussi de la qualité de l'air qu'on respire , les vapeurs

malignes des marais gras & fangeux de la Hollande sont plus meurtrieres que l'air pur & subtil des montagnes de la Suisse & de l'Ecosse, où des vieillards de quatre-vingt-dix ans sont des phénomènes ordinaires.

Quoique depuis près de quatre mille ans la durée de la vie n'ait presque point varié, on a vu en Angleterre deux hommes, dont l'un a vécu cent soixante-cinq ans, & l'autre cent quarante-quatre. Il y a peu de pays en Europe qui n'aient eu des vieillards de cent dix ou cent vingt ans; mais ces exemples ne sont pas assez fréquents pour nous faire oublier que rarement on parvient aujourd'hui jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

On voudroit découvrir le secret qui prolongeoit autrefois la vie jusqu'à neuf cents ans. La cause la plus vraisemblable qu'on puisse assigner, c'est que Dieu qui vouloit peupler la terre, y fixoit plus long-temps les premiers habitants. On a hazardé bien des conjectures pour expliquer les causes qui ont resserré les bornes de notre vie.

Plusieurs ont révoqué en doute la longue durée de la vie des premiers hommes: quelques-uns ont supposé que les années étoient lunaires; mais c'est éluder une difficulté par une absurdité. Dans

cette hypothese les premiers hommes auroient eu des enfans à six ans ; d'ailleurs ce seroit trop rajeunir le monde , puisque l'intervalle de la création au déluge ne seroit que de deux cents ans. Ces Ecrivains téméraires en réduisant l'année en un cercle étroit , ont cru réfuter le témoignage des plus anciens Historiens , qui postérieurs , à la vérité , aux événemens qu'ils écrivoient , nous ont transmis des vérités que le temps n'avoit encore pu effacer. Manéthon , Bérofe , Hérodote , Hésiode , Hécatée , Jérôme l'Egyptien , & généralement tous les anciens écrivains déposent unanimement que la vie ordinaire des premiers hommes étoit de mille ans.

Les uns attribuent la longueur de la vie primitive à la sobriété naturelle des premiers habitans de la terre : il est vrai que les fruits & les légumes mal assaisonnés ne devoient point provoquer à l'intempérance. L'art meurtrier des cuisiniers n'avoit point encore métamorphosé les aliments en poisons délicieux ; mais l'expérience nous apprend , à la honte de la sobriété , que l'homme dominé par un appétit immodéré , vit aussi long-temps que le cénobite & le philosophe frugal. Parmi tant d'hommes soumis à un régime sévère , on n'en voit aucun qui parviene à l'âge de neuf cents ans. Le rare privilege

de vivre un siecle, n'est accordé qu'à des hommes blanchis dans la fatigue & quelquefois dans la débauche. Il faut avouer que l'abus de nos forces souvent les épuise, & que la tempérance & la frugalité préviennent beaucoup d'infirmités; mais ces vertus qui ménagent quelques instants de vie, n'en sont point le principe.

Les fruits & les légumes dont on se plaît à relever l'excellence dans l'origine du monde, n'étoient-ils pas comme aujourd'hui les productions d'une terre qui avoit été maudite? pourquoi leur accorder après cette malédiction une qualité dont nous n'éprouvons plus les effets?

Il y en a qui prétendent que les premiers hommes ne mangeoient point de chair; mais cette assertion est vague & sans preuve. Beverovius sçavant médecin attribue la longueur de la vie primitive à la coutume ancienne de manger de la viande crue, dont en effet les sucres les plus vivifiants sont dissipés par l'action du feu. Cette opinion qui a l'air d'un paradoxe, pourroit bien être une vérité utile: l'homme sauvage qui ne se nourrit que de chair crue, vit plus long-temps que l'homme policé qui se nourrit de viandes cuites & desséchées.

D'autres ont attribué la longueur de

la vie des premiers hommes à la fécondité de la terre naissante, à la pureté de l'air primitif. Ce sentiment est appuyé sur des raisons physiques que je pourrois exposer, si je n'étois retenu par la crainte d'ennuyer les lecteurs ordinaires, qui n'aiment point à pénétrer dans le labyrinthe de la nature. Il est beaucoup plus simple de recourir, à la volonté toute-puissante du Créateur, qui étend ou qui limite à son gré la durée de son ouvrage.

Le long séjour des premiers hommes sur la terre dut en accélérer la population; on en peut tirer un argument pour combattre ces esprits difficiles qui reculent l'antiquité du monde. Ils se fondent, pour contester la jeunesse de la nature, sur ces villes peuplées d'un million d'habitants, sur ces armées qui couvroient la surface de la terre, dans un temps où nos Annales sacrées nous apprenent qu'on touchoit au berceau des premiers hommes.

De la
jeunesse
du monde.
de.

La Longueur de la vie primitive fait disparoître toutes les difficultés. Cette vie comparée à la vie actuelle, étoit dans la proportion de dix à un. Ainsi les premiers hommes pouvoient se reproduire dans la dixième partie du temps qu'il faut aujourd'hui pour exécuter le même ouvrage. Les générations qui sont maintenant successives, étoient alors contemporaines: il y

a donc une entiere possibilité que la terre contint plus de cent millions d'habitans depuis Adam & Eve jusqu'au temps du déluge. On pourra s'en convaincre, si l'on jette les yeux sur les tables de wiston, Calculateur exact & profond.

Cette prodigieuse population est une preuve nouvelle que la terre naissante étoit d'une plus grande fécondité qu'aujourd'hui; puisqu'elle fournissoit à tous les besoins de cette multitude, sans être aidé du secours des arts, qui ne doivent leur progrès & leur perfection qu'au temps & à l'expérience.

Il nous reste à découvrir quel pays ont été les premiers habités. Nos annales sacrées nous prêtent un fil pour nous conduire dans cette recherche. C'est d'elles que nous apprenons que la terre, dans le commencement des choses, fut ensevelie sous les eaux. Cette vérité qui n'a besoin d'aucun appui humain, est encore confirmée par les observations des Naturalistes, qui s'en servent pour expliquer comment les productions marines se trouvent incorporées dans les rochers & sur le sommet des plus hautes montagnes.

Quels
pays ont
été habi-
tés les
premiers

Puisqu'il est certain que la terre dans son origine fut sous les eaux; il est facile de connoître quels pays ont été les premiers en état de recevoir des habitans.

Comme la terre est plus élevée sous l'équateur que sous les poles, les eaux dans le premier moment de leur séparation, durent s'en éloigner pour se retirer dans les lieux les plus bas : ainsi les terres les plus voisines des deux lignes qui traversent les deux continents dans leur plus grande longueur, ayant dû être les premières découvertes, il est naturel de présumer qu'elles ont été les premières habitables & les premières habitées. On peut conclure de ce principe que l'Arabie, la Perse, & tous les pays qui sont sous cette ligne ou qui en approchent, ont été les premiers en état de recevoir & de nourrir des habitants ; & que l'étendue de quinze cents lieues qui sépare le Cap de Bonne-Espérance de l'Egypte & de la mer rouge, a le privilege d'ainesse sur toutes les terres de l'Afrique. On peut se servir de la même regle pour découvrir quels pays ont été les premiers habités dans le nouveau monde.

Il paroît que l'Europe n'a été peuplée que de la surabondance d'hommes dont les autres parties du monde se trouvent chargées. La naissance des arts y est trop récente pour nous faire méconnoître sa jeunesse. Toute origine dont on peut assigner l'époque, a un caractere de nouveauté. Les Historiens profanes nous pré-

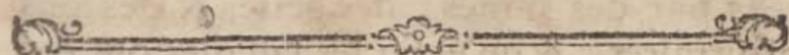
Jeunesse
de l'Eu-
rope.

sentent les tems où cette partie du globe inaccessible aux humains, n'étoit qu'une épaisse forêt habitée par des bêtes. Ses premiers héros, dont la reconnoissance publique fit des Dieux, ne furent que des chasseurs hardis & infatigables qui essayèrent leur force & leur courage contre des bêtes farouches. Cette guerre utile apprit l'usage funeste des armes meurtrières, dont l'ambition cruelle abuse pour détruire l'espèce humaine.

Chaque pays a des traits qui caractérisent ou la jeunesse ou son antiquité. Les pays les plus anciennement habités ont beaucoup de bruyeres & peu de forêts, parce que par-tout où il y a eu des hommes, il s'est fait une grande consommation de bois. Les montagnes y sont plus élevées & leur sommet est plus aride, parce que les parties les plus légères en ont été détachées par les vents & les pluies. On y trouve peu de marais, parce que les habitants ont dû travailler à rendre leur demeure plus commode & plus saine par l'écoulement des eaux; les mœurs y sont polies & plus douces, la législation plus parfaite, ou du moins on y trouve des vestiges de leur sagesse & de leur urbanité. Les arts doivent y avoir pris naissance, parce qu'ils sont les productions du besoin & de l'expérience. Les préci-

pices y sont comblés, les routes mieux frayées, les montagnes plus accessibles.

C'est à ces traits qu'on reconnoît la jeunesse de l'Europe qui étoit encore inculte & barbare, lorsque l'Asie possédoit les arts de nécessité & d'agrément. Ces productions du génie & du temps dépérèrent à mesure qu'elles s'éloignerent du séjour des premiers hommes.



CINQUIEME DISCOURS

HISTORIQUE.

DE LA LANGUE PRIMITIVE.

LE don de la parole est une suite naturelle de la faculté de penser. C'est donc à tort que certains voyageurs ont avancé que les habitants des côtes de Sybérie & de la mer glaciale, les Groënlandois hurloient plutôt qu'ils ne parloient & qu'ils formoient des sons absolument semblables au cri des singes : ils rapportent que tous les Hottentôts avoient moins une voix humaine que le cri importun d'une poule d'inde. D'autres voyageurs mieux instruits leur ont restitué la faculté de la parole, & ils ont certifié que plusieurs étrangers avoient

réussi à entendre & à parler la langue de ces peuples que l'ignorance maligne aimoit à confondre avec la brute. Ainsi il est démontré par l'expérience de toutes les nations que tout être qui pense, est né avec la faculté de parler. [a]

Plusieurs sçavants supposent que dans l'enfance du monde les hommes étoient muets, & qu'ils communiquoient leurs pensées par des signes, des gestes & des sons arbitraires, & qu'enfin les langues ont été l'ouvrage tardif du temps.

D'autres pour ennoblir la langue primitive, soutiennent qu'elle fut donnée au premier homme par inspiration divine. C'est l'opinion des Juifs qui se glorifient encore aujourd'hui d'avoir conservé ce précieux dépôt. Platon pensoit aussi que les Dieux avoient donné à chaque chose un nom qui désignoit leurs propriétés.

Il est vraisemblable que le premier homme forma de sons auxquels il attacha une idée. Ces sons arbitraires servirent d'abord à exprimer les choses les plus communes; mais il fallut en inventer de nouveaux à mesure que les yeux furent frappés de nouveaux objets, à mesure que les sciences & les arts étendirent leurs limites, & que le luxe fit éprouver de nouveaux besoins.

(a) Voyez la relat de M. l'Abbé de la Caille, au Cap de Bonne-Espérance.

Ainsi la langue informe & bornée du temps du premier homme ne devint abondante que par les besoins multipliés de ses descendants.

Ce fut donc la nécessité qui forma la première langue, & ce fut le luxe qui l'enrichit. Si l'on supprimoit du langage les mots introduits par les arts, par le raffinement du luxe, par les besoins d'opinion, la langue de l'homme policé deviendroit aussi pauvre que celle de l'homme sauvage.

Des hommes inutilement laborieux ont prodigué leurs veilles pour découvrir quelle a été la langue primitive. Il semble que le privilège d'ancienneté doit être reconnu dans celle dont les mots se prononcent avec le plus de facilité. Une articulation dure & fatigante annonce sa nouveauté. C'est un défaut qui ne se rectifie que par le secours du temps. Il est naturel de penser que les premiers hommes, libres dans le choix, ont donné la préférence aux sons dont la prononciation étoit plus analogue au jeu de l'organe de la voix. C'est par l'application de ce principe qu'on peut parvenir à découvrir quelle est la langue primitive.

L'articulation des voyelles est la plus facile. La lettre A se prononce sans effort & cette facilité reçoit une diminution graduée en descendant depuis cette voyelle jusqu'à l'U.

La prononciation des consonnes est plus difficile , parce qu'elle s'opere par un mouvement plus compliqué de l'organe. Il suffit d'étudier la prononciation des enfans pour discerner quelles sont les consonnes dont l'articulation est plus ou moins difficile : nous verrons que le B & le P sont les premières qu'ils prononcent en commençant à parler : l'L & le D viennent après , & ce sont ces deux consonnes que les enfans substituent à l'R & au T qui exigent une inflexion de voix plus pénible.

La prononciation de certaines consonnes a des difficultés qui sont particulieres à de certains peuples. Les Ephroïmites ne pouvoient prononcer l'S. Les Chinois ne peuvent prononcer l'R , ni les Arabes le P. Les Hurons ne peuvent articuler les lettres labiales sans faire des contorsions & des grimaces , parce qu'ils n'en n'ont point dans leur langue : ainsi cette difficulté vient plutôt d'un défaut d'habitude que d'un vice d'organisation ou de climat.

Le moyen de découvrir quelle est la plus ancienne des langues , seroit d'examiner celles dont les mots sont formés de plus de voyelles. On doit supposer que les premiers hommes s'abandonnerent sans étude aux mouvements les plus faciles de l'organe. C'est de l'usage des voyelles & du choix de certaines consonnes qui compo-

sent la plupart des mots, dont dépend la douceur d'une langue, comme sa dureté résulte de l'assemblage grossier des consonnes qui demandent un trop grand développement de l'organe.

Les Arméniens, les Celtes, les Cophtes, les Grecs, les Teutons, les Chinois & les Phrygiens ont chacun attribué à leur langue la gloire de la maternité. Je vais examiner leurs titres.

Les Arméniens prétendent que le séjour de Noé dans leur pays avant de passer dans la Chaldée, est un motif de croire que sa langue y fut conservée.

La prétention des Celtes & des Cophtes n'est appuyée que sur l'antiquité de leur origine & sur des traditions consacrées par la crédulité.

Les Grecs qui se vantoient d'être indigènes, établissoient la maternité de leur langue sur son abondance & sur son harmonie, qualité qu'elle n'auroit pu acquérir que par sa longue durée.

Les Chinois qui se regardent comme les peres & les précepteurs des hommes, se glorifient d'avoir été éclairés du flambeau des arts, tandis que le reste grossier des humains étoit plongé dans la barbarie : leur précaution à ne point se mêler avec d'autres peuples, la simplicité de leur langue toute composée de monosyllabes, &

fans variété dans les déclinaisons & conjugaisons, sont autant des titres qu'elle n'a rien emprunté des autres.

Les peuples septentrionaux se flattent aussi de la chimere d'une haute antiquité. Becan né en Frise, & jaloux de l'honneur de sa nation, dérive tous les mots Hébreux du Flamand & du Teuton; & l'on ne peut contester que les rétymologies & allusions ne soient quelquefois heureuses & naturelles.

Les Phrygiens fondoient leur prétention sur une tradition qui nous a été transmise par Hérodote. Psamméticus Roi d'Egypte, dit cet Historien, voulut sçavoir quels étoient les plus anciens peuples de la terre. Il crut parvenir à cette découverte en recherchant quelle avoit été la langue primitive. Il imagina de faire enlever deux enfants nouvellement nés, dont il confia le soin à un berger, auquel il défendit de prononcer aucun mot devant eux. Il lui ordonna en même temps d'être fort attentif aux premiers sons qu'ils articuleroient. Au bout de deux ans le berger entrant dans leur cabane, fut surpris de voir ces enfants qui lui tendoient les bras en criant *Beccos*. Chaque fois qu'il les visita dans la suite, il leur entendit répéter ce mot. Son premier devoir fut d'en informer le Monarque, qui fit chercher avec

avec empressement chez quel peuple ce mot étoit en usage. On lui rapporta que les Phrygiens s'en servoient pour désigner du pain.

Les Sçavants sont partagés sur cette question plus curieuse qu'utile : chacun appuie son sentiment sur des étymologies, dont les unes sont naturelles & les autres forcées, & qui toutes peuvent être l'effet du hazard. Le mot *homme* en Latin est dérivé de *humus*, qui signifie terre, ou plutôt d'*ὁμοιός*, qui en Grec signifie *semblable* ; a-t-on droit d'en conclure qu'il vient du mot *Adamath*, qui en Hébreu a la même signification ? Cette conformité de mots qui se trouve entre deux langues différentes a une cause naturelle. Il est vraisemblable que les hommes, après la séparation des familles, se réunirent quelquefois pour changer le superflu qu'ils avoient, contre le nécessaire qui leur manquoit. Chacun alors dut remporter dans son pays des mots qui désignoient les choses achetées. De-là est venue cette conformité de termes, auxquels les différents peuples attachent la même idée, sans que la langue de l'un soit la racine de celle de l'autre.

Si quelque langue pouvoit s'arroger la gloire de la maternité, le Syriaque produiroit les meilleurs titres. C'étoit celle

qu'on parloit dans la Mésopotamie , la Chaldée & l'Assyrie , séjour des premiers hommes après le déluge. La plupart des noms des personnes & des lieux dont Moyle fait mention , en semblent dérivés. Abel , qui en Hébreu paroît naturellement venir du mot Syriaque *Yabil* , qui dans cette langue signifie *Dieu l'a donné*. Pabel semble aussi avoir sa racine dans le mot *Babel* , qui en Syriaque veut dire *confondre*. Il seroit facile d'étaler une fastueuse érudition pour établir la prééminence de cette langue ; mais la preuve la plus victorieuse de sa maternité , c'est qu'on la parloit dans la maison de Laban , qui étoit celle de Nachor & d'Abraham.

De la
langue
hébraï-
que.

Les Juifs défenseurs enthousiastes de l'Hébreu , lui donnent le nom de langue-sainte. Elle est la seule , disent-ils , que les Anges entendent , & qu'on doit employer dans les prières que l'on adresse à l'Eternel. Ils prétendent que cette langue transmise par Adam à ses descendants , s'étoit conservée dans la famille d'Eber , qui , n'ayant point coopéré à la tour de Babel , ne fut point enveloppée dans le châtement infligé à ses constructeurs sacrilèges.

Il faut convenir que cette langue a bien de caractères de maternité : sa brièveté & sa grande simplicité semblent dé-

montrer, que le Chaldéen, le Syriaque & l'Arabe en sont les filles ou du moins les sœurs cadettes; parce que leurs tours étant plus recherchés, & les mots plus multipliés, il est à présumer qu'elles sont plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature.

Le signes de maternité qu'on apperçoit dans l'Hébreu, sont les noms donnés aux animaux par Adam, noms qui jusqu'au temps où Moïse écrivoit, s'étoient conservés dans cette langue qui avoit encore toute sa pureté; mais cette preuve ne seroit concluante qu'autant qu'on seroit assuré que Moïse dans son récit a employé les noms originaux. Il est bien plus vraisemblable qu'il les traduisit en Hébreu, pour en rendre l'intelligence plus facile aux Juifs. Cette conjecture reçoit un nouveau degré de probabilité quand on considère que ce législateur qui avoit une origine Egyptienne, changea son nom pour lui donner une étymologie Hébraïque. Une autre difficulté dépose contre l'Hébreu; c'est qu'on parloit cette langue dans la Palestine, & que Jacob & ses ancêtres furent obligés de l'apprendre en s'y établissant.

Après avoir développé le mystère de la création, ouvrage de l'Être suprême, il est à propos de faire connoître quelle satisfaction en ressentit l'Auteur, & de montrer que les imperfections que nous

y remarquons, ne sont que des illusions de notre foiblesse. Ainsi je vais démontrer que tout est bien, que chaque trait de l'ouvrage a sa grace, & que chaque couleur est appliquée à propos.

Tout est-il bien?

Lorsque Dieu eut contemplé cette terre sortie du néant, ornée de fleurs, de plantes & de fruits, lorsqu'il eut vu la mer toujours agitée & réduite dans ses bornes, le ciel parsemé d'étoiles qui lancent leurs rayons sur les planetes, il exalta la beauté de son ouvrage, & dit tout est bien. Cet applaudissement qu'il se donna à lui-même, nous doit tirer de cette indifférence stupide dans laquelle nous languissons sur le spectacle de tant de merveilles; & quand il s'admire lui-même, il nous invite à la reconnoissance & à une attention religieuse sur les prodiges qu'il a opérés en notre faveur.

Cette bonté consiste en ce que chaque être a toutes les qualités qui lui conviennent, en ce que la nature est aussi parfaite qu'elle peut l'être. Ainsi tout ce qui arrive est dans l'ordre général. Les feux vengeurs qui embrasèrent Sodome, les eaux du déluge qui laverent les iniquités du monde, entrent dans le plan formé avant la naissance des temps; mais quoique tout soit bien, rien n'est absolument parfait que l'Être infini qui, quoiqu'il ne

soit borné que par lui-même, ne peut rien produire d'aussi parfait que lui.

Quand on fait attention à l'ordre général, tout paroît bien : quand on entre dans le détail, on est tenté d'en demander la réforme. Notre délicatesse est choquée de voir des rochers arides, entassés les uns sur les autres, qui ne présentent qu'un amas confus de ruines & de débris ; mais ces rochers sont des digues élevées par le Créateur pour prévenir l'éboulement des terres, & pour les affermir dans la place qui leur a été assignée. On voudroit applanir ces montagnes difficiles à franchir, dont le sommet est couvert de neiges, de glaces, & qui toutes arrangées sans ordre & sans symmétrie, enfantent la foudre, les orages & les vents, qui vomissent des torrens de soufre & de feux, qui couvrent de cendres & de débris les campagnes les plus fécondes.

Si l'on applanissoit les montagnes, la terre ne seroit plus qu'une plaine engloutie sous les eaux. Les orages qui font un mal passager, corrigent la malignité de l'air. Les terrains submergés par la chute des torrens, en deviennent plus féconds, les brouillards qui dérobent la clarté du jour, sont des rosées bienfaisantes qui temperent les chaleurs brûlantes de l'été,

qui pénètrent les fruits, facilitent leurs accroissements, & hâtent leur maturité.

Ces feux souterrains, ces volcans dont nous déplorons les ravages, sont l'écumé de la terre en travail, & qui sans cesse occupée en secret de nos besoins, jette le superflu dont elle se débarrasse pour recommencer ses travaux.

Le voluptueux sans cesse occupé du soin de jouir sans s'inquiéter des moyens, voudroit voir regner un printemps perpétuel; mais quand il forme ce vœu insensé, il semble ignorer que la vicissitude des saisons fournit à la terre ses aliments; que le temps où mûrissent les moissons, doit être différent de celui où l'on dépose les semences; qu'un soleil tempéré n'attire point assez de vapeurs pour rafraîchir des terrains arides & desséchés, & qu'enfin l'hiver où la terre semble frappée de stérilité, est un temps de repos pour réparer ses forces & son épuisement. Si le soleil qui chauffe & vivifie la terre, lançoit sans cesse sur elle ses rayons brûlants, elle ne seroit bientôt plus qu'une masse aride & desséchée; si au contraire par l'éloignement de cet astre, l'hiver la retenoit dans un parfait engourdissement, les dons renfermés dans son sein seroient étouffés avant d'éclorre.

Si l'on exterminoit les insectes venimeux,

on supprimeroit un petit mal, mais on verroit naître de grands maux. Les reptiles sales & dégoûtants cherchent la fange & les immondices. C'est là qu'ils se rassemblent des humeurs corrompues, dont la contagion s'insinueroit dans les pores des plantes qui portent les fruits dont nous nous nourrissons. Leur piquûre, il est vrai, seroit moins dangereuse s'ils se nourrissoient d'aliments plus purs; mais les productions de la terre deviendroient meurtrieres.

L'insecte purifie l'air en se nourrissant de ce qu'il a d'impur. Ce qu'il a d'utile doit nous accoutumer à supporter son importunité. N'arrachons donc point les plantes empoisonnées si nous voulons conserver les remedes contre les maux qui nous assiegent. Cette suppression qui paroît d'abord un bien dans l'ordre physique, altéreroit la salubrité des autres plantes qui seroient bientôt infectée des sucurs meurtriers, dont les plantes empoisonnées leur ravissent l'usage.

Proposer une réforme dans l'ordre physique, c'est renoncer à des avantages réels pour en chercher de chimériques; c'est exiger l'impossible; c'est ignorer les rapports que tous les êtres ont entr'eux. Cette réforme n'est pas moins impossible dans le moral; c'est vouloir faire disparaître

la distance qui se trouve entre l'être infini & le néant ; c'est vouloir établir une égalité entre la cause & l'effet. Une perfection complete rendroit la créature semblable au Créateur , qui ne peut produire un être infini comme lui sans cesser d'être ce qu'il est.

L'esprit humain est par lui-même sujet à l'erreur. Le cœur est susceptible de taches. C'est l'humiliante condition de tout ce qui n'est pas infini. La liberté même , ce don précieux & funeste dont l'homme s'énorgueillit , est un témoignage de son imperfection. La puissance de faire ou de ne pas faire ce que la raison prescrit , est un germe d'imperfection. Celui qui peut s'abandonner au crime comme à la vertu , qui peut être ou Caligula ou Trajan , est un être imparfait par sa propre nature , puisqu'il a dans lui-même la semence du mal.

Les désordres d'un peuple ou d'un particulier , ne font rien contre l'ordre général. La perfection de la nature consiste en ce que chaque être a les attributs qui lui conviennent le mieux , en ce que le tout & ses parties se soutiennent par une correspondance mutuelle. Ainsi en reconnoissant que le monde est le meilleur possible , gardons nous de confondre cette perfection relative avec la perfection infinie , attribut inséparable de l'être suprême.

HYPOTHESES

DES PHILOSOPHES MODERNES

SUR LA CRÉATION.

UNE loi des Hébreux défendoit de hazarder sur l'ouvrage de la création des opinions différentes du récit de Moÿse ; des Ecrivains modernes ont essayé de concilier la philosophie avec ce récit , la théologie avec la physique , & les vérités révélées avec les observations astronomiques. Ce n'étoit point des enfants rebelles au joug de la foi. Disciples soumis , ils ont cru en étendre les progrès en lui prêtant un appui humain ; mais séduits par l'amour du système , ils ont substitué leurs opinions à la vérité , & leur main audacieuse a défiguré le tableau qu'ils vouloient embellir. Les Anglois ont été les plus hardis dans l'interprétation du premier chapitre de la Génése. Burnet écrivain éloquent , littérateur profond , mais physicien trop systématique , a donné un roman philosophique , où il combat les notions qu'on doit avoir de l'ouvrage des six jours. Il prétend que le texte de la

Génése ne doit point être pris à la lettre, parce que Moïse ayant à parler aux Juifs grossiers & incapables de s'élever à des vérités philosophiques, a enveloppé sous des allégories la formation de notre globe.

Dans son système, la terre avant la création décrite par Moïse, étoit une masse fluide, un cahos composé de tous les corps terrestres. Les parties les plus pesantes descendirent vers le centre où étant plus comprimées, elles devinrent dures & solides. Les eaux plus légères couvrirent le globe : leurs parties subtiles & déliées s'éleverent en haut, & formerent l'air. Les parties plus grossières, restées entre l'orbe de l'air & l'orbe de l'eau, composèrent une masse : il suppose encore deux liqueurs terrestres, dont l'une grasse & huileuse surnagea sur l'eau qui étoit plus pesante. L'air contenoit beaucoup de particules terrestres & flottantes, qui peu-à-peu s'en détacherent, & rencontrèrent dans leur descente la liqueur grasse & huileuse avec laquelle ces particules se mêlerent, & ce fut de ce mélange que le globe terrestre fut formé. Le soleil se dessécha, & en fit une croûte que l'écoulement des siecles rendit solide & habitable : ce système établi sur les loix de la gravitation est réfuté par elles : sa contra-

riété avec le récit de Moÿse en montre la foiblesse & la fausseté.

Wiston moins éloquent, mais plus philosophe que Burnet, soutient comme lui que la création de l'univers avoit précédé l'ouvrage des six jours. Théologien & philosophe, il tâche d'accommoder ce qui est dit dans la Genèse avec le récit de Moÿse. L'Ecrivain sacré, dit-il, ne nous a point donné l'histoire de la première création; mais seulement celle de la nouvelle forme que Dieu donna à la terre lorsqu'il en voulut faire le séjour de l'homme. S'il eût parlé d'une création générale, auroit-il laissé sous le voile la formation de l'univers entier, qui contient dans son immensité des millions de terres & de soleils (a)? Ainsi, lorsqu'il raconte que Dieu créa le ciel & la terre, on ne doit entendre que le globe étroit & borné que nous habitons, & l'atmosphère qui l'environne. Les ténèbres qui cou-

[a] Wiston n'y pense pas : quand on écrit l'histoire de la terre, on n'écrit point pour cela l'histoire du ciel : c'est pourquoi Moÿse, commençant par annoncer la création du ciel & de la terre, se borne à écrire l'histoire de la terre : ce n'est sans doute pas un défaut dans un Historien de suivre son sujet; parce qu'on écrit l'histoire d'Angleterre, faut-il écrire l'histoire de France qui l'avoisine?

vroient l'abyme, la nudité de la terre, la confusion de ses parties font l'image d'un cahos existant avant que Dieu lui donnât l'ordre & l'arrangement. C'est cet ordre & cette forme qu'il appelle création. Cette hypothese téméraire s'appuie du secours de l'Écriture, qui, en parlant de la fin du monde, ne fait entendre que la dissolution de la terre & du ciel qui l'environne.

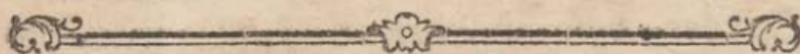
Son explication de l'ouvrage des six jours décele des vues ingénieuses & sublimes. Il dit que l'ancien cahos, origine de notre terre, a été l'atmosphère d'une comète, qui de tous les corps a seule les propriétés convenables pour expliquer tous les phénomènes qui nous frappent; mais, comment cette comète dont la révolution suppose nécessairement un centre lumineux, peut elle avoir été le cahos primitif qu'on nous dit avoir été ténébreux? Beaucoup d'autres raisons inutiles à déduire, renversent ce système qui a trouvé d'illustres sectateurs.

Un génie lumineux & fécond, qui a étendu les limites de tous les arts & de toutes les sciences, Leibnitz a voulu être aussi l'inventeur d'un système sur la création. L'univers dans son hypothese, fut d'abord un foyer allumé dans le moment que les ténèbres furent séparées de la lu-

mière. Les planettes qui étoient des étoiles fixes & lumineuses, devinrent des corps opaques, & perdirent leur clarté naturelle, lorsque épuisées par l'effusion de leurs rayons, elles ne trouverent plus de matières combustibles pour réparer leurs pertes. Les matieres fondues par le feu, formerent une croûte vitrifiée. Les vapeurs qui dans l'embrasement s'étoient élevées, retomberent peu-à-peu quand la terre fut refroidie, & c'est ce qui forma les mers qui d'abord couvrirent toute la superficie du globe. A la faveur de ce système, Leibnitz a cru qu'on pourroit expliquer pourquoi beaucoup de matieres terrestres qui sont trouvées dans les entrailles de la terre, paroissent avoir été calcinées; mais on n'a pas besoin d'autre explication de ce phénomène que l'action des volcans naturels dans différents pays, la formation des métaux, qui suppose un feu allumé par les sulfures souterrains, le travail des hommes sur les métaux depuis six mille ans, & les incendies accidentels qui pendant tout ce temps ont dû se multiplier: en un mot, pour expliquer toutes les scories qu'on trouve dans la terre, a-t-on besoin d'un embrasement général & momentané?

Telle est l'histoire des opinions des hommes, dont les plus probables sont des

rêves sublimes, fruits d'une imagination féconde & trompeuse qui les a précipités dans une foule d'obscurités; qui pour être crus, demandent une soumission plus aveugle que la foi d'un Dieu qui tire l'être du néant. Notre raison se plie sans effort à ce que Dieu nous a révélé sur la noblesse de notre origine.



SIXIEME DISCOURS

HISTORIQUE,

DEPUIS ADAM JUSQU'AU
DÉLUGE.

Nom du premier homme. **L**E premier homme fut appelé Adam. Ce nom, qui en Hébreu signifie terre, lui fut sans doute donné pour le faire souvenir que dans son origine il n'étoit qu'une masse d'argile, qui ne tiroit son prix que de l'excellence de l'ouvrier suprême. La langue Egyptienne se sert du mot *Adama* pour exprimer un être agréable, épithète qui convenoit aux agréments de la terre naissante, & à la beauté de l'homme nouvellement sorti des mains d'un Dieu. Les Chinois désignent le premier homme par le mot *Adimo*; témoignage

certain que l'histoire de la création, quoique défigurée, avoit été connue de tous les peuples.

Ce premier homme destiné à commander aux animaux de la terre & aux oiseaux du ciel, les passa tous en revue dans le moment qui suivit sa création, & il leur donna par l'ordre de Dieu les noms qu'ils portoient encore dans le temps où Moïse écrivoit, & qui tous étoient dérivés de leurs propriétés & de leurs affections particulières. Les animaux se présentèrent devant lui deux à deux de chaque espèce. Ce spectacle lui fit souhaiter d'avoir une compagnie spirituelle & semblable à lui. Ce desir étoit naturel à un Monarque de la terre, qui ne trouvoit que des sujets soumis, mais incapables d'entretenir avec lui un commerce de raison. Dieu, comme nous avons dit, sensible à ses desirs, fit le moment de son sommeil pour lui former une épouse, qui, ayant la même racine, devoit porter les mêmes fruits.

Le sentiment & la vie ne furent pas les seuls bienfaits qu'ils reçurent de leur Auteur. Leurs destinées furent ennoblies par le don de la parole, de la raison & de la liberté. L'intelligence semble leur avoir été due, puisqu'ils avoient été formés pour être les images de leur Créateur intelligent: ce premier privilege exigeoit le don de la

Noms
donné
aux ani-
maux.

parole, puisque la faculté de penser est été un présent stérile, s'ils fussent restés dans l'impuissance de communiquer leurs idées. La liberté étoit un appanage nécessaire, puisqu'ils étoient destinés à mériter les récompenses d'un être infini, dont ils devoient un jour remplir les desseins.

Ce fut avec tous ces attributs que le premier homme fut mis en possession de la terre. Les Juifs & les Chrétiens reconnoissent que s'il eût conservé son innocence, il auroit, ainsi que sa postérité, joui d'un bonheur sans mélange jusqu'au moment qu'il auroit été transporté dans les demeures célestes pour y goûter une félicité plus pure & plus étendue.

Les Thalmudistes (a), dont les opinions ne sont que des rêves, ont débité qu'au moment de la création, Adam atteignoit d'un bout de la terre à l'autre; mais qu'à la supplication des Anges effrayés de la hauteur, sa taille fut réduite à neuf cents coudées. Les Mahométans (b) aussi ignorants, aussi outrés dans leurs exagérations, lui donnent la hauteur d'un grand palmier. Ils montrent encore sur le pic d'Adam (c), montagne de l'île de

[a] Bartoloci, t. I,
p. 123.

[b] Koran.

[c] Monconis, p. 372.

Ceilon, l'empreinte d'un de ses pieds. Cette grandeur n'est point proportionnée à la taille monstrueuse d'Eve, qui, suivant leurs fables, posoit en dormant sa tête sur une montagne voisine de la Mecque, tandis que ses genoux étoient appuyés sur deux colines, éloignées l'une de l'autre de trois cents pas.

Quelques Rabbins ont imaginé qu'Adam fut créé avec une queue ; mais que Dieu choqué de cette difformité, la coupa pour en former la femme. Après avoir accumulé les plus grandes extravagances sur la taille de ce premier couple, ils ont mis leur complaisance à décrire la régularité de leurs traits, & les agréments de leur figure. L'imagination licentieuse des Rabbins, qui pensent comme les autres rêvent, a suppléé à la réalité. Ils sont tombés dans les erreurs de ce Peintre célèbre, qui, pour faire le portrait de Vénus, fit assembler les plus belles filles de la Grece, dont il emprunta les traits les plus réguliers & les plus touchants ; mais ces traits placés sans proportion, ne formerent qu'un tout difforme & rebutant.

De la
beauté
d'Adam
& d'Eve

On raconte que la beauté d'Eve étoit si ravissante, que le prince des Anges brûla pour elle d'une flamme adulateur, qui attira sur lui les vengeances de l'Eternel. La beauté d'Adam ne devoit pas être in-

férieure à celle de son attrayante moitié. Les Rabbins, pour en relever l'excellence, disent que Dieu pour le former se revêtit d'un corps humain qui fut le modèle de ce premier homme. Quelques Gnrétiens (a) mystiques ont cru y trouver le mystere de l'incarnation.

Mais la beauté étoit-elle essentielle au bonheur de ce premier couple ? Ces tendres sentiments qu'ils devoient mutuellement s'inspirer, étoient-ils dépendants, d'une perfection relative qui varie selon les peuples & les climats ? L'histoire du cœur humain nous apprend que les passions les plus vives & les plus durables n'ont pas toujours été inspirées par les femmes les plus belles ?

Considérons le premier homme dans le premier instant qui suivit sa création. Né d'abord sans compagne, il n'éprouva d'autre besoin que celui d'étancher sa soif & de rassasier sa faim (b).

[a] Engubin, t. I, p. 106.

Remarque.

[b] Il est difficile, dit un grand homme, de parler chastement de la chasteté, & à plus forte raison de l'incontinence ; ainsi je n'ose traduire un passage de Bartolucci, qui impute aux Rabbins des sentiments téméraires sur l'incontinence d'Adam.

Quel tressaillement, quelle ivresse, quelle extase ne dut-il pas éprouver à son réveil, lorsqu'il apperçut à ses côtés une compagne aimable, dont il avoit senti confusément le besoin ! Ses yeux avides durent se fixer sur elle. Il dut se sentir embrasé d'un desir jusqu'alors inconnu : ses appetits satisfaits & renaissants ne lui permirent pas d'imaginer rien de plus parfait. Eve étoit la seule femme : Adam dans l'impuissance de faire une comparaison, dut la croire la plus excellente de toutes les créatures possibles. Ce ne fut que quand il y eut deux hommes & deux femmes que la beauté devint une perfection.

On ne s'est point borné à exagerer la taille & la beauté du premier homme. L'imagination prodigue l'a peint orné de tous les dons du génie, paré du luxe des sciences & des arts. Les Rabbins prétendent qu'il composa un ouvrage sur la création & sur les attributs de la divinité : ils le font auteur du Pseaume quatre-vingt-douzieme, qu'il chanta le jour du Sabbath : on lui a encore attribué deux hymnes trouvées dans la bibliothèque de l'Escorial, dont l'une avoit été chantée à la premiere entrevue avec Eve, & l'autre est un Pseaume de pénitence qu'ils chanterent après leur chute : ce sont autant de productions supposées & conla-

créées par l'ignorance : ce qu'il y a de certain, c'est que le Créateur donna au premier homme toutes les qualités de l'esprit & du corps, nécessaires au chef du genre humain.

Si l'on juge de l'ouvrage par l'excellence de l'ouvrier, on ne pourra trop en reléver les perfections. Il est constant qu'Adam privé du secours de l'expérience eût été dans les premiers jours de sa création, le plus disgracié de tous les êtres, s'il n'eût point reçu en naissant ces connoissances prématurées qui chez l'homme déchu sont le fruit de ses travaux & de ses méditations ; mais vouloir déterminer la quantité de ces connoissances, c'est assigner le degré de perfection que devoit lui donner son Auteur. Pourquoi le surcharger de connoissances stériles ? N'étoit-il pas assez instruit s'il pouvoit discerner ce qui pouvoit convenir ou nuire à la société dont il devoit être le pere ? Ce premier homme isolé sur la terre, pouvoit, sans déroger à la dignité du plus noble des êtres, se dispenser d'être géometre, orateur ou poëte. A quoi lui auroit servi l'art de fortifier des villes, d'élever des citadelles, de livrer des batailles ? Ce Roi du monde n'avoit point d'ennemis à combattre, de tyrans à punir, ni de possessions à conserver ou à envahir.

Il est difficile de déterminer en quel lieu de la terre il fut créé. Les uns pensent que ce fut en Arménie : la plus ancienne tradition lui donne pour berceau ce lieu de la Syrie où l'on a bâti dans la suite la ville de Damas. Il est vraisemblable que ce fut dans le voisinage d'Eden où il fut transporté après sa création, pour lui apprendre à comparer le lieu de sa naissance avec celui dont il alloit goûter les délices, & pour exciter sa reconnoissance envers son Auteur qui faisoit succéder l'abondance au simple nécessaire qui suffit pour n'être point malheureux.

Adam, après sa création fut transporté dans le jardin terrestre, situé dans un lieu appelé Eden. Le mot Paradis est Hébreu & signifie Jardin royal. Eden signifie délice ou volupté, ainsi il est à présumer que ce lieu tire son nom de sa beauté & de ses agréments.

Dans tous les temps on a exalté les charmes de ce lieu délicieux, sans pouvoir fixer sa situation. Des écrits volumineux ont été enfantés pour découvrir des vestiges que le changement du cours des rivières & les révolutions successives du globe ont sans doute effacés. Les uns ont attribué aux ravages du déluge l'impossibilité de cette découverte; d'autres sans offenser la vérité de l'histoire, ont cher-

ché un sens allégorique, & ont placé ce jardin dans le troisieme ciel, ou dans la région de l'air & même sous la terre. Au reste cette découverte ne seroit intéressante qu'autant qu'elle nous procureroit la facilité d'en jouir.

Il est difficile de concilier le récit de Moïse avec les auteurs profanes. Sa géographie est tout-à-fait différente de celle des Ecrivains du Paganisme. Il me suffira d'exposer les opinions des interprètes sans apprécier leur mérite.

Ce jardin délicieux où l'homme innocent devoit s'énivrer de voluptés pures & faciles, renfermoit une source qui se divisoit en quatre fleuves. L'un s'appelloit Phison & couloit dans l'Hévilat, pays fécond en or. Quelques-uns croient que c'est la Cochilde arrosée par le Phison, ou le Phase qui roule beaucoup d'or dans ses eaux. Les peuples de cette contrée se servoient de toisons velues pour le pêcher & en retenir les particules. Cet usage a donné naissance à la fabuleuse expédition des Argonautes qui enleverent la célèbre toison.

Le second fleuve est appelé Géhon. On croit que c'est l'Araxe, qui n'est pas éloigné du premier. Le troisieme s'appelle le Tigre, & le quatrieme l'Euphrate,

Trois systêmes différents ont partagé les sçavants. Le premier place le jardin ter-

restre près de Damas en Syrie , vers les sources du Jourdain. Hardouin , le Clerc & Abram l'ont adopté ; mais l'éclat de leur nom ne suffit pas pour accréditer une hypothese qui combat le récit de Moyse. Le second défendu par Relland , Samson & Calmet , le place en Arménie entre les sources du Tigre & de l'Euphrate , de l'Araxe & du Phase. Leur opinion étoit appuyée sur une erreur de Géographie : ils pensoient que le Phase avoit sa source dans les montagnes d'Arménie , & les Modernes mieux instruits l'ont découverte dans le Caucase.

Le troisieme systême place Eden sur le confluent du Dylat & du Frat , qui commence à deux journées au-dessus de Basrah , & qui cinq lieues au dessous se partage en plusieurs canaux , qui tous se jettent dans le golfe Persique. Cette opinion proposée d'abord par Calvin , a reçu les plus grands degrés de probabilité des recherches de Huet , Morin & Bochart ; mais le faste de leur érudition ne leve pas toutes les difficultés.

Les ténèbres qui nous cachent la véritable situation d'Eden , naissent des différens endroits de la terre qui portent ce nom. On en compte deux en Syrie , l'un près de Damas , & l'autre près de Tripoli. Un en Chaldée ; un autre près de Tharse

en Cilicie. Une isle du Tigre porte ce nom ; ainsi qu'une ville d'Arabie , située au-delà du détroit de Babel-Mandel.

Tous les peuples de la terre ont succombé à la petite vanité de croire que le point qu'ils habitoient, avoit été le séjour du premier homme. La Scythie, pays couvert de marais, coupé de lacs, & obscurci de brouillards, a trouvé des sçavants qui l'ont métamorphosée en une contrée favorisée de la nature, & seule digne d'être habitée par le plus parfait de tous les êtres ; & après l'avoir vantée comme le berceau des sciences & des arts, ils ont osé la comparer aux Athlantides & au jardin des Hespérides. Toutes les nations jalouses d'ennoblir leur origine, ont eu la même prétention. Le Tartare, le Suédois, le Juif, le Syrien, le Persan, les peuples de la Mésopotamie, de la Chaldée & de l'Arménie, ont cru que le plus sûr moyen d'établir leur prééminence étoit d'accréditer cete tradition fabuleuse.

Burnet le place sous le pole Arctique, & il abuse des loix de la physique pour prêter aux plages septentrionales les ornements & les beautés qui ne conviennent qu'à ces plaines fortunées qu'embellit un éternel printemps, où la Nature est toujours jeune & parée. „ Avant le déluge, „ dit-il, la terre étoit d'une égalité parfaite, „ faite,

» faite , sans mers , sans montagnes & sans
» abymes. L'écliptique se rencontroit sous
» le plan de l'Equateur , & l'axe de la terre
» étoit parallele à l'axe du soleil. Il n'y
» avoit ni pluie ni vents orageux , les jours
» étoient égaux aux nuits ; & à peu de
» changement près , la même saison duroit
» toute l'année : l'alternative du froid &
» du chaud ; du sec & de l'humide , de
» la pesanteur & de la légéreté ne causoit
» aucune maladie , & la Nature chaude
» encore & dans sa premiere vigueur trou-
» voit en elle même des ressources pour
» réparer ses forces & se renouveler. Les
» fleuves couloient des poles , & alloient
» se perdre dans les sables brûlants de la
» zône torride. Alors les deux extrémités
» de la terre en étoient les parties les plus
» agréables , & le milieu comme un mur
» de feu étoit une barriere qui s'opposoit
» au passage de l'une à l'autre.

Les Orientaux donnoient le nom de Pa-
radis à tous les lieux embellis par la na-
ture. La pleine de Damas , Obolla en Irak
Sheb-Bavan dans la Perse proprement dite,
la vallée de Samarcande , & plusieurs en-
droits ornés de jardins agréables , ont été
honorés du nom de Paradis , à cause de
la beauté du climat & de l'excellence de
leurs productions.

Les Arabes comptent plusieurs Paradis ,

dont le plus délicieux est Iram ou Aram dans l'Arabie heureuse. Ils en ont un dans le Curdistan. C'est dans ce lieu enchanté que résidoit le fameux chef des Almaliens connu sous le nom du Prince de la montagne, ou des Assassins. La peinture voluptueuse des plaisirs de cette contrée, dont le Souverain pouvoit étendre ou limiter la jouissance & la durée, inspiroit à ses sujets un zele fanatique qui les précipitoit dans les plus grands périls, dans l'espoir de participer à ses faveurs.

Les Païens avoient une idée confuse du Paradis terrestre, qu'ils ont célébré sous le nom de jardin des Hespérides & des Isles fortunées. Les Mahométans le placent hors de notre globe dans le septieme ciel. Tant d'opinions différentes en attestent la réalité, & l'inutilité de nos recherches. Quand on parle de temps si reculés, on ne peut dire que des choses difficiles à prouver.

Le silence des Livres saints sur la beauté de ce lieu a laissé un vaste champ à l'imagination des Interpretes qui en ont fait un tableau de fantaisie, où le vraisemblable est substitué à la vérité. Il faut convenir qu'on ne peut s'en former une idée trop magnifique, puisqu'il étoit destiné à être la demeure de l'homme innocent, objet des complaisances de son Auteur.

La jouissance précédoit les desirs , la santé étoit le bien du corps , & la paix le trésor de l'ame. Les loix simples comme les mœurs trouvoient une obéissance sans effort. Le travail étoit une occupation sans fatigue , un rempart contre l'ennui , supplice de ces hommes qui sont assez malheureux pour n'avoir jamais éprouvé de besoins. La félicité consistoit plutôt dans la privation de la douleur que dans le sentiment des plaisirs. Le corps subordonné à l'ame , en recevoit des leçons de frugalité. Cette souveraine étoit sans cesse attentive à modérer ses desirs , & même à les réprimer.

Quand Dieu eut rendu le premier homme possesseur de tant de trésors , il ne voulut point l'abandonner aux langueurs d'une insipide indolence. Ce fut pour prévenir les désordres de l'oisiveté qu'il lui ordonna de cultiver cette terre chérie , & d'en être le gardien fidele. Le travail qu'il lui impose , est un moyen de perpétuer ses plaisirs ; le bonheur est attaché à la jouissance d'un bien cultivé par nos mains. C'étoit encore lui donner un préservatif contre l'effain des vices qui triomphent aisément de l'homme accablé du poids de son inutilité. Cette garde qu'il lui confie est une leçon de vigilance contre l'orgueil qui , plein d'une confiance présomptueuse

perd souvent ce qu'il croit pouvoir conser-
ver sans soins.

Au milieu de cette variété d'arbres qui embellissoient le Paradis de la terre, il y en avoit deux uniques dans leur espèce dont l'un donnoit la vie & l'autre donnoit la mort. Le premier étoit ainsi nommé, parce que ces fruits avoient la vertu vivifiante de conserver les forces de l'homme destiné à jouir du privilège de l'immortalité. L'autre étoit ainsi appelé, parce qu'il devoit être la source de la dégradation d'Adam & de sa postérité, & rendre coupable un pere qui ne devoit mettre au monde que des enfants de colere.

Adam possesseur sans inquiétude de tous les biens, instruit par les sensations, pouvoit conserver son immortalité en choisissant les aliments qui en étoient le principe, & en respectant la défense qui lui fut faite de toucher à l'arbre de mort. Dieu pour prix de tant de bienfaits, n'exigeoit qu'une obéissance facile. L'exercice de la liberté qu'il lui laissoit, étoit un moyen de les mériter & de les transmettre à ses descendants. Enfin cette défense étoit une légère épreuve de sa vertu.

Eve nouvellement placée dans le jardin terrestre, se croyoit dans un lieu privilégié dont aucun ennemi n'osoit approcher. Une fausse sécurité prépara sa chute. Une

curiosité qu'elle crut innocente lui fit jeter des yeux sur l'arbre de mort, dont les fruits lui étoient défendus. Tandis qu'elle s'occupoit à en contempler les beautés, un serpent dont un Ange déchu dirigeoit les organes, & qui vouloit rendre l'homme aussi coupable & aussi malheureux que lui, fut l'agent que l'esprit des ténèbres choisit pour exécuter son criminel dessein. Cet animal rusé se plaça sur l'arbre d'où il interrogea Eve. » Est-il » vrai, lui dit-il, que Dieu vous ait in- » terdit l'usage des fruits qui naissent dans » le lieu que vous habitez? Si cette défen- » se est réelle, je vous trouve fort à plain- » dre : le spectacle d'un bien dont on ne » peut jouir est un supplice réel.

Eve fut d'abord surprise de la nouveauté d'entendre un serpent lui parler; mais bien-tôt rassurée par le sentiment de compassion qui l'intéressoit à sa destinée, elle s'approche pour examiner ce prodige, & comme elle n'avoit aucun motif de soupçonner que c'étoit le ministre caché d'un ennemi qu'elle ne pouvoit connoître, elle lui répondit; tous les fruits nous sont abandonnés: un seul nous est défendu, & nous n'y pouvons toucher sans nous soumettre à la nécessité fatale de mourir. Le tentateur lui repliqua; » je vous plains » d'être ainsi les victimes de votre erreur.

» Cette défense ne vous a été faite que
 » pour vous tenir dans un éternel abaif-
 » sement & dans une dépendance humilian-
 » te. Aussi tôt que vous aurez mangé du
 » fruit de cet arbre, vos yeux seront frap-
 » pés d'une clarté nouvelle, & vous au-
 » rez comme Dieu la connoissance du
 » bien & du mal.

Ève séduite par l'éclat de ces magnifi-
 ques promesses, cueillit & mangea le fruit
 de sa désobéissance, qu'elle trouva aussi
 délicieux au goût qu'agréable à la vue.
 L'ouvrage du tentateur eût été imparfait
 s'il n'eût triomphé que de la foiblesse d'un
 sexe fragile: l'homme lui restoit à vain-
 cre. L'idée qu'il avoit de ses forces ne lui
 permettoit pas d'en espérer une victoire
 facile. Il crut ne pouvoir mieux assurer le
 succès de ses desseins qu'en s'associant pour
 complice une femme aimable & tendre-
 ment aimée, qui tirant son origine de son
 époux, avoit bien des issues pour rentrer
 dans son cœur.

Adam n'avoit aucun motif de se défier
 de la tendresse d'une épouse qu'il venoit
 de recevoir de la main de son Dieu: Adam
 se laissa vaincre par les prières & les ca-
 resses; & séduit plutôt par l'exemple que
 par les raisons, il renonce à la noblesse de
 ses titres, & se dépouille de l'honneur du
 commandement pour descendre dans la

plus avilissante soumission. Celui qui n'avoit éprouvé que les bontés de son Créateur, ne peut se faire une image de ses vengeances; celui qui venoit d'éprouver que Dieu avoit tiré les êtres du néant, ose se montrer rebelle à ses ordres pour complaire à une femme qui n'avoit d'autre force que le don de plaire, exemple mémorable à proposer à ces hommes lâchement complaisants qui craignant d'être les tyrans de leur femmes, en font les esclaves & souvent les complices.

Après cette prévarication leurs yeux s'ouvrirent & ils reconnurent qu'ils n'étoient plus que l'image défigurée de ce qu'ils avoient été. L'attrait du crime leur en avoit déguisé la difformité; mais après qu'il fut accompli, leur ame confuse sentit le besoin d'un voile pour cacher leur faute. Ils rougirent de se voir nus, & leur premier soin fut d'entrelacer des feuilles pour se couvrir. Dès ce moment ils redouterent la vue d'un maître offensé, dont la présence avoit fait jusqu'alors la plénitude de leur joie; ce fut dans l'espoir de prévenir son anathème qu'ils s'enfoncerent dans l'ombre la plus épaisse d'un bois. Mais Dieu témoin invincible de toutes choses, les appelle, & après avoir arraché l'aveu de leur prévarication, il prononça ce jugement terri-

ble & irréfragable contre la femme : » Vous
 » serez mere ; mais le dégoût de votre
 » grossesse & les douleurs de l'enfantement
 » vous feront acheter bien cher le plaisir
 » de la fécondité. Je vous avois formée
 » pour être la compagne de l'homme ; il
 » sera votre maître : tout votre mérite
 » consistera dans votre docilité à ses ordres.

L'arrêt prononcé contre l'homme le dégrada de la noblesse de son premier état. La terre autrefois prodigue de ses dons , fut frappée de stérilité , & son sein avare ne produisit plus qu'après avoir été arrosé de la sueur de son premier Monarque , qui vit croître les ronces & les épines dans les lieux où les fleurs naissoient sous ses pas , où les fruits tomboient dans ses mains. Pour comble d'infortune , il se vit déchu de son immortalité & condamné à mourir. Telle est l'histoire de la chute de l'homme rapportée par Moyse. Il est intéressant de connoître les opinions des interpretes sur ce terrible événement.

Des Philosophes superbes sont scandalisés qu'une faute aussi légère ait été punie par une peine aussi grave. S'ils avoient été consultés , ils auroient proposé à l'obéissance un objet plus intéressant ; mais on peut leur demander quel crime méritoit une punition plus sévère , qu'une rébellion contre la Majesté infinie , qu'un

orgueil qui vouloit secouer le joug de toute dépendance ? Ce n'est point dans le meilleur & l'excellent que consiste la perfection ; c'est dans la docilité & l'obéissance aux ordres de celui qui a droit de commander. Adam innocent ne pouvoit violer aucun précepte de morale : il n'étoit soumis qu'à la loi d'aimer son Auteur. Or, cet amour ne pouvoit se manifester au dehors que par l'obéissance ; il lui falloit donc un objet extérieur, dont on lui eut ordonné l'abstinence. Plus l'exécution de la chose défendue étoit facile, plus la bonté de Dieu étoit grande, & plus le châtiment dut être rigoureux contre le prévaricateur qui se rendit le meurtrier de sa postérité enveloppée dans son crime. °

Je vais maintenant exposer ce que les anciens ont pensé sur le serpent, ce que l'on oppose au récit de Moïse, & ce que l'on répond.

Le serpent tentateur a donné naissance à beaucoup de superstitions ; il s'est glissé dans presque toutes les cérémonies religieuses du Paganisme. La fable du serpent Python, percé de fleches par Apollon, pouvoit bien être l'emblème de la peine infligée au meurtrier des hommes. Les Egyptiens représentoient l'univers sous la figure d'un cercle, au milieu duquel

étoit un serpent. Il paroît qu'ils furent les premiers adorateurs du serpent d'airain, dont le culte s'étendit chez les peuples voisins. L'emblème sous lequel les Phéniciens représentoient l'univers étoit un serpent plié en rond, qui mangeoit sa propre queue. Ce symbole désignoit que l'homme naît & meurt dans le même instant, & qu'il a dans lui-même un principe de vie & de mort. Enfin cet animal a étendu & perpétué son triomphe & ses conquêtes jusques dans les sables de l'Afrique. L'Américain même dans ses déserts lui a decerné un culte qui doit nous rappeler qu'il étoit destiné à dégrader l'espece humaine. On pourroit enfanter des volumes sur cet ennemi odieux, qui seul a plus fait de conquêtes que tous les plus fameux héros. Les anciens Arabes croyoient que les Anges déchus avoient été transformés en serpents.

L'idée que le récit de Moïse nous laisse du serpent, semble sortir de l'ordre des choses. Des hommes respectables par leurs lumieres & par la pureté de leur foi, y ont apperçu tant d'obscurité qu'ils ont substitué l'allégorie à l'histoire. L'exemple des Théologiens profanes qui enveloppoient sous des symboles leurs dogmes & leurs mysteres, avoit introduit chez nos peres ce dangereux abus. Cette témérité défigure le texte sacré, intro-

Qu'il des opinions arbitraires, & livre aux prestiges de l'imagination les vérités les plus respectables. Origene & Philon n'ont pu se prêter à l'idée d'un serpent, qui avoit le don de la parole & l'éloquence de séduire.

1°. Ils on dit : si le serpent étoit muet de sa nature, Eve en l'entendant parler, n'auroit-elle pas dû reculer d'effroi, au lieu de lier conversation avec lui ? Joseph & les anciens Juifs répondent qu'avant la séduction cet animal avoit le don de la parole, & qu'il conversoit familièrement avec les hommes. Cette assertion qui leve la difficulté, est une preuve de leur crédulité plutôt que de leur critique. Les Chrétiens enseignent qu'il n'a pas toujours rampé, & que dans son origine, il marchoit sur quatre pieds & avoit la tête levée. Suivant ce système appuyé sur des traditions respectables par leur antiquité, Eve ne dut point être étonnée en l'entendant parler.

Le sçavant Abravanel leve la difficulté, en supposant qu'Eve ayant souvent apperçu le serpent s'élançant sur l'arbre pour en manger le fruit, avoit conjecturé que bien loin d'être mortel, il devoit être agréable au goût, & élever aux plus sublimes connoissances, & qu'entraînée par l'exemple, elle en avoit mangé ; mais il retran-

che de sa propre autorité la conversation dont Moÿse donne le détail.

Le sentiment le plus répandu & le plus conforme aux lumières naturelles, est que le serpent n'étoit autre que le Démon qui est souvent désigné par le nom de cet animal dans l'Écriture : quelle que soit la simplicité du récit de Moÿse, qui ne nous annonce pas le discours du serpent comme un trait miraculeux, l'événement n'en est pas moins réel, & Moÿse s'est contenté de nous l'apprendre sans faire d'autres réflexions.

2°. On peut objecter : si l'immortalité de l'homme étoit attachée à l'arbre de vie, comment ce seul arbre auroit-il suffi à la postérité d'Adam, dispersée sur la surface du globe ? Comment l'arbre de la science du bien & du mal, un tronc brut & muet pouvoit-il éclairer l'esprit, inspirer le sentiment de la honte & de la pudeur, égaler l'homme à Dieu dans le discernement du bien & du mal ? Comment pouvoit-il renfermer le germe de l'immortalité ?

Ces objections sont frivoles & puérielles : l'arbre de vie auroit été multiplié partout où l'espèce humaine eût été répandue : quand par leur nature l'arbre de vie, & celui de la science du bien & du mal n'auroient pas pu produire l'un l'im-

talité, & l'autre la connoissance du bien & du mal ; Dieu pouvoit leur attribuer ces deux propriétés par un acte de sa volonté.

Il s'est trouvé des Interpretes assez extravagants pour soupçonner que le fruit défendu étoit l'acte de la génération, sous prétexte sans doute qu'il y a une relation entre le crime & le châtement. La femme condamnée à enfanter avec douleur, laisse entrevoir que la partie punie fut la partie peccante : Saint Augustin explique la nudité par un desir déréglé des plaisirs charnels.

Une suite bien suprenante de cette prévarication est cette honte de notre nudité qui nous a été transmise. Le sentiment de la pudeur inconnu aux autres animaux est particulier à l'homme, qui cache avec soin ce qui perpétue son espèce, & qui se pare avec une orgueilleuse complaisance de glaives éguisés pour la détruire, qui cherche la clarté du jour pour livrer des batailles, & l'obscurité de la nuit pour se reproduire. Les fastes du monde consacrent les noms de ceux qui ravagent la terre, tandis que ceux qui travaillent à la repeupler, tombent dans l'oubli. A peine connoît-on l'époux de Niobe, & tout retentit du nom d'Alexandre. L'ordre de croître & de mul-

tiplier s'exécute sans gloire ; il ne trouve sa récompense que dans le plaisir.

Dans l'état d'innocence où il n'y avoit qu'un homme & une femme, la nudité ne devoit point exciter un sentiment de honte. Le ciel servoit de couverture aux innocentes caresses des deux chastes époux. Ils ne pouvoient cacher leurs plaisirs à leur Auteur, juge & témoin de tout ce qui est, & de tout ce qui se fait à la lumière & dans les ténèbres.

Adam déchu de son immortalité, perdit son bonheur en perdant son innocence. Banni d'un lieu dont la fécondité remplissoit tous ses desirs, chassé du sanctuaire qu'il avoit profané, exilé sur la terre & courbé vers elle, il reconnut qu'il étoit sorti de son sein & qu'il y devoit rentrer. Le possesseur de tant de trésors n'eut plus que le sentiment de son indigence : la terre indocile & rebelle exigea son travail pour prix du nécessaire qu'elle lui fournit, & ingénieuse à multiplier les peines, elle ne se borna pas à se montrer avare, elle se couvrit encore d'herbes empoisonnées & de plantes stériles qui croissent sans culture, pour lui imposer l'obligation de les arracher. Le nuisible & le superflu parurent avec un luxe fastueux, le nécessaire demanda des soins & de la sueur pour se produire.

Plusieurs Ecrivains mystiques ont été persuadés que si l'homme fût resté innocent, l'ouvrage de la génération n'eût point été dépendant de l'union des deux sexes. Ils ont imaginé un autre moyen de fécondité, dont ils n'ont point révélé le secret. On ne se plaint pas de leur discrétion, on paroît content de celui qu'on possède. Les partisans outrés du célibat ont adopté cette opinion. Ils n'ont vu qu'un plaisir impur & brutal dans cette action naturelle à tous les êtres : Paracelse plus audacieux, assure sans autorité que l'appareil nécessaire à la génération n'étoit que des excrescences produites après coup.

Rien n'est plus insensé que de supposer que la voie actuelle de la fécondité étoit attachée à la prévarication du premier homme. C'est supprimer toute distinction entre les deux sexes avant leur chute, c'est rendre inutile le précepte de croître & de multiplier ; c'est oublier la bénédiction répandue sur cet acte au moment de la création. Saint Augustin a combattu cette erreur avec des armes victorieuses ; mais il pense qu'avant sa chute l'homme moins asservi à ses sens, auroit travaillé à se reproduire plutôt par prudence & par un simple penchant, que par un sentiment de volupté.

La prévarication d'Adam causa de grands changements dans la constitution & dans le tempérament du corps. Il est facile de les expliquer par la qualité des fruits qui dégénérent de leur excellence, & par la malignité de l'air qui reçut un mélange de vapeurs viciées & corrompues.

Tous les Philosophes païens paroissent avoir été persuadés que notre globe avoit éprouvé de grandes révolutions depuis son origine. Les poètes ont accredité leurs opinions en les couvrant du voile agréable des fables. Homere, Virgile & généralement tous les poètes ont chanté le monde naissant sous le nom d'âge d'or, du siecle de Saturne, & des champs Elisées. Leurs descriptions ingénieuses sont des vestiges d'une vérité défigurée par l'outrage du temps.

Adam fugitif & proscriit erra sur le globe dont il n'étoit plus que le monarque dégradé. On a entassé l'érudition pour déterminer le lieu qu'il choisit dans sa disgrâce. Quelques-uns disent qu'il alla pleurer sa faute sur une montagne de l'isle de Ceilon, appelée encore aujourd'hui le Pic d'Adam: les Rabbins aussi décisifs qu'ignorants, assurent qu'il vécut trente ans séparé d'Eve, & qu'époux infidele il eut commerce avec une femme

nommée Lilith, formée comme lui de la terre, & ce fut de cette union que naquirent les démons, c'est-à-dire, des hommes impies & méchants. Eve, disent-ils, se consola de l'infidélité de son volage époux en s'abandonnant aux caresses des Anges apostats. Les Mahométans assurent que c'étoit près de Jodath en Arabie. L'exemple de vengeance donné par Eve, a fait de funestes ravages. Rien n'est plus contagieux qu'un mal dont le germe est déjà dans le cœur. Enfin après une séparation de deux cents ans, Adam pour prix de son repentir, reçut la visite de l'Ange Gabriël, qui le conduisit vers Eve. Les deux époux coupables de la même infidélité, ne durent point éclater en reproches. Ils se retirèrent dans l'île de Ceilon, où ils recommencerent à peupler le monde; mais ce sont des fables inventées à plaisir par ces Rabbins.

Je n'entreprendrai point de déterminer le lieu qui servit de retraite à Adam exilé. Il est à présumer que les douceurs dont il avoit joui dans son premier séjour, ne lui permirent pas de s'en éloigner. Ce fut dans le premier moment, qui suivit son expulsion, qu'il consumma son mariage.

Caïn fut le premier fruit de leur union dans la première année du monde, &

Abel (a) naquit la seconde. Les Arabes pensent que la naissance de Caïn (b) avoit été précédée de celle d'un autre fils, dont ils racontent bien des fables. Les Rabbins ont imaginé que Caïn & Abel étoient géméaux ; mais que le premier étoit fils de Sammaël ou du démon, & l'autre véritablement fils d'Adam.

Ces deux freres nés avec des inclinations opposées, furent destinés dès leur enfance à des occupations différentes. L'aîné fut consacré à l'Agriculture, & l'autre à la conduite des troupeaux.

Il est vraisemblable qu'ils vécurent long-temps sans se marier, puisque les Annales sacrées qui nous parlent souvent de la postérité de Caïn coupable, ne disent rien des enfants de Caïn innocent. L'opposition de caractère mit bien-tôt la division entre les deux freres : ils avoient été élevés dans la religieuse habitude de faire à Dieu l'offrande d'une partie des biens qu'ils avoient reçus de lui. Un jour Caïn offrit le fruit de sa moisson. Abel présenta les premiers nés de ses troupeaux, & la graisse des victimes. Leur sacrifice

(a) Abel signifie *vanité*, & non pas *affliction*, comme Eusebe & Josephé l'assurent.

(b) Caïn qu'on dérive du Verbe Kana, *acquérir*, signifie *possession*, *acquisition*.

eut une destinée bien différente. Celui d'Abel fut agréable, & celui de Caïn fut rejeté. La fécondité se répandit sur les troupeaux de l'un, & les campagnes de l'autre furent frappées de stérilité.

Moyse ne dit point par quels signes Dieu manifesta qu'il agréoit l'offrande d'Abel. On croit que le feu du ciel la consuma sans toucher à celle de Caïn. C'est le signe d'approbation que Dieu a donné en plusieurs occasions. Les Prêtres du paganisme, pour en imposer au peuple, feignoient quelquefois qu'un feu descendu du ciel avoit consumé les victimes; & alors on se retiroit convaincu que le sacrifice avoit été agréable aux Dieux.

La différence que Dieu mit entre les deux offrandes, avoit pour principe l'indifférence ingrate de l'un, & la piété reconnoissante de l'autre. Caïn confus de sa disgrâce, ne vit plus qu'un ennemi dans un frere favorisé de Dieu. Le spectacle d'un innocent heureux est le plus grand tourment du méchant infortuné. Il conçut des sentiments de vengeance contre son frere, qui ne lui étoit odieux que parce qu'il étoit plus juste que lui. Dieu, en voulut prévenir les effets; ses remontrances affectueuses ne firent qu'aigrir davantage son cœur déjà ulcéré. Il vit en vain ses projets dévoilés. Une confiance

téméraire dans la bonté d'un Dieu qui l'avoit comblé de bienfaits, lui fit espérer l'impunité. Il invite son frere à aller se promener avec lui dans les champs. Abel étoit trop pur pour connoître la défiance. Il le suit, & tandis qu'il cherche à dissiper les chagrins que sa tendresse partage, il se sent frappé d'une main qui le fait expirer sous ses coups. Triste présage des crimes que les passions devoient multiplier dans le monde.

On croit voir encore aujourd'hui le lieu où Abel fut tué. On prétend que ce fratricide fut commis au pied d'une colline près de Damas. Adam & Eve séparés l'un de l'autre, pleurerent pendant cent ans la mort d'un fils digne de toute leur tendresse. L'on dit que ce fut dans une vallée d'Hebron, appelée depuis la vallée des pleurs : les habitans de Ceilon assurent que le lac salé qu'on trouve sur la montagne de Colombo, fut formé des larmes répandues par Eve.

Caïn souillé d'un fratricide fut maudit sur la terre, & après l'avoir arrosée du sang de son frere, il fut condamné à l'arroser de sa sueur, & à mener une vie errante & vagabonde. Fugitif & banni de la présence de son Dieu, de ses parents & de ses amis, suivi de ses seuls remords, il craignoit de trouver des ennemis dans

toys les hommes nés & à naître dans les lieux où il porteroit ses pas. Dieu qui vouloit prévenir son désespoir & lui laisser le temps d'expié son crime ; lui imprima un signe pour empêcher les hommes d'attenter à ses jours.

Ceux qui veulent nous apprendre ce qu'ils ne peuvent sçavoir , ont hazardé des opinions de fantaisie sur ce caractère qui le mettoit hors d'insulte. Les uns disent que c'étoit un courage héroïque qui l'élevoit au-dessus de la crainte & des périls , d'autres lui mettent une couronne sur le front qui faisoit craindre de l'approcher. Quelques uns pensent que c'étoit une lepre qui couvroit tout son visage.

Ce fut ainsi que Caïn se déroband aux regards de son pere affligé , & que s'éloignant d'une terre qui lui reprochoit son crime , fut chercher un asyle dans un pays situé à l'Orient d'Eden. Quelques Interpretes pensent que ce fut dans la Susiane , pays agréable & fertile ; mais les beautés de cette contrée ne paroissent point convenir à un coupable qui dans son exil devoit trouver la terre ingrate & stérile. D'autres croient que ce fut dans l'Arabie déserte. Une sœur, fille d'Adam , qui l'avoit suivi dans son exil , mit au monde le premier de ses enfants nommé Hénoch.

Une premiere faute est la semence de plusieurs autres. La punition infligée à Caïn l'endurcit dans le crime, & son cœur déjà flétri fut infecté de tous les vices. Sans frein dans ses desirs, sans pudeur & sans délicatesse dans les moyens, il corrompit cette premiere simplicité qui jusqu'alors avoit embelli les mœurs. Ce fut lui qui inventa les poids & les mesures, qui mit des bornes aux possessions, & ce premier partage rompit le lien sacré qui unissoit tous les hommes. Il bâtit la ville d'Hénochia, ainsi appelée du nom de son fils. Ce fut là qu'il renferma le fruit de ses brigandages & de ses larcins, & pour s'en assurer la possession il y rassembla tous ceux qui y étoient aussi méchants que lui.

Ses descendants formés sur son modele, furent les inventeurs de plusieurs beaux arts. Moyse nous dit peu de chose de Caïn & de sa postérité. Il se borne à nous apprendre qu'Hénoch son fils fut pere d'Irad, Irad le fut de Maviaël, Maviaël de Mathusaël, Mathusaël de Lamech: une tradition adoptée par plusieurs Chrétiens, au temps de Saint Jérôme, assure que Caïn fut tué accidentellement d'un coup de fleche par Lamech. Les uns placent cet événement à la sept cents trentieme année de son âge; d'autres disent qu'il

à vécu ~~luis~~ cents ans. Quelques - uns firent sa mort à la cent trente-unieme année du monde. Les uns disent qu'il fut écrasé sous les ruines d'une maison, d'autres assurent qu'il se tua lui-même : Paul de Burgos le fait périr dans le déluge.

L'Historien sacré nous apprend que Lamech épousa deux femmes ; il eut de la première un fils nommé Jabel, qui trouva l'art de faire des tentes & de nourrir des troupeaux, c'est-à-dire, de passer d'un pays dans un autre pour y trouver des pâturages, comme font aujourd'hui les Arabes, les Tartares & tous les peuples chasseurs & pasteurs. Jubal eut un frere nommé Jubel, qui inventa plusieurs instruments de musique.

L'autre femme de Lamech lui donna un fils & une fille : le fils nommé Tubalcain découvrit le secret de fondre & de façonner les métaux. Son adresse à fabriquer des armes, a donné occasion à Joseph de le représenter comme un grand guerrier. La conformité du nom a fait soupçonner que c'étoit le Vulcain du paganisme, & que Jubal étoit leur Apollon. La fille se nommoit Noëma, & on lui attribue l'invention de coudre & de travailler la laine & la soie. Quelques-uns imaginent que c'est la Venus ou la Minerve du Paganisme. Lamech est

le premier Polygame dont l'Écriture fasse mention. Joseph fait monter à cent soixante & dix-sept le nombre des enfants qu'il eut de ses deux femmes.

L'histoire de ce Patriarche n'offre pas des traits bien intéressants. On ne le connoît que par sa polygamie & par le meurtre d'un jeune homme & d'un vieillard, qui remplirent sa vie d'amertume. Les assassinats, l'impureté, les sales débauches sont les seuls traits qui caractérisent cette race criminelle. Son histoire n'est que la liste de ses vices & de ses crimes ; mais au milieu de ce débordement universel, le dépôt des vérités primitives fut conservé. La création étoit trop récente pour que tous les vestiges en fussent effacés. L'homme assoupi dans les voluptés, se souvint à peine qu'il y avoit un Dieu vengeur du crime & rémunérateur des vertus. La loi naturelle gravée dans tous les cœurs, & si facile à remplir, ne trouva que des transgresseurs. Adorer le Créateur dont on avoit reçu tant de bienfaits & dont on en attendoit de nouveaux, aimer ses semblables qui étoient obligés à avoir du retour, étoient des obligations qui n'avoient rien de pénible.

Les familles restées fideles furent honorées du titre d'enfants de Dieu ; les familles impies abandonnées à l'ivresse & à la servitude

fervitude de leurs sens , furent désignées par le nom flétrissant d'enfants des hommes ; mais de cette tige infectée dans sa racine , on vit sortir un rameau que respecta la contagion.

Adam & Eve depuis la naissance de Caïn, d'Abel & de deux filles , furent plus occupés à pleurer leur faute , qu'à augmenter leur postérité. La mort du plus vertueux de leurs fils leur faisoit craindre de mettre au monde des enfants aussi coupables que Caïn. Dieu touché de leur douleur , leur accorda un fils qu'Eve nomma Seth , c'est-à-dire *destiné* , parce que c'étoit lui qui devoit perpétuer les fides adorateurs du nom de Dieu , & ranimer la foi prête à s'éteindre. Le droit d'aînesse dont Caïn étoit déchu par son crime , fut déféré à Seth , qui transmet à sa postérité son innocence & sa piété. Il eut un fils nommé Enos , qui dépositaire de la foi de son pere , régla le culte public & les cérémonies religieuses : quelques Juifs le regardent au contraire comme le premier auteur de l'idolâtrie , parce qu'il fut le premier disent-ils , qui introduisit les statues & les images pour être les symboles de la Divinité. Ils lui donnent un fils nommé Sabi dont ils prétendent que la secte des Sabéens a tiré son nom. Les partisans de cette secte don-

nent le nom de Seth au livre qui contient les préceptes de leur morale & de leur religion, & même ils comptent le patriarche Enoch au nombre de ceux qui ont professé le sabéisme.

Adam pere d'une nombreuse postérité mourut âgé de neuf cents trente ans. Des spéculatifs ont osé marquer le jour & l'instans de sa mort : ils ont désigné jusqu'à l'endroit où il fut enterré. Les uns disent que ce fut dans la vallée d'Hébron, au lieu même qu'Abraham acheta dans la fuite pour en faire son sépulcre & celui de sa famille ; d'autres assurent que ce fut sur le mont Calvaire. Cette opinion est trop favorable aux allégories & aux allusions pour n'avoir pas de nombreux partisans.

Moyse ne dit rien de la mort d'Eve. Le théologien Salden prétend sçavoir qu'elle survécut de dix ans à son époux. Son fils Seth mort à l'âge de neuf cents douze ans, laissa un fils nommé Enos, qui dans un siècle déjà dépravé fut l'héritier de ses vertus. Celui ci fut pere de Caïnan, qui eut pour fils Mahaléel pere de Jared. Nous ne connoissons les trois premiers descendants de Jared que par leurs noms. Les annales sacrées n'entrent dans aucun détail sur leur vie. Les écrivains orientaux ont beaucoup exalté leur

innocence & leur piété, & sur-tout leur précaution à fuir tout commerce avec la race impure des Cainites.

Hénoch fils de Jaredh & pere de Mathusala, eut un grand nombre de fils & de filles, pendant le cours de trois cents soixante-quinze ans; ce fut à cet âge qu'il quitta le séjour de la terre sans passer par l'épreuve de la mort. Il fut enlevé dans le ciel pour le récompenser de sa pureté, & de sa vertu toujours constante au milieu des ravages de la contagion. Les Docteurs Juifs imaginent qu'il fut transporté dans le Paradis terrestre, & qu'il n'en doit sortir que pour venir avec Elie, combattre l'Antechrist & ses sacrilèges adhérents. Ils lui attribuent encore, ainsi que les Mahométans, de grandes connoissances dans les mathématiques, l'invention des lettres & la distinction des signes célestes. Quelques Ecrivains le font inventeur de l'astronomie, & conjecturent que c'est le premier Hermès des Egyptiens & qu'après avoir bâti les merveilleuses pyramides, il y fit graver les instrumens qui servoient aux arts & aux sciences; précaution d'autant plus nécessaire que les ravages que devoit causer le déluge n'en auroient laissé aucun vestige. D'autres reconnoissent à ses traits le fameux Atlas que les Grecs regardent comme le

premier Astronome. On a débité que les Ethiopiens conservent un de ses ouvrages écrit en leur langue , où sont contenus de merveilleux secrets & de précieuses découvertes. Des sçavants trop crédules ont fait d'inutiles recherches pour découvrir cet antique monument.

Mathufala fils d'Hénoch devint à l'âge de quatre vingt-sept ans pere de Lamech. Il vécut jusqu'à l'âge de neuf cent soixante-neuf ans : c'est celui de tous les hommes dont la vie a été la plus longue. Son fils Lamech fut pere de Noé , qui signifie *soulagement* , parce qu'il devoit s'attacher à l'agriculture , & à soulager sa famille qui subsistoit avec peine dans une terre frappée de malédiction.

La race de Seth ne fut pas aussi constante dans le bien que la race de Caïn fut opiniâtre dans le mal. La présence d'Adam & des Patriarches avoit mis un frein à la licence. Comme il n'y avoit aucun commerce entre les deux peuples , les vices ne furent point contagieux ; mais après leur mort , les deux races franchirent les bornes qui séparoient leurs demeures. La curiosité de connoître des hommes descendus d'un même pere , rapprocha le peuple fidele du peuple impie. Seth & ses enfants s'étoient retirés sur la montagne où Adam avoit été enterré.

Toujours occupés & jamais oisifs, ils ne suspendoient le travail imposé aux hommes que pour louer Dieu & chanter ses bienfaits. Les arbres leur fournissoient assez de fruits pour se nourrir. La frugalité entretenoit leur vigueur. L'égalité assuroit la paix & bannissoit l'envie, & comme il n'avoit point de partage, il ne pouvoit s'y trouver de mécontents. Ils montoient chaque jour au sommet de la montagne pour témoigner leur reconnoissance envers Dieu, & pour y révéler le tombeau du pere commun de tous les hommes. Joseph rapporte qu'ils persévérèrent dans la foi & dans l'amour de leur devoir jusqu'à la septieme génération.

Les enfants de Caïn, ingénieux dans la recherche des voluptés, menoient une vie bien différente; ils ne se couchoient & ne se réveilloient qu'au bruit des concerts. Les arts enfantés dans le sein des plaisirs, fournissoient des aliments à leurs passions. Ils bâtissoient des villes où le luxe introduisoit les vices, & multiplioit les besoins; enfin plus occupés de jouir des trésors de la terre que d'en adorer l'Auteur, il ne leur restoit pas assez de vertu pour éprouver des remords.

Les Ecrivains orientaux ont prétendu nous apprendre l'origine de la corruption des enfants de Dieu. Ils nous disent

que cent jeunes gens de la race de Seth attirés par le chants d'allegresse & par le bruit mélodieux des concerts des Cainites , succomberent à la tentation de se familiariser avec eux pour partager leurs plaisirs. Ils s'avancent , & rencontrent des femmes toutes nues , d'une beauté ravissante. Les graces leur étoient naturelles , & l'art de séduire leur étoit devenu familier. Les enfants de Seth éblouis de tant d'attraits , éprouverent bientôt cette ivresse ignorée dans la jouissance d'un amour chaste & conjugal. Ils font entrer dans leur lit des femmes qui le soulent par leur excès ; ce seroit allarmer la pudeur que d'offrir ici le tableau obscene qu'on a tracé de la lubricité des femmes Cainites. Ce fut , continuent ces Ecrivains , par ce commerce d'abominations que les enfants de Dieu devinrent aussi corrompus que les enfants des hommes. En vain ils voulurent regagner leur montagne , les pierres changées en feux dévorants en interdisoient l'entrée.

La naissance d'un grand nombre de géants fut le fruit ou plutôt le châtement de cette union criminelle. Ces géants monstrueux par leur taille & par le débordement de leurs mœurs , abusèrent de leur force pour opprimer le foible & pour le rendre complice des abominations dont

ils donnoient l'exemple. Jofephe & plusieurs Ecrivains nous racontent que ce nom leur avoit été donné à cause de la grandeur de leur crime ; mais l'histoire sacrée & profane, l'ancienne & la moderne, atteste qu'il y a eu des hommes d'une taille gigantesque, & que ce phénomène ordinaire dans l'enfance du monde, n'est devenu rare qu'après le déluge.

La patience d'un Dieu toujours lent à punir, & toujours terrible dans ses vengeances, ne put supporter tant d'excès ; mais avant de faire éclater les châtimens, il voulut laisser un temps au repentir. Il y avoit sur la terre un homme que la contagion générale n'avoit point infecté. Ce juste étoit Noé qui avoit marché constamment dans les voies du Seigneur ; il avoit choisi une femme chaste & vertueuse qui mit successivement au monde Sem, Cham & Japhet.

Dieu en lui annonçant qu'il étoit résolu d'enfouir sous les eaux les hommes, les animaux, les reptiles & les habitans de l'air, lui déclara qu'il vouloit bien suspendre ses vengeances, pour donner sans doute, le temps aux hommes de revenir de leurs erreurs. Noé persuadé que des menaces annoncées si long-temps avant leurs effets engageroient à les prévenir, se sentit animé d'un zèle brûlant pour le

salut de tous. Il parcourt tous les lieux où il y avoit des hommes : il leur annonce un désastre commun qu'ils ne peuvent éviter que par un prompt retour à la vertu. Il ne peut les engager à mériter la révocation de l'arrêt prononcé contr'eux. Ses remontrances tendres & affectueuses ne trouvent que des rebelles & des ingrats : ses menaces terribles ne peuvent ébranler des hommes abrutis & stupides.

Cet endurcissement épuisa les miséricordes de Dieu, qui ordonna à Noé de construire une arche pour lui servir d'asyle ainsi qu'à sa femme, à ses enfants & à leurs femmes. Il reçut encore l'ordre d'y faire entrer des animaux de chaque espece, mâles & femelles, afin de les perpétuer dans le monde qui alloit être submergé & non détruit. Les animaux mondes sont distingués des immondes : Dieu ordonna que Noé en reçut sept couples des premiers, & seulement deux couples des seconds. Cet édifice achevé suivant les dimensions données par Dieu même, n'exciterent que les railleries insultantes d'un peuple d'insensés qui prêt à tomber dans le précipice, s'abandonnoit à l'ivresse d'une joie insolente.

Enfin le jour fatal arrive ; les cataractes du ciel sont ouvertes ; les eaux qui en sortent se précipitent par torrents sur

le globe ; les eaux souterraines qui étoient captives dans les entrailles de la terre , rompent leurs digues & s'élancent sur sa surface , surmontent les plus hautes montagnes de la hauteur de quinze coudées. Cette pluie miraculeuse tomba avec la même abondance pendant quarante jours & quarante nuits. Enfin les eaux cessèrent de tomber du ciel & de sortir de leurs voûtes souterraines ; mais la terre resta submergée pendant cent dix jours sans éprouver aucune diminution.

• L'arche flottante fut portée sur de hautes montagnes où elle s'arrêta ; mais lorsque les eaux se furent retirées dans les réservoirs du ciel , & dans les gouffres intérieurs , un vent impétueux dessécha la terre , qui dans le premier moment resta trop humide & trop limoneuse pour être habitée , & ce ne fut qu'au bout de quatre - vingt - treize jours que Noé sortit de l'arche , avec sa femme , ses enfants , leurs épouses , les animaux terrestres & les oiseaux. Une diminution successive étoit nécessaire pour y déposer les semences & pour y recevoir des arbres. Les traditions les plus anciennes nous assurent que la Grece , après avoir été submergée par un déluge , ne fut plus qu'un vaste désert , & que les campagnes

ne furent susceptibles de culture qu'au bout de trois siècles.

Cette famille privilégiée, dont toute la terre étoit devenue le domaine, n'en eut pas pris plutôt possession, qu'elle reçut un nouvel ordre de Dieu de multiplier, & de se répandre sur le globe, pour lui donner de nouveaux habitants. Ce fut ainsi qu'après seize cents cinquante-six années périt le monde ancien, dont les débris formerent celui que nous habitons.

La réalité d'un déluge établie sur la narration de Moïse, est encore attestée par les plus anciens Ecrivains. Les vestiges de ce terrible événement, sont consignés dans les annales de toutes les nations. Les Poètes en ont consacré la mémoire dans leurs fictions ingénieuses, & c'est pour lui donner un nouveau degré de certitude que je vais rapporter les opinions des peuples.

Voici ce qu'en dit Bérofe (a) dans son histoire de Chaldée. Cronus ou Saturne apparut en songe à Xisuthrus, dixième Roi de Chaldée, pour l'avertir que le genre humain alloit être englouti sous les eaux. Il lui ordonna d'écrire l'histoire du

[a] App. l'idore sur Bérofe.

monde depuis son origine, & d'enterrer cet écrit dans Sippara, ville du soleil. Ce fut par les ordres de ce Dieu qu'il construisit un vaisseau, où il entra avec sa famille, un couple d'oiseaux & d'animaux de chaque espèce, après l'avoir rempli de provisions suffisantes. Ce vaisseau avoit cinq stades de longueur & deux de largeur. Quand tous ces préparatifs furent achevés, le déluge inonda la terre. Aussi-tôt que les eaux eurent cessé de tomber, Xifuthrus lâcha quelques oiseaux, qui ne trouvant aucun lieu découvert pour se reposer, retournerent au vaisseau. Quelques jours après, il fit la même expérience sans avoir un meilleur succès. Enfin il les lâcha une troisième fois, & ils ne revinrent plus; ce qui annonça que la terre étoit desséchée. Alors il fit une ouverture à son vaisseau, & il reconnut qu'il étoit sur une haute montagne, & étant sorti de son asyle sacré avec sa femme, sa fille & le pilote, son premier devoir fut d'adorer la terre & de sacrifier aux Dieux. Après cet acte de reconnoissance, il disparut avec tous ceux de sa suite, tandis que ceux qui étoient restés dans le vaisseau faisoient d'inutiles recherches pour le trouver; une voix sortie du milieu des airs leur apprit que Xifuthrus, en récompense de sa vertu, venoit d'être transporté

dans le séjour céleste avec ceux qui l'accompagnoient. La même voix leur commanda au nom des Parques de se rendre à Babylone, & de prendre à Sippara, ville d'Arménie, les écrits qui y avoient été déposés pour les communiquer aux hommes pénétrés d'un saint respect; ils obéirent à cette voix divine, & après avoir offert des sacrifices aux Dieux, ils prirent la route de Babylone, & bientôt après déterrèrent ce précieux monument, qui découvrit aux hommes leur origine & l'histoire de leurs ancêtres.

Quoique Manéthon dans son histoire d'Egypte ne fasse aucune mention du déluge, il paroît que les Egyptiens en avoient une idée confuse. Il est facile de reconnoître dans Osiris le réparateur de l'espèce humaine. Platon dans son Timée rapporte que ce peuple comptoit plusieurs déluges particuliers, & un qui avoit été général, & dont les ravages avoient bouleversé la constitution du globe. Leurs livres font souvent mention de ceux d'Hercule & de Prométhée.

Diodore parle d'une inondation qui submergea toute l'Asie mineure. Les Grecs avoient conservé la mémoire de plusieurs déluges, dont les plus célèbres, sont le déluge d'Ogigés qui engloutit l'Attique, & celui de Deucalion qui inonda la The-

salle. Les habitants d'Héliopolis ont conservé une tradition, qui assure que la race présente n'est qu'une seconde génération descendue de Deucalion. Les Dieux, disent-ils, pour effacer les iniquités des hommes, ensevelirent le globe sous les eaux : tous les hommes furent noyés excepté Deucalion, qui bâtit une grande arche où il fit entrer ses fils & leurs femmes ; il y reçut encore un couple de toutes les créatures. Quand toutes les eaux eurent couvert la surface de la terre, elles se retirèrent par une ouverture sur laquelle Deucalion consacra un temple à Junon. C'est pour perpétuer le souvenir de cet événement que les Syriens apportent deux fois par an de l'eau de la mer dans ce temple. Cette fête attire une foule prodigieuse de Pélerins, qui s'y rendent des extrémités de l'Inde & du fond de l'Arabie. Tous jettent dévotement de l'eau dans cette ouverture, qui, quelque petite, engloutit toute celle qu'on répand. Deucalion passe pour être l'inventeur de cette cérémonie religieuse. Il est aisé d'appercevoir que toutes ces traditions sont l'histoire défigurée de Noé.

Quelques mages révoquent en doute l'universalité du déluge ; mais les plus orthodoxes reconnoissent une inondation générale, envoyée pour châtier l'infidélité

des hommes. Quoique les Indiens nient la vérité de cet événement, les Eramins qui sont leurs Théologiens, enseignent que les quatre tribus qui composoient la société des premiers hommes, se fouillèrent des crimes, & que Dieu les engloutit sous les eaux. Il créa ensuite trois êtres plus purs & plus accomplis que ceux qui les avoient précédés. L'un d'eux, chargé de repeupler la terre, tira le premier homme de son côté droit, & la première femme de son côté gauche. Ils assurent encore que le monde a été plusieurs fois détruit & renouvelé, & que la terre qui a été déjà trois fois submergée est menacée d'un quatrième déluge.

Toutes les nations ont eu connoissance d'un déluge; mais leurs traditions ne sont que des vérités obscurcies. Les Chinois sont les seuls peuples de la terre qui osent en combattre la réalité. Malgré cet aveu unanime, il faut convenir qu'aucun n'en a reconnu l'universalité; chaque peuple avoit l'idée d'une inondation nationale, semblable à celles dont Raleigh a fait l'énumération.

Plusieurs Chrétiens hétérodoxes ont avancé que le déluge de Noé n'inonda que la Judée, que Moïse désigne par la terre, de même que le genre humain doit s'entendre de la postérité d'Adam. Les Gentils étoient les hommes qui ne descendoient

point de lui, & le grand abyme étoit la mer de Palestine. Telle est l'explication arbitraire que nous donne du déluge le chef des Préadamites.

Quoiqu'on ait reconnu que les Américains avoient une idée confuse d'un déluge, Wiston ose avancer que les hommes de cette partie du monde ne furent point enveloppés dans le naufrage commun. Cette supposition lui paroît nécessaire pour lever les difficultés qu'il y auroit eues à repeupler ce nouveau continent.

D'autres ont restraint le déluge à cette étendue de terre, contenue entre la mer de Perle, la mer Caspienne, le pont Euxin & la Méditerranée. Ce système est appuyé sur la prétendue inutilité d'une inondation générale, dans un temps où les hommes ne pouvoient pas s'être encore répandus sur toute la terre. Pourquoi, disent-ils, frapper les pays inhabités d'un fléau destiné à punir les méchants.

Ces interprétations téméraires sont réfutées par l'Historien sacré qui nous apprend en termes formels que les montagnes qui sont sous les cieux, furent surmontées par les eaux. Vouloir limiter l'inondation, c'est supposer un miracle aussi difficile que celui dont ils contestent la réalité.

Ce miracle étoit nécessaire pour empêcher les eaux élevées au dessus des plus hautes montagnes de se répandre dans les autres contrées. 2°. L'arche construite avec tant de peine auroit été inutile, puisque Noé auroit pu se retirer dans les lieux qui n'auroient point été submergés. 3°. Il auroit été superflu de faire entrer les animaux dans l'arche pour perpétuer leur espèce, puisque la perte de ceux qui auroient été engloutis, auroit pu être réparée par les animaux des autres continents. 4°. Nous avons des vestiges & des monuments certains de l'universalité du déluge dans ces coquillages pétrifiées qu'on trouve sur les plus hautes montagnes, qui renferment dans leur sein des pierres moulees, où sont empreintes des plantes marines & des poissons, témoignage irréprochable que la terre a été couverte d'eaux.

Je ne déguiserai point les difficultés qui naissent de l'universalité du déluge, parce qu'il est facile d'y répondre & de les lever d'un seul mot.

Premièrement on croit voir de l'impossibilité à rassembler assez d'eau pour submerger toute la surface du globe. On a estimé que la quantité d'eau nécessaire pour produire cette grande inondation étoit égale à huit océans; Rays, grand

calculateur, soutient qu'il en falloit au moins vingt. Les eaux suspendues dans les airs, ou renfermées dans les entrailles de la terre sont les seules sources indiquées par Moÿse; mais la physique ne trouve pas ces sources suffisantes pour produire ce grand phénomène; il auroit fallu qu'il plût pendant quarante ans, au lieu de quarante jours & quarante nuits, pour couvrir d'eau les plus hautes montagnes.

Les eaux de l'abyme paroissent encore insuffisantes pour résoudre la difficulté. Si par l'abyme on entend les eaux souterraines, comment auroient-elles pu renverser leurs digues pour s'élever & se répandre sur la terre? Le vuide qu'elles auroient laissé, n'auroit-il pas été rempli par d'autres eaux?

On ne peut évaluer la quantité d'eaux souterraines qui n'ont point d'issues. Les uns ont prétendu qu'elle étoit beaucoup plus considérable que celle qui couvre la superficie du globe; d'autres pensent que tout l'intérieur de la terre est rempli d'eau, de lacs & de rivières; mais comme toutes ces assertions ne sont que des conjectures, on n'en peut tirer aucune conséquence.

La plus grande difficulté est d'expliquer comment les animaux purent se rendre auprès de Noé, & retourner ensuite dans

leur première patrie. On a encore peine à comprendre comment ces animaux, dont la plupart meurent en changeant de climats, ont pu résister à l'influence d'un air meurtrier qui n'étoit pas fait pour eux. Ces difficultés disparaîtront bientôt, si nous supposons qu'avant le déluge l'air étoit par-tout assez tempéré pour convenir à la constitution de tous les animaux, qui dans cette hypothèse pouvoient impunément errer dans tous les lieux différens. En second lieu, il faudroit être assuré des changements qu'éprouva le globe pour établir ou pour combattre la possibilité de les ranger auprès de Noé, & de les transporter dans l'Amérique, séparée de l'Asie par un vaste océan.

La Toute-Puissance divine suffit pour lever toutes les difficultés qui naissent des bornes étroites de notre esprit. Dieu qui au moment de la création avoit tiré toutes les eaux du néant, avoit-il épuisé la puissance d'en créer de nouvelles pour opérer les ravages du déluge ? N'a-t-il pas pu les anéantir lorsqu'elles n'auront plus été utiles à ses desseins ? Tout phénomène dont on ne peut contester la réalité, & dont on ne peut expliquer les effets par une cause naturelle, doit être regardé comme un miracle. Ainsi le déluge est un moyen surnaturel dont Dieu s'est ser-

vi pour punir l'homme prévaricateur, & non pour boulder le globe, qui, après la retraite des eaux, produisit comme auparavant des moissons & des fruits.

Après avoir parlé du fléau qui ravagea le monde, je dois dire quelque chose des mœurs, de la religion, de la police & des arts des premiers hommes, & examiner quelle fut la suite de cette punition.



SEPTIEME DISCOURS HISTORIQUE.

DE L'ÉTAT DU MONDE AVANT
LE DÉLUGE.

IL ne nous est resté aucuns monuments qui puissent nous instruire de la religion des premiers hommes; on peut conjecturer que leur culte étoit simple, comme leurs mœurs. Les cérémonies religieuses paroissent s'être bornées à offrir à Dieu les productions de la terre & le sacrifice des animaux. On a assuré sans preuve qu'ils avoient des lieux saints & des jours réglés où ils s'assembloient pour adorer la Divinité. On a encore supposé qu'il y

De la Religion.

avoit des revenus assignés pour l'entretien des Prêtres, qui débarrassés des soins de l'agriculture, de la pêche & de la chasse, étoient uniquement occupés du culte public. L'Écriture ne nous en dit rien. Ce n'étoit point des tigres, des lions, ni d'autres animaux nuisibles qu'on sacrifioit. C'étoit toujours les plus utiles, mais tomboient sous la hache & le couteau; plus le sacrifice coutoit à celui qui l'offroit, plus il étoit agréable & précieux.

De la
Souve-
raineté.

La police & le gouvernement des premiers hommes nous sont tout-à-fait inconnus. Les Patriarches furent les premiers Rois. Mais ces Monarques purs & vertueux eurent des enfans trop coupables pour en faire des sujets obéissans. Il paroît que chaque famille, en se multipliant, formoit un corps de nation, dont le Chef étoit révééré comme le Roi. Ainsi la police domestique est la première source dont l'autorité souveraine est émanée.

Le privilège d'aînesse établi dès l'enfance du monde, peut avoir ses abus, puisqu'il défere souvent la souveraineté au plus incapable de gouverner. Mais ce droit n'est pas moins fondé sur la loi naturelle. Celui qui entre le premier dans le monde n'en est-il pas le premier possesseur, & suivant le cours ordinaire de la nature, ne doit-il pas le premier le quitter? Sa

condition seroit plus à plaindre que celle du *peuple*, s'il falloit renoncer à la jouissance des biens qui lui sont devenus nécessaires par l'habitude. Tout légitime son titre; l'âge, qui donne l'expérience, qui tempere & regle les passions, appelle aux fonctions publiques celui qui est fortifié de ses leçons; & lorsque la nature est égale & sans écarts, elle doit faire de l'homme le plus âgé l'homme le mieux instruit.

L'autorité du Chef devoit être extrêmement limitée dans une société dont les membres avoient une origine commune, & qui en fouillant dans les archives du monde, ne pouvoient se dissimuler qu'ils avoient tous été tirés du même limon; les distinctions attachées à la naissance, n'avoient point encore égaré la raison. On étoit persuadé que la nature ne fait pas plus d'efforts & de dépense pour former un Sultan que pour former son esclave. On ne rougissoit pas encore d'être descendu d'un pasteur ou d'un laboureur. La raison plus épurée & moins asservie aux préjugés, assignoit la prééminence aux bienfaiteurs des hommes, & l'on trouvoit plus de grandeur à aider la fécondité de la terre, qu'à la ravager.

Le sentiment généreux de la liberté ne dut s'éteindre que lentement. Ce fut en cessant d'être maître d'eux-mêmes que les

hommes dégradés éprouverent le besoin honteux d'être asservis. Et comme les voluptueux sont foibles & sans courage, ils se rendirent les instruments de l'ambition du plus adroit, pour n'être pas les victimes du plus méchant & du plus fort.

Les familles nourries dans l'habitude de respecter leur Chef, transmettoient à son fils l'autorité dont il avoit été revêtu. Mais cette puissance héréditaire n'étoit qu'un effet de la reconnoissance pour la mémoire de ceux qui avoient gouverné avec modération. On supposoit encore que le fils instruit par des exemples des leçons domestiques, étoit le plus digne de commander. Les esprits les plus bornés ont toujours été assez éclairés pour discerner ce qui leur convient : ainsi les premiers hommes sans être consumés dans la politique, durent sentir l'avantage de faire succéder le fils au pere, & prévoir les désordres inséparables d'une puissance elective.

L'homme se conduit par l'exemple ; la coutume a été la première législation. Ce qu'on voit faire à la génération actuelle nous retrace les mœurs de la génération qui a précédée. Les changements ne sont pas subits : ainsi on peut juger de la police des hommes qui vivoient avant le déluge, par la police établie chez les enfants de Noé.

La première législation étoit simple comme les mœurs. C'étoit des usages & des conventions tacites qui ne furent point l'ouvrage d'une délibération publique. Le cri de la nature apprit à ne point envahir les possessions d'autrui. Les peines ne furent établies que quand il y eut des crimes. Alors on sentit la nécessité de les prévenir. Les châtimens ne durent pas être cruels. Une famille dont le Chef étoit armé du glaive de la justice, ne frappoit qu'à regret des enfans coupables. La nature indulgente émouffoit la pointe du glaive, & réprimoit la sévérité. Cain souillé du sang d'Abel, Lamech coupable de deux meurtres, n'eurent d'autres bourreaux que leurs remords.

Dans l'état de nature chaque homme étoit son juge & son vengeur. Ainsi le plus foible étoit sans cesse exposé à devenir la victime du plus fort. Nul tribunal n'étoit établi pour protéger l'innocence & pour punir l'oppresser. Aussi-tôt que la loi naturelle fut reconnue impuissante contre le désordre, la licence & les transgressions multipliées, l'homme né libre se dépouilla d'une portion de son indépendance, pour s'assurer la paisible jouissance de l'autre. Il renonça par intérêt à la plus noble de ses prérogatives, parce qu'il comprit qu'il étoit seul contre tous

ceux qui pouvoient lui enlever ses possessions, sa femme & la vie. Le sentiment de sa foiblesse & de cette inégalité le détermina à se soumettre à une loi, qui, en limitant sa liberté, le rendoit plus paisible. Chaque famille se réunit & ne forma qu'un corps dont le Chef fut armé du pouvoir coercitif. Mais ce Chef fut lui-même soumis à des conditions qui prévenoient l'abus de son autorité. Il n'est point à présumer qu'il y ait eu une génération assez avilie pour consentir à son esclavage. Le consentement qu'elle auroit donné, l'exemple qu'elle auroit laissé de sa dégradation, n'auroit pu imposer un joug à ses descendants. Un contrat injurieux ne peut engager que celui qui a la bassesse d'y souscrire. Et la postérité n'est point obligée de consentir à son esclavage.

Le tableau qu'Homere nous a tracé des mœurs des Cyclopes paroît assez convenir aux hommes qui vivoient avant le déluge. » Ces peuples, dit ce grand
 » Poète, ne reconnoissent point de loix ;
 » chacun gouverne sa famille, & regne
 » sur sa femme & ses enfants. Les affaires de leurs voisins leur sont indifférentes. Ils n'ont point d'assemblées pour délibérer sur les affaires publiques. Ils ne se gouvernent point par des loix
 » générales

» générales qui reglent leurs mœurs &
» leurs actions. Ils ne plantent ni ne se-
» ment. Leur nourriture consiste dans le
» fruits que la terre produit sans être cul-
» tivée. Leur séjour est sur le sommet des
» montagnes, les antres leur servent de
» retraite.

Un peuple qui, comme les Tartares, les Arabes & les Sauvages, vivoit de la pêche, de la chasse & des fruits de la terre, étoit forcé de changer souvent de demeure. Il falloit peu de loix à des hommes errants dont toute la terre étoit le domaine.

L'état de nature dont on a fait une peinture si délicieuse, pourroit bien n'être qu'un roman philosophique, embelli par l'imagination des Poètes. Cet état convient aux oiseaux, aux poissons, aux quadrupedes, auxquels la nature libérale accorde les moyens de conserver leur existence sans le secours d'autrui. L'homme dans la première aurore éprouve une destinée bien différente. Il naît dans l'impuissance de jouir du bienfait qu'il vient de recevoir. La nature inconséquente le fait naître foible & imbécille, & elle fait dépendre son existence de son travail & de son industrie. Cette mere dont on vante la tendresse & la prévoyance, n'est en ce moment qu'une marâtre qui lui refuse en

naissant les moyens de soutenir le fardeau de la vie.

L'enfant rampe sur la terre dont il ne peut brouter les herbes, tandis que le poulet à peine sorti de la coque trouve en abondance des mets tous préparés. Les animaux les plus disgraciés ont droit d'insulter à son indigence & de lui dire : être vain & superbe qui jouis d'une supériorité usurpée, l'état de nature ne convient point à ta foiblesse : c'est un état de mort pour toi, & tu dois retrancher de ta vie ton enfance & ta caducité. La nature te réprouve dans ces deux états, puisqu'elle attache ton existence au secours d'autrui ; les végétaux que tu foules aux pieds, ont une destinée plus heureuse. Quoiqu'immobiles & toujours sédentaires, ils n'ont qu'à ouvrir leurs pores pour recevoir les suc de la terre.

Il faut convenir que la nature est assez riche pour fournir à chaque individu le nécessaire & le superflu. Il est donc scandaleux de voir la force & l'industrie envahir toutes les possessions, tandis que le foible ne se nourrit que d'un pain trempé de sueur & de larmes. Mais l'égalité peut-elle subsister dans une société dont les membres ont un degré différent de besoins & d'industrie, & qui tous ne peuvent vivre que du fruit de leur travail ?

Le ~~faucun~~ réclamant son droit de propriété naturelle, diroit à son voisin laborieux, travaille quand je sommeille. Précède l'aurore pour labourer les champs, quand j'en devore les fruits. Nul tribunal n'auroit droit de le tirer de sa langueur létargique, puisque l'usage que ce tribunal feroit de pouvoir coercitif dérogeroit au droit de pure nature, qui n'admet ni Rois, ni Magistrats, & qui suppose une parfaite égalité.

Au lieu de cet état chimérique, il est plus raisonnable de penser, que quand de l'union des deux sexes il résulta un être nouveau, on fit des réglemens pour lui assurer sa subsistance. Les familles multipliées se séparèrent pour vivre plus commodément. Les loix alors parlèrent pour prévenir les usurpations d'une famille sur une autre. On attacha l'idée de juste à l'observation de ces réglemens, & l'on traita d'injuste tout ce qui trouble l'ordre public. Telle fut la source des loix observées, dès qu'il y eut plusieurs familles sur la terre.

Le droit de propriété est de droit naturel; il est juste que les champs cultivés De la propriété par les mains des peres, que le bœuf engraisé par leurs soins, deviennent propres à leurs enfans. La société est intéressée à récompenser celui qui ouvre les sources

de l'abondance : c'est un tribut que la reconnaissance doit à l'industrie créatrice. C'est le germe fécond de l'émulation & de la félicité publique.

Il s'ensuit que les premières loix ne furent instituées que pour concilier l'intérêt des particuliers avec le bien général ; que les premiers Chefs furent plutôt des peres & des conducteurs que des maîtres & des tyrans ; qu'aucune génération ne consentit à sa dégradation , & ne dit à son Chef : tu peux m'enlever mon âne , mon chameau , ma femme & ma moisson ; que la puissance devint héréditaire , parce, qu'il étoit aisé de prévoir les désastres que devoit causer un pouvoir électif , & que dès qu'il y eut une société formée , on eut une notion de bien & du mal , notion qui devint le principe de toutes les loix.

Du commerce.

Dans la naissance du monde , le commerce dut être borné. Les hommes errants sur la surface du globe n'avoient la facilité ni de vendre ni d'acheter. La navigation imparfaite réprimoit l'audace & l'avarice. Si l'art de construire des vaisseaux eût été connu , Noé & ses enfants n'auroient pas été les seuls préservés du naufrage. Il faut avouer que le commandement qu'il reçut de bâtir l'arche , suppose qu'on avoit alors une idée de la construction. Il est à pré-

umer ~~par~~ voyant flotter sur l'eau le bois & le jonc, ils imaginerent des especes de vaisseaux, dont ils se servirent pour passer les lacs & les rivieres, par le secours de l'air, ou des vessies ou des balons. Mais ces premiers essais étoient trop imparfaits pour faciliter les longs voyages.

Le commerce a plutôt pour objet les choses de luxe, que les choses de nécessité. Nous n'allons point chercher dans l'Inde, ni chez le Sauvage de quoi subsister; nous abandonnons aux étrangers, plus sages que nous, les productions de leurs champs; nous ne paroissions leur enivier qu'un métal qu'ils méprisent, que les viles dépouilles d'animaux dont ils ont dévoré la chair. Telle est la proie que nous convoitons & qui nous fait quitter nos foyers & nos familles. Les premiers habitants du monde ignoroient les besoins introduits par le luxe, dans l'ordre social. La nature a semé dans les terrains les plus ingrats, ce qui suffit à la subsistance des hommes & des animaux. Les Esquimans & les Samoyedes jouissent de l'abondance, & l'on n'est pauvre que dans les pays de luxe. Le commerce des sauvages est l'image du commerce primitif.

Objet du
commerce
ce.

A mesure que les grandes familles se

réunirent & que les villes se formerent, il s'établit une correspondance réciproque par laquelle on se communiqua les productions dont on avoit besoin. Ainsi le superflu de l'un pourvut au nécessaire de l'autre. Celui qui n'avoit rien à échanger, trouvoit dans les largesses de son voisin des ressources contre le besoin. La libéralité n'étoit pas un grand effort de vertu, puisqu'elle ne répandoit que des choses qu'il falloit perdre ou donner.

Un des premiers commerces fut un prêt de travail & d'industrie. On disoit à son voisin : aide - moi à cultiver mon champ, & en compensation je te prêterai mes bras pour construire ta cabanne. Le chasseur échangeoit le superflu de son gibier pour des armes dont il avoit besoin. Le laboureur donnoit des grains & des légumes au berger qui lui rendoit de la laine, du lait, & de la chair de ses troupeaux.

Il est vraisemblable que les premières échanges se firent par l'estimation des yeux, & qu'on apprécia plutôt les choses par leur masse que par leur qualité. On donnoit une tonne de vin pour recevoir une tonne d'huile. Les Hollandois en abordant dans l'isle Formose, y trouverent cet usage établi, & c'est ainsi que se fait encore aujourd'hui le commerce d'or à Sofola en Ethiopie, & dans plusieurs con-

~~Le~~ ~~premier~~. Cette maniere de commercer étoit la seule qui convint à une société naissante qui ignoroit l'usage du poids & des balances, & qui n'avoit aucune idée du toisé & de l'aunage. Il est vrai que la balance datte de la plus haute antiquité, puisqu'elle étoit d'usage dès le temps d'Abraham.

Quoique l'art de façonner les métaux fut connu avant le déluge, toute l'antiquité dépose qu'on ignoroit le secret d'en faire de la monnoie, pour être le signe du prix des effets commercables. Chaque contrée avoit son usage particulier qui ne s'étendoit point au-delà de ses limites. Chez les uns c'étoit des cailloux, des os, ou des grains de sel; chez d'autres c'étoit les cornes & la peau des animaux, les arrêtes & les coquilles de poisson, &c.

Le commerce avoit besoin du secours des arts, & c'est ici le lieu d'examiner leur origine & leurs progrès.

Aussi-tôt que plusieurs familles se furent réunies, le besoin pere de l'industrie, fut le précepteur des hommes. L'amour de la vie leur fit chercher les moyens de la prolonger; & l'art de guérir dut être le premier cultivé. Mais cet art eut peine à sortir de l'enfance. Son accroissement dépendoit de longues expériences pour discerner la plante salubre d'avec la plante

empoisonnée, & pour connoître les remèdes propres aux maladies dont l'espece varie, comme les climats. L'art de guérir étant fondé sur la connoissance de l'histoire naturelle, ne put étendre ses progrès dans un temps où cette histoire étoit si incomplète.

Quoique les arts d'utilité aient dû précéder les arts d'agrément, il est certain que l'art du labourage fut lent à se perfectionner, parce qu'il a besoin du secours des autres arts. Les soins pénibles qu'exige la culture des terres, dut rebuter les premiers hommes qui sans aucune fatigue trouvoient sous leurs mains, des fruits & des racines pour se nourrir. Plusieurs peuples dédaignent encore aujourd'hui l'agriculture : ce bienfait de la nature devoit peu flatter les premiers habitants du monde, qui manquoient d'instruments & d'outils pour le labourage. Les richesses de la terre devoient paroître viles & dégoûtantes, avant qu'on eût trouvé le secret d'en faire du pain. Du bled broyé avec les dents, & délayé avec de la salive, n'étoit pas un aliment assez délicieux, pour provoquer la terre & pour aider sa fécondité. Tant que la pêche, la chasse, les fruits & les troupeaux fournirent des moyens de subsister, l'agriculture fut négligée ; mais il n'est pas moins certain qu'elle fut con-

dès l'origine du monde. Noé en sortant de l'arche cultiva la terre, parce qu'il avoit vu les hommes occupés à cet exercice avant le déluge.

On ignore quel fut l'inventeur du labourage. Chaque nation s'attribue la gloire de cette utile découverte. Les Phéniciens & les Babiloniens en font remonter l'origine jusqu'aux premiers temps de leur histoire. Les Egyptiens en faisoient honneur à Isis & à Osiris. Quelqu'imparfait que fut cet art dans son origine, on ne peut douter qu'il n'eût fait de grands progrès avant la naissance des villes & des grandes sociétés, qui ne pouvoient se former ni subsister sans son appui.

La Métallurgie a presque la même antiquité que le monde. Cet art tient tous les autres dans sa dépendance; c'est lui qui façonne les métaux dont on fait les outils nécessaires à tous les métiers. Tubulcaïn cité dans l'Écriture, & célèbre dans la fable sous le nom de Vulcain, fut le premier qui trouva l'art de travailler le cuivre & le fer.

L'usage des vêtements qui servent aujourd'hui à notre parure, ne doit pas tout-à-fait sa naissance à la nécessité de se garantir des injures de l'air, puisqu'il s'est introduit dans les climats où la température de l'air dispense de cette précau-

tion. C'est un voile que la pudeur nous donne pour n'avoir point à rougir de notre nudité. Les premiers vêtements étoient grossiers & sans élégance, puisqu'il n'y avoit ni fil ni aiguille pour en assortir les parties. On se couvroit de feuilles ou de peaux sans préparation. L'art d'apprêter le cuir & de le rendre flexible, fut réservé aux âges suivans; & notre délicatesse est blessée, quand nous contemplons des ancêtres si sales & si dégoûtans.

Les premiers hommes habiterent dans des antres ou sous des tentes; mais bientôt l'intérêt de leur santé leur fit chercher des demeures plus saines & plus commodes. Les premières maisons étoient construites avec de la brique, des roseaux, des feuilles & des cannes. Les peuples qui vivoient dans un pays couvert de bois, rassemblèrent des troncs d'arbres qu'ils rangerent en quarré. Ces édifices étoient fort grossiers, parce qu'on n'avoit point de scies, de marteaux & de clous. La coupe des pierres suppose des connoissances qu'on ne pût acquérir qu'avec le temps. Sanchoniaton nous apprend qu'on commença par faire dessécher l'argille, dont on fit des briques dures & solides, dont les carreaux moulés donnerent l'idée de tailler les pierres. Mais on ne songea à embellir sa demeure qu'après

bien des essais informes & grossiers : & les Architectes furent obligés d'attendre le secours du dessein , de la ciselure & de la sculpture pour donner l'élégance à leurs ouvrages. Alors Ninive , Babylone & l'Egypte éleverent des monuments dont on admire encore les débris. On ne peut prononcer sur l'état de l'Architecture avant le déluge ; mais on peut assurer qu'elle étoit fort imparfaite , puisqu'elle manquoit de tous les instruments qui ont dans la suite contribué à la décoration.

L'écriture qui est l'art de peindre la pensée & de parler aux yeux , a une origine trop obscure pour assurer qu'elle fut connue avant le déluge. Mais on sçait que dans la plus grande antiquité , les hommes traçoient des figures pour exprimer leurs pensées. L'art d'écrire ne fut dans son origine que la représentation des objets. La peinture & l'écriture furent confondues ensemble dans leur naissance ; mais cette méthode étoit insuffisante pour exprimer beaucoup d'idées & sur-tout les passions. Des génies inventeurs, il y en a eu dans tous les âges , se frayerent une route plus facile. Ce furent les Syriens qui les premiers employèrent les articulations fortes par le son de la voix , pour exprimer leur pensée. Ils établirent des signes particuliers pour représenter chacune de ses articula-

De l'écriture

tions. Ces signes étoient trop multipliés pour ne pas jeter beaucoup de confusion. Les Phéniciens rectifierent les vices qui fatiguoient la mémoire & qui confondoient souvent les différents objets. La simplicité qu'ils donnerent à leur méthode, la fit recevoir de toutes les nations.

Les différentes révolutions qu'éprouva l'art d'écrire, prouvent qu'il étoit ignoré ou du moins fort imparfait avant le déluge. L'antiquité ne nous offre rien pour éclaircir cette question; mais quand on connoît la marche de l'esprit humain de siècle en siècle, on trouve des probabilités qui tiennent lieu du vrai.

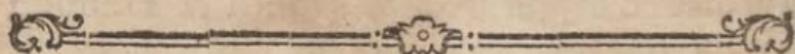
Comme les premiers habitants du monde vivoient sous un ciel pur & serein, il est vraisemblable qu'ils se livrerent de bonne-heure à l'observation des astres. Mais leurs connoissances durent être très-bornées, puisque l'astronomie demande des observations réitérées, qu'on ne peut vérifier qu'après bien des siècles. Il est naturel de croire que nos premiers peres occupés de leurs besoins & de leurs plaisirs, ne levoient les yeux & les mains vers le ciel que pour en admirer la beauté & pour en recevoir la rosée. Ils manquoient des instruments qui ont contribué à perfectionner cette science, & c'est une ab-

lurdité d'ériger Adam, Seth & Hénoch en astronomes sçavants & laborieux.

Le profond loisir des sociétés naissantes favorisa les progrès des arts agréables. Et comme on aime mieux sentir que réfléchir, l'intérêt des plaisirs détourna de la recherche des choses nécessaires. L'ennui de l'abondance insipide fit chercher les moyens de sortir de la langueur. Le bruit qui résultoit du marteau du forgeron, donna naissance à la musique, & aussi-tôt que Tubulcain eut trouvé l'art de travailler le fer & le cuivre, Jubal fit des instruments qui rendirent des sons agréables. Alors on inventa l'art d'assujettir la voix à des inflexions variées qui remue-
rent l'ame & flatterent l'oreille. Le loisir des premiers hommes dut en faire un peuple dansant & chantant, qui jouissoit des plaisirs sans raisonner sur leur principe.

Quoiqu'il soit impossible que les arts eussent atteint un grand degré de perfection, il paroît qu'ils avoient fait beaucoup de progrès au temps de Noé. Le commandement qu'il reçut de bâtir l'arche eût été impossible, s'il n'avoit eu les matériaux, les outils, & les machines propres à la construction.

De la
Musique



HUITIEME DISCOURS

HISTORIQUE

DE NOÉ ET DE SES ENFANTS.

L'ARCHE qui portoit les reparateurs de l'espece humaine, s'arrêta sur une haute montagne nommée Ararat. Les uns la plaçant en Phrigie près du fleuve Marfyas & du lac Meandre, où l'on ne trouve point de hautes montagnes, mais seulement des colines. D'autres pensent que c'est le Caucase. L'opinion la mieux fondée assure qu'Ararat est en Arménie, où l'on trouve en effet un pays de ce nom.

On a débité sur cette fameuse montagne bien des fables (a), qui furent accréditées par la pieuse crédulité de ceux qui s'y rendoient en foule pour contempler ce respectable monument. Les Moines Arméniens assurent que quiconque a la témérité de vouloir monter sur cette montagne, est puni comme un profana-

(a) Tournefort, Chardin, Lucas, &c.

teus, & que les Anges pendant la nuit le transportent au même lieu d'où il étoit parti le jour.

Quoique les Moines se disent dépositaires de ce précieux monument, ils n'en montrent aucun vestige, & ils assurent que le lieu où il est renfermé, est défendu par un rempart de neige, de peur que quelque main sacrilege n'en enleve quelques morceaux. Ils assurent qu'un de leurs confreres, en récompense de sa sainteté, avoit eu le privilege de voir ce vaseau, & la description qu'ils en font, a jusqu'ici trouvé peu d'incrédules parmi le vulgaire.

C'est ici que commence une nouvelle révolution de siècles, & qu'on voit éclore un peuple nouveau. Noé âgé de six cent & un ans, sort de l'arche avec ses enfants & les animaux qui avoient été sauvés avec lui. Pénétré d'une juste reconnoissance, il élève un autel sur lequel il immole à Dieu son bienfaiteur les animaux les plus nets qu'il peut choisir.

C'est de ce sacrifice offert sur une haute montagne qu'est venue la coutume établie chez toutes les nations, de ne sacrifier que dans les lieux élevés. Ce culte inspiré par la reconnoissance dégénéra en superstition; & les plus hautes montagnes étoient appellées saintes & sacrées.

Com-
mande-
ments
faits à
Noé.

Dieu satisfait de cette offrande, confirma à Noé l'empire sur tous les animaux. Il lui permit de se nourrir de leur chair, ainsi que des autres productions de la terre ; mais il lui défendit de s'abreuver de leur sang. Son amour pour les hommes se manifesta par la peine de mort qui fut prononcée contre toute effusion de sang humain. De nouvelles bénédictions furent repandues sur l'union conjugale. » Croi-
» sez, dit le Seigneur à Noé & à ses en-
» fants, multipliez & donnez de nouveaux
» habitants à la terre ; je ne la frapperai
» plus de nouvelles malédictions, & les
» crimes des hommes qui vont l'habiter,
» n'attireront plus mes vengeances sur
» elle.

De l'arc-
en-ciel.

Cette alliance fut scellée du signe de l'arc-en-ciel, garant de ces consolantes promesses, & lien du commerce éternel établi entre le ciel & la terre. Nous ne discuterons point ici s'il y avoit un arc-en-ciel avant qu'il fut consacré à un usage si auguste. Ce signe merveilleux n'étoit pas un phénomène nouveau ; mais Dieu le choisit pour rassurer les hommes contre les craintes, que devoient naturellement faire naître la pluie & les nuages, dont le concours produit ce phénomène.

Quelques interprètes pensent que ce garant de promesses d'un Dieu étoit un si-

~~gros nuages~~, puisqu'auparavant la terre n'étant humectée que par les brouillards de la nuit, il ne tomboit pas assez de gouttes d'eau pour produire les réfractions & les réflexions de lumière, d'où ce phénomène dépend.

Les Rabbins multiplient à leur gré les Opinion des Rab-
bins. commandemens faits à Noé & à ses descendants. Ils imaginent qu'un anathème fut prononcé contre l'idolâtrie, le meurtre, le blasphème, l'adultère & le larcin, & qu'il fut ordonné d'établir des Juges pour interpréter les loix, & pour veiller à leur exécution. Ils font descendre Dieu dans les plus grands détails sur la défense de boire du sang, de recourir à l'art magique, de mutiler les animaux, & d'en accoupler les différentes espèces.

C'est dans l'Écriture, & non dans l'opinion des Interpretes, qu'il faut chercher les loix prescrites aux premiers hommes. Mais le silence de Moïse sur les loix naturelles, n'empêche pas de croire que l'observation n'en ait été rigoureusement commandée dès l'origine du monde.

Les mœurs pures des Patriarches suffisoient pour convaincre que les loix du décalogue étoient connues & observées, soit par l'espérance des récompenses, soit par la crainte des châtimens qui furent annoncés dans la suite par l'organe de Moïse.

Il est vraisemblable que ~~avec son~~ ^{sa} demeure aux environs de la montagne où l'arche s'arrêta. C'est sur cette probabilité que les Arméniens assurent qu'il choisit Erivan, qui passe pour la plus ancienne ville du monde, & qui n'est qu'à douze lieues d'Ararat : ce fut là, disent-ils, qu'il planta la vigne sur un coteau qui produit encore aujourd'hui le vin le plus délicieux de l'Asie.

Noé ayant fait l'essai de cette liqueur, dont il ignoroit les effets, fut trahi par sa liqueur enchanteresse. L'excès le plongea dans une ivresse brutale : ses pieds chancelants refuserent de le porter, & sa raison égarée le précipita dans l'oubli de lui-même.

Noé dans cet état humiliant se traîna jusqu'à sa tente où il s'endormit sans avoir pris la précaution de voiler sa nudité. Son fils Cham l'ayant apperçu fut avertir ses freres, qu'il invita à venir jouir du spectacle de leur pere avili. Mais Sem & Japhet scandalisés des railleries indécentes de Cham, détournèrent les yeux & couvrirent d'un voile sa nudité. Noé à son réveil les bénit, & frappa Cham de malédiction dans la personne de Chanaan son fils, qui fut condamné à être l'*Esclave des Esclaves* de ses autres enfants.

On ne sauroit trop admirer la sagesse

de Noé dans la fulmination de cet arrêt : c'est Cham son fils , qui commet l'action impie contre sa personne , & cependant il ne le maudit que dans la personne de Chanaan son petit fils : ce dernier sans doute , entraîné par le mauvais exemple de son pere , s'étoit aussi rendu coupable de la même impiété : dans cette conjoncture le Patriarche fut inspiré de ne point lancer une malédiction personnelle contre Cham son fils , de peur que les enfants à naître de ce fils dénaturé ne fussent enveloppés dans le même châtement : en effet les fils de Chus , & à ce titre petit-fils de Cham , Nemrod fonda le premier empire du monde , celui des Assyriens , qui dura près de seize siècles : Mesraïm , autre fils de Cham , établit le Royaume d'Egypte , qui devint très-florissant. Chanaan au contraire & ses descendants semblent n'avoir eu en partage la terre de leur nom , que pour en être chassés par les Israélites descendants de Sem en faveur desquels Dieu maudit les premiers : ils étoient en effet livrés à toutes sortes d'abominations , suites funestes de l'oubli de Dieu , & du crime d'idolâtrie : les Israélites eux-mêmes sont menacés du même sort , s'ils se livrent aux mêmes excès, *Lévit. 18 , v. 28.*

Enfin les Chananéens dépossédés de leur terre furent obligés de vivre de commer-

ce, & s'ils s'établirent dans quelques contrées, leur fortune n'a paru s'aggrandir, que pour être renversée avec plus d'éclat: la République de Carthage en est un exemple bien frappant dans l'antiquité.

Les bénédictions des Patriarches descendus de Sem, furent multipliées: ils furent destinés à former la généalogie des ancêtres du *Desiré des nations*, à perpétuer les dogmes de l'ancienne tradition, & de la religion, à conserver l'idée primitive d'un Dieu seul, créateur de l'univers, & à lui descerner dans tous les temps un culte public & exclusif.

Les nations descendues de Japhet ne participerent point d'abord aux bénédictions répandues sur lui & sa postérité. Mais depuis la rédemption, cette tige stérile & sauvage est entée sur la racine des Patriarches, & c'est parmi cette race chérie & privilégiée que la semence de la foi a le plus fructifié: ce fut alors que la bénédiction de Noé sur Japhet eut véritablement son effet: *Japhet habita dans les tabernacles de Sem*, c'est-à-dire dans l'Eglise de Jesus-Christ. (*Genes. ch. 9, v. 27.*)

Quelques Interpretes ont assuré sans preuve que Cham criminel & puni fut changé en negre, & que c'est de lui qu'est descendue cette espece dégradée, qui dif-

tere autant du reste des hommes par les inclinations que par la couleur.

Il en est qui prétendent que cette malédiction fut un châtement infligé à l'incontinence de Cham , qu'ils peignent souillé de tous les vices du cœur & de tous les travers de l'esprit. Ils supposent que le devoir conjugal fut prohibé dans l'arche & que malgré cette défense sa femme y mit au monde Chanaan.

La vie de Noé après le déluge , offre des traits peu interessants. Une famille isolée sur le globe , devoit mener une vie fort uniforme : on sçait qu'il s'occupa de l'agriculture , & qu'il fut secondé par ses trois fils dans ce pénible exercice , & qu'après les avoir affermis par ses leçons & ses exemples , dans la pratique du vrai culte & des vertus , il mourut âgé de neuf cent cinquante ans. C'est une tradition reçue dans tout l'orient , qu'il fut enterré dans la Mésopotamie où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau dans un lieu appellé le monastere du pere. On dit sans preuve qu'avant sa mort , il partagea l'empire de la terre entre les trois fils ; que Sem étendit sa domination sur l'Asie , Cham sur l'Afrique , & Japhet sur l'Europe. Ces premiers Rois du monde ne furent que des laboureurs dont l'antiquité annoblit l'art de l'agriculture , &

ceux qui le cultivent ; c'est ~~un titre de~~ prééminence sur ces êtres superbes qui, méconnoissant leur origine, datent leur noblesse du temps où leurs ancêtres ont commencé à être inutiles ou funestes au reste des hommes.

La multiplication de l'espèce humaine fut plus prompte après le déluge qu'après la première création. Mais le cercle de la vie devint plus étroit. Noé est le dernier des Patriarches dont la vie ait été si longue. Ce privilège lui fut accordé pour servir de témoignage à la postérité, qu'Adam avoit pu vivre neuf cent trente ans. Ce réparateur du genre humain, nourri des mêmes aliments que le reste des hommes, leur apprenoit que la vie est absolument dépendante du Créateur, & que tous les secrets vantés pour rajeunir les corps, ne sont que de flatteuses impostures accréditées par l'imbécille crédulité & par le desir trompeur d'exister.

Je ne puis donner qu'une idée générale de la postérité de Noé. Moyse qui seul peut me servir de guide, ne s'est attaché qu'à nous transmettre l'histoire de la lignée de Sem, qui est proprement la famille de Dieu, & dont la chaîne s'étend sans interruption jusqu'au Messie. Le dessein du législateur des Juifs étoit de nous découvrir le secret de la création

& le mystere de la réparation. Il a donc pu se dispenser de s'étendre sur deux races qui par leur idolâtrie n'avoient plus de droits aux promesses, & qui vécutent séparées d'un peuple constamment attaché au vrai culte.

Les interprètes ont essayé de suppléer au silence de Moÿse. Ils ont voulu remplir le vuide de nos annales en substituant le vraisemblable à la certitude. Mais les allusions les plus heureuses ne peuvent satisfaire ceux qui aiment à marcher précédés du flambeau de la critique. Il n'y a de certain que ce qui nous a été transmis par Moÿse, & constaté par la tradition des Ecrivains sacrés qui ont écrit après ce législateur.

Quoique Japhet soit nommé le dernier parmi les enfants de Noé, il est certain qu'il fut l'aîné, sans avoir joui des privileges attachés à ce titre. La préférence donnée à Sem nous apprend que Dieu est libre dans la distribution de ses dons. Le nom de Japhet a été célébré chez les Grecs & les Latins; Hésiode & Horace l'ont cité, & les Païens l'ont honoré d'un culte religieux sous le nom de Neptune, ils ne reconnoissent rien de plus ancien que lui, & quand ils vouloient désigner une haute antiquité, ils disoient: cela est aussi ancien que Japhet.

De Japhet & de sa postérité.

Quatorze peuples sortis de lui se répandirent d'abord dans l'Europe, d'où ils partirent successivement pour s'étendre dans l'Asie septentrionale, dans les pays situés entre le pont Euxin & la mer Caspienne, dans la Médie, la grande Tartarie, l'Inde & la Chine.

Quelques-uns prétendent que Noé est le Fo-hi des Chinois, & voici comme ils établissent leur opinion. On dit que Fo-hi n'avoit point eu de pere; conformité qu'il semble avoir avec Noé. Comme la mémoire du pere de Noé avoit été ensevelie dans le déluge, la fable le représente comme n'en ayant point eu. Quand la mere de Fo-hi le mit au monde, l'arc-en-ciel environna sa couche, vérité défigurée de la premiere apparition de ce phénomène à Noé. Les Chinois racontent que Fo-hi choisit sept especes d'animaux qu'il sacrifia à l'Esprit suprême du ciel & de la terre; ce sacrifice est le même que l'offrande de Noé sorti de l'arche. Fo-hi demeura dans une province de la Chine peu éloignée du Caucase, où, suivant quelques Interprètes, l'arche s'arrêta, & d'où Noé put descendre pour s'établir à la Chine. Enfin Fo-hi & Noé ont été contemporains, dit-on; c'est une vérité qu'on prétend prouver par la chronologie Chinoise & par la longueur du regne &

de

de la vie de Fo-hi & de ses successeurs, qui fut à-peu-près la même que la durée de la vie de Noé & de ses enfants.

Cette conformité est détruite par des raisons victorieuses. Si Noé étoit le même que Fo-hi, les annales Chinoises auroient fait mention du déluge. Ce Fo-hi pourroit bien être un Roi chimérique, puisqu'on lui donne le corps d'un serpent de même qu'on donne à son successeur la tête d'un bœuf.

Les enfants de Japhet furent Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mosoch & Thyras. On prétend que Gomer peupla la Phrygie & le pays des Galates. Cette opinion est fondée sur le mot Syriaque *Gamar* qui signifie brûlé; une partie de cette contrée s'appelloit phrygie brûlée, soit à cause de son aridité, soit à cause de ces mines de soufre.

Mogog s'étendit vers l'orient & le septentrion. Les Scythes conquérants de la Syrie, donnerent le nom de Mogog à la ville d'Hyérapolis, pour être un monument de leur respect pour le fondateur de leur nation. On a prétendu que ce Mogog étoit le Prométhée de la fable, & que le mont Caucase qui séparoit les Scythes des Syriens, étoit ainsi appelé des mots Gog & Chafan, qui signifient

rempart de Gog.

Madaï.

Madaï peupla le pays de l'Asie connu sous le nom de Médie. L'Écriture se sert toujours de ce mot pour désigner les Medes. C'est de cette région que sont sortis les Huns, les Turcs, & cet essain de barbares qui ont désolé l'Europe & l'Asie. La première demeure de ces peuples fut dans l'Ionie, province de l'Asie mineure, où ils formerent une Nation qui s'étendit depuis la Thrace jusqu'à l'Isthme de Corinthe.

Javan.

Javan est regardé comme le pere de tous les Grecs, qui en effet ne furent connus des Hébreux, des Arabes & des Chaldéens, que sous la dénomination générale d'Ioniens, qu'ils prononçoient Yovan ou Youvon. Alexandre Chef ou Roi des Grecs, est désigné dans l'Écriture sous le nom de Roi de Javan. Quelques Sçavants conjecturent que ce fils de Japhet parcourut l'Italie, où il fut adoré sous le nom de Janus.

Tubal &
Mosoch.

Tubal & Mosoch furent les Chefs de deux peuples qu'on croit être les Moscovites & les Tybarréniens. L'Écriture confond souvent ces deux peuples qui marchent sous les mêmes enseignes, qui avoient les mêmes armes & la même maniere de combattre.

Thyras peupla la Thrace où l'on croit

qu'il fut adoré sous le nom de Mars. Le mot Grec Thouras est l'épithete qu'Homere donne au Dieu de la guerre.

Gomer eut pour fils Ascenés, Ryphaël & Thogorma. Le premier s'établit dans la Troade, où l'on trouve un lac, une ville maritime & une contrée du nom d'Ascanie. Le second donna son nom aux peuples Arymphées dans la Paphlagonie, d'où s'étendant jusqu'au nord du pont Euxin, ils donnerent leur nom aux monts & aux peuples Ryphéens. Cette opinion uniquement fondée sur la conformité des noms, est réfutée par Bochart, qui démontre que ces peuples sont fabuleux, & que ces monts n'ont jamais existé.

Thogorma s'établit au nord de la Judée dans un pays abondant en chevaux. On présume que ce fut dans la Cappadoce qui fournissoit aux Rois & aux Empereurs les chevaux les plus estimés. Strabon place les peuples, appelés Troemi, sur les confins de la Cappadoce.

Javan eut pour fils Elisa, Tharsis, Cittim & Dodanim. Le premier donna son nom à l'Elide, & c'est du mot Elisa que paroissent dérivés les noms, Aulide, Éolie, Hellenes, noms que porterent les Grecs avant Hellen, fils de Deucalion. Eusebe, Strabon & Bochart prétendent que Tharsis peupla l'Espagne, où l'on

Enfants
de Gomer

Postérité
de Javan

Tharsis

trouve dans le voisinage de Cadix une ville nommée Tartessus. Ils s'appuyent sur l'Écriture qui dit que Tharsis s'établit dans un pays fécond en or, en argent & en autres métaux. Mais cette vraisemblance s'évanouit quand on réfléchit que la navigation étoit encore trop imparfaite pour entreprendre un si long voyage; d'ailleurs Hérodote & Diodore de Sicile nous apprennent que les mines d'Espagne ne furent ouvertes qu'après l'épuisement de celles de Tharse. Il est donc plus vraisemblable que la Cilicie est la Tharse de la Genèse. C'étoit là qu'étoit cette Tharse célèbre par son commerce avec les Syriens, les Cypriots & les Phéniciens, par le fleuve Cidnus sur lequel elle étoit située.

Cittim,

Cittim troisième fils de Javan, peupla la Macédoine. L'Écriture dit qu'Alexandre à la tête des Grecs, étoit parti de la terre de Cittim pour faire la conquête de l'Asie. Persée qui fut le dernier des successeurs de ce Roi conquérant, est qualifié Roi de Cittim.

La Thessalie & l'Épire furent le partage de Dodanim quatrième fils de Javan; c'est là qu'on trouve la ville & la forêt de Dodone: c'est là que prit naissance le culte de Jupiter Dodonien. Le sçavant Bochart prétend qu'on doit lire Rodanim conformément au texte Sama-

ritain & des Septantes. A la faveur de cette correction, il suppose que les descendants de ce fils de Javan sont les peuples voisins du Rhône, dont les villes s'appellent Roane, Rodès, Renne, &c. qui lui semblent des vestiges de Rodanim. Mais malgré son autorité, il est plus naturel d'appliquer ce nom à l'isle de Rhode, voisine des premières habitations. Il est vraisemblable qu'à mesure que les contrées se trouverent surchargées d'habitants, on dut s'en débarrasser en envoyant des colonies dans les pays éloignés. La difficulté des longs voyages engage à croire que ces peuplades se firent de proche en proche, & qu'on ne partit pas du milieu de l'Asie pour aller se fixer à l'occident de l'Europe.

Tels sont les fondateurs des nations qui habitent l'Europe & une partie de l'Asie. Une observation bien digne de l'histoire, est de considérer comment des rejetons sortis de la même tige, peuvent être si différents les uns des autres. L'espèce humaine descendue de Japhet n'est qu'une même famille, dont les peuples qui habitent sous le cercle polaire, sont les avortons. Le tableau que je vais tracer doit intéresser le Lecteur philosophe qui, en voyant la différence des traits, de la couleur & des inclinations des peuples de

l'Europe & de l'Asie, fera tenté de croire qu'ils composent trois familles différentes.

Des
peuples
Septen-
trionaux

Les Lapons, les Molcovites, les Suédois & les Danois, les Tartares septentrionaux, les Samoyedes, les Groënlandois, les Esquimaux qui ont entr'eux une si grande conformité, semblent former une famille particuliere. Ils ont fixé leur demeure dans les pays les plus disgraciés de la nature, où dans leur état sauvage, ils goûtent des plaisirs ignorés de l'homme policé. La vie est un fardeau qu'ils ne peuvent porter, aussi-tôt qu'ils s'éloignent des tristes lieux qui les ont vu naître. Le luxe des villes, la magnificence des cours ne peuvent les consoler de la privation de leurs déserts & de leurs rochers; leur simplicité frugale leur fait trouver l'abondance dans un pays stérile, & ils sont assez heureux pour ne point envier les productions des autres climats.

Quoique chaque peuple n'ait aucune communication avec ses voisins, tous se ressemblent par la couleur, la taille, les habillements, les mœurs & les usages. Tous ont la peau d'une olive foncée, le visage large, le nez écrasé, les joues élevées, la bouche grande, les levres grosses, ainsi que la tête, la voix grêle & les cheveux lisses. Leur taille ordinaire est de quatre pieds; les Borandiens parvien-

nent rarement à cette hauteur, & parmi eux on regarde comme géans ceux qui ont quatre pieds & demi. Les Groënlan-
dois, sont les plus basannés & l'on en trouve d'aussi noirs que les Ethiopiens. Ils ne different des Lapons que par les jambes, qu'ils ont aussi grosses que les autres, des ont menues.

Leur Religion n'est qu'une superstition déshonorante; ils sont idolâtres sans s'occuper de l'Être suprême. Leur culte religieux est adressé à une espece de chat noir qu'ils consultent dans toutes leurs affaires. C'est sur ces inspirations qu'ils restent auprès de leurs foyers, ou qu'ils vont à la chasse ou à la pêche. Leurs armes sont un bâton ferré. Ils se servent encore avec beaucoup de dextérité de l'arc & de l'arbalète, contre le loupcervier, l'hermine, le renard & la martre; ils se nourrissent de chair d'ours, de renne & de poisson desséché à la fumée ou au soleil. Leur boisson ordinaire est de l'eau infusée dans du grain de genievre ou d'huile de baleine; la peau des bêtes ou des chiens marins leur sert de vêtements en Hyver, & ils se parent de la peau & des plumes des oiseaux en Eté. Des antres creusés sous la terre leur tiennent lieu de palais, & c'est là que pendant une nuit de plusieurs mois ils vivent confondus avec leurs animaux domestiques. M iv

Le physique qui les distingue de leurs voisins, & qui ne les rend semblables qu'à eux-mêmes, n'est pas plus sensible que le moral. Tous sont sans jalousie & sans pudeur. Le pere & l'époux invitent les étrangers à venir voir leurs femmes & leurs filles. Les deux sexes usent du même bain, où ils se montrent sans rougir dans toute leur nudité.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tous ces peuples septentrionaux, quoique séparés par des mers & des déserts, ont des traits de ressemblance qui semblent démontrer que ce sont des rameaux sortis de la même tige. Comment rendre raison de la conformité des Samoyedes avec les Esquimaux, distants les uns des autres de plus de deux mille lieux? Comment leur assigner une origine commune, si l'on n'est assuré que l'ancien continent a eu communication avec le nouveau?

De la
sépara-
tion des
2 conti-
nents.

La réalité de cette communication n'est point déstituée de preuves historiques, qui font soupçonner que la séparation des deux continents a été causée par les usurpations des eaux, par les ravages des volcans & des tremblements de terre. Les vestiges en sont conservés dans les annales du monde. C'étoit une tradition reçue chez les anciens Prêtres d'Egypte, qu'il y avoit auprès des colonnes d'Hercule

une isle plus grande que toute l'Asie & l'Afrique prises ensemble , & c'est sur le témoignage des Prêtres de Thebes & de Memphis , que Platon dans son Timée rapporte que les peuples de cette isle se répandirent comme des torrents en Europe & en Asie , où après avoir exercé toutes sortes d'hostilités , ils allèrent échouer contre Athenes. Il ajoute que cette isle n'étoit séparée des colonnes d'Hercule que par un détroit , & qu'elle fut ensevelie en un jour & une nuit sous les eaux avec tous ses habitants belliqueux.

Diodore de Sicile & l'Auteur du livre des merveilles nous ont laissé une description d'une grande isle , découverte par les Carthaginois dans l'océan , loin du détroit de Cadix. Le Sénat de Carthage défendit sous de rigoureuses peines aux particuliers , d'y fonder des établissemens , de peur que les richesses & les délices de cette isle fortunée ne leur en fissent préférer le séjour à leur ancienne patrie. Leur politique intéressée en fit un mystere aux autres nations qui , moins hardies & moins expérimentées dans la navigation , ne purent dérober leur secret. Quoiqu'on ignorât l'usage de la boussole , les Carthaginois affronterent les tempêtes de l'océan , où ils firent de grandes découvertes. Aristote , Plin & Mela par-

lent de la navigation d'Hannon, qui étoitoya l'Afrique occidentale par l'ordre du Sénat : Festus Aviénius fait mention des voyages d'Himilcon, qui parcourut l'Océan Atlantique. Ainsi tout ce que les Grecs racontent des Isles fortunées, ne doit pas être regardé comme fabuleux. Ces relations d'anciens voyages nous donnent une explication satisfaisante de la ressemblance de la race Lapone, avec les peuples septentrionaux de l'Amérique.

Cette tradition qui a pour elle la plus haute antiquité, invite à croire que l'étendue de mer qui sépare l'Irlande des Açores, & celle-ci du continent de l'Amérique, est la terre connue sous le nom des Atlantides, que les eaux ont séparée de l'ancien continent. Un Philosophe, grand observateur, a remarqué que les fossiles & les autres productions marines de l'Amérique, sont les mêmes qu'en Irlande au lieu qu'elles sont toutes différentes dans le reste de l'Europe.

La race Lapone n'est pas la seule qui paroisse former une famille particulière. A mesure qu'on s'éloigne de cette longue bande de terre habitée par les Samoyedes, les Lapons & les Esquimaux, on trouve une espèce d'hommes qui n'a aucune ressemblance avec ses voisins. La grande Tartarie qui occupe un terrain de plus de douze

cents lieues en longueur , & environ sept cents lieues en largeur , est habitée par une espece d'hommes qui n'ont ni l'extérieur ni les inclinations des autres peuples voisins. Leur visage large par le haut , se retrécit par le bas. Leur front dès la plus tendre jeunesse est sillonné de rides : leurs yeux enfoncés sont cachés sous des longs sourcils & sous d'épaisses paupieres. Leur taille est petite , & quoiqu'ils n'aient point de barbe , symbole de la force , ils sont tous vigoureux & infatigables. Leur aspect hydeux n'offre aucun des traits dont nous faisons dépendre la beauté. Il est vrai qu'on trouve au milieu de cette vaste contrée , un peuple qui jamais ne se méfalie , & qui est régulièrement beau , phénomène qui semble combattre l'influence du climat , & qui semble annoncer que ce peuple a une origine différente.

Les Karbardiens-ki.

La conformité qui se trouve dans leurs traits & leur extérieur , est encore plus sensible dans les mœurs & les usages. Ceux qui sont établis dans la Crimée , vivent à-peu-près comme ceux qui bornent la Chine , quoiqu'ils soient séparés par une étendue d'environ mille lieues. Errants & vagabonds sur la terre , ils ne sont citoyens d'aucun lieu. Ils n'ont d'autres maisons que leurs tentes , qu'ils transportent avec leurs troupeaux par-tout où ils peuvent

subsister. Constants dans leurs usages, tous ont les mœurs de leurs premiers ancêtres. Ils se nourrissent des viandes cuites sous la selle de leurs chevaux, dont la sueur mêlée de sel rend cet animal d'une digestion moins pénible. Ils aiment beaucoup le poisson, qu'ils mangent sans apprêt lorsqu'il est desséché. Cette race fière & belliqueuse ignore les biens que produit l'agriculture, & jalouse de son indépendance, elle a des Chefs & ne connoît point de maîtres. C'est une république de guerriers brigands, qui enlèvent à leur voisins ce que leur sol leur refuse : la différence qu'on remarque dans les usages de ces peuples est produite par le mélange des autres nations. Les Tartares Mongoux se sont policés à l'école des Chinois, dont ils sont les disciples & les conquérants. Mais ces nuances légères ne peuvent faire méconnoître les traits primitifs qui attestent leur origine commune.

Les autres peuples descendus de Japhet forment une troisième famille, dont on reconnoît l'origine commune aux mêmes traits & aux mêmes inclinations. La couleur de chaque peuple Européen ne diffère de celle de son voisin, que par des nuances qui dépendent moins de la nature, que de la qualité des aliments & du climat. Ceux qui vivent dans le même degré de latitu-

de, se ressemblent tous pour le teint. Les Espagnols, les Grecs, les Insulaires de la Méditerranée sont les peuples les plus bafannés de l'Europe. La couleur brune qu'on remarque dans ces peuples qui sont sous le même parallèle, s'éclaircit aussitôt qu'on a passé les Pyrennées & les montagnes du Tirol. La blancheur qui est naturelle aux François devient encore plus sensible en Angleterre, en Allemagne, en Pologne & chez les peuples qui s'éloignent de la zone torride. Mais quoique tous se ressemblent, soit pour la figure, soit pour le fond du caractère & pour les usages, il faut avouer que chaque nation a de certains traits qui la distinguent d'une autre, soit dans le physique, soit dans le moral.

L'Espagnol se fait reconnoître à sa taille fine & déliée, à la régularité de ses traits, à son visage brûlé, à son extérieur grave & dédaigneux, bien différent de la gaieté bondissante de l'Italien, & de l'air ouvert & caressant du François, toujours satisfait de lui-même.

Les Suédois, les Danois sont d'une taille plus haute que le reste des peuples de l'Europe. La pureté de l'air qu'ils respirent contribue à rendre leur teint plus blanc & plus coloré. L'on y vit fort long-temps, & l'on voit des femmes qui sont meres de trente enfants. Cette prodigieuse fécondité

devoit couvrir ce pays d'habitans ; mais le vice d'un gouvernement militaire y rend inutiles les richesses de la nature. La Suède & le Dannemarck sont moins peuplés que les contrées voisines , & ce pays qui de tous temps a été regardé comme la (a) pépiniere des hommes , enfante de soldats & manque de cultivateurs. Celui qui vit sous la tente , a une aversion naturelle pour le lien conjugal. Errant dans tous les lieux , il est sans attachement , & sa patrie est où il trouve sa proie. La transmigration des Goths , des Vandales & des Normands durent changer en déserts les pays qui les avoient vu naître. La population d'un pays est moins attachée à la fécondité des femmes , qu'à une législation qui favorise le cultivateur & l'industrie du pere de famille. Les femmes des isles de l'Archipel sont les plus lascives du monde , & elles ne donnent que peu d'enfants. L'amour est un sentiment qui sans cesse les occupe & les agite. Furieuses dans leurs caresses , sans frein dans leurs appétits elles sont rarement honorées du titre de mere. C'est une terre ingrate qui trompe le travail du cultivateur.

Ces Insulaires (b) différent encore des

(a) *Officina Gentium.*

[b] *Histoire Nat.*

autres peuples par l'organe de la voix qu'ils ont si forte, qu'ils se font des questions & des réponses à une lieue de distance. Les descendants de Japhet forment trois familles, dont chacune a des traits, des usages qui semblent désigner une origine différente. Comment les Lapons, les Tartares & les peuples méridionaux de l'Europe peuvent-ils être sortis de la même source? Cette différence s'explique par la qualité du climat & des aliments: les mœurs dépendent de la législation. C'est ce que je vais développer, pour lever tous les doutes sur notre descendance de Japhet.

L'exemple des Moscovites démontre que les nations tirent leur caractère de l'éducation, & qu'il ne faut qu'un homme, né dans d'heureuses circonstances, pour leur donner une existence nouvelle. Ces peuples autrefois aussi bruts, que les animaux de leurs déserts & de leurs forêts, sont devenus tout-à-coup civilisés. Ce ne sont plus ces hommes grossiers, à qui la superstition interdisoit l'usage du veau & du pigeon, pour ne vivre que de concombre & de melons confits avec de l'eau, de la farine & du sel. Le flambeau des arts, après avoir éclairé l'Égypte, la Grèce, l'Italie & les autres contrées de l'Europe, leur a prêté sa clarté. La Moscovie a ses philosophes, ses poètes & ses orateurs. Les révolutions

arrivées dans les sciences & les arts qui errent de climats en climats, prouvent que l'éducation seule étend ou retarde leurs progrès.

La différence qu'on remarque dans le physique de l'homme est absolument dépendante du climat. Un froid excessif retrécit les productions de la nature, & même les métaux. Les hommes & les arbres sont plus petits sous la zone glaciale que sous les zones tempérées; par un contraste frappant les monstres marins se trouvent dans les mers du nord, & les plus grands animaux terrestres ne naissent que dans les pays voisins du Tropique.

Plus l'air est pur & délié, plus celui qui le respire est agile & spirituel. Le montagnard a une raison plus développée, une conception plus facile, une imagination plus vive, que l'habitant de vallées où l'air est épais & lourd.

Le climat influe encore sur la couleur de la peau, & quoiqu'on trouve dans quelques pays septentrionaux des hommes aussi noirs, que dans des terres brûlées par le soleil, ou par une bizarrerie de la nature il naît aussi des blancs; on peut seulement en conclure que le même effet résulte de deux causes différentes, & qu'un air extrêmement froid ou excessivement chaud produit une sécheresse, qui donne à la

peau une couleur noire ou basanée. On peut appercevoir cette différence, sans comparer les peuples des deux extrémités de l'hémisphère. L'habitant des villes ressemble-t-il au cultivateur toujours exposé à l'inclémence de l'air? Le Sybarite couché sur des fleurs devoit être plus blanc, plus coloré que ces laborieux Sabins qui ne quittent la bêche & le soc, que pour prendre le bouclier & l'épée. Ces brillants esclaves, qu'on arrache des champs pour surcharger les villes, ressemblent-ils à leurs freres endurcis dans les travaux de l'agriculture?

Les aliments dont chaque peuple se nourrit, causent une grande différence dans leurs traits. Le courtisan & le publicain luisants d'ombonpoint, ne semblent-ils pas être d'une race différente de ces hommes hideux, petits & malfaits, qui dans certaines contrées se nourrissent d'aliments, que dédaigneroient les animaux domestiques des capitales.

Les usages contradictoires, établis chez différents peuples, feroient croire que leur origine & même leur nature n'est pas la même. Mais les coutumes & la législation ont leur source dans le caractère de chaque peuple, ou dans quelque événement qui a consacré l'usage & a donné lieu à la loi. Ce seroit une extravagance aux fem-

mes d'Europe de se précipiter vivantes dans la tombe de leur mari. Les femmes de l'Indoustan, des côtes de Coromandel, attachent une gloire héroïque à se jeter, au son des flûtes & des tambours, dans les flammes qui consomment le corps de leur époux. Cet usage s'est établi, pour montrer que ceux qui n'ont dû avoir qu'une même passion, doivent avec le même bûcher. D'où naît cette coutume barbare ? c'est un frein que la législation a opposée à l'incontinence de ces femmes lubriques, qui employoient le fer & le poison pour se défaire de leurs maris, & pour voler ensuite dans les bras d'un nouvel amour.

Pourquoi dans la Chine attache-t-on l'idée de la beauté à la petitesse des pieds ? Pourquoi des meres tendres pressent-elles si fort les pieds de leurs filles, qu'elles leur en ôtent l'usage ? Ce moyen a paru nécessaire, pour rappeler aux devoirs domestiques les femmes Chinoises, qui s'en étoient écartées pour se livrer aux plaisirs frivoles & à des amusements souvent criminels ; ce fut en leur ôtant l'usage de marcher, qu'on les rendit sédentaires, on défigura leur corps pour rendre à leur cœur toute sa pureté.

Chez les peuples ignorants & grossiers, le physique a dicté les loix & cimenté les

usages. La fécondité qui chez tous les peuples policés est honorable , est réputée criminelle dans l'isle de Formose, où les femmes mariées sont punies lorsqu'elles donnent des enfants avant trente-fix ans. Celles qui transgressent cette loi consacrée par la religion , sont foulées aux pieds par des Prêresses impitoyables , qui leur font expier leur foiblesse par un douloureux avortement ; mais malgré la rigueur du châtement , on a vu des femmes quinze fois coupables & quinze fois punies. La loi ne fait que des prévaricateurs , lorsqu'elle combat le vœu légitime de la nature.

Le physique de ces peuples a donné naissance à cette loi inhumaine. Tous sont grands & vigoureux , on a craint que cette race gigantesque ne dégénéraît , si les femmes avant leur maturité donnoient des enfants ?

Je suis entré dans un détail que j'ai cru nécessaire , pour réfuter ceux qui ont peine à concevoir comment des hommes descendus d'un même pere , peuvent être si différents par les traits , la couleur , les loix & les mœurs.

Il nous reste à faire voir comment l'A-
frique a été peuplée par Cham & ses descendants. L'Écriture ne marque ni l'âge , ni le temps de la naissance de Cham. Quoiqu'il soit nommé le second parmi les en-

Descen
dans de
Cham.

fants de Noé, il est reconnu pour le plus jeune. Il se retira dans l'Egypte, qui de son nom fut appellée Ham, & qui est souvent désignée dans l'Ecriture par la demeure de Cham; il y fut adoré sous le titre de Jupiter Hammon.

Chus.

Ses fils Chus, Mesraim, Phut & Chanaan restèrent dans la partie méridionale de l'Asie, lorsque leur pere se retira en Egypte. Chus qui étoit l'aîné, peupla les deux Arabies, où les peuples ont toujours été plus curieux de connoître la généalogie de leurs chevaux, que de chercher les titres de leur origine. Ce sont ceux de tous les peuples du monde, qui ont le mieux conservé la simplicité grossiere des mœurs antiques. Les descendants de Chus après avoir peuplé l'Arabie, s'étendirent sur les bords du golfe persique, où ils composèrent une nation aussi unie par le cœur que par le sang. Ils faisoient un grand commerce de pierreries & de parfums, richesses naturelles du pays qu'ils habitoient.

Mesraim

Mesraim possesseur de l'Egypte après la mort de son pere, lui donna son nom sous lequel elle est souvent désignée dans nos Annales sacrées, quoique les descendants diffèrent par la couleur, & qu'en s'éloignant du Caire, on trouve des hommes aussi noirs que dans la Nubie; on

apperçoit dans le fond de leurs traits & de leur caractère un signe non équivoque de leur descendance commune.

Phut s'établit dans la Mauritanie Tingitane, située au couchant de l'Égypte, & qui s'étend jusqu'à l'océan. Joseph, Saint Jérôme (a) & plusieurs anciens Historiens (b) profanes font mention d'une ville & d'une rivière de la Mauritanie Tingitane, que l'on nommoit Phut. Le Royaume de Phés est sans doute une trace de cet ancien nom. Quelques Interpretes conjecturent que la fable d'Apollon Pythien est fondée sur la chasse, que Phut fit aux dragons dont cette terre est couverte. Les guerres sanglantes & continuelles que ces peuples firent aux Égyptiens, est un exemple mémorable des haines cruelles que l'intérêt enfante entre les personnes du même sang.

Chanaan peupla les parties méridionales de la Syrie & de la Palestine. Ses descendants sont connus sous le nom de Chananéens. Ce nom qui signifie *Marchand*, convenoit au Chef d'une nation industrielle, qui créa & fit fleurir le commerce & la navigation. Les anciens Ecrivains confondent souvent les Chananéens avec

(a) Hieron. in tradit. hebr.

(b) Plin. l. 1, Ptolom. l. 3, c. 1.

les Phéniciens. Plusieurs Auteurs (a) cités par Eusebe leur donnent une même origine, sans nous rendre raison de cette fraternité ; leur opinion n'est appuyée que sur une égalité d'industrie & sur le même goût pour le commerce. Chanaan vécut & mourut dans le pays qui portoit son nom, où l'on monroit autrefois son tombeau long de vingt-cinq pieds, dans la montagne des Léopards proche de Tripoli. Calmet, Dictionnaire de la Bible, Art. Chanaan.

Nemrod, fils de Chus, fut le premier des conquérants. Son ambition farouche fut soutenue par son courage & sa force qui lui assurerent l'autorité royale, qui jusqu'alors avoit été une émanation de la puissance paternelle. Ce fut en se rendant utile aux hommes qu'il trouva le moyen de les asservir. La terre étoit alors ravagée par des bêtes féroces qui en rendoient le séjour dangereux, il entreprit de la délivrer de ses monstres qui devoient ces habitants. Cet ambitieux né pour commander, comme les autres sont faits pour obéir, s'associa plusieurs jeunes gens capables comme lui de tout entreprendre & de tout exécuter. Cette milice

[a] Philon, Biblius, Eupoleme, Stephanus cités par Eusebe, l. 1, de prépar. Evan, 2, l. 1, p. 32.

agguerie à la chasse, devint invincible à la guerre, & nourrie dans la discipline & l'obéissance, elle fut bien-tôt l'instrument de la grandeur de son chef: il bâtit des villes pour assurer sa domination. Ce fut dans cet asyle que se rendirent en foule ceux, qui dégoûtés de la vie pastorale, aimoient mieux habiter sous des toits que sous des tentes. Les arts agréables prirent naissance dans ces nouveaux asyles. Après avoir été le bienfaiteur & non le tyran des hommes, il fut récompensé par la naissance d'un fils digne de l'empire qu'il devoit lui laisser. Ce fils plein de reconnaissance pour la mémoire de son pere, voulut que ceux qui l'avoient respecté comme Roi pendant sa vie, l'adorassent comme Dieu après sa mort. (a)

On croit que ce Nemrod est le même que Bachus vainqueur de l'Inde, & qu'on dit fils de Jupiter, parce qu'il étoit descendu de Hamon, ou Cham. On prétend le reconnoître aux tigres qui trainoient son char, à la peau des ces animaux féroces dont il étoit vêtu, à sa qualité de Dieu du vin, & sur-tout du Nectar, qui selon

(a) Les Orientaux le regardent comme le fondateur de la secte des Mages adorateurs du feu; ils disent qu'en voyant sortir du feu de la terre, il l'adora, & qu'il ordonna à un homme de Junte d'y jeter de l'encens, Eutheh. Annales, p. 63.

Athenée (a) croissoit sur les côteaux de Babylone, dont Nemrod étoit réputé le fondateur.

C'est au temps de ce fameux chasseur qu'on doit assigner la naissance des empires, qui dans leur origine durent être très-bornés, puisqu'on en compte jusqu'à quatre dans la seule Egypte. Nous examinerons ailleurs si Nemrod est le fondateur de Babylone.

Les descendants de Mesraim, après avoir peuplé l'Egypte, s'étendirent dans l'Ethiopie, où ils formerent plusieurs peuples dont on ne connoît que les noms; les monuments qui auroient pu consacrer la mémoire de leurs mœurs & de leurs actions, furent détruits dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins. On ne doit point ajouter foi à tout ce que le crédule Josèphe leur attribue, sur tout lorsqu'il nous rapporte que Moïse, conquérant avant d'être législateur, délivra l'Egypte de l'oppression des Ethiopiens, & qu'après s'être rendu maître de la ville de Meroé, il épousa la Princesse Tharbis pour prix de sa victoire. Ce fut Ludim, aîné des enfants de Mesraim, qui le premier s'établit dans l'Ethiopie, qui est souvent

[a] L. 1, p. 32.

appelée de son nom dans l'Écriture ; à mesure que sa postérité se multiplia , elle s'étendit vers le midi & le septentrion , où elle éprouve encore les effets de la malédiction prononcée contre Cham , & les infortunés qui devoient naître de lui.

Ananim second fils de Mefram , est le pere des Ammoniens , ainsi appelés de son nom ou du culte religieux qu'ils rendoient à Jupiter Hammon ; ils habitoient entre l'Égypte & l'Éthiopie.

Laabim donna son nom aux Lybiens , qu'on ne doit pas confondre avec les Lybiens de l'Asie mineure. Ceux d'Afrique étoient situés au nord & à l'occident de l'Éthiopie. C'est d'eux que sont descendus les Nomades qui errants , comme leurs ancêtres , habitoient sous des tentes , faisant paître leurs troupeaux dans de vastes déserts , coupés de plaines & dominés de montagnes & de rochers.

Nephtuim s'établit dans la basse Égypte entre les différents canaux du Nil. Cette demeure & la conformité du nom ont engagé à le croire le Neptune de la fable , & le Dieu des eaux. Hérodote nous apprend que ce prétendu Dieu fut adoré par les Lybiens long temps avant que les autres peuples en eussent une idée.

Les Philistins sont descendus de Phétrufim , ils donnerent leur nom à la Pa-

lestine , où Hérodote nous apprend qu'ils vinrent s'établir après avoir quitté le voisinage de la mer rouge. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur la postérité de Caïn d'où sortirent quatorze nations , qui envoyèrent des colonies dans différentes parties du monde : ce fut un fils de Chanaan qui donna son nom à la ville de Sidon , appelée aujourd'hui Saïd , & fut mere de Tyr & d'une infinité de colonies. Hérodote , Ammien , Diodore & Strabon parlent [a] d'une transmigration d'Égyptiens dans la Colchide. Ils appuyent leur récit sur la couleur de la peau , sur les cheveux crépus , sur la conformité de la police & des mœurs , & sur-tout l'usage de la circoncision pratiquée en Colchide , ainsi qu'en Egypte & en Éthiopie.

Je passe sous silence plusieurs peuples obscurs qui n'ont point eu part aux destinées de la terre & de ses habitants. Si l'Historien sacré nous a révélé les noms , c'étoit pour consacrer la gloire de sa nation annoblie par leur conquête.

Il me reste à désigner quels pays furent peuplés par Sem , pere de tous les peuples d'au-delà de l'Euphrate , où la postérité de Japhet occupoit quelques Pro-

[a] Hérod. , l. 2 - Ammien , l. 22 - Strabon 2
 & 227 - Diod. l. 1.

vinces au nord de l'Asie. Moyse ne désigne Sem que sous le nom de pere des Hébreux. Ce titre glorieux rappelle qu'il fut le dépositaire des promesses ; ses descendants instruits par ses leçons, furent les gardiens fideles des premieres traditions, & les observateurs religieux du vrai culte : c'est d'Elam, l'aîné de ses fils, que sont sortis les Elamites, situés entre la Sufianne & la Médie. Ils furent les fondateurs de l'Empire de Perse, célèbre par sa puissance & par sa chute. Le nom de Perse qui en hébreu signifie *Cavalier*, leur fut donné à cause de l'excellence de leurs chevaux qui contribuerent à leurs victoires & à leurs conquêtes. Leurs mœurs séveres dans leur origine s'amollirent dans la suite par le vice du climat, qui trop riche & trop fécond introduisit le luxe, destructeur des vertus.

Assur, second fils de Sem, s'établit dans une partie des plaines de Senaar ; ses descendants appelés de son nom Assyriens, y fonderent un vaste empire dont Ninive fut la capitale. Ils répandirent peu d'éclat dans leur naissance, & satisfaits des délices que leur prodiguoit la fécondité de leurs plaines, ils dédaignerent la conquête des pays montueux dont ils étoient environnés. Mais l'habitude du bonheur alluma leur ambition, & devenus conqué-

rans, ils s'étendirent vers la Médie, & vers le couchant de l'Asie.

350 ans
après le
déluge.

Arphaxad, troisieme fils de Sem, s'établit aux environs de la mer Caspienne & de l'Arménie, où l'on trouve une ville d'Artaxata. Quelques uns le disent pere des Chaldéens, parce qu'Abraham qui en étoit descendu, avoit sa famille établie dans la Chaldée; mais la vie errante des premiers hommes engage à croire qu'à près s'être éloignés pour chercher une demeure, ils pouvoient se rapprocher pour en choisir une plus commode. On a dit sans preuve que les Chaldéens ont porté le nom d'Arphaxad.

L'écriture ne désigne point le lieu où s'établirent Lud & ses descendants. C'est sur le témoignage de l'historien Joseph qu'on assure qu'ils passerent dans l'Asie mineure, où ils s'établirent près le fleuve Méandre, qui se jette dans cette partie de la Méditerranée, appelée aujourd'hui Archipel, & autrefois Egée. Ils donnerent leur nom à la Lydie. Leurs descendants mous & voluptueux ne sont connus que par leurs mœurs efféminées, bien différentes de la discipline sévere de leurs ancêtres.

Aram donna son nom aux peuples qui habiterent la petite Mésopotamie; ses enfants connus sous le nom d'Araments passerent l'Euphrate, & s'étendirent jusqu'au

désert de Sur, aujourd'hui l'Isthme de Sués, qui sépare les deux mers. Ce désert fit donner à leurs descendants le nom de Syriens, qui furent distingués entr'eux par différents noms, comme Syriens de Soba, Syriens de Damas, &c.

Moyse ne rapporte que l'âge & les noms des descendants de Sem, & l'on ne peut écrire ~~leur~~ ^{leur} histoire, sans s'appuyer sur les traditions & les conjectures des écrivains Juifs & Chrétiens. Les Rabbins ont débité que Sem instruit par Mathusalem pendant soixante-dix-huit ans, fixa son séjour sur le mont Thabor, où il enseigna la morale; que ce fut lui qui régla les cérémonies religieuses qui furent dans la suite observées dans les sacrifices par Abraham. Ils le font auteur d'un livre de physique & du Pseaume 109. On lui fait l'honneur de l'invention de l'astronomie & de l'art de calculer par mois & par années. On dit encore que conduit par un Ange, il porta de l'arche sur le mont Calvaire le corps d'Adam, & que ce fut là qu'il conféra l'ordre de la Prêtrise à Melchisedec, qui fut laissé pour garder ce précieux dépôt.

Les Ecrivains profanes qui ont trouvé une ressemblance entre Saturne & Noé, entre Caïn & Jupiter, entre Neptune & Japhet, ont aussi confondu Sem avec Pluton.

Moyse se borne à nous dire qu'Arphaxad

naquit la centième année de son père, deux ans après le déluge, qu'il engendra un fils à l'âge de cent trente-six ans, & qu'il mourut âgé de cent quarante-trois ans.

Une tradition [a] mahométane lui attribue le don de prophétie & d'Apostolat, privilège qui lui fut accordé pour tous les siècles, parce que Sem étant appelé avec tous les enfants pour assister à la prière du matin, Arphaxad fut le seul qui s'y rendit avec son père; en conséquence de son zèle, Noé lui déféra la prérogative de donner des Souverains aux nations. Bolduc assure qu'il fonda l'empire de la Chine, où ses disciples introduisirent la secte des Bonzes; c'est pourquoi on le met au rang des Rephaims, Restaurateurs ou Médecins des âmes, qui étoient des hommes envoyés par Noé, pour rappeler au vrai culte les nations infectées d'idolâtrie. Cet essai que je donne des traditions sur la vie des Patriarches suffit au Lecteur, pour qu'il n'exige pas un plus grand détail. Il est essentiel d'examiner les jeux de la nature qui se plaît à diversifier ses productions, & qui aime à varier les traits de ses enfants.

Des
Géants.

Moyse nous apprend que le crime in-

[(a) Bolduc de ecclesia ante legem, l. 2, c. 20.

roduit par Eve dans le monde s'y perpétua par les filles des hommes, qui en infecterent les enfans de Dieu ; ce fut de ce commerce impie que sortit la race des Géants, célèbres dans l'antiquité par leurs excès & leur débauche. La réalité de leur existence attestée par l'Écriture, qui les appelle Nephilim, nous a été encore transmise par les fables de tous les peuples. Quoiqu'on ne puisse révoquer en doute leur existence, il n'est pas certain s'ils tiroient leur nom de l'immense volume de leur corps, ou de l'excès de leur orgueil ; ce n'est point à moi de prononcer si cette race avoit une taille monstrueuse ; mais je dois rapporter ce qu'on a débité de certaines especes d'hommes qui excèdent la taille ordinaire, & dont l'existence est trop bien constatée pour être imaginaire. La hauteur ordinaire de l'espece humaine est de cinq pieds. Les limites ne descendent guere qu'à un pied au-dessous & ne s'étendent qu'à un pied au-dessus : Tout phénomène qui contredit cette mesure, est une erreur de la nature.

Le sieur Dusquenet Consul de France à Salonique, envoya en France les restes d'un corps humain qui avoit quarante-cinq pieds de longueur ; le crâne étoit si vaste, qu'on y renfermoit 1700 livres de bled, poids de France. Une des dents de de-

vant pesoit une livre & demie, & celle de derriere plus de quatre livres.

Il existe dans les terres Magellaniques une espece d'hommes connus sous le nom de Geants ou de Patagons, dont la hauteur ordinaire est de neuf à dix pieds. Voici ce qu'on lit dans une histoire des Indes Occidentales, traduite du Latin en François, & imprimée à Douai en 1707.

» Les habitants des deux rives du dé-
 » troit de Magellan sont excessivement
 » grands, presque tous de douze à treize
 » pieds, & même d'avantage. Ils ont la
 » couleur blanche, de même que nos peu-
 » ples septentrionaux; & la voix si grosse
 » & si horrible, qu'ils semblent plutôt
 » meugler comme les bœufs & les élé-
 » phans, que former une voix humaine.
 » Ils sont si vifs & si agiles à la course
 » qu'ils devancent les cerfs, ce qui est
 » cause que difficilement nos arquebuses
 » peuvent les attraper & les atteindre,
 » si ce n'est qu'ils cheminent en troupes
 » ou qu'ils soient pris à l'improviste. Une
 » marque de leur grande force, est qu'un
 » seul homme leve & porte un tonneau
 » de vin dans les bateaux, & que trois
 » ou quatre poussent à la mer un bâtiment,
 » qu'à peine trente de nos hommes peu-
 » vent remuer. Ils ont des arcs très-grands,
 » dont les cordes sont de boyaux de bête
 » sauvages de la grosseur du pouce.

Le même Auteur rapporte que les gens de Magellan amenerent à son bord un de ces géants, dont le gosier étoit si large qu'on y faisoit entrer une fleche longue d'un pied & demi. Il fallut ciuq hommes pour le lier. Il mangeoit une corbeille de biscuits & buvoit un sceau de vin.

M. Frezier [a] sur le témoignage des Espagnols assure que ces géants Patagons ont jnsqu'à dix pieds de hauteur. Les gens du vaisseau le Saint Jacques de la ville de Saint-Malo, virent en 1709 sept de ces géants. Ceux du vaisseau le Saint Pierre attestent en avoir vu six, dont ils reçurent l'assistance pour faire échouer le canot du navire. Ils leur offrirent du pain, du vin & de l'eau-de-vie, mais ils furent refusés.

On a mis au rang des fables l'existence de cette race gigantesque, parce que les peuples voisins qui sont connus sont d'une taille ordinaire, & que les navigateurs qui ont parcouru ces côtes, n'ont point aperçu ces hommes monstrueux. Ce qui engage à croire que l'on a conclu du particulier au général, & qu'une variété accidentelle a été regardée comme une différence permanente.

Nous ne discuterons point ici les raisons

(a) Voyage de M. Frezier, Paris 1732, p. 75.

de ceux qui établissent ou détruisent ce fait. Il suffit de convenir que chaque nation a produit ses géants, & que chaque siècle nous offre ces monstrueux phénomènes. On voit en Dauphiné sur les murs d'une Eglise, la représentation des offèments d'un homme de dix-huit pieds, qui y fut enterré il y a cinq cents ans. On vit à Paris dans le siècle dernier un géant de dix pieds de hauteur.

Les esprits difficiles qui aiment à répandre les ténèbres sur tout ce qui les environne, osent demander si la race d'hommes de douze pieds, est la même que celle des Esquimaux qui n'ont que trois ou quatre pieds de hauteur. Il est aisé de les convaincre, par les autres productions de la nature, que la mesure des choses n'est qu'une modification dans la même espèce, & non une preuve d'une espèce différente. Deux grains de bled jettés dans le même champ poussent une tige différente, soit pour la hauteur, soit pour la couleur. La même montagne est couverte de chênes, dont les uns sont hauts & les autres petits. L'arbre qui étale le luxe de ses rameaux à la Chine, dépérit dans nos climats. La différence du sol donne aux fleurs des traits qui font méconnoître l'identité de leur espèce, quoique sorties de la même graine : ainsi quand tout ce qu'on nous

raconte des géants & des nains seroit bien attesté, on n'auroit pas droit d'en conclure qu'ils ne descendent point du même pere.

Avant de découvrir la cause de la dispersion des hommes, je vais tâcher de répondre à ces hommes rebelles, qui, étonnés de l'excessive population du globe, quelques années après le déluge, s'en font un titre pour reculer l'origine du monde. Ils s'appuient sur l'autorité de Diodore [a] qui rapporte que Ninus Roi d'Assyrie, marcha contre les Bactriens à la tête de deux millions d'hommes. Après sa mort, Semiramis leva une armée de quatre millions d'hommes pour faire la guerre aux Indiens, qui lui en opposerent une beaucoup plus nombreuse. Paris & Londres n'auroient été qu'un quartier de Ninive, où le prophète Jonas [b] comptoit plus de vingt mille enfants. Diopolis ou Thebes la grande contenoit plus de quatre millions d'habitants, dont sept cents mille étoient en état de porter les armes. On sçait la grandeur immense de Babylonne; toute l'antiquité dépose sur le nombre prodigieux de ses habitants. Comment, dit-on, dans des temps si voisins du déluge, pouvoit-elle être si peu-

(a) Lib. 3.

(b) C. 4. v. 11.

plée? Les Historiens profanes qui nous ont transmis l'histoire des premiers empires, ne se donnent pas pour garants de tout ce qu'ils rapportent. Ils se servent de ces expressions, *on dit, on croit*, & eux-mêmes regardent comme fabuleux, les faits allégués par les peuples pour embellir leur origine. Moïse considéré comme un particulier ordinaire, a un caractère de vérité qu'on ne peut effacer. Comme il a sur tous le privilège de l'antiquité, lui seul a pu remonter jusqu'aux premières colonies qui peuplerent les différents pays. Tout ce qu'il nous a transmis étoit sçu de toutes les nations; le marbre & l'airain, les médailles & les inscriptions, les pyramides, les tombeaux & tous les monuments antiques ne déposent rien qui affoiblissent son autorité. Aucune nation n'a élevé la voix pour réclamer un autre origine que celle qu'il leur donne. Tout l'Occident reconnoît Japhet pour son auteur, & le Païen ne remontoit pas à une antiquité plus reculée. Loin d'avoir été démenti par les premiers historiens, tous ont puisé à sa source pour nous transmettre ce qu'ils ne pouvoient avoir appris que de lui, & lorsqu'ils ont défiguré son récit, ils lui ont confirmé le privilège exclusif d'être cru; le souvenir du déluge s'est conservé chez toutes les nations. La fable a confa-

cré la mémoire des trois enfants de Noé dans les trois fils de Saturne. Le double visage qu'elle donne à Janus, atteste que Noé a vu l'ancien monde & le nouveau. Au lieu que Hérodote, Diodore, Strabon ne firent que rassembler des traditions défigurées par le temps.

Les ~~ables~~ calculées de la vie humaine, que nous avons données page 148 démontrent que cent cinquante ans après le déluge, l'ancien monde pouvoit compter quatre cents trente-deux millions d'habitants. Ainsi toutes ces armées qui sembloient surcharger la terre, toutes ces villes dont on vante la magnificence, & dont peut-être on exagere la grandeur, ne sont pas des motifs pour révoquer en doute la jeunesse du monde.

La terre étant partagée entre les trois fils de Noé, chaque partie eut un nom différent, dont l'origine est difficile à démêler. Bochar & quelques autres Interpretes croient que ce furent les Carthaginois (a) qui donnerent le nom d'Europe à la partie occupée par les enfants de Japhet, à cause de la blancheur de leur peau. C'est assigner à ce nom une origine bien récente. Ce sentiment qui n'est qu'une

(a) Hour - appa en Phénicien signifie blanc de visage.

conjecture, suppose que les [a] Carthaginois avoient assez de considération dans le monde pour substituer un nouveau nom qui a fait oublier l'ancien. D'ailleurs c'est nous dire que l'Europe est aujourd'hui ainsi appelée; il falloit nous révéler sa première dénomination.

Une autre opinion assure que le mot Europe vient de Ropé, qui en Hébreu signifie *déserteur*. Au moment de la dispersion, les enfants de Japhet furent les premiers qui se séparèrent de leurs frères, & ce fut en conséquence de cette séparation que le pays qu'ils choisirent, pût être appelée la terre des déserteurs.

Quoique tous les anciens Ecrivains avouent leur ignorance sur l'origine de ce mot, il est vraisemblable que l'Europe a été ainsi appelée d'une contrée qui est la première qu'on rencontroit en sortant de l'Asie, & qui s'étendoit depuis le pont Euxin jusqu'à l'Archipel; cette opinion est fondée sur l'usage établi dans tous les temps de donner à un vaste pays le nom du lieu où l'on aborde. Et quand on lit l'histoire des pays nouvellement découverts, on se confirme dans cette opinion.

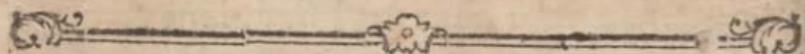
L'on croit que l'Afrique a été ainsi nommée de la quantité de singes qu'elle

(a) Rondet. Journal Eccl. tom. 31, p. 205 & f

produit. Ce nom chez les Phrygiens & chez les Celtes étoit employé pour désigner la patrie, ou la demeure des singes. Mais on peut donner à ce nom une étymologie plus simple, en le faisant dériver du mot Hébreu *Afer*, qui signifie *sable* ou *poussiere*. En effet le sol de l'Afrique n'est qu'un sable aride, qu'une poussiere brûlante; ainsi cette région a donc pu être nommée une contrée de sable & de poussiere.

Ceux qui nous disent que l'Asie a tiré son nom de l'Ionie, de la Carie & des autres pays contenus dans l'Asie mineure, ne nous instruisent pas du nom primitif de la grande Asie, séjour des premiers Patriarches. L'opinion la plus reçue est que cette partie du monde a été la patrie des Dieux; elle est appuyée sur le mot *As*, qui signifie, *le Dieu véritable & unique*. Cette terre pouvoit être appelée sainte & divine, parce qu'elle fut le séjour des enfants de Sem, gardiens incorruptibles des premières vérités, & adorateurs du Dieu unique, tandis que les autres nations erroient dans les ténèbres de l'idolâtrie.





NEUVIEME DISCOURS

HISTORIQUE,

SUR LA POPULATION DE L'AMÉRIQUE.

C'EST ici le lieu d'examiner par quelle nation l'Amérique a été peuplée, & d'indiquer la route qu'on a prise pour y pénétrer. Ce vaste continent auquel Americo Vespucci a eu la gloire de donner son nom, a exercé la sagacité de plusieurs Ecrivains qui ont essayé de nous révéler le secret de sa population. Je vais exposer leurs opinions qui sont plutôt des conjectures ingénieuses que des vérités démontrées.

Si nous avions l'histoire des révolutions qui ont dû changer la forme de notre globe, depuis sa création, les difficultés qui nous arrêtent sur la communication des deux continents seroient bientôt applanies. L'océan qui tantôt usurpe des terres, & qui tantôt en laisse d'autres découvertes, peut nous avoir opposé des barrières qui n'étoient point élevées dans les premiers temps. Les tremblements de terre & les volcans ont pu introduire les eaux

dans des plaines, autrefois couronnées de fleurs, de fruits & de moissons.

Quelques-uns conjecturent que la Norvege, les Isles Britanniques, les Orcades & l'Irlande ont été contigues à l'Isle de Terre-neuve. J'ai déjà fait (a) voir la vraisemblance de cette jonction qui rend facile la migration des Celtes en Amérique. D'autres prétendent que l'Atlantide fut autrefois contiguë aux Azores & aux terres Australes, ou que du moins si elle en étoit séparée, la distance n'en étoit pas assez grande pour interdire leur correspondance mutuelle. Les partisans de cette opinion s'appuient sur des traditions & des fragments historiques, dont ils se font un titre pour prouver que les Phéniciens, confondus avec les Egyptiens, envoyèrent des colonies dans le nouveau continent par la mer Atlantique. C'est le sentiment de Strabon, de Pline, d'Elie, de Plutarque, d'Aristote & de presque tous les Ecrivains de l'antiquité, qui rapportent que la Lybie & une partie de l'Europe, furent réduites par le sort de la guerre sous la domination des Rois de l'Atlantide. Platon (b) & Diodore (c) parlent de trois voyages entrepris par les Phéniciens à travers cet immense océan; le premier sous

I. Opⁿ
nion.

II. Opⁿ
nion.

(a) Page 292. (b) Plat. in Crit. (c) Diod. l. 5^e

la conduite d'Atlas, fils de Neptune; le second lorsque ces hardis navigateurs furent jettés par la tempête dans une grande isle située à l'occident de la Lybie; le troisieme, lorsque les Tyriens sous le regne de Salomon allerent chercher de l'or à Ophir. L'histoire rapporte qu'ils bâtirent des villes au delà des colonnes d'Hercule, & que fatigués des guerres qui déchirent le sein de leur patrie, il s'y ménagerent un asyle contre leurs oppresseurs. Ce témoignage dépose qu'il y avoit alors des contrées qui depuis ont été submergées par l'océan.

Voici ce que Platon en dit dans son Timée . . . » Un prêtre Egyptien m'assura que
 » cette isle étoit plus grande que la Lybie
 » & l'Asie ensemble, ce qu'on ne doit entendre que de l'Asie mineure, qui seule
 » étoit alors connue sous ce nom; il ajouta
 » que cette isle étoit située à l'entrée du détroit que les Grecs nommoient les colonnes d'Hercule, qu'on pouvoit faire
 » le trajet delà à d'autres isles, de celle-ci
 » à un continent situé à l'opposite, & à la mer qu'on peut nommer mer interne.
 » Dans les divers détroits que forme cette mer, il y a un port dont l'entrée est fort
 » étroite; mais la terre que la grande mer entoure est avec raison nommée continent. Il y avoit des Rois qui possedoient

» cette isle & plusieurs autres avec une par-
» ti: du continent , & qui étendoient leur
» domination depuis la Lybie jusqu'à l'E-
» gypte , depuis l'Europe jusqu'à la Tyr-
» rheniene. Ces Rois réunirent leurs for-
» ces pour réduire sous leur puissance no-
» tre pays & le vôtre , & toutes les con-
» trées qui sont situées sur le bord de la
» mer. La puissance de votre ville répri-
» ma l'ambition de ces tyrans ; ce fut aux
» Athéniens que les suffrages de toute la
» Grece défererent le commandement gé-
» néral ; leur courage & leur expérience
» dans la guerre leur méritèrent cet hon-
» neur dont ils se montrèrent dignes par
» la dispersion de l'ennemi commun. Athe-
» nes délaissée par ses alliés prévint par ses
» victoires la ruine de ceux qui n'étoient
» pas encore tombés sous le joug : ce fut
» à leurs brillants succès que nous fumes
» redevables de la conservation de notre
» liberté : tous les peuples qui habitent
» en déça des colonnes d'Hercule , seroient
» tombés dans la servitude s'ils n'avoient
» point eu de si généreux défenseurs.

» Dans la suite des temps , il y eut des
» déluges & des tremblements de terre qui
» durèrent l'espace d'un jour & d'une nuit.
» Ce peuple belliqueux fut englouti sous
» les eaux. Toute l'isle fut submergée &
» ses débris remplirent d'écueils & de li-

» mon cette mer aujourd'hui féconde en
» naufrages.

Tous ces traits ne nous offrent-ils pas le tableau de l'Amérique & de la mer qui la sépare de l'Europe & de l'Afrique? Comment Platon ou le prêtre Egyptien auroient-ils donné une copie si ressemblante, s'ils n'avoient travaillé que d'imagination? Ce récit n'a trouvé aucun ~~con~~tradicteur dans l'antiquité. Aristote si attentif à relever les erreurs de Platon, en a reconnu l'autenticité. Ainsi tous ces faits historiques sont d'un grand poids, surtout lorsqu'on compare les mœurs de ces peuples nouveaux avec les usages des premiers Egyptiens & Phéniciens, soit dans l'ordre civil, soit dans l'exercice du culte religieux: il faut pourtant avouer que la conformité de mœurs & de langage qu'on remarque entre deux peuples, n'est point une démonstration de leur correspondance mutuelle: quoique les Mexicains déchirent leurs vêtemens pour manifester leur douleur, a-t-on droit d'en conclure qu'ils descendent des peuples où ce signe de l'affliction est établi? Certains mots qui semblent dérivés de la même racine, ne sont qu'une conformité de sons produits par le hazard, dont on ne peut tirer aucune induction raisonnable. D'ailleurs est-il possible que les Phéniciens en y établissant des

colonies , n'aient laissé aucunes traces de leurs cérémonies religieuses , & surtout du culte qu'ils rendoient à Hercule , né parmi eux.

Si quelque monument historique pouvoit établir la communication de l'ancien continent avec le nouveau , ce seroit sans doute la relation des voyages de Hannon , dont les Romains par une jalousie maligne ont tâché d'affoiblir l'autorité. Ce Carthaginois célèbre par ses navigations , débarqua trente mille Africains dans une contrée aussi éloignée des colonnes d'Hercule , que ces colonnes l'étoient de Carthage , c'est-à-dire qu'elles étoient situées environ trois degrés au delà des Canaries. Dans une autre navigation entreprise par l'ordre du Sénat de Carthage pour découvrir de nouveaux pays vers le Sud ; il parcourut les côtes sans entrer dans les terres , & la disette des vivres l'obligea de revenir : peut-être que les Carthaginois intéressés à cacher ses découvertes pour en recueillir seuls tous les avantages , ne lui permirent pas de les publier. Le goût de ces peuples pour les nouvelles découvertes est prouvé par les dépenses qu'ils faisoient pour y réussir. La flotte qu'ils confièrent à Hannon étoit composée de soixante navires , de cinquante rames chacun.

Tous ces faits ne forment pas à la vérité

une démonstration que l'Amérique ait été connue ; mais du moins ils en font connoître la possibilité : il ne faut pas croire qu'on ait attendu la découverte de la boussole pour s'exposer aux dangers des mers. Les vents alisés suffisoient aux navigateurs pour diriger leur route. Les Mouçons qui soufflent pendant six mois de l'année d'un côté, & pendant six mois de l'autre, facilitoient leur départ & leur retour : le lever & le coucher du soleil, la position de quelques étoiles pouvoient suppléer en bien des occasions au secours que prête ce guide artificiel.

Le vaste espace qui sépare l'Amérique de l'Espagne occidentale, habitée par une colonie des phéniciens, fut un foible obstacle pour arrêter l'audace des premiers navigateurs. Les isles Cassidérides qu'on croit être les Azores, leur étoient parfaitement connues ; ainsi le trajet pour arriver en Amérique ne devoit pas rebuter leur courage. Procope nous apprend que les Chananéens échappés au glaive exterminateur de Josué, s'établirent sur les côtes occidentales de l'Afrique. L'intervalle qui les séparoit du nouveau continent, n'étoit pas assez considérable pour qu'un heureux hazard ne leur en eût pas procuré la connoissance, & c'est delà que les Phéniciens qui étoient en commerce avec eux

peuvent l'avoir empruntée ; mais on aura toujours peine à comprendre comment un continent autrefois connu , sera tout d'un coup tombé dans l'oubli , comment les vestiges de son ancienne communication auront été entièrement effacés , comment son histoire & même ses fables ne seront point parvenues jusqu'à nous. Mais ce secret peut avoir été enseveli sous les ruines de Carthage , qui seule en étoit dépositaire ; & quand il ne nous reste aucun vestige de cette puissante rivale de la maîtresse du monde , devons-nous être surpris de n'appercevoir aucun débris de quelques cabanes & de quelques bourgades bâties à la hâte , pour protéger des colonies naissantes contre les attentats des hommes sauvages & des bêtes féroces.

L'opinion la plus accueillie aujourd'hui , est que l'Amérique a été peuplée par des nations beaucoup moins éloignées d'elle que les Egyptiens & les Phéniciens , & l'on a de forts indices que ses habitants descendent des Tartares ou des Sybériens de la presqu'isle de Kamkhatka , qui selon quelques-uns ne sont éloignés du nouveau continent que d'une journée & demie. La terre de Gama qui est entre cette péninsule & le nouveau monde , dont elle est presque contiguë , a pu donner la facilité d'y pénétrer ; on a même de fortes raisons

de soupçonner que les Tartares Asiatiques sont adjacents aux Américains occidentaux par quelque Isthme subsistant ou détruit.

Des navigateurs Russes envoyés pour tenter un passage dans les Indes par les mers du nord, les ont trouvés parlemées d'isles qui facilitent le trajet d'Asie en Amérique. Les mêmes tentatives se sont répétées, & il en faut attendre le succès avant de prononcer sur la jonction réelle des deux continents. On sçait que le Promontoire d'Asie découvert par le Capitaine Berhinges, n'est éloigné que de trente degrés de la Californie.

S'il est vrai que les Philippines, les Mariannes & les Moluques ont autrefois été jointes à l'Amérique; s'il est vrai comme l'attestent les (a) navigateurs, les plus accrédités que les terres Australes environnent notre globe vers le pole Antartique; s'il est vrai que la terre de Guir & les isles de Salomon n'ont été séparées de notre continent que par les ravages de quelque déluge, ou par des volcans & des tremblemens de terre, il sera aisé de concevoir qu'avant ces terribles événemens il étoit facile de passer en Amérique.

La discussion de tous ces faits m'écarteroit du sentier de l'histoire. Je vais sim-

(a) Dampierre & Goneville.

plement exposer les raisons de ceux qui prétendent que les Scythes ou Tartares furent les premiers habitants du nouveau monde.

La partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie, est plus peuplée que les Provinces orientales. Ainsi il est à présumer que les colonies ne s'étendirent qu'à mesure que les premières habitations se trouverent surchargées.

Lorsque les Espagnols descendirent dans Cuba, Saint-Domingue & la Jamaïque, &c. ils y trouverent une grande multitude de bêtes féroces dont l'espece étoit inconnue au milieu du continent; mais ils n'y apperçurent aucun de ses oiseaux dont le vol est court & borné, indice certain que ces isles étoient moins éloignées que le continent, du pays d'où étoient venus les premiers hommes & les premiers oiseaux.

Plusieurs anciens Ecrivains attestent que les déserts & les bois de la Scythie, de la Tartarie & de l'Hircanie étoient infestés de tigres, d'ours & de lions. Les pays de l'Amérique les plus voisins de ces contrées, nourrissent une multitude de ces animaux féroces. On demande quelle route ils ont pris pour s'y rendre. Cette question est plus facile à faire qu'à résoudre, tant qu'on ne sera pas instruit, s'il y a un point de communication de la partie orientale de l'Asie

avec les provinces occidentales de l'Amérique. Au reste, quand cette communication ne seroit pas réelle aujourd'hui, ne pourroit-on pas conjecturer que l'Isthme qui formoit cette jonction, a été détruit par quelqu'un de ces événements qui bouleversent la surface du globe, de même qu'on soupçonne que la France fut autrefois contiguë à l'Angleterre, & l'Espagne à l'Afrique.

Les Américains occidentaux & les Tartares asiatiques ont une conformité de mœurs & d'usages, qui ne permet pas de méconnoître leur commune origine. Les Algonkins menent une vie errante; les Péruviens suspendent leurs morts à des arbres; les Californiens se nourrissent de poisson. Toutes ces coutumes que les Espagnols trouverent établies à leur arrivée dans le nouveau monde, sont communes aux peuples de Sibérie & de Kamtskatka. Les Tungusiens, les Ostiaks, comme les habitants de la Virginie, adorent le démon au bruit des instruments; tous ces peuples ont un respect superstitieux pour les devins, les forciers & les enchanteurs. Hornius & Laërt se sont servi de la conformité du langage pour montrer qu'ils sont des rejettons de la même tige; & leurs recherches ont quelque chose d'imposant.

Grotius remarque que les Espagnols à

leur arrivée dans le nouveau monde n'y trouveront point de chevaux, & il s'en fait un argument contre la migration des Tartares; mais les armes dont il se sert, fortifient le système qu'il veut détruire. Le cheval ne peut vivre dans les climats trop froids. Les anciens Scythes septentrionaux n'en pouvoient élever; ils se servoient de rernes & de gros mâtins, usage que les Espagnols trouverent établi dans l'Amérique.

Il est vrai que les Tartares auroient pu conduire avec eux des vaches, des bœufs, des moutons, dont ils devoient avoir éprouvé l'utilité; mais la marche trop lente de ces animaux auroit rebuté l'impatience d'un peuple chasseur, assuré de trouver la proie par-tout où il y avoit des animaux. Ainsi il ne suffit pas que les Espagnols n'en aient point trouvé, pour avoir droit d'en conclure que les Tartares n'en ont point conduit avec eux. Ils ont pu être détruits par la rigueur du froid qui est excessive, surtout dans la partie où ils portèrent leurs premiers pas. La différence qu'on remarque dans les bêtes à cornes de l'Amérique, & celles de la Tartarie, vient uniquement de la qualité du climat.

Mais toutes ces difficultés sur le passage des animaux, disparoissent quand on réfléchit qu'au moment de la création. Dieu dit, *que la terre produise des animaux vi-*

vants. Cette vertu productrice ne fut point reſtrainte aux terres voisines du paradis terreſtre, toutes furent associées au même privilege. Quoique Dieu n'eut créé qu'un homme & qu'une femme, sa puissance féconde produisit dans tous les lieux, des animaux qui rechercherent bientôt, les climats où ils pouvoient trouver une existence plus commode & plus facile. Le tigre & le lion préférèrent les sables brûlants de l'Afrique, les rennes & les ours se fixerent au milieu des neiges du septentrion. L'espece de ceux qui choisirent des climats contraires à leur nature, y fut bientôt détruite. Ainsi il n'est pas étonnant que les peuples instruits par l'expérience, en passant dans de nouvelles contrées, n'y aient pas conduit les animaux qu'ils avoient reconnus utiles dans les lieux dont ils s'éloignoient.

Ceux qui n'apperçoivent aucune ressemblance entre les coutumes & le langage des Américains & des Tartares, ne peuvent en tirer aucune conséquence contre cette migration. L'Espagnol & le Sarmate, l'Italien & le Germain, le François & le Batave n'ont rien de commun dans le langage & les coutumes; auroit-on droit d'en conclure que tous ne descendent point également de Japhet.

On fait contre cette migration une ob-

jecton plus difficile à résoudre. On demande comment les Tartares ont pu se déterminer à préférer des lieux plus affreux, que ceux qui les avoient vu naître. Il est aisé de concevoir comment un peuple passe d'un pays stérile dans une contrée féconde ; mais il est difficile de lui faire parcourir des régions glacées & des mers hérissées d'écueils, pour se fixer dans des déserts arides qui semblent être le tombeau de la nature. Les Tartares en s'éloignant de leurs premières demeures ne durent-ils pas être rebutés des obstacles qui se multiplioient à mesure qu'ils avançaient.

Il y auroit de l'absurdité à croire qu'une multitude de Tartares se soit déterminée à faire douze ou quinze cents lieues, à travers les neiges & les glaces du nord, pour aller chercher des habitations dans des pays qui leur étoient inconnus ; mais ce qui n'a point été fait par une colonie nombreuse, a pu être exécuté par quelques familles particulières, qui nées elles-mêmes dans des pays excessivement froids, ont pu s'étendre de proche en proche dans des régions encore plus froides. Ne peut-on pas supposer que ces familles surchargées ont pu chaque année s'éloigner de deux lieues de leur premier séjour. Alors on concevra facilement que les descendants des premiers émigrants seront parvenus insensiblement à l'Amérique.

Ceux qui établissent que les migrations se font toujours d'un mauvais pays dans un meilleur, étendent trop loin un principe qui est démenti par le fait. Les habitans des zones tempérées n'ont-ils pas renoncé aux délices de leur climat, pour aller se fixer au milieu des déserts de la Scythie. Le sommet glacé des Alpes a des habitans comme les plaines riantes de l'Italie. Les lieux les plus disgraciés de la nature, nourrissent des hommes qui en préfèrent le séjour aux campagnes fortunées qu'embellit un éternel printemps. Le peuple chasseur se plaît par-tout où il peut exister. Le peuple pasteur ne cherche que les bois & les pâturages; l'un oublie les hommes pour attraper la proie, & l'autre les fuit pour nourrir des animaux.

Il est difficile de marquer le temps où l'Amérique a reçu les Tartares. On sçait que leur pays étoit plutôt le séjour de bêtes que celui des hommes, du temps d'Oguskam, environ six cent trente ans avant Jesus-Christ. Ainsi le nouveau monde ne peut avoir été peuplé par eux que quelques siècles après: en effet, une nation n'envoie point de colonies dans des terres étrangères, à moins qu'elle ne soit surchargée d'habitans.

Pline & Ammien Marcellin assurent que les Scythes Canibales ayant ravagé le ter-

rité de leurs voisins, les obligèrent d'aller chercher de nouvelles demeures dans des pays incultes & inhabités, où les neiges, les glaces, & les rochers leur servirent de remparts contre les invasions de leurs implacables oppresseurs. Hornius rapporte que les Scythes aborderent pour la première fois dans le nouveau monde l'an quatre cent de notre Ere. Les troubles qui agitoient la Tartarie donnerent lieu à cette transmigration, qui fut suivie d'une autre au septieme siecle, où ces aventuriers trouverent la partie septentrionale déjà fort peuplée; mais ce fait historique est avancé sans preuves suffisantes.

Quelques auteurs rapportent que les Chi-^{iv. Opi-}nois chassés de leur pays par les Tartares ^{nion.} en douze cent soixante-dix, y étoient abordés avec une flotte de mille vaisseaux, & que ce furent eux qui fonderent l'empire du Mexique; quelques débris de navires échoués sur les côtes de la Floride semblent indiquer que ces plages ne leur étoient pas inconnues; mais tous ces faits paroîtront incertains à ceux qui connoissent le mépris de ces peuples pour les autres nations, & leur attachement pour leur pays dont ils ne s'éloignent jamais; il est donc plus probable qu'au lieu d'envoyer des colonies, ils transporterent sur leurs vaisseaux quelques essains de Tartares; voisins dan-

gereux auxquels ils donnerent la facilité de s'éloigner pour n'en être point opprimés. Au reste, je vais exposer les raisons de ceux qui regardent le Chinois, comme les populateurs de l'Amérique.

Quand on réfléchit qu'avant l'arrivée des Européens dans cette partie du monde, on y voyoit des monuments dignes de la magnificence des Monarques Asiatiques, on est forcé de convenir que ces peuples étoient descendus d'une nation policée, qui leur avoit transmis son industrie. Les palais de Persépolis, les merveilles de l'Égypte n'avoient rien de comparable à ce coteau artificiel, dont Garcillasso nous a donné la description. Ce prodige de l'art prouve que les secrets de l'architecture y étoient connus : or la perfection des arts, chez une nation, démontre l'antiquité de son origine. Mais ce ne furent point les Tartares grossiers & sauvages qui purent en avoir porté le flambeau dans l'Amérique. On a donc soupçonné que quelque peuple civilisé y a conduit des colonies, & ce soupçon est tombé sur les Chinois. M. de Guine, dont l'autorité doit être d'un grand poids, a prétendu que ces peuples après avoir abordé à l'isle de Jesso, avoient passé au Kamtschatka, d'où ils pénétrèrent jusqu'à la terre de Gama, & successivement au continent de l'Amérique septen-

trionale, où ils établirent un commerce florissant environ l'an quatre cent cinquante-huit ans de Jesus-Christ. Mais il est difficile de concevoir comment ces peuples qui rarement osent s'éloigner de leurs côtes, auroient formé le hardi projet de traverser un océan inconnu, où les vents alisés qui soufflent entre les deux tropiques les auroit rejettés vers leurs rivages. Mais quand on promene ses regards sur la surface du globe, la difficulté de cette navigation s'évanouit. On découvre un vaste espace depuis la Chine jusqu'à la terre des Patagons, qui n'a dû faire qu'un seul & même continent, avant que les déluges & les autres fléaux eussent bouleversé la figure primitive du globe, & c'est sans doute par cette route que les premières colonies ont pénétré dans le nouveau monde.

La ressemblance qu'on remarque entre les Américains & les Chinois fortifie cette opinion. Les uns & les autres ont connu dans les temps les plus reculés l'usage des cordelettes ou quippos. Cette conformité qui les distingue des autres peuples de la terre, pour perpétuer la mémoire des faits, est une forte présomption de leur origine commune. Leur religion offre les mêmes traits. Les uns adorent l'Éternel sous le nom de Kam-ti, & les autres sous le nom de Pachacamac, qui signifie *l'ame de l'univers*.

Leur culte sans mélange d'idolâtrie, sem-
bloit dicté par la raison. Leur temple n'é-
toit profané par aucunes idoles. Si les Pé-
ruviens adoroient le soleil, c'étoit moins
comme Créateur de l'univers, que com-
me une cause féconde dont l'Auteur suprê-
me se sert pour féconder la terre. Voici
comme s'exprime un de leurs Yncas sur
cet astre.

» Plusieurs croient que le soleil est vi-
» vant, & qu'il est le créateur de tout ce
» qui se voit dans le monde ; mais il me
» semble que celui qui fait quelque chose
» doit nécessairement être présent ; or, plu-
» sieurs choses se font en l'absence du soleil
» donc il ne les a pas faites toutes. On peut
» assurer qu'il n'a pas de vie, puisque tou-
» jours errant & mobile, il ne se lasse ja-
» mais ; au lieu qu'il s'épuiserait, s'il étoit
» vivant. S'il avoit une pleine liberté, il
» visiteroit quelque partie du ciel, où il
» ne va jamais. L'on peut donc assurer qu'il
» a la destinée d'un animal qu'on a mis à
» l'attache, qui fait sans cesse le même tour,
» comme une flèche décochée qui ne va
» qu'au lieu où le chasseur la darde, sans
» qu'il lui soit possible d'y aller de son pro-
» pre mouvement.

L'idée sublime que les Péruviens atta-
choient à leur Dieu Pachacamac, est la
même que la notion que les Chinois atta-

choient à leur Tien. Les Empereurs de ces deux peuples se glorifioient également d'être issus du soleil. Tous deux avoient des cycles, des fêtes & un calendrier. Le cycle des Chinois étoit de soixante ans; celui des Péruviens étoit de cinquante-deux. Les anciens Chinois, ainsi que les premiers habitants du Pérou, ont reconnu un Etre suprême, Créateur de l'univers, invisible, arbitre de tous les événements; ils n'avoient ni temples, ni images, ni statues; ils faisoient leurs sacrifices dans des plaines découvertes; & ils auroient cru en avilir la majesté que de le représenter par des figures. Tous leurs Rois prétendant être fils du soleil, s'étudioient à prouver la noblesse de leur origine en répandant, comme l'astre du monde, des bienfaits sur la terre.

Les partisans de cette opinion trouvent une grande conformité entre la langue Péruvienne & la Malaye, dont les mots ont beaucoup de syllabes doublées & triplées. Les traits de ressemblance qu'on remarque dans leurs habillemens, peuvent encore faire conjecturer que certaines nations Américaines ont une origine Chinoise; mais on ne reconnoît plus cette ressemblance chez les Mexicains, dont la religion, les mœurs, les caractères alphabétiques, les cycles leur sont tout-à-fait particuliers. Il est donc naternel de croire que plusieurs na-

tions dans des temps différents ont contribué à peupler ce nouveau continent. La diversité des opinions peut bien faire méconnoître la route qu'on a prise pour y pénétrer ; mais aussi il en résulte que la route est réelle & subsistante , & qu'elle a été découverte depuis les siècles antédiluviens.

Plusieurs Ecrivains assignent à la découverte de l'Amérique une époque plus récente ; & sans être arrêtés par son extrême population à l'arrivée de ses exterminateurs , ils établissent leur système sur des traditions qu'une saine critique ne peut admettre. Chaque peuple s'est arrogé la gloire d'avoir donné les premiers habitants à ce continent ; j'expose ici leurs prétentions sans en reconnoître la légitimité.

Les Allemands assurent qu'un Gentilhomme Bohémien nommé Martin , avoit parcouru les côtes du Brésil & le détroit de Magellan , long-temps avant Américo Vespucci. Un Sçavant (a) respectable par l'étendue de ses connoissances & par la sagesse de sa critique , prétend que ce furent les Normands qui les premiers aborderent en Amérique ; mais malgré le poids de ses raisons , c'est trop rajeunir la population de cette partie du monde , que de lui donner pour auteurs cet essain de guerriers,

(a) Brayer in conyer. rerum Scythic. p. 33

plus jaloux de détruire que d'élever des monuments qui assurassent la perpétuité de leur gloire. Il est vrai que satisfait d'exécuter des choses héroïques, ils n'avoient point l'ambition ni peut-être le talent d'en transmettre la mémoire.

Quelques monuments historiques semblent indiquer que les Gallois ont contribué à peupler cette partie du monde. Leurs Annales nous apprennent qu'une guerre cruelle ayant précipité du trône leur légitime Roi, ce Prince nommé Madoc parcourut les mers pour faire de nouveaux établissemens. Il dirigea son cours vers l'ouest, & après quelques mois de navigation, il découvrit des plaines riantes & fertiles, qu'on soupçonne être la Virginie & la nouvelle Angleterre; un pays si beau étoit inhabité. Le Prince revint dans sa patrie, d'où il conduisit une colonie dans cette nouvelle contrée, où l'on célèbre encore aujourd'hui la mémoire de ce héros aventurier. Ce fait historique est encore appuyé sur la grande ressemblance qu'on remarque entre le langage Gallois & les langues Américaines.

Après avoir indiqué de quelle façon le monde a reçu successivement des habitans, je vais exposer quelle fut la cause & les suites de cette dispersion.

La famille de Noé, après quelque sé-
jour dans les campagnes d'Arménie où

Conf-
truction
de

Babele,

L'arche s'étoit arrêtée, s'en éloigna pour aller s'établir dans les plaines de Sennaar entre le Tigre & l'Euphrate. Le nom de Sennaar nous a été transmis par les Historiens sacrés & profanes. Ce fut dans ces plaines que le Calife al Mamun envoya des Astronomes pour mesurer la grandeur d'un degré d'un des deux grands cercles. La ville de Sennaar ou de Singar a été le siege de l'empire de quelques Califes. La différence qui se trouve entre ces deux mots, disparoît quand on sçait qu'en Hébreu le même caractère est employé pour exprimer les deux noms.

A mesure que la population se multiplia cette terre malgré sa fécondité naturelle ne put suffire aux besoins de ses habitants, qui se virent forcés de consentir à se séparer pour trouver une subsistance plus facile. Mais avant d'exécuter une résolution dictée par la nécessité, ils voulurent laisser un monument de leur fraternité & de leur union primitive, & même de leur orgueil. Les hommes de tous les temps ont cherché à immortaliser leur nom par des monuments qui n'ont éternisé que leur vanité. Les Thermes, les Colifées, le Dédale, les Pyramides d'Egypte pénètrent d'une secrète admiration, le voyageur qui en contemple les débris. Mais tandis que l'œil étonné se fixe sur les ruines éparées de

ces pompeux édifices, l'auteur qui les a élevés reste dans les ténèbres de l'oubli. Ce fut donc en entassant des masses énormes que les premiers habitants du monde crurent acquérir de la célébrité : un goût victorieux & dominant dans tous les hommes, leur inspira le dessein de bâtir une ville & une tour élevée jusqu'au ciel avant leur dispersion. Ce projet rempli de grandeur & de magnificence, n'offre au premier coup d'œil rien de répréhensible & de criminel ; ils pouvoient avoir pour objet de bâtir une ville qui fut la patrie commune des hommes, qui tous acquéroient un droit égal de citoyen, puisqu'ils avoient contribué à sa construction.

Le texte sacré porte qu'ils formerent ce dessein de peur de se voir dispersés, & non pas avant de se voir dispersés. Ce qui suppose que dégoûtés de l'occupation de pasteurs, ils commençoient à s'ennuyer de mener une vie errante comme leurs troupeaux, & que rougissant de la bassesse de leur premier état, ils préféroient la vie sociale à la vie sauvage, qu'ils mennoient dans les forêts & les déserts. Ainsi il étoit naturel d'élever un signe de ralliement, qui pût prévenir le malheur de se voir un jour étrangers les uns aux autres.

Quelques Interprètes pensent que leur but étoit de se précautionner contre les ravages d'un nouveau déluge. Mais si tel

Quel fut
le but
des constructions



avoit été leur motif, n'auroient-ils pas construit leur ouvrage plutôt sur une montagne, que dans une plaine environnée de deux grands fleuves ? D'ailleurs les promesses de ne plus submerger la terre, étoient trop récentes pour leur laisser craindre ce fléau, & c'étoit une tradition reçue que le monde ne périroit plus que par un déluge de feu.

D'autres prétendent qu'enivrés d'un fol orgueil, ils voulurent élever une tour jusqu'au ciel pour disputer à Dieu l'empire de l'univers, & que ce furent les géants célèbres dans la fable sous le nom des Titans. Cette assertion étant destituée de preuves, ne méritent point une réfutation. Un auteur Arabe débite que Nemrod bâtit cette tour pour monter au ciel, ou il vouloit voir le Dieu d'Abraham. Après trois ans de travail il monta sur cette tour; mais il fut extrêmement surpris de voir le ciel aussi éloigné qu'auparavant. Son étonnement augmenta quand il vit cette tour & une autre bâtie dans le même dessein, s'écrouler & tomber sous les coups d'une puissance invisible. Alors se voyant dans l'impossibilité de faire la guerre à l'Eternel, il tourna ses fureurs & ses vengeances contre ceux qui refuserent de lui rendre un culte divin.

Mais si la construction de Babel étoit

Pour-
quoi
l'entre-
prise dé-
plut à
Dieu-

Indifférente en elle-même, pourquoi excita-t-elle l'indignation de Dieu ? C'est dans l'Écriture qu'il faut en chercher la cause, c'est-elle qui nous apprend que cette entreprise étoit plutôt un monument de l'orgueil des hommes que de leur obéissance, & que l'envie de rendre célèbre leur nom, leur fit tenir un conseil où Dieu ne fut point appelé. Il semble qu'avant de commencer l'ouvrage, ils avoient été avertis de la nécessité de se séparer, & peut-être Dieu leur avoit-il donné cet ordre par la voix de Noé. Ainsi cette entreprise dut être rejetée de Dieu, puisqu'elle s'opposoit à l'exécution du dessein qu'il avoit de peupler les différentes contrées de la terre.

Les Architectes de Babel employèrent vingt-deux ans, & selon d'autres quarante ans à cet ouvrage, qui fut interrompu l'an 401 du déluge. Tandis que tous s'empressoient au travail, Dieu descendit sur la terre pour contempler ces fourmis qui élevoient un édifice de sable : son courroux s'alluma en voyant des hommes qui n'étoient laborieux que par le sentiment d'une fausse gloire, & qui n'étoient grands que par l'enflûre de leur vanité. Ils éprouverent bientôt leur dépendance & leur foiblesse ; la punition suivit de près leur témérité. La langue

Confu-
sion de
langues.

générale fut confondue ; la prononciation des mots barbares devint facile ; les mots usités furent oubliés ; l'organe de la voix eut une disposition nouvelle, & il ne resta qu'une mémoire confuse du passé. Alors les ouvriers ne pouvant ni obéir, ni commander, furent obligés de renoncer à leur entreprise : tous furent dispersés dans différentes régions. Ce miracle inattendu fit donner à la tour le nom de Babel, dont la racine est Bibel, qui signifie *désordre, confusion*.

Des hommes inutilement laborieux, ont voulu découvrir en combien de langues la première fut partagée. Les Juifs qui n'ont point besoin de preuves pour faire des assertions, s'imaginent que Dieu descendit sur la terre accompagné de soixante dix Anges, qui furent établis pour enseigner une langue particulière à chaque nation, & que Dieu se reserva le soin particulier d'instruire Israël qui étoit sa portion chérie, & c'est sur cette chimere qu'ils établissent la maternité de leur langue.

Quel fut
le nom-
bre des
langues.

Le nombre de soixante - dix langages est aussi bon que celui de quarante-huit, admis par ceux qui les comptent par les chefs de famille.

Il est probable que plusieurs langues ne furent différentes que comme des dialectes.

tes, telles que la Chaldaïque, la Syriaque, l'Arabe, l'Ethiopienne. Mais cette différence étoit assez grande pour qu'un peuple ne pût communiquer ses idées à un autre. La plûpart des langues éprouveront un si grand changement, qu'il ne resta aucuns vestiges de leurs communes racines; & les voyagers en découvrent tous les jours qui n'ont aucune affinité avec les langues connues, tant leur diversité est prodigieuse.

Les Sçavants sont partagés sur le degré auquel cette confusion fut portée. Plusieurs prévenus de l'opinion que tous les différents idiômes tirent leur origine d'une langue mere, à laquelle on pourroit les réduire, ont donné au récit de Moïse un sens figuré, & ils ont prétendu qu'il n'y a point eu de nouveaux langages formés au temps de la confusion, qu'on doit interpréter par la méfintelligence qui se mit entre les ouvriers.

D'autres ont avancé que cette confusion ne fut que momentanée, & qu'après leur dispersion, tous les hommes parlerent leur langue primitive: d'autres enfin s'imaginent qu'une variété d'inflexions fut introduite, ainsi que quelques nouveaux mots, & que c'est de là qu'ont pu naître de nouvelles dialectes, & non des langues nouvelles; mais toutes ces opi-

nions sont refutées par le texte sacré qui nous apprend , que la dispersion des hommes étant arrêtée dans les décrets de Dieu , cet Etre suprême jugea à propos de rompre le lien qui les unissoit , en jetant sur le langage une confusion , qui les obligea de se répandre sur la surface de la terre , & d'y former de nouveaux peuples. Ce fait attesté par Moïse , est encore consacré par l'histoire profane. Joseph , Hestée & Abydene rapportent que les hommes parlerent une seule & même langue jusqu'au temps de la construction de la tour de Babel. Alors une pluralité de langues fut introduite par les Dieux ; ce qui donna naissance à des guerres , où ceux qui avoient le même langage , firent cause commune , & envahirent les pays qu'ils trouverent à leur bienséance.

Il faut avouer que le commerce avec l'étranger , l'invention des arts & des sciences , ainsi que leurs progrès , les productions différentes de chaque climat sont bien capables de causer avec le temps des révolutions dans le langage ; mais ces causes ne sont point assez puissantes pour effacer & faire méconnoître les traits primitifs. Il faut donc expliquer ce phénomène par la confusion de Babel , & convenir que ce fut alors qu'il y eût de nouveaux langages formés. Il n'est pas facile

D'expliquer comment cette formation nouvelle s'opéra. Il est probable que la toute-puissance de Dieu, en infusant dans les ames la connoissance des mots dont chaque nation devoit se servir, fit oublier aux hommes la langue qu'ils sçavoient.

Le monument la tour de Babel tient trop à l'histoire du monde pour n'en pas donner ici la description. Les hommes se servirent de briques cuites au feu, & ils employèrent trois ans à la préparer. Chaque brique avoit treize coudées de longueur, dix de largeur, & cinq d'épaisseur. Il est à présumer que l'usage de tailler la pierre étoit encore inconnu, puisqu'on auroit préféré une matiere simple à une composée, le ciment qui lioit ces briques étoit une substance bitumineuse qu'on tiroit du voisinage de Babylone. Cette quantité de bitume a révolté plusieurs esprits superbes, qui citent tous les faits au tribunal de leur raison; mais peut-être ne rejetteront-ils pas le témoignage d'Hérodote, qui rapporte que près de la ville d'Is, à huit lieues de Babylone, on trouve une petite riviere, dont les eaux traînent avec elles beaucoup de bitume. Diodore ajoute qu'il y en a une si grande quantité dans ces contrées, que les habitants n'employent point d'autre ciment pour leurs bâtimens, & qu'ils s'en servent au lieu de bois pour leur

Plan de
Babel.

Source de bitu-
me. chauffage. Ces sources de bitume sont ap-
pellées par les Arabes & les Persans, *la*
fontaine du poix. Ils donnent le nom de
Nafta à cette substance bitumineuse, &
les Turcs pour la distinguer de la poix,
lui donnent le nom de mastic noir.

Un géographe Persan dit que ce *Nafta*
sort des entrailles de la terre comme l'am-
bre gris sort du sein de la mer. Tous les
voyageurs modernes parlent avec admi-
ration de cette source liquide qui le pro-
duit, & plusieurs font mention de la ri-
vière dont parle Hérodote : les peuples de
cette contrée assurent que c'est de là que
fut tiré le bitume qui servit de ciment à
la tour de Babel. Cette tradition est con-
firmée par tous les historiens Arabes &
Persans.

Hit, ville située sur les bords de l'E-
uphrate dans une vallée, a plusieurs sour-
ces de bitume, dont chacune fait un bruit
semblable à la forge d'un maréchal : c'est
ce qui les a fait appeller par les Arabes
la porte d'enfer. La source de cette ma-
tière est un lac toujours couvert d'une
épaisse fumée, & dont la poix toujours
bouillante, se répand dans les plaines voi-
sines. C'est une richesse commune à tous les
habitants qui s'en servent pour poisser leurs
barques & leurs maisons faites de bran-
ches de palmier. Ce terrain qui produit

beaucoup de bitume & de salpêtre, seroit dominé par de hautes montagnes de poix, si l'inondation de l'Euphrate n'emportoit cette matiere, qui couvre le rivage & les champs.

Cette ville malheureusement célèbre, avoit trois cent treize brasses de longueur, sur cent cinquante un de largeur. Ses murailles étoient hautes de cinq mille cinq cents trente-trois brasses, & larges de trente-trois. La tour avoit dix mille brasses de hauteur, trente-trois de largeur; dimension qui suppose que les Architectes ignoroient l'art des proportions. Saint Jérôme sur la foi de quelques voyageurs qui avoient examiné les débris de cette tour, assure qu'elle avoit eu quatre mille de hauteur: d'autres plus outrés, lui en donnent jusqu'à cinq; mais comme Moyse ne nous en a point donné la description, il faut nous en rapporter aux Auteurs profanes.

Voici ce qu'en dit Hérodote: » Au milieu du temple, il y a une tour solide, » qui a une stade en longueur & autant » en largeur. Straborn lui donne la même dimension. Cette mesure qui est de six cent soixante pieds, montre que cette tour surpassoit les pyramides d'Égypte, dont la plus haute n'avoit que cent soixante-neuf pieds, & dont la base étoit

beaucoup plus considérable. Cet édifice consistoit en huit tours quarrées, construites l'une sur l'autre,

Il est difficile de déterminer le lieu où cette ville étoit située, dont les ruines mêmes sont ensevelies dans la terre. Les habitants du pays qui auroient dû nous en conserver la mémoire, ne rapportent que des fables ridicules, ou des traditions incertaines que des voyageurs ont adoptés sans choix : les uns l'ont placée à huit ou neuf milles au Nordouest de Bagdat, où l'on apperçoit des ruines dans une vaste plaine entre l'Euphrate & le Tigre. Ces ruines qui n'ont rien d'entier, sont un amas de terres cuites au soleil, dont chacune a un pied en quarré ; on y trouve une couche de roseaux mis en pieces mêlés avec de la paille de froment de l'épaisseur d'un pouce & demi ; cette paille est aussi fraîche que si elle venoit d'être coupée. Sur cette couche sont posés sept rangs de briques, ensuite on voit une autre couche de roseaux & six rangs de briques. Ces briques sont liées par un mortier bitumineux qui est le ciment du pays. Il y a cinquante de ces rangs, de sept & de six briques, ce qui peut former une hauteur de cent trente-huit pieds : le contour est environ d'un mille : cette masse informe n'a qu'une ouverture qui traverse tout l'édifice ;

ifice; elle semble plutôt la caverne des lions que la demeure des hommes.

D'autres voyageurs prétendent avoir vu les ruines de cet antique monument sur l'Euphrate près de Félusia, environ trente-tix milles au Sud-ouest de Bagdat. Je vais transcrire la relation que nous en donne un Médecin Allemand: » Le » village d'Elugo est situé dans l'endroit » où jadis étoit Babylonne; mais à présent » il ne reste pas une seule maison où le » voyageur puisse se mettre à couvert. Le » terrain en est si sec & si aride, qu'on dé- » daigne de le cultiver, & je fus tenté de » révoquer en doute si cette puissante ville » avoit jamais subsisté dans cet endroit, » si différent de l'idée qu'on nous donne » des plaines riantes & fertiles de Sennaar. » Mais j'en fus convaincu par sa situation, » & par les antiquités remarquables que » le temps n'a point encore détruites, » premièrement par le pont sur l'Euphrate » dont je découvris quelques arches d'une » grande solidité. C'est une chose éton- » nante que dans un endroit où la riviere » est si profonde & si large, on ait pu jet- » ter un pont, tandis qu'on n'en trouve » aucun depuis Alep où le fleuve est étroit » & sans profondeur. Près du pont il y a » des monceaux de poix de Babylone pour » l'usage des vaisseaux. On trouve une

» belle plaine au milieu de laquelle est un
 » village bâti sur les débris du château.
 » Tous ces endroits sont inhabités, & les
 » fortifications sont presque entièrement dé-
 » molies. La tour de Babel placée der-
 » rière le château, n'offre qu'un amas de
 » ruines. Elle peut avoir une demie lieue
 » de diamètre. C'est la retraite de quan-
 » tité de bêtes vénimeuses, dont on n'ose
 » approcher qu'à la distance d'un demi
 » mille, excepté pendant deux mois de
 » l'année où ces animaux restent dans leurs
 » tanières.

» Le chemin pour y arriver est difficile
 » & raboteux : on voit par-tout des édi-
 » fices, des arches, des tours, dont les
 » unes sont ruinées, & les autres assez en-
 » tieres pour fixer l'attention du voyageur
 » curieux. Tel est le clocher de Daniel,
 » bâti de pierres noires, & habité jus-
 » qu'à présent : c'est de ce clocher qu'on
 » peut contempler les ruines de la tour
 » de Babel, la colline où étoit le château,
 » les restes de plusieurs bâtimens mag-
 » nifiques, & la situation de l'ancienne
 » ville.

Della Valle (a) voyageur judicieux &
 non suspect dans les récits, nous en a donné
 une description exacte que je vais rap-

(a) Partie II, Lettre 17.

porter, pour ne rien laisser à désirer à la curiosité du lecteur. Ce fut en 1616 qu'il alla voir ce monument antique.

» Au milieu d'une plaine vaste & unie,
» environ à un quart de lieu de l'Euphra-
» te, se voit un monceau d'édifices rui-
» nés qui forment une espece de monta-
» gne de matériaux amoncelés sans choix.
» La figure en est quarrée, & s'éleve en forme
» de tour ou de pyramide, avec quatre fa-
» çades qui répondent aux quatre côtés de
» l'enceinte; mais la longueur en paroît quatre
» plus grande du midi au septentrion que de
» l'orient à l'occident, & est autant qu'on
» en peut juger, d'un quart de lieue. La
» situation & la forme en sont à-peu-près
» les mêmes que celles de cette pyrami-
» de, que Strabon appelle la tour de Bé-
» lus, & je ne doute pas que ce ne soit
» la tour de Nemrod en Babylone ou Ba-
» bel, comme le lieu s'appelle encore au-
» jourd'hui: du temps de cet Auteur, il
» ne restoit plus rien des escaliers ni des
» autres ornemens dont Hérodote fait
» mention: la plus grande partie ayant été
» détruite par Xerxés Alexandre vouloit
» rendre à ces ruines leur première splendeur;
» mais la mort le prévint dans ses desseins.

» On ne voit au dehors de l'enceinte
» aucunes ruines par lesquelles on puisse
» connoître que Babylone ait été placée

20 dans ce lieu, ou même qu'il y ait
 21 des édifices remarquables. Tout ce qui
 22 subsiste n'est qu'un reste de bâtimens
 23 démolis ; mais pour moi je suis étonné
 24 qu'il y en ait encore tant, puisqu'il y
 25 a du moins quatre mille ans que cette
 26 ville a été bâtie, & que Diodore de
 27 Sicile nous apprend que de son temps
 28 on n'en voyoit presque plus de vestiges.
 29 La hauteur de cette montagne de dé-
 30 bris est par-tout égale ; mais elle sur-
 31 passe la hauteur des palais les plus éle-
 32 vés. C'est une masse informe où l'on
 33 n'apperçoit pas la moindre régularité.
 34 En quelques endroits, cette masse s'é-
 35 leve en pointe & devient inaccessible :
 36 en d'autres, on peut y monter aisément,
 37 & la surface en est assez égale. On ne
 38 découvre aucune porte pour y entrer,
 39 ni aucun sentier pour monter sur le som-
 40 met ; d'où l'on peut conclurre que les
 41 montées alloient en tournoyant au de-
 42 hors, & qu'étant les parties les moins
 43 solides, elles ont été les premières dé-
 44 truites, de sorte qu'il n'en reste aucu-
 45 nes traces à présent.

46 Au dedans on trouve quelques grot-
 47 tes, mais si ruinées, qu'on a lieu de
 48 douter si elles ont été bâties en même
 49 temps que le reste de l'ouvrage, ou fai-
 50 tes ensuite par les payfans pour s'y re-

» tirer en cas de besoin. Les Mahomé-
» tans croient que Dieu a renfermé dans
» ces cavernes, comme dans une prison,
» Harut & Marut, deux Anges qu'ils sup-
» posent avoir été envoyés du ciel pour
» juger les hommes, & qui avoient pré-
» varié dans leur commission.

» Il paroît clairement par ces ruines,
» que la tour de Nemrod a été bâtie de
» briques cuites au soleil, dans un pays
» où la chaleur est extrême. Dans l'ar-
» rangement de ces briques on n'a em-
» ployé ni chaux, ni sable, mais seule-
» ment de la terre préparée : on trouve
» dans les endroits qui servent de fonde-
» ments, des roseaux brisés & mêlés avec
» cette terre, qui tient lieu de mortier,
» afin de mieux affermir l'ouvrage; ensuite
» on apperçoit à certaines distances, &
» sur-tout dans les endroits qui devoient
» être les principaux soutiens, plusieurs
» autres briques de la même forme, mais
» plus solides, & enchassés dans du bitu-
» me: je ne doute pas que ces ruines ne
» soient celles de l'ancienne Babel & de
» la tour de Nemrod; car outre la con-
» formité de la situation, les habitants
» du pays sont du même sentiment, &
» les Arabes lui donnent communément le
» nom de Babel.

Cet ingénieux Auteur a trouvé tant de

ressemblance entre cette masse informe & la tour de Bélus, telle qu'elle a été décrite par Hérodote, qu'il a cru pouvoir en donner les dimensions. Il distingue le plan primitif sur lequel l'ouvrage fut commencé, du second plan sur lequel il fut continué. Le plan original étoit celui d'une haute tour exactement quarrée en forme de pyramide : un des côtés de la base étant de la longueur de deux cent quarante-trois pieds Babyloniens ; il faut que cette base ait eu de circuit deux cent vingt-six pas géométriques. La hauteur perpendiculaire devoit être de deux cent quarante-trois pieds, & la hauteur oblique de deux cent soixante-onze.

L'édifice fut d'abord divisé en neuf parties, qui étoient autant de tours quarrées, l'une élevée au-dessus de l'autre, & dont chacune avoit vingt-sept pieds de hauteur. La dernière & la plus élevée formoit un cube parfait, ayant vingt-sept pieds en quarré, & autant en hauteur.

Cet édifice commencé par Nemrod, fut continué dans la suite par Ninus Bélus sur un autre plan, qui étoit celui d'une tour exactement ronde, en forme de cône, ayant les mêmes dimensions que la première, & partagée comme elle en neuf tours, dont la dernière étoit ronde, & devoit avoir vingt-sept pieds de diamètre,

& tant de hauteur avec une ouverture neuve pieds sur le sommet.

Bélus mourut avant d'achever son ouvrage, qui alors n'étoit élevé qu'à la hauteur de deux cent seize pieds, & quoi qu'il n'y manquât que la neuvieme partie, aucuns de ses successeurs n'eurent l'ambition de l'achever. L'architecture de cette tour a constamment été imitée par tous les peuples qui ont élevé des temples, puisque tous ont eu une figure ronde avec une ouverture au milieu. Il n'y a eu que les Goths qui aient dérogé à cet usage. Ces peuples donnoient à leurs Eglises la figure de l'arche de Noé.

Avant que Ninus commençât le temple dont il s'agit, il fit un sépulcre pour son pere Nemrod au bas de la tour, taillé dans le roc au pied de la petite colline, autour de laquelle la tour étoit bâtie.

Cet antique monument s'est fort ressenti de l'injure du temps, sur-tout aux côtés qui regardent le septentrion & l'occident, d'où une quantité de briques ont été détachées. Les habitants du pays y ont creusé des cavernes qui leur servent de retraites. Ceux que la curiosité attire sur ces ruines, ôtent quelques morceaux d'un endroit pour le placer dans un autre, afin de pouvoir y monter & en descendre plus facilement; c'est de là que naît la contrariété qu'on

remarque dans les relations de ceux y ont voyagé en différents temps.

Mais quelle grande que soit la conformité de ces ruines, avec la tour de Babel, il est difficile d'en démontrer l'identité, & plusieurs pensent que ce sont les débris de quelques édifices modernes, construits par les Arabes.

Il est difficile de décider si ce fut le hazard qui présida à la distribution des premiers colonies. La diversité des goûts, l'ambition d'occuper des terrains sans compétiteurs, la passion de la chasse chez les uns, & de la pêche chez les autres, sont autant de causes qui ont pu donner des habitants aux différentes contrées.

Cette opinion est affoiblie par l'Historien sacré, qui semble nous insinuer que cette dispersion fut l'ouvrage de Dieu, qui conduisit & plaça les hommes & les familles, suivant les regles de sa justice & de ses vengeances.

Il est bon d'observer que ceux qui ont donné l'histoire des premières peuplades, ont élevé leur édifice sur des appuis chancelans, toutes les fois qu'ils ont voulu suppléer au silence de Moïse. Les pays, depuis la dispersion de Babel, ont souvent changé de nom, & les peuples, de pays, sans que les Historiens aient pris soin de nous instruire de ces changements ;

ainsi les nations que nous regardons comme fort anciennes , peuvent être plus modernes , relativement aux temps qui ont suivi immédiatement le déluge : il est encore possible que les noms que nous supposons avoir été donnés à certaines villes dans leur première origine , soient d'une date plus récente.

On a fait beaucoup de calculs pour déterminer le nombre d'hommes qu'il y avoit sur la terre au temps de la dispersion. Les Chronologistes tous partagés entr'eux , se sont fait des regles dont on peut contester la justesse. Les uns ont exagéré le nombre sur le témoignage des Historiens profanes , qui tous déposent que quelque temps après le déluge , il s'éleva des empires puissants , & des armées formidables par le nombre : cette difficulté embarrasse ceux qui suivent le texte Hébreu , qui ne met que cent & un ans entre le déluge & la dispersion. Suivant la supputation de Petau , deux cent quatre-vingt-cinq ans après le déluge , la terre contenoit cent cinquante-cinq fois plus d'habitants qu'en ne lui en suppose aujourd'hui.

Cumberland ne trouve que trente-mille hommes jusqu'à l'an cent-un du déluge. Quarante ans au-delà , il en suppose trois cents mille , & il en compte à la fin du

même période suivant, trois cent millions. Mede, grand défenseur du texte Hébraïque, reconnoît que l'an cent un du déluge, il ne pouvoit y avoir sur la terre que sept mille hommes avec leurs femmes & leurs enfants. Belfort, dans sa Chronologie, ne trouve que quatorze cent seize mâles, âgés de vingt ans à la naissance de Peleg. Wiston, dont l'hypothèse est plus conséquente & plus lumineuse, en suppose vingt-trois mille quatre-vingt-neuf. Tous ces calculs qui semblent excessifs, paroissent nécessaires pour concilier la Chronologie Hébraïque avec les peuplades qui couvrirent la terre. Mais l'exagération n'est nullement nécessaire à ceux qui suivent le Texte Samaritain.

Je n'entrerai point dans des détails fastidieux sur toutes ces supputations, dont les plus ingénieuses sont plutôt des conjectures que des vérités. J'aime mieux éviter le faste de l'érudition, que d'étaler une abondance stérile.

Je touche à la naissance des empires, puisque je suis au siècle de Nemrod, guerrier & conquérant, qu'on regarde comme le fondateur de la tour & de la ville de Babylone. Les Ecrivains profanes attribuent la gloire de leur fondation à Bélus & Sémiramis; mais il est plus vraisemblable qu'après la mort de Nemrod, son

Empire mal affermi ait éprouvé quelque révolution. Rarement les tyrans transmettent leur puissance à leur descendants. Babylone peut avoir été détruite aussitôt qu'élevée ; alors Bélus & Semiramis auront eu la gloire de la faire sortir de ses ruines , & de lui donner de nouveaux embellissements.

Deux Empires s'élevèrent à la fois. L'exemple de Nemrod , ou peut-être la rigueur de sa domination , déterminâ quelques âmes fieres & indépendantes à chercher un asyle dans de nouveaux climats. Assur , selon quelques Interpretes , fonda un nouvel Empire dans les pays qui de son nom fut appelé l'Assyrie. Mais d'autres confondent Assur avec Nemrod. En effet , il est difficile d'expliquer comment ce fils de Sem , dont on n'a point encore fait mention , se trouve tout-à-coup mêlé dans l'histoire de Nemrod. Il est dit dans l'Ecriture , que Babylone & Ninive furent le siege de l'Empire de ce superbe conquérant ; ainsi au lieu d'établir qu'Assur sortit de la terre de Sennaar , il est plus vraisemblable que Nemrod devenu plus ambitieux par ses prospérités , porta ses armes dans la terre d'Assur , dont il fit la conquête : l'Histoire sacrée & profane désigne souvent le même homme sous différents noms. Octave n'est connu que sous

le nom d'Auguste, Caius sous celui de Caligula, Saul sous celui de Saint Paul. C'étoit à l'occasion de quelques événements intéressants, qu'on donnoit des dénominations qui faisoient oublier le nom primitif. Cette confusion a beaucoup exercé les Interpretes qui ont entrepris de la démêler.



DERNIER DISCOURS

HISTORIQUE,

SUR LES ARTS, LES USAGES ET LA
RELIGION.

De l'origine des Arts. **S**I l'on veut sçavoir la généalogie des arts, il faut examiner quel est leur degré d'utilité ; plus ils ont procuré d'avantages plus leur naissance a été précoce, & plus leur développement a été rapide. Ainsi les arts de nécessité sont nés dans les premiers âges du monde. Ceux qui dépendent de la méditation & des conséquences d'un principe, eurent peine à éclore parmi des hommes plus occupés à jouir du nécessaire, qu'à rechercher le superflu.

Les légumes & les fruits furent les aliments ordinaires des premiers hommes ; la figue, l'amande & la pistache étoient les

fruits les plus estimés ; ainsi le jardinage doit avoir le privilege d'aïnesse sur tous les arts de nécessité. La culture du figuier est sur-tout d'une grande antiquité ; mais l'art de greffer les arbres appartient à des temps postérieurs. Les Egyptiens en attribuoient l'invention à leur Osiris , & les Africains à Bacchus. Quoique les habitants du Latium en fassent honneur à Saturne , on a des raisons de croire qu'il ne fit que perfectionner une découverte , dont la gloire étoit due aux siècles antérieurs. Cet art fut ignoré des premiers Grecs , ou peut-être en dédaignerent-ils les avantages , parce qu'ils ne les connoissoient pas. Cet usage utile ne s'est point encore introduit chez plusieurs peuples de l'Asie & de l'Amérique où les fruits les plus délicieux sont la production d'arbres sauvages. Il paroît que cet art fut plutôt l'ouvrage du hazard que de la méditation. Ce que l'on raconte de son origine paroît trop fabuleux pour figurer dans l'histoire.

La chasse fut l'occupation , ainsi que l'amusement des premiers habitants de la terre. Elle étoit nécessaire pour prévenir l'excessive population des bêtes féroces , pour se soustraire à leur voracité , & pour se fournir des aliments : les premiers chasseurs ont été les premiers héros , parce qu'ils ont été les bienfaiteurs des hommes , contre

des ennemis brûlants de la soif de leur sang. Je vais parler des arts à raison de leur utilité.

Quoique les moyens d'exister aient été l'objet des premières recherches, il est à croire que l'agriculture a été lente à se perfectionner. Noé, en sortant de l'arche, cultiva la terre. Les Phéniciens & les Babyloniens en faisoient monter l'origine jusqu'aux premiers temps de leur histoire, & les Chinois prétendent en être les inventeurs. Mais c'étoit avec ses bras & du fer que l'homme déchiroit le sein de la terre. Les Arabes furent les premiers qui labourerent avec des bœufs. Le culte que les Egyptiens rendoient au bœuf Apis, étoit fondé sur les services que cet animal rendoit au cultivateur. La description qu'Hésiode fait des premières charues, prouve qu'elles étoient fort informes, puisqu'elles étoient sans roues, & que le soc qui ouvroit la terre, n'étoit qu'un morceau de bois pointu & durci au feu. D'autres obstacles durent encore retarder les progrès de l'agriculture. On ignoroit l'usage de la herse & des autres moyens qu'on emploie pour faire germer le grain, & de féconder la terre par le fumier, les sels & les cendres. Ces secrets ne pouvoient être révélés que par l'expérience qui est toujours lente dans sa marche.

L'art de séparer le grain d'avec l'épi fut

L'ouvrage de la réflexion ; il avoit été précédé par l'usage de le faire fouler par des animaux ; comme on manquoit de faucilles pour couper les épis , on les arrachoit.

Les premiers cultivateurs durent être rebutés par le peu d'utilité qu'ils retiroient des productions de la terre. Il ne suffisoit pas d'avoir trouvé les moyens d'aider sa fécondité ; il falloit encore faire bien des découvertes pour préparer le bled & le convertir en pain. On eut besoin de moulins pour le changer en farine ; combien de tentatives ne fit-on pas pour apprendre à la broyer , à la mêler avec de l'eau , & à lui donner le degré de cuisson convenable. Le premier pain n'étoit qu'une espèce de bouillie , dont l'usage se conserva dans les siècles suivans , chez les Perses & plusieurs autres nations ; on voit que les Romains qui en avoient eux-mêmes fait leur aliment , appelloient les Carthaginois mangeur de bouillies : plusieurs anciens nous apprennent que l'on faisoit rotir le grain pour le piler & le pulvériser avec plus de facilité.

Toutes ces difficultés durent naturellement éloigner du labourage ; & quelle que soit son utilité , il est trop dépendant des autres arts pour prétendre au privilège d'aîné sur eux. Les fatigues que cet art fait essuyer , en firent dans les temps héroïques

une profession servile. L'orgueil attaché de la bassesse à l'industrie qui se développoit pour l'utilité commune. Le soin des terres fut abandonné à des peuples vaincus, & à des esclaves flétris par leurs chaînes. Platon & Aristote séduits par cet ancien préjugé, ont soutenu que l'artiste & le laboureur étoient indignes du droit de cité.

De l'art
de guérir

Les maladies qui affligent le corps, firent penser aux remèdes. Le desir de vivre éleva des remparts contre les assauts de la mort. Dès qu'il y eut des playes, la nature fit naître des Chirurgiens. Mais la défectuosité des instrumens dut rendre les opérations plus douloureuses & plus difficiles. Ce fut avec des os ou des arrêtes qu'on retrancha les parties viciées. La coutume de circoncire avec des pierres tranchantes est de la plus grande antiquité. On ne voit pas qu'on appliquât des onguens sur les blessures : les simples étoient les seuls remèdes. Le silence des Historiens sur la saignée prouve que la pratique en est nouvelle. On n'avoit garde de soupçonner que pour conserver la vie on devoit en appauvrir le germe : les sauvages & les animaux mieux guidés par leur instinct que les peuples policés par leur raison, n'ont jamais opposé à leurs maux un remède que la nature proscriit.

L'anatomie qui est une des branches de l'art de guérir ; fut indiquée à l'homme par la connoissance du corps des animaux , qu'il falloit ouvrir & vuider pour en apprêter les viandes. La coutume d'embaumer les corps favorisa les progrès de cette science utile ; mais elle fut ainsi que la pharmacie fort informe & fort limitée dans son origine ; l'une & l'autre exigeoient une longue suite de siècles pour sortir de l'imbécillité de l'enfance.

La science de mathématiques remonte à l'origine du monde : les sociétés n'ont pu se former , le commerce n'a pu s'étendre sans emprunter leur secours ; tous les arts sont de leur domaine. Elles instruisent les Rois , & les Ministres , & leur apprenent à calculer la force & la foiblesse des Etats ; elles dirigent le cultivateur traçant un sillon , elles fournissent à l'architecte les moyens d'élever des palais & des temples , & elles assignent au possesseur les limites de ses champs. La réunion des hommes en société n'auroit été que momentanée s'ils avoient négligé leurs bienfaits. Le Marchand qui calcule , qui pese ses denrées , qui mesure ses toiles & ses étoffes , le Publicain qui assemble des nombres , enfin tous les membres de la société n'exécutent leurs opérations que par le secours de cette science riche & féconde. La terre étoit couverte de Mathématiciens avant qu'aucun

Des
Mathématiques

soupçonât l'être. Leurs opérations étoient trop simples pour les faire distinguer de la foule, ils étoient utiles sans éclat, ils éclairoient sans éblouir. Ils ressembloient aux femmes de bien, dont on ne connoît la vertu que parce qu'on n'en dit mot.

Arith-
métique

Je vais toucher aux différents rameaux de cette tige féconde. L'arithmétique ou l'art de calculer tire son nom des petits cailloux dont on se servoit, avant d'employer les caractères qui expriment les nombres. Les Grecs long-temps après substituèrent les jettons à ces signes grossiers & incommodes. Quoique les caractères arithmétiques aient précédé l'écriture alphabétique, on n'en voit point l'usage dans les premiers siècles. La méthode de compter par ses doigts introduisit l'usage de compter par dizaine. Cette méthode étoit plus simple & plus naturelle que l'opération compliquée de Pythagore. C'est par ses doigts que Protée dans Homère compte ses chevaux marins. Ce sont les nations commerçantes qui ont étendu les limites de cette science. Les Phéniciens célèbres dans le commerce dès le premier âge du monde, montrèrent l'art de dresser des comptes. Les peuples qui ont persévéré dans l'état sauvage, n'en ont point dû sentir le besoin. Le gouvernement de Lacédémone n'exigeoit point le soin de tenir des registres, ni d'entrer dans les détails de la factorie. Les

peuples de l'Albanie qui ont toujours vécu sans commerce, ne pouvoient compter jusqu'à cent. Certains Américains empruntent le secours de la langue Portugaise pour compter au-delà de trois. Ces peuples nouveaux nous donnent, ainsi que les anciens Albanois, le tableau de l'art de compter parmi les premiers hommes. Les Mexicains qui n'ont jamais eu de caractères arithmétiques, représentoient les choses mêmes, & les Péruviens se servoient de quipu ou de cordeletes.

L'astronomie dut sa naissance au besoin. Aussi-tôt qu'on cultiva les terres, on dut étudier l'ordre des saisons pour recueillir les fruits de la terre. Dès qu'il y eut des sociétés formées, on dut diviser le temps pour regler la police civile; dès qu'il y eut des navigateurs on sentit la nécessité de s'en faire des guides dans ses routes. Les climats les plus propres à favoriser les opérations astronomiques passent pour en avoir été le berceau. Les peuples les plus voisins de l'Equateur étoient les mieux situés pour faire des observations; c'est le point de la terre où l'on découvre le plus d'étoiles. Les Babyloniens qui habitoient dans une pleine découverte, jouissoient de l'horison le plus étendu. Ce bienfait de la nature leur étoit nécessaire: un sol sablonneux ne leur offroit que des routes incertaines dont

le vent effaçoit les vestiges ; & comme la chaleur du jour les assujettissoit à ne marcher que la nuit , ils avoient besoin du secours des étoiles pour se diriger.

Ce fut par le moyen des oiseaux que les peuples commerçants établirent leur correspondance. Les hirondelles firent d'abord la fonction des couriers. On les transféroit de leur résidence ordinaire dans une autre , & dès qu'on leur rendoit la liberté , elles retournoient avec empressement au lieu où elles avoient été prises ; & comme l'usage de l'écriture étoit encore ignoré , on y suppléoit en teignant leurs plumes de différentes couleurs , qui étoient autant de signes des choses qu'on vouloit faire savoir. Cette coutume qui a pris naissance chez les peuples orientaux , s'y est perpétuée jusqu'à nos jours.

Les hirondelles trop volages ont été remplacées par les pigeons , plus familiers & plus faciles à dresser. Quand un vaisseau est prêt à mettre à la voile , le négociant qui le fait partir attache une lettre au col d'un de ces oiseaux que son correspondant lui a envoyé. On a soin d'en choisir qui aient laissé leurs petits dans les lieux qu'ils ont quittés. On les porte sur le sommet d'une haute montagne pour qu'ils puissent découvrir l'endroit de leur destination ; dès qu'ils l'ont apperçu , ils dirigent leur

route vers le lieu où sont leurs petits dé-
laissés & l'on a remarqué que ces oiseaux
font trente lieues en moins de trois heures.

Les anciens Perles allumoient des fa-
naux sur les montagnes ; & à certains si-
gnes qu'on donnoit de proche en proche,
ils faisoient sçavoir ce qui se passoit dans
différentes Provinces ; mais ces signes équi-
voques occasionnoient bien des erreurs, &
ce fut pour les prévenir qu'on éleva sur
les montagnes de tours où l'on plaçoit des
hommes, dont la voix forte se faisoit en-
tendre d'une tour à l'autre. Cette invention
répandoit promptement les nouvelles gé-
nérales, les invasions de l'ennemi, le sou-
levement des Provinces ; mais on ne pou-
voit en sçavoir les détails : d'ailleurs tout
ce qui exigeoit le secret étoit nécessaire-
ment révélé, & l'on ne pouvoit indiquer
les moyens de remédier aux maux sans les
rendre publics & sans s'exposer au danger
de les découvrir à l'ennemi.

Cyrus, après avoir fait l'expérience
qu'avec des relais de chevaux, on pou-
voit faire autant de chemin qu'en fait un
oiseau, établit de couriers de station en
station. Ce Prince fit élever avec une mag-
nificence Asiatique des édifices somptueux
sur les grands chemins. On voit que du
temps d'Assuérus, cet usage avoit fait de
grands progrès, puisqu'il envoya des cou-

riers en un seul jour, dans les diverses Provinces de son Empire. La vitesse de chevaux procura tant d'avantages au Gouvernement & aux particuliers, que chaque siècle perfectionna cet utile établissement. Telle fut l'origine des postes dont le secours rapproche les hommes les plus éloignés.

Quand les Européens aborderent dans le nouveau monde, les Américains avoient la coutume de dresser des chiens pour en faire de couriers. Ils attachoient à leur col les lettres qu'ils vouloient envoyer: les Portugais en ayant éprouvé l'utilité, en introduisirent l'usage dans les Indes orientales.

L'art de supputer le temps a été connu dès les premiers âges. Tous les peuples de la terre l'ont divisé en heures, en jours, en semaines & en années. Tous les peuples de toutes les nations ont entendu par le *jour*, cette durée qui s'écoule depuis un lever du soleil jusqu'à l'autre; mais l'art d'en compter les moments par heures appartient aux peuples policés. Les nations maritimes le mesuroient par le retour des marées, ou par l'ombre des corps exposés au soleil. On dit que ce fut en voyant le Cynocephale uriner douze fois par jour, à distances égales, que le Mercure des Egyptiens construisit une horloge d'eau, dont l'écou-

lement servit à diviser la journée. D'autres peuples la divisoient en trois parties, par l'aurore, par le midi, & le retour de la nuit.

La semaine chez tous les peuples a toujours été composée d'une période de sept jours, & le mois fut fixé à trente jours. La lune qui fait la révolution en vingt-neuf jours & demi, fut la règle qui en déterminait la durée. Les productions de la terre depuis le moment de la semence jusqu'au moment de la maturité, firent la distinction des saisons. Les peuples qui après avoir ensemencé leurs champs, faisoient leur moisson au bout de trois révolutions de la lune, firent l'année de trois mois; ceux où le temps de la semence & de la récolte exigeoit six révolutions de cette planète, la firent de six mois.

Il est vraisemblable que dans l'aurore du monde l'année fut lunaire; mais il est naturel de croire qu'on dût la partager en douze mois, aussitôt qu'on se fut aperçu que les révolutions des saisons se faisoient en douze lunaisons. L'année, du temps de Moïse, étoit de trois cents soixante-cinq jours; ainsi soit qu'elle ait été lunaire ou solaire dans son origine, le Législateur sacré l'aura supputée selon l'usage établi de son temps.

Les Mexicains & les Péruviens avoient une connoissance parfaite du Calendrier. Ils divisoient l'année en trois cent soixante-

cinq jours, Leurs mois étoient de vingt jours; ainsi leur année étoit composée de dix-huit mois, & par une addition de cinq jours qu'ils consacroient aux plaisirs, & qu'ils appelloient jours vuides, il prénoient le renversement des saisons. Comment des peuples qui n'avoient aucune communication avec les autres habitants de la terre, se sont-ils rencontrés avec eux dans l'art de mesurer le temps? C'est une preuve, ou du moins une grande probabilité, que leur origine étoit commune, & l'on en peut tirer la conséquence de l'antiquité de cet art.

De la
Géomé-
trie.

La Géométrie qui est l'art de mesurer les terres, suppose des spéculations trop abstraites pour avoir occupé des hommes qui ne songeoient qu'aux moyens d'exister, & qu'aux besoins du moment. Mais sa naissance a dû précéder le projet de bâtir des villes & des maisons. Il falloit avoir une idée de la toise, du pied, du pouce & de la coudée, pour donner aux édifices cette grandeur & ces proportions qui les rendent habitables & commodes.

La naissance des sociétés politiques suppose encore la connoissance de l'arpentage, elle étoit nécessaire pour fixer l'étendue de chaque domaine. Tout autre signe qu'on auroit employé, eût été en danger d'être détruit par les inondations, par les outrages

ges du temps, ou par la malice des hommes. L'art de l'arpentage offrit un moyen de prévenir les attentats de l'avarice & de la cupidité. Son secours devint absolument nécessaire, lorsqu'il fallut partager les héritages. Ainsi c'est au premier partage qu'on doit faire remonter l'origine de cet art. Les premiers Géomètres furent les disciples de la nature, qui ne soupçonnerent point qu'ils possédoient une science dont ils répandoient les bienfaits.

La Géométrie dut être long-temps foible & languissante. Son abord est rebutant : dédaigneuse, ennemie de la parure, satisfaite de la beauté naturelle, elle croiroit la défigurer en empruntant le coloris de l'art, & il faut être familier avec elle pour se laisser prendre par sa simplicité. Ainsi ses conquêtes furent tardives : l'art de mesurer les surfaces étoit encore imparfait près de deux mille ans après le déluge, puisque Pythagore crut devoir immoler un taureau, en reconnoissance de la découverte de la trente-deuxième proposition du premier Livre d'Euclide.

Il paroît que les premiers hommes igno- Du feu,
rèrent les avantages qu'on pouvoit tirer
du feu. Mais l'irruption des feux souterrains, l'embrasement des forêts & des campagnes durent leur donner une idée de sa propriété destructive. On fut long-temps

sans posséder le secret de le transporter & de l'éteindre, de le conserver & de le reproduire. Sa nécessité devenue pour nous indispensable, ne dut pas se faire sentir à des hommes qui vivoient de racines & de fruits sauvages. Les estomacs alors plus robustes, digéroient sans fatigue les viandes crues & sans apprêts. Les Egyptiens furent redevables de sa découverte aux ravages de la foudre. Les Phéniciens, les Chinois & les Grecs, au frottement de deux morceaux de bois ou de deux cailloux.

L'usage du feu put être long-temps ignoré sans qu'il en résultât aucune perte pour les sociétés naissantes. On découvre encore tous les jours des nations sauvages qui n'en connoissent point l'usage. Magellan fut le Prométhée des isles Marianes, où l'on n'avoit aucune idée de cet élément; ainsi l'on ne peut suspecter les anciens Historiens qui tous attestent la nouveauté de sa découverte.

L'eau fut le premier breuvage des hommes. Noé qui cultiva la vigne, fut le premier qui en éprouva les dangereux effets. L'art d'en extraire la liqueur parut si beau, que les Egyptiens en attribuent l'invention à Osiris, & les Africains à Bacchus. Les mains furent le premiers pressoirs; les calabasses & les citrouilles furent les premiers

tonneaux ; & les cornes les premières coupes. C'est ainsi que buvoient les héros dans les temps fabuleux. La bière fut connue des Grecs & des Egyptiens ; mais on doit lui donner une origine plus nouvelle qu'au vin & qu'aux boissons faites avec du miel, parce que sa composition est plus compliquée. L'usage de boire le sang des animaux est très-ancien, puisque la défense en fut faite à Noé. Cette coutume s'est perpétuée chez plusieurs peuples sauvages qui s'abreuvent du sang encore chaud de leur proie, & qui le regardent comme le plus sûr moyen de soutenir leur vigueur. L'usage des liqueurs composées, a une origine plus récente.

L'art d'extraire le jus des fruits est très-ancien. L'huile étoit en usage avant le siècle de Job. Ce fut Cécrops qui découvrit aux Athéniens ce précieux secret, déjà connu des autres nations. Les Egyptiens en attribuoient la découverte à leur Mercure ; & les peuples du Latium, au vieux Saturne ; on ne connut pas d'abord tous les avantages qu'on pouvoit tirer de cette découverte, pour suppléer au flambeau du jour. On allumoit des brâsiers ardents, & les plus riches brûloient des bois odoriférants. Et ceux qui marchaient pendant les ténèbres de la nuit, portoient un bâton fendu de bois raisineux.

L'art
d'extraire
l'huile

De la
Tisséran-
derie.

Il ne suffisoit pas d'avoir des aliments pour subsister ; il falut se vêtir pour ne point allarmer la pudeur , ou plutôt pour résister à l'inclémence de l'air. L'art de filer & d'ourdir a une origine bien noble , puisqu'on en attribue la découverte aux Dieux , aux Souverains , & aux Héros. On le voit exercé dès les temps les plus voisins du déluge. Les Egyptiens en font honneur à Isis , les Lydiens , à Arachné , & les Grecs à Minerve. Plusieurs scavent l'attribuent à Samirus , Roi de Chaldée.

Sidon fondée par un de fils de Chanaan , se rendit tout-à-coup célèbre par la fabrique de ses toiles , par l'art de travailler le bois , les métaux & le verre.

Tandis que les hommes se consacroient aux travaux qui exigent de la force , les femmes s'occupoient du soin de filer , d'ourdir & de teindre les toiles & les étoffes. C'est à ce sexe que l'on a réduit à l'inutilité ; que nous sommes redevables des progrès & de la perfection de la tisséranderie. Les premières étoffes étoient rudes & grossières , la laine & le poil des animaux furent les premières matieres qu'on façonna. On ne fut pas long-temps sans employer le chanvre , le lin & le coton ; & dès les premiers âges on voit des robes & des voiles tissus avec ces matieres. Les machines dont on se sert aujourd'hui , sont trop compliquées

pour dire qu'elles aient été connues des premiers fabricateurs, ainsi les premières étoffes durent être fort informes, & fort éloignées du degré de perfection où elles sont portées aujourd'hui.

L'art de diversifier les couleurs fut connu des premiers habitans du monde. La teinture des Indiens étoit admirée dès le temps de Job. Le hazard dût en procurer la découverte. Il ne fallut qu'écraser des fruits & des plantes, ou toucher des minéraux pour acquérir la connoissance de l'art de teindre. Le degré de perfection où cet art étoit parvenu du temps de Moïse, prouve l'antiquité de son origine.

L'Architecture dut être très-imparfaite dans un temps où l'on élevoit des cabanes de joncs ou de roseaux, où la lumière ne pénétrait que par un petit trou ménagé pour laisser échapper la fumée. Quand on eut quitté le creux des arbres & les antres, les premières demeures ressemblerent à nos glaciers. On éleva des murs d'argile, parce qu'on manquoit d'outils pour tailler la pierre; mais lorsque dans les premiers âges on voit l'Egypte couverte de bourgs & de villes, lorsque du temps d'Abraham, la Palestine & la Phénicie nous offrent le même spectacle; quand nous lisons que Fohi fit entourer de murs toutes les villes de la Chine; quand nous voyons Nemrod bâ-

De l'art de teindre.

De l'Architecture.

tir trois villes, & Semeramis élever d'immortels monuments, nous devons convenir que l'architecture passa rapidement de l'enfance à la virilité.

Les premières productions de l'architecture étoient sans élégance & sans régularité. La beauté consistoit plutôt dans la difficulté vaincue, que dans les graces des proportions. L'Amérique, avant d'être découverte, offroit plusieurs monuments antiques & monstrueux qui attestoient que l'art de bâtir y avoit été connu dans les siècles les plus reculés. Tel étoit un coteau fait de la main d'homme, & dont la hauteur étoit prodigieuse, tels étoient le temple du soleil & la forteresse de Cusco.

L'usage de frotter les pierres pour les polir, suppléa long-temps aux outils dont on manquoit pour les tailler. On ne dut songer à la décoration qu'après avoir pourvu aux choses de nécessité. Les commodités de luxe, les graces des proportions furent réservées aux âges suivans, où l'on vit des colonnes ornées de bases & de chapiteaux, décorer les temples & les palais de Babylone & de Memphis.

Il ne faut pas s'imaginer que les arts soient le fruit de la méditation. Le hazard leur a donné naissance. On y vit des animaux languissans reprendre leur première vigueur en mangeant de certaines herbes

qu'ils dédaignoient en santé. Leur exemple invita l'homme malade à recourir au même remede. Le succès justifia la sagacité de ces animaux qui instruits par la nature, furent les premiers maîtres dans l'art de guérir. C'est aux cicognes qu'on doit le secret des lavemens. L'usage qu'elle faisoit de son bec fit inventer cet instrument dont on se sert pour l'opération, dont elle donnoit l'exemple. La tisseranderie doit sa naissance à l'araignée, qui en fabriquant sa toile, apprit l'art de diriger & d'assujettir le fil. Ce fut à un chien qu'on dut la découverte de la pourpre. Cet animal pressé par la faim trouva sur le bord de la mer un coquillage dont il fit sa proie. Il le brisa pour le dévorer. La couleur de pourpre dont il teignit sa gueule, indiqua l'usage qu'on pouvoit faire de ce coquillage.

La découverte du fer est la production du génie. Ce métal, malgré la profusion qu'on fait la nature, a été long-temps méconnu. L'or, l'argent & le cuivre ont été employés dans les premiers temps aux usages les plus vils, comme aux ouvrages les plus nobles, parce que la manipulation en est facile. Ils ont des traits, une couleur, un éclat qui les trahit & les décele. Le hazard a suffi pour en indiquer l'usage; mais le fer bien différent a besoin des ressources du génie pour devenir utile. Il n'a aucun

caractere qui le distingue du fable & de la terre noirâtre, on le foule aux pieds sans le connoître. L'art de le rendre ductile & malléable, dépend de plusieurs procédés difficiles & compliqués : ainsi il n'est pas étonnant que l'or & l'argent aient été employés d'abord à faire des épées, des clous des haches, &c.

Les Américains, possesseurs des mines de cuivre, d'or, d'argent & de mercure, étoient les peuples les plus habiles à les travailler. L'usage du fer leur étoit inconnu. Un de leurs chefs saisi d'admiration pour nos rasoirs & nos ciseaux, s'écria, si les Européens n'étoient venus dans notre hémisphère qu'avec les instruments utiles, tout l'or & l'argent de nos climats n'auroient pas suffi pour payer un si grand bienfait. L'ignorance où l'on étoit de ce métal, démontre que l'usage n'en fut connu qu'après la séparation des Américains d'avec les autres peuples,

Les poids & les mesures, si l'on en croit plusieurs sçavants sur leurs conjectures, ont pour inventeur Samirus, Roi de Chaldée, qui découvrit aussi le secret de teindre la soie. Mais toutes ces inventions ne furent que des essais informes & grossiers, & ce ne fut qu'au temps de Nachor qu'elles acquirent un certain degré de perfection.

Quelqu'industrieux que soient les hommes à se procurer les choses de nécessité, quelque excessif que soit leur empressement dans la recherche des superfluités, leurs premiers désirs durent être reprimés par les obstacles qui s'opposoient au progrès de leur commerce.

L'art de battre la monnoye pour en faire un signe représentatif des marchandises, eut besoin du secours des siècles pour se perfectionner. Les Assyriens partagent avec les Lydiens la gloire de cette invention. Lucain en fait honneur à un fils de Deucalion. Les Chinois (a) se vantent d'en avoir connu l'usage deux mille ans avant Jesus-Christ. L'antiquité de cette invention est attestée par Diodore, qui rapporte qu'en Egypte dès les temps les plus reculés, on faisoit couper les mains à quiconque étoit convaincu d'avoir fabriqué de la fausse monnoye.

De la
monnoie

Un sçavant Rabbín prétend (b) que ce fut du temps du Patriarche Rehu que l'on vit la première fonderie pour travailler l'or & l'argent. D'autres font honneur à Tharée de cette invention, ce fut encore du temps de ce Patriarche que la première monnoye fut frappée, quoiqu'Abul-Fa-

(a) Martini l. 1, p. 42. (b) Ebn. Amd. p. 30.

rag prétende que Nemrod la fit battre dans une Cité nommée Takharat.

On ne dut pas être long-temps sans reconnoître l'inconvénient de peser l'or & l'argent, & de le couper par morceaux pour en faire le prix des marchandises. Il parut plus facile de mettre sur chaque piece une empreinte qui en désignât la valeur. Les Cretois furent les premiers qui avec de l'or & de l'argent monnoyés acheterent en gros pour revendre en détail. Il est très-vraisemblable que le morceau de métal, où l'on imprimoit la figure du bœuf ou de l'agneau, étoit donné & reçu pour la vente ou l'achat de ces animaux. Mais comme chaque peuple avoit son empreinte particulière, la piece n'avoit cours que dans le pays où elle avoit été frappée.

L'imperfection de la premiere monnoye ne fut pas le seul obstacle qui rallentit l'industrie commerçante. Le globe coupé par des rivieres, des lacs & des marais, oppoisoit d'invincibles barrières à l'ambition des voyageurs; nulles routes n'étoient frayées. On ignoroit encore l'art de construire des ponts. Menès (a) & Semiramis releverent la gloire de leur regne, l'un pour avoir jetté un pont sur un des bras du Nil, & l'autre sur l'Euphrate. L'usage

(a) Hérod. l. 1.

des voitures eut besoin du concours des arts pour se perfectionner. On se servit d'abord de bêtes de somme. Mais il fallut de l'expérience pour rendre dociles au frein l'âne, le cheval, le mulet & le chameau. Ce fut leur secours qui applanit les obstacles qui s'opposoient au commerce, qui dans sa naissance ne put s'exercer qu'entre peuples voisins. C'est ainsi qu'on commerce encore aujourd'hui dans le Levant. Mais le secours des bêtes de somme n'est pas suffisant pour favoriser une grande circulation.

La difficulté de trouver des logements & des subsistances impositoit aux voyageurs la nécessité de porter leurs tentes & leurs provisions avec eux. Ce furent les Lydiens (a) qui les premiers établirent ces hospices publics, ou le voyageur trouve un asyle pour un modique salaire.

Les progrès du commerce suivirent la marche des arts. Ces productions du génie se plaisent dans le luxe & les voluptés. Le commerce & les arts durent languir dans la vie pastorale, ils sont encore ignorés des Tartares & de tous les peuples Nomades, qui comme les premiers habitants du monde conduisent leurs troupeaux dans tous les lieux où ils trouvent de gras pâ-

(a) Herod. l. 1. 1.

turages. Ils étoient tout-à-fait inutiles à des hommes qui, possesseurs paisibles de toute la terre, choisissoient les champs qui étoient le plus à leur bienséance. Plusieurs siècles s'écoulerent sans qu'on songeât au partage. Abraham faisoit paître ses troupeaux indifféremment dans tous les champs sans s'inquiéter quel en étoit le possesseur. Il dit à Loth en se séparant de lui : choisies les champs qui t'accroissent le mieux. Preuve que chaque habitant du monde en étoit le Monarque ; mais Monarque sans sujets.

La navigation applanit les obstacles qui arrêtoient les progrès du commerce de terre. Son utilité étoit trop sensible pour ne pas rendre ingénieux à lui faciliter de prompts accroissemens : des morceaux de bois flottants sur les eaux durent faire naître l'idée & l'espérance d'asservir ce fier élément. Les habitants du continent en contemplant des îles voisines succomberent sans doute à la tentation de tout oser pour jouir de leurs productions. La cupidité excita l'industrie, & bâta les progrès d'un art qui pouvoit l'assouvir. La pêche qui fut une des occupations des premiers hommes, leur fit rechercher des moyens de poursuivre & de saisir leur proie. L'avarice reconnoissante mit au nombre des Dieux & des Héros les inventeurs de

ces règles & de ces moyens, Les premiers succès dissipèrent les craintes, & familiarisèrent avec les flots qu'on affronta sans péril.

Quoiqu'il soit impossible d'assigner l'origine de la navigation, nous la voyons trop florissante peu de siècles après le déluge pour lui contester la plus haute antiquité. Aussi-tôt que la terre est partagée entre les enfants de Noé, on voit Japhet & ses descendants aller prendre possession des isles qui leur sont assignées. Les Ecrivains (a) profanes, qui parmi tant de fables extravagantes, nous ont transmis tant de vérités précieuses, rapportent qu'Osoüs, héros Phénicien, fut le premier téméraire qui s'exposa sur les flots dans un arbre creusé par le moyen du feu : son audace eut bien-tôt des imitateurs. Les Cabires contemporains des Tytans trouverent le secret de joindre plusieurs planches ensemble pour en faire des vaisseaux capables de résister aux tempêtes. D'autres attribuent la gloire de cette invention au fameux Atlas, Roi de Mauritanie.

L'histoire (b) nous apprend que Semiramis voulant enrichir ses Etats par le

[a] Sanchoniaton apud Euseb. l. 1.

(b) Strab. v. l. 1.

commerce , en fit nettoyer les fleuves pour les rendre navigables. Cette Reine digne d'être comptée parmi les plus grands Rois , fit équiper une flotte de trois mille galeres hérissées d'éperons de cuivre. Les Indiens , dont elle méditoit la conquête , lui opposerent une flote de quatre mille vaisseaux. L'expédition d'Osiris est un monument qui dépose en faveur de l'antiquité de la navigation. Si tous ces faits attestés par l'histoire ne sont pas fabuleux , on sera forcé de convenir qu'il falloit bien des siècles écoulés depuis l'origine de la navigation pour être en état d'établir une puissance maritime aussi formidable.

Les peuples les plus voisins des premiers âges se sont rendus les plus célèbres dans la navigation. Les anciens Egyptiens qui se vantent d'avoir tout inventé , prétendent en avoir révélé le secret ; mais il est plus vraisemblable qu'ils l'emprunterent des autres nations. Ces peuples satisfaits des productions de leur sol , dédaignerent pendant long-temps les richesses des autres climats. L'entrée de leur port fut interdite aux flottes étrangères. Ce mépris pour la navigation leur étoit inspiré par leurs Prêtres , qui leur défendoient l'usage du sel , du poisson , & de toutes les productions de la mer. C'étoit même une espece de sacrilege que d'avoir commerce

avec des mariniers, parce que la mer étoit l'emblème de Typhon ennemi implacable de leur Dieu Osiris.

Cette aversion religieuse étoit encore augmentée par la politique. L'Égypte manquoit de ports & de bois de construction. Il auroit fallu acheter avec des richesses réelles des richesses d'opinion. Sa fécondité naturelle prévenoit les desirs & les besoins de ses habitants, & le commerce maritime ne lui eût été avantageux que pour se débarrasser du superflu. Il est vrai que dans les âges suivans, ils rompirent le frein de la religion, qui leur interdisoit la navigation. Ce furent eux qui dans la suite s'emparèrent de tout le commerce de l'orient. Ils furent les dominateurs de la mer rouge, & leur cupidité allumée par l'amorce du gain, leur fit équiper des flottes qui, sorties du Nil, allèrent chercher les richesses de l'occident. Au reste, l'aversion des premiers Egyptiens pour la navigation est une preuve nouvelle que cet art étoit connu dans l'enfance du monde.

Les Phéniciens navigateurs & commerçants, figurent dans l'histoire dès les temps héroïques. Hérodote rapporte qu'ils envoient une flotte pour enlever Io, fille d'Inachus. On voit dans le siècle d'Abraham leurs nombreux vaisseaux leur af-

surer l'empire de la Méditerranée. Ce haut degré de puissance suppose des succès progressifs. Ce fut en observant les astres qu'ils dirigèrent leur route sur un élément qui n'étoit docile que pour eux. Mais ces premiers navigateurs retenus long-temps par la crainte, n'osèrent d'abord affronter les tempêtes de l'immense océan, & ce ne fut que dans les âges suivans qu'ils le contemplèrent sans pâlir.

Les Ethiopiens célèbres par leur commerce dès les premiers temps, se servoient de petits navires de joncs, faits sans fer & sans goudron, tels qu'on en fabrique encore au Caire, d'où on les transporte à la mer rouge sur des chameaux. L'ancien commerce d'Ethiopie consistoit en or, en argent, en ivoire, en ébène & en aromates. C'est sans fondement que Strabon & Lucain ont avancé que ce pays ne produit ni or ni argent. Ils n'ont prétendu sans doute parler que de la partie qui confine à la haute-Egypte. Les Historiens (a) les plus accredités assurent que l'or d'Ethiopie étoit le plus pur & le plus estimé, & c'étoit là que toutes les nations alloient chercher des ouvriers pour déterrer les métaux. Les Ethiopiens deve-

(a) Diodore, Théodoret, &c.

nus puissants par leur commerce, étendirent leur domination jusques dans la Syrie. L'éclat de leur opulence attira successivement sur eux les armes de Semiramis & de Sésostris, qui s'enrichirent de leurs dépouilles.

Les peuples indigenes qui dans les temps héroïques infectoient les mers de leurs pirateries, sont une nouvelle preuve de l'antiquité de la navigation. Les Pélages, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, les Thyrréniens & les Cariens ne durent leur célébrité qu'à leurs brigandages maritimes. La fable des matelots Thyrréniens méthamorphosés par Bacchus en monstres marins, n'est que l'histoire de la punition que méritoient leurs crimes.

La Piraterie dut être honorable chez des peuples barbares par la même raison qu'ils désifèrent les conquérants. Les héros d'Romere étalent avec orgueil les richesses acquises par cet infame moyen : les premiers Grecs furent un peuple de Pirates; l'incorruptible Minos fut regardé comme le dominateur des mers, pour en avoir fait le théâtre de ses brigandages. Ce qui étoit honorable pour les enfants, ne devoit point avoir été avilissant pour les peres dont l'origine n'étoit pas assez éloignée pour avoir causé une si grande révolution dans les mœurs. La législation

de plusieurs nations a autorisé la Piraterie. Ce peuple de héros Normands qui regarda l'Europe comme sa proie, avoit son code & ses loix. Ces misérables Africains que tous les peuples méprisent & auxquels tous les peuples paient un humiliant tribut, ont des réglemens & des conventions pour piller les nations. Ils ne croient point déroger au droit naturel, en s'appropriant les dépouilles de l'étranger. La guerre est à leurs yeux l'état naturel de l'homme.

Des
batailles
navales.

On vit éclater des haines & des guerres dès qu'il y eut des hommes. Mais tandis que ces êtres féroces se disputoient le privilege exclusif de jouir d'une femme, tandis qu'ils s'exterminoient avec gloire pour la propriété d'un antre, pour enlever des troupeaux, des fruits & des légumes, ils n'avoient point encore assez d'audace pour faire de la mer le théâtre de leurs combats. L'histoire des premiers temps ne fait mention d'aucunes batailles navales, d'aucuns vaisseaux armés en guerre; mais ce silence n'empêche pas de croire que dès qu'il y eut des navigateurs, il y eut des Pirates conquérants sans éclat qu'on met au nombre des brigands, parce qu'ils n'ont point assez de vaisseaux pour être comptés parmi les héros. Tant il est vrai que l'excès du crime l'annoblit & lui ôte sa difformité.

Après avoir parlé du commerce & de la navigation, je dois faire connoître l'estime dont les anciens les honoroient : ces arts étoient si nobles & si respectés que l'histoire nous a transmis jusqu'aux noms de pilotes qui vivoient dans les temps héroïques. Ancée & Typhis sont associés à la gloire des Argonautes. Le Pilote de Thésée partage son immortalité. Je vais m'embellir d'un passage d'Hésiode, qui fixera l'idée que les anciens attachoient au commerce.

» Dans ces premiers temps, dit-il,
» tout genre de travail étoit honorable &
» les arts ne mettoient aucune différence
» entre les hommes. Le négociant tenoit
» un rang distingué dans l'état où il faisoit
» germer l'abondance, & les richesses de
» l'étranger. C'étoit lui qui formoit les al-
» liances avec les Rois, & on en a vu même
» qui ont bâti de grandes villes. Marseille
» se glorifie d'avoir eu pour fondateur un
» Marchand, qui fut accueilli dans les
» Gaules comme un bienfaiteur.

Solon trouvant sa fortune renversée par les profusions d'un pere dissipateur, se livra au commerce pour la relever : Thalès & Hypocrate le mathématicien employèrent cette ressource pour sortir de l'indigence. Le divin Platon voyagea en Egypte pour y vendre son huile. Voilà nos modèles, & non des barbares sortis des marais

*Idee
que les
Anciens
ava-
choient
au com-
merce.*

de la Scythie , ou des palus Méotides que nous ne devons respecter que parce qu'ils ont été nos ancêtres. L'hommage rendu par l'antiquité à une profession qui ouvre les sources de l'abondance publique , est une censure flétrissante de nos mœurs. Les préjugés d'un peuple d'aventuriers ont égaré notre raison. Nous attachons une idée de grandeur à ceux qui dévastent la terre , & notre législation condamne à l'avilissement ceux qui favorisent la fécondité. Charles-Quint fit élever une statue à l'homme utile qui trouva l'art de saler le hareng.

De la
guerre.

L'art de la guerre ennobli par les préjugés , date de la méchanceté des hommes. Dès qu'il y eut deux sociétés , l'une s'arma pour envahir les possessions de l'autre. Il s'éleva des conquérants avant qu'il y eut des législateurs , & c'est ce droit d'aînesse qui par un reste de barbarie donne la prééminence au guerrier destructeur sur le Magistrat , le cultivateur & l'artiste bienfaisans. Les premières guerres ne furent que des invasions passagères , semblables à des torrents qui couvrent les campagnes de débris. Les armées n'étoient pas nombreuses. Abraham à la tête de trois cent dix-huit hommes , combat & défait les Rois confédérés de la Pentapole. Les Titans sont redoutables par leur force & leur taille , & non par le nombre des combattants. Osi-

ris & Bacchus n'auroient pas fait des conquêtes si rapides, s'ils eussent eu des armées nombreuses à conduire à travers des déserts brûlants & sablonneux. Chaque combattant étoit forcé de porter avec lui sa tente, ses vivres & ses armes. Ainsi il est probable que ces brigands défiés ne furent suivis que par quelques complices de leurs attentats, qui rebutés de cultiver la terre, mirent leur gloire à la ravager.

Aussi-tôt qu'Orus fils d'Osiris, eut trouvé le secret de dompter les animaux, on associa à l'honneur des victoires & à la honte des défaites, le cheval, le chameau & l'éléphant. La force du corps fut le plus noble attribut du guerrier. Les premières armes [a] furent des bâtons & des pierres. On peint les premiers héros toujours armés de hâches & de massues. Bélus fut le premier qui fit usage de l'épée. Cette arme inventée pour protéger l'homme contre la bête féroce, devint l'instrument de sa destruction. Ce furent les Phéniciens qui furent les inventeurs de la fronde pour atteindre leur ennemi de loin. A mesure que les hommes se policerent, ils déployerent une industrie plus criminelle dans la recherche des moyens de détruire leur espèce. On inventa l'arc & les flèches, dont on

(a) Élien, Strabon, Pline.

voit l'usage établi dès les temps les plus reculés.

L'amour de la vie opposa à ces inventions destructives le casque & la cuirasse qui, inspirant au soldat plus de confiance ne firent que rendre le carnage plus affreux. La première musique guerrière ne fut qu'un bruit discordant excité par des roseaux, des cornes ou des coquilles. L'avantage qu'on en retira pour distraire de la grandeur du danger, donna naissance aux clairons & aux trompettes qu'on voit en usage dès les premiers siècles. On peut donner la même antiquité au tambour.

L'abus de la victoire fouilla les lauriers des premiers conquérants. Les héros exterminateurs dévastèrent les villes & les campagnes. Ils se baignoient dans le sang du vaincu, & ne reposoient que sur des cadavres & des débris. Ninus, vainqueur du Roi de Babylone, le fait mourir avec tous ses enfants. Ce vainqueur féroce fait subir la même destinée au Roi d'Assyrie, qu'il attache en croix avec sa femme & ses sept enfants. Sésostris passe pour avoir été un conquérant fort humain, parce que laissant la vie aux Rois qu'il avoit vaincus, il se contentoit de les faire atteler à son char chaque fois qu'il alloit au temple.

L'ivresse du carnage se dissipa : les premiers héros s'étoient abandonnés au plaisir

de se venger sans fruit. Leurs successeurs aimerent mieux acquérir des sujets que d'immoler des victimes stériles. Ils firent par avarice ce qu'ils auroient dû faire par humanité. Le métier de conquérant a ses dégoûts. L'amour de la tranquillité donna naissance aux traités qui furent revêtus des formalités du serment & des cérémonies de la religion : c'étoit sur un autel qu'on se juroit une alliance éternelle, c'étoit avec le sang des victimes qu'on en scelloit les conditions pour les rendre inviolables & sacrées. Mais le plus grand malheur de la guerre fut qu'à mesure que cette profession devint honorable, l'agriculture déchet de son ancienne noblesse. Le soin de cultiver les champs fut abandonné à des esclaves ou aux peuples vaincus. L'avilissement de leurs destinées imprima une espece d'opprobre sur la profession qu'ils exerçoient.

Quoique la nature ait rendu tous les hommes égaux, elle a destiné les uns à commander, & les autres à obéir. Mais l'abus du commandement fut la source de l'esclavage; on en peut faire remonter l'origine aux premiers siècles, & Plutarque dit que sous le regne de Saturne il n'y avoit sur la terre ni maître, ni esclave. Ce furent les conquérants qui lassés de s'enivrer de sang humain, introduisirent l'esclavage. Il leur parut plus utile de faire servir les peu-

ples vaincus à leur ambition , que de les égorger. Ce ne fut point la pitié d'un vainqueur pour un peuple affoibli & désarmé, qui abolit la coutume d'égorger l'ennemi, & de détruire ce qu'il avoit conquis. L'humanité dégradée fut condamnée à des peines plus rigoureuses que la mort. L'esclave dut se dépouiller de sa volonté : il cultiva les champs sans avoir aucune part aux moissons. Le maître impitoyable s'arrogea le droit de prononcer sans appel sur ses destinées.

Quoiqu'on ne puisse pas fixer l'époque de la naissance de l'esclavage, il est à croire que cet état n'avoit rien de trop pénible dans son origine. Le pouvoir du maître sur l'esclave n'étoit qu'une dégradation de pouvoir des peres sur les enfants. L'un disoit, je te fournirai des aliments & des habits, & l'autre consentit à lui prêter ses bras, à lui vendre sa sueur, & à ramper sur la terre sans en être citoyen. Les peuples Nomades n'ont point de terre à cultiver, ainsi ils n'ont point besoin d'esclaves.

Après avoir parlé de la naissance & du progrès des arts, je vais exposer les mœurs & les usages des premiers âges du monde. Quoique ce soit la partie la plus intéressante de l'histoire, il est impossible de l'approfondir,

profondir, faute de mémoires fidèles & détaillés.

On vante la frugalité des premiers temps; De la
nourri-
ture.
mais cette vertu étoit plutôt chez eux une privation forcée des choses excellentes, qu'un dédain réfléchi des choses superflues. La profusion suppléoit à la délicatesse de l'assaisonnement. Les grosses viandes étoient préférées aux mets fins & recherchés. Les premiers hommes étoient fort gloutons. L'hôte servoit à l'étranger un veau entier, & il choisissoit toujours le plus gras. Quelquefois on lui servoit deux chèvres qu'il dévorait sans préparation & sans attendre qu'ils fussent mortifiés. Chacun avoit sa portion, & c'étoit le pere de famille qui distribuoit les viandes; le convive le plus distingué avoit le plus gros morceau.

On ne voit pas que le poisson, la volaille & le gibier ornassent la table des Patriarches. Le miel assaisonnait tous les mets. Les fruits & les légumes étoient les aliments les plus ordinaires. Le figuier, l'amande & la pistache étoient les fruits les plus estimés. Quand on nous dit que les premiers hommes ne vivoient que de gland, on ne doit point le confondre avec le fruit amer de nos chênes; il faut entendre le noix, les châteignes & tous les fruits à coque.

L'hôte se faisoit un devoir de servir les

étrangers à table, & de leur laver les pieds sales & dégoûtants, parce qu'ils n'avoient ni chaussure ni voiture. Ensuite il les reconduisoit à la tête de toute sa famille sur son des instruments, & en poussant les grands cris d'allégresse. Les feuilles & les écorces tenoient lieu d'affietes. Mais trois cents ans après le déluge, on voit servir des vases d'or & d'argent.

Les femmes ne jouissoit pas du privilege d'être admises à la table de leurs époux : nourries dans l'esprit de la dépendance, elles les respectoient comme leur Seigneur & leur Maître; sans cesse occupées des détails domestiques qu'elles partageoient avec leurs filles, elles se retiroient dans un appartement séparé, d'où elles ne sortoient jamais sans être voilées.

La débauche a précédé la volupté dans les repas. Tout ce qui provoquoit les desirs, tout ce qui pouvoit allumer les feux de l'incontinence, étoit regardé comme un raffinement de délicatesse. La danse, la musique égayoient les festins. Souvent une ivresse de joie plongeoit dans l'oubli des devoirs. Les lits où l'on se couchoit pour manger, donnoient la facilité de varier les plaisirs. Cet usage s'est perpétué chez les orientaux sensuels & voluptueux.

Des
vête-
ments.

Toute société a exigé dans tous les temps que chaque sexe eut un vêtement distinct

tif. Les premiers habits ne furent que des feuilles, des écorces & des peaux; dans la suite on s'enveloppa des morceaux d'étoffes sans s'étudier à leur donner une forme élégante. Les Patriarches portoient un manteau d'une seule piece sur une tunique à manches & sans plis. Les femmes ne se montroient que voilées, soit pour foustraire leur beauté aux injures de l'air, soit pour se dérober aux regards de la curiosité impudique. Le désir de plaire si naturel aux deux sexes, introduisit l'usage de charger leurs oreilles de pendants, leurs doigts d'anneaux, & leurs bras de brasselets. Les orientaux ont dès les premiers âges aimé à bigarer leurs habits de diverses couleurs. Cet usage introduit par la galanterie, n'a jamais fait de grands progrès chez les peuples du nord.

C'est encore par la couleur du vêtement, que chez toutes les nations le Supérieur a été distingué du subalterne. Il n'y avoit que les Rois ou leurs héritiers présomptifs qui pussent se vêtir de pourpre. C'est la couleur de l'habit qu'Homere donne à ses héros. Tels étoient chez les Hébreux les ornements du Sanctuaire & l'habit du Grand-Prêtre.

Le bâton dont on se sert pour marcher fut une décoration chez les premiers hommes. On le peignoit de diverses couleurs;

De la
marque
du com-
mande-
ment.

on lui donnoit différentes formes , dont chacune désignoit le grade de celui qui le portoit. C'est delà qu'est venu la coutume de mettre un sceptre dans la main des Rois. Le bâton que portent les Généraux d'armée est une trace de cet ancien usage ; & lorsque les Grands de la terre arment d'un roseau ceux qui portent leurs livrées , ils veulent attester au public leur grandeur & leur supériorité.

De l'hospitalité.

L'hospitalité fut une vertu commune à tous les hommes des premiers âges. Celui qui en avoit joui , s'imposoit la même obligation envers celui dont il l'avoit reçue , & ce devoir s'étendoit sur ses enfants & leur postérité. L'exercice n'en étoit point onéreux dans des temps , où la terre étoit avec profusion les richesses de son sein , où les hommes moins délicats , se contentoient de mets communs. La chasse , la pêche & le jardin fournissoient les aliments les plus recherchés , ce qui n'étoit pas consommé , étoit perdu pour le maître. Chaque possesseur ne cultivoit son champ que pour se nourrir de ses productions. Cette vertu étoit encore de nécessité dans des siècles où il n'y avoit point d'hospices publics pour recevoir le voyageur.

A mesure que les hommes devinrent sensuels & commerçants, l'hospitalité fut moins pratiquée ; le désir immodéré de jouir atta-

che le voluptueux à tout ce qu'il possède, l'univers n'existe que pour lui. Le Marchand conserve avec soin ce qu'il acquiert avec fatigue. Cette profession utile n'étend point assez l'ame; n'épure point assez le sentiment pour l'élever au dessus des richesses. C'est chez les peuples Nomades que la pratique de cette vertu s'est conservée. L'Arabe qui dépouille le voyageur dans les routes, lui prête un asyle inviolable lorsqu'il le reçoit sous sa tente. Un étranger que le hazard jette chez les peuples policés, n'y trouvera que des cœurs flétris. C'est chez le Lappon, le Samoyede & le Tartare qui doit aller chercher la pitié.

L'hospitalité ne fut pas générale dans les siècles héroïques, l'étranger qui abordait dans la Tauride étoit égorgé sur l'autel de Diane; & dans les siècles suivants on vit les Carthaginois faire noyer les étrangers qui abordoient dans leurs colonies; la crainte qu'ils ne découvrirent les sources de leur commerce, & les ressorts de leur puissance dicta cet arrêt sanglant.

Quoique la jalousie soit la passion dominante de l'homme, quoiqu'il dédaigne un plaisir que ces rivaux partagent avec lui, on voit que dans les premiers âges la prostitution n'excitoit ni scandale, ni mépris. Les Lydiens & les Cypotes, quoique civilisés, abandonnoient leurs filles à la bru-

De la
prostitution.

taité de l'étranger. Celles qui soufcrivoient à cette loi imposée par leur religion , avoient un mérite de plus pour obtenir un époux. Les Babyloniens , qui de tous les peuples de la terre étoient les seuls qui ne tinssent point leurs femmes enfermées , quoiqu'ils eussent des Eunuques , assujettissoient leurs femmes à se prostituer une fois en leur vie. Elles se rendoient au jour marqué dans le temple de la Déesse de la génération. Les fleurs & les rubans couronnoient leurs têtes ; une parure élégante & recherchée relevoit leurs appas & hâtoit leur conquête , & après avoir satisfait à ce devoir religieux , ces pieuses victimes de l'incontinence rentroient chez elles plus satisfaites & plus estimées.

Les sauvages qui nous retracent les mœurs antiques , ont conservé cet usage lubrique que l'état social proscriit , que la censure publique flétrit , & que la religion frappe de justes anathêmes. La pudeur qui est le vrai fard de la beauté , est un sentiment ignoré de plusieurs peuples qui habitent encore les antres & les forêts. Les Nomades ne sont point sensibles à certains outrages qui troublent notre tranquillité. Ils abandonnent leurs filles les plus belles aux désirs de l'étranger. Les Egyptiens scrupuleux observateurs de l'hospitalité , croiroient encore aujourd'hui en violer les

droits, s'ils ne favorisoient l'incontinence du voyageur. Les bords du Nil sont couverts d'hospices publics où ces impudiques Mafulmans entretiennent des filles pour les besoins d'autrui. Les plus devots lèguent des sommes considérables dans leur testament pour perpétuer & pour étendre ces établissemens.

Cet usage s'est pratiqué dans tous les temps dans l'Égypte. L'on en trouve encore des vestiges chez tous les peuples qui se glorifient d'une ancienne origine; sans doute que l'ordre de croître & de multiplier fut mal interprété par les descendants de Caïn. Ces hommes trop livrés à leurs sens, n'ont point distingué l'usage de l'abus, & ils ont donné des exemples contagieux que leur antiquité a consacrés. C'est parmi les peuples de l'orient que l'incontinence a porté plus loin ses ravages. La nature plus calme & plus paisible chez les septentrionaux, n'y cause ni tempêtes ni scandales.

On ignore dans quel pays & dans quel siècle s'introduisit la coutume barbare de mutiler les hommes pour en faire les gardiens importuns de la pudicité des femmes. Cet attentat fait à la nature, date d'aussi loin que la jalousie des hommes. Le palais de Sémiramis étoit rempli de ces êtres informes, qui, quoique condamnés à la stérilité, ont vu de siècle en siècle multi-

Des Eunuques.

plier leur défectueuse espece. Sésostris, Roi législateur & conquérant, qui vivoit plus de deux cents ans avant Moïse, fut assassiné par un de ses Eunuques. Les Africains & les Asiatiques partagent la honte de cette barbare invention. L'expérience ayant appris que les animaux survivoient à leur mutilation, fit naître l'extravagante idée de faire la même opération à des hommes: d'innocentes victimes furent sacrifiées à l'incontinence inquiète & jalouse de plus fort. Ces êtres informes ont essuyé dans tous les temps le mépris public; mais utiles à leurs maîtres dont ils careffoient les foiblesses, ils ont souvent décidé du destin des peuples & des empires. Les nations septentrionales moins ardentes dans leurs appétits, plus modérées dans leurs desirs, ont toujours abandonné leurs femmes à leur propre vertu; leur indulgence pour elles, leur négligence à prévenir leur chute, est-elle un témoignage d'un amour délicat, ou d'une indifférence dédaigneuse?

Les premiers hommes se faisoient plus estimer par la force du corps que par leurs talents. Les exercices Gymnastiques sont d'une ancienne institution: on sentit l'importance de s'endurcir par la fatigue, de prévenir les maladies qui naissent dans une molle indolence. Ainsi les premiers guer-

niers avoient commencé par être Athletes. Platon. (a) disoit que le Préfet de la Gimna-^{stique} avoit le plus important emploi de la république. Mais ces exercices si propres à entretenir la vigueur & à donner aux membres de l'agilité, communiquoient à l'esprit beaucoup de rudesse & de férocité; les premiers législateurs tacherent d'adoucir les mœurs en introduisant les arts agréables dans les cérémonies publiques.

Quoique la danse soit aussi ancienne que le monde, il ne faut pas croire que dans sa naissance elle fut un mouvement mesuré De la danse. du corps. Elle consistoit dans des attitudes qui manifestoit les impressions secretes de l'ame, son calme ou son agitation, sa joie ou sa douleur. Cet exercice qui a usurpé le titre d'art, ne fut assujetti à des loix que quand les hommes lassés des graces de la nature, en exigèrent d'artificielles: alors on vit deux êtres bondir avec gravité vis-à-vis l'un de l'autre, & s'agiter avec extravagance pour amuser des hommes aussi insensés qu'eux. Cet exercice établi dans tous les temps & dans tous les lieux prouve que la folie est naturelle à l'homme, puisque le calme de la raison l'importune, & qu'il n'est jamais plus heureux que quand il s'oublie.

La danse fut l'amusement des peuples barbares, ainsi que des peuples civilisés. Tous l'ont introduit dans le culte. Cette adoption religieuse étendit les progrès d'un art dont la sainteté des mœurs a tout à redouter. Quelques législateurs en ont fait une obligation aux mariés le jour de leur nôce, persuadés que cet exercice allumoit les feux de l'amour, & provoquoit les desirs réciproques. Le motif de cette législation est la satire de l'exercice qu'elle prescrit.

De la *Musique* Le chant est trop naturel à l'homme pour contester à la musique une origine aussi ancienne que le monde : c'est par cette innocente magie que les mères & les nourrices apaisent les cris, & calment la douleur de leurs enfants. Les sauvages & les hommes policés ont leurs chansons. Le vice de l'organe ne réprime point le désir de chanter : le plus discordant paroît content de sa voix. Les oiseaux ont été les premiers maîtres de l'harmonie. Leur gosier flexible articula des modulations trop délicieuses pour n'avoir pas des imitateurs. On essaya de rendre comme eux des sons harmonieux & variés. La voix assujettie à diverses inflexions, devint aussi sonore & aussi agréable que le gosier des oiseaux. Les sensations délicieuses excitées par la voix, firent naître

L'idée de les multiplier en donnant au métal une structure semblable à la partie du corps qui rendoit des sons.

Nos Annales sacrées nous apprennent que Jubal est le pere de ceux qui touchent le violon & les orgues. Il paroît que la Tymbale est le plus ancien des instruments. On se servit aussi de coquilles, de cornes & des roseaux.

Le bruit excité par l'air qui s'insinue dans des fentes, donna l'idée de creuser des morceaux de bois pour en faire des instruments à vent, tels que des flûtes & des chalumeaux. La musique guerriere éleva les courages; des sons effeminés exprimerent les passions tendres & voluptueuses. La sévérité avec laquelle nos Orateurs sacrés proscrivent la musique de nos théâtres, est un aveu de sa puissance sur les cœurs. La reconnoissance des bienfaits de l'éternel la transporta dans les temples. On l'employa à chanter le spectacle de la nature, la variété des saisons, la valeur des héros & la bienfaisance des Rois citoyens.

La vie solitaire des pâtres & des cultivateurs étoit sujette aux langueurs & aux ennuis. Ils quittoient leurs foyers au lever de l'aurore, pour n'y rentrer qu'au coucher du soleil. Accablés du poids de leur loisir, ils chercherent à en adoucir

l'amertume en s'étourdissant sur un état trop uniforme pour n'être pas pénible. La nécessité de s'entretenir avec eux-mêmes, & peut-être la crainte des bêtes féroces, donna naissance à des sons dont l'expérience corrigea la rudesse. On chanta longtemps avant de soumettre la musique à des loix.

On a remarqué dans l'antiquité que les peuples ennemis de la musique, tels que les Cinétiens & les Arcades, ont eu le plus de férocité. Leur histoire n'est que la liste de leurs crimes & de leurs atrocités, au lieu que les nations qui l'ont cultivée avec passion, ont passé pour avoir les mœurs les plus douces. Les législateurs les plus éclairés, les philosophes les plus sages, Théophraste & Plutarque en ont reconnu l'utilité. Platon avoit une grande idée de sa puissance, lorsque dans sa république il avance que tout changement dans la musique prépare une révolution dans l'Etat. Interrogez, dit-il (a), Damon, il vous apprendra quels sont les sons capables de faire naître la bassesse de l'ame, & quels sont ceux qui l'élevent aux vertus. Dans les premiers âges, les affaires publiques se traitoient à la porte des villes lorsque les pâtres & les labou-

reurs ramenoient leurs troupeaux ; ensuite quand les sociétés furent plus nombreuses , les membres s'assemblerent devant la porte de leurs Chefs. De là est venu l'usage d'appeller Porte le palais des Monarques d'Asie , de même que dans la suite on donna le nom de Cour à la demeure des Rois , parce que les vassaux avoient coutume de s'assembler dans la cour de leur Seigneur pour lui présenter leurs requêtes.

L'industrie fut l'ente à trouver cette clarté tempérée que procurent la cire & le suif. L'usage des lampes fut connu dans les temps héroïques ; mais l'on ne peut décider si l'on y mettoit de l'huile ou du suif , ou si l'on entretenoit leur lumière avec des morceaux de bois enflâmés ou raisineux.

L'usage de se courber & de se prosterner quand on se rencontre , a été pratiqué dans tous les temps & dans tous les lieux. On le trouve établi chez les premiers Patriarches & chez les Grecs des siècles héroïques. La coutume de frapper dans la main de celui avec lequel on contracte , est un gage de bonne foi aussi ancien qu'universel.

Le deuil a été d'usage dès les premiers temps ; mais il est difficile de déterminer quels étoient les signes & les livrées de la douleur. Il paroît que les hommes , après s'être dépouillés de leurs vêtements ordi-

L'usage
du salut.

Du deuil

naires, se couvroient d'un sac & se rouloient sur la cendre, & renonçant à l'avantage de plaire, ils affectoient d'être sales & dégoûtants : les femmes déchiroient leur voile, s'arrachotent les cheveux, déchiroient leur sein, & oubliant les loix qu'elles s'étoient faites de la pudeur, elles se montroient aux regards des hommes. Ceux qui étaloient le faste de la douleur, s'abstenoient de boire & de manger comme s'ils eussent voulu aller rejoindre les parents qu'ils avoient perdus. Le deuil a varié selon les peuples & les temps.

Après avoir donné une légère idée des arts primitifs, des mœurs & des usages, je me crois obligé de parler du culte public.

De la Religion La difficulté de découvrir l'origine de l'idolâtrie, prouve son antiquité. Nous la voyons établie sur la terre presque aussitôt qu'il y eût des hommes. Tertulien & les Rabbins prétendent que ce culte sacrilège souilla les siècles qui précéderent le déluge. Ils appuyent leur sentiment sur un livre d'Héroc, reconnu pour apocryphe. Ils se fondent encore sur l'histoire des anciens Géants, qui formerent le vœu insensé de partager l'hommage réservé à l'Être suprême ; mais ce sont de vaines conjectures : l'antiquité la plus reculée ne nous apprend rien sur ce point.

Le silence de Moïse renverse cette opi-

nion. Ce législateur si attentif à d'écrire les prévarications des premiers hommes, auroit-il passé sous silence le plus grand de leurs attentats contre la divinité ? Tout nous atteste qu'Adam & ses enfants ne reconnurent qu'un seul Dieu créateur de l'univers. Une idée aussi pure ne put s'effacer, tant que Dieu daigna se manifester aux hommes, & converser avec eux. Les enfants des coupables, ensevelis sous les eaux du déluge, avoient vécu avec les enfants de ceux qui avoient joui d'un si noble privilège.

On sçait que Noé, dépositaire fidele des traditions primitives, transmit à ses enfants la pureté du culte qui lui avoit été prescrit : dans les défenses que Dieu lui fit, il y auroit eu des anathêmes prononcés contre l'idolâtrie, si les siècles précédents en avoient donné des exemples. Mais il faut avouer que la religion primitive, aussi pure & aussi sublime que son auteur, essuya de promptes révolutions, & quoiqu'on n'en puisse fixer l'époque, on peut la faire remonter aux premiers âges qui suivirent le déluge.

A mesure que les hommes se persuade-
rent qu'un seul Etre n'étoit pas suffisant
pour présider à l'harmonie de tout l'uni-
vers ; leur foiblesse leur fit imaginer des
intelligences mitoyennes & invisibles qui

concouroient avec leur Auteur au gouvernement de la terre, qui faisoient régner les calmes ou les tempêtes, qui répandoient l'abondance ou la stérilité. On décerna à ces êtres imaginaires un culte qui donna naissance au Polythéisme. Cette erreur fit des progrès si rapides, que si l'on en croit Joseph, Abraham fut le premier qui osa élever la voix pour la combattre. Hésiode prétend que le Polythéisme fut de tout temps établi dans la Grece; mais il fut bien différent dans sa naissance de ce qu'il fut dans les âges suivans.

Il n'y a point d'apparence qu'avant la dispersion, une partie du genre humain ait été plongée dans l'idolâtrie. Il est beaucoup plus probable que tous les hommes ne formant qu'une seule & même famille, & vivant tous sous le même gouvernement, ont été uniformes dans leur culte ainsi que dans leurs loix.

La plûpart des Interprètes fixent l'origine de l'idolâtrie au temps de Serug. Ce fut dans ce siècle qu'on vit des peres tremper leurs mains dans le sang des enfans pour ce rendre propice la divinité. Voici ce qui donna naissance à ces sacrifices inhumains: un fils plaça une statue d'or sur la tombe de son pere, dont il vouloit faire revivre les traits. Quelques temps après des voleurs le dépouillerent de tous

les biens. Sensible à ce désastre, il se transporta, il fut porter ses plaintes & ses regrets, au tombeau de son pere. Alors la statue devenant animée, lui dit : » Si tu
» veux rentrer dans tes biens, il faut offrir
» au Démon le plus jeune de tes fils, &
» te baigner dans son sang. Ce pere dénaturé consentit à ce sacrifice barbare, qui eut bientôt de nombreux imitateurs; mais Dieu irrité, brisa toutes les idoles par un violent tremblement de terre, accompagné de la foudre, des éclairs & des vents.

Quelques-uns prétendent que le culte idolâtre avoit infecté toute la terre dès le temps d'Eber, qui fut envoyé en Arabie pour convertir une tribu nommée Ad, & qui fut exterminée dans la suite pour la punir de son indocilité & de sa persévérance dans ses erreurs sacrilèges. Ce Patriarche finit ses jours dans la province de Hadramaut, où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau proche de Hafec, port de la mer des Indes; on y voit encore une ville qui porte le nom de Kaberhud. Au reste, cette mission d'Eber est fort incertaine; mais on ne peut douter que de son temps l'idolâtrie n'eût fait quelques progrès.

L'adoration des astres précéda tous les autres cultes. La coutume de glorifier

Du culte
des astres

Dieu au lever du soleil & des nouvelles lunes, fit bientôt adorer ces deux flambeaux de la nature. Les premiers hommes trop grossiers pour s'élever à des idées dégagées de la matière, furent transportés d'admiration pour des êtres inanimés, dont la présence ou l'éloignement avoit tant d'influence sur leurs destinées. C'est le soleil qui colore la nature, qui mûrit les moissons : sa course rapide & régulière, sa clarté vive & féconde, sa beauté toujours nouvelle lui attirerent bientôt l'hommage de ceux qui éprouvoient ses bienfaits. Les Egyptiens l'adorerent sous le nom d'Osiris, les Chaldéens sous celui de Baal, les Arabes sous celui d'Adoné, les Ammonites sous celui de Moloch, les Maobites sous celui de Belphégor, les Perses sous celui de Mythras, les Ethiopiens sous celui de Afabinus, & dans la suite les Grecs & les Romains sous celui d'Apollon. Les Messagetes lui immoloient des chevaux, symboles de la rapidité. Les Monarques Egyptiens, Persans, Ethiopiens & Syriens se disoient descendus du soleil. Les Rois Péruviens se disoient issus de cet astre, & cette descendance servit à affermir leur domination, & à retenir les peuples dans la soumission. Tous les Souverains de l'orient ont eu la même chimère, & tous ont trouvé des hommes as-

les crédules pour respecter leur origine.

L'adoration du soleil introduisit la coutume de se tourner vers l'orient pour invoquer la divinité. Ce fut vers ce point du monde qu'on plaça le sanctuaire des temples. C'est antique usage fut adopté par les Chrétiens, non pour adorer cet astre, mais pour rendre hommage au Dieu de lumière. Les sentiments sont partagés sur l'instituteur de ce culte; les uns l'attribuent à Zoroastre, les autres aux Chaldéens, aux Egyptiens, aux Phéniciens. On doit naturellement penser que ceux qui les premiers observerent les révolutions de cet astre, en furent les premiers adorateurs.

La reconnoissance qui fit adorer les astres, rendit le même culte aux germes de la terre & aux éléments: mais quand on eut vu les moissons détruites par la grêle, les campagnes submergées par des orages; quand on vit briller l'éclair & qu'on entendit gronder la foudre, l'imagination ébranlée enfanta des Dieux malfaisants, dont on crut devoir appaiser le courroux par des prières & des offrandes. L'on supposa deux principes, dont l'un répandoit les prospérités, & l'autre les désastres. Les Egyptiens les désifièrent sous le nom de Tiphon & d'Osiris, le Perse sous le nom d'Oromase & d'Ariman, & les Grecs sous le nom de bons & de mau-

Des 2
principes

vais génies. Ce culte a été trouvé établi chez la plûpart des peuples sauvages, où l'on a arboré l'étendard de la foi.

On croit que cette erreur prit naissance dans la Chaldée, d'où elle se répandit dans la Perse & dans l'Inde, où Zoroastre la trouva dominante. Ces Dieux malfaisants qui devoient leur existence au délire de l'imagination, virent la terre couverte de leurs imbécilles adorateurs : leur culte pénétra jusques dans les plages glacées du nord, où les peuples qui se croient toujours environnés de mauvais génies, tâchent de se les rendre favorables par des prières & des offrandes. Leurs idoles sont des pierres brutes, semblables à celles que les anciens appelloient *Betulia*. Les progrès du culte rendu aux génies malfaisants, semblent démontrer que les hommes de tous les temps & de tous lieux sont plus susceptibles de crainte que de raison. Il y a chez les Chinois une secte qui adore une pierre, dans laquelle le peuple croit qu'un mauvais génie est enfermé.

Dans le Tonquin, ceux qui reconnoissent un Dieu qui préside aux événements d'ici-bas, peuplent aussi l'air de génies malfaisants sans cesse occupés du plaisir malin de tourmenter les hommes. Les Negres supposent un Dieu qui produit l'or

& la pluye ; mais ils ne lui rendent aucun culte , & ils n'adorent que leurs fétiches , qui sont des intelligences malfaisantes , donc ils détournent les coups par des sacrifices. Tel est aussi la persuasion des peuples du Bresil & de la Virginie , qui n'adorent que des esprits malins qu'ils regardent comme les auteurs des maladies & de la guerre. Mais ils croient que le Dieu suprême uniquement occupé de son bonheur , est insensible aux destinées de la terre , & cette idée les dispense de lui rendre aucun hommage. Si nous considérons que les peuples les plus éloignés sont tombés dans les mêmes erreurs , & que la même idolâtrie a infecté les nations les plus éclairées comme les plus barbares , nous conviendrons que l'homme naît & vit dans les ténèbres , à moins qu'il ne marche à la clarté de la révélation.

Sanhoniaton assure que l'Apothéose des grands hommes suivit de près l'adoration des deux principes & des astres. L'art de la sculpture & de la peinture peuplèrent le ciel d'une multitude de Dieux , qui firent oublier le véritable. La tendresse paternelle voulut se consoler de la perte d'un fils , en conservant sa statue ou son image. Ces monuments de la douleur devinrent bientôt un objet d'idolâtrie , & l'on adora ceux que l'on avoit aimés. La

magnificence des tombeaux où l'on dépo-
soit les cendres des morts, inspiroit une
horreur religieuse qui bientôt dégénéra
en superstition. Les inventeurs des arts,
les législateurs & les conquérants eurent
des temples, & furent placés dans le ciel.
On sentit l'absurdité d'ériger en Dieu des
hommes qui avoient été soumis à la mort.
Les Philosophes, les Poëtes & les légiti-
mateurs devenus Prêtres de l'erreur, en-
seignerent que les ames des héros, après
s'être séparées des astres dont elle étoient
une émanation, étoient allées se réu-
nir avec eux. Le culte qu'on rendit aux
uns devint commun aux autres. Ce
furent les Egyptiens qui accréditèrent
l'exemple de déifier les hommes. Osiris &
Isis reçurent les honneurs divins pour avoir
enseigné l'agriculture & plusieurs arts uti-
les. Les Philosophes essayèrent d'adoucir
le ridicule de ce culte impie. Les subti-
lités de Pythagore, de Porphire, de Jam-
blique, ne purent justifier la croyance pu-
blique : leurs allégories ingénieuses furent
inutiles pour dissiper les ténèbres. Tout
ce qui n'est point appuyé sur des prin-
cipes, est peut-être plus difficile à détrui-
re que des systèmes ingénieusement éle-
vés. Ce n'est point avec les armes de la
raison qu'on doit combattre les erreurs du
cœur, & quand le peuple parle, le Phi-
losophe doit se taire.

L'art du Statuaire étoit fort honorable, & quiconque y excelloit, étoit regardé comme un fabricant de Dieux. ~~Azaron~~ Azar n'eut d'autre titre pour s'insinuer dans la faveur de Nemrod, qui charmé de son talent, le jugea digne d'être son gendre. L'exercice de cet art exigeoit beaucoup de connoissances, & l'on ne pouvoit y prétendre sans être versé dans l'astrologie. Cette science étoit supposée nécessaire pour discerner les matieres & les temps convenables à la perfection de l'ouvrage : chaque espece de bois, de pierres & de métaux avoit sa planète, & chaque planète influoit sur l'espece qui lui étoit consacrée. Si l'ouvrier se méprenoit dans le choix des matieres & du temps, l'idole étoit imparfaite & sans vertu.

Les plus anciens Ecrivains nous parlent des crimes de l'idolâtrie, sans nous instruire de son origine. Moyse exalte Job, qui environné des ténèbres du Polythéisme, avoit conservé l'idée d'un seul Dieu, preuve des progrès rapides que ce culte insensé avoit fait sur la terre. Les ancêtres d'Abraham avoient été adorateurs du feu, & les Rabbins débitent que ce Patriarche fut jetté dans les flâmes pour s'être opposé au culte superstitieux qu'on rendoit à cet élément.

Tous les Historiens orientaux s'accor-

deut à reconnoître Nemrod pour auteur de la secte des Mages. Ils disent que conquérant ayant vu du feu sortir des entrailles de la terre, il se prosterna pour l'adorer, & qu'il commanda à un de ses sujets de se transporter vers l'endroit où ce feu avoit été apperçu, & de l'adorer en y jettant de l'encens.

Les hommages qu'il exigeoit lui-même des hommes, les accoutumerent à le respecter lui-même comme un Dieu. L'opinion la plus commune est, que Zoroastre fut l'inventeur de cette espece d'idolâtrie. Quelques-uns le confondent avec Mesraïm, fils de Cham.

Ninus fondateur de l'empire d'Assyrie, est reconnu pour l'inventeur de l'apothéose. Cette opinion n'est fondée que sur le temple qu'il éleva pour éterniser la mémoire de son pere. Il est constant qu'il ne fit que suivre les exemples de ceux qui l'avoient précédé. Voici ce que nous rapporte Sanchoniaton.

» Les Phéniciens & les Egyptiens sont
 » les plus anciens d'entre les barbares, &
 » ceux de qui les autres peuples ont em-
 » prunté la coutume de mettre au nombre
 » des Dieux, ceux qui avoient inventé
 » des choses utiles à la vie, & ils ont ap-
 » pliqué à cet usage les temples qui
 » étoient bâtis long-temps auparavant.

La fin de ce passage, met l'Ecrivain en contradiction avec lui-même. Il assure dans un autre endroit que l'usage de déifier les hommes est aussi ancien que les autres especes d'idolâtrie.

Les Grecs qui se vantoient d'avoir tout enseigné aux hommes, & de n'avoir rien appris d'eux, prétendoient que le premier culte public avoit été établi dans Athenes sous le regne de Cécrops. Les Cretois assuroient que leur isle avoit été la patrie des Dieux de la terre; les Phrygiens avoient la même prétention; mais il est vraisemblable que ce culte impie fut l'ouvrage de Mesraïm. Chanaan & Nemrod l'introduisirent, l'un dans l'Egypte, l'autre dans la Phénicie; & le dernier dans la Chaldée: c'est le sentiment de tous les Ecrivains profanes & sacrés, qui tous regardent l'Egypte comme le berceau de l'idolâtrie & de tous les cultes superstitieux. Les Phéniciens, que leur commerce rendoient citoyens de toutes les contrées du monde, furent les Apôtres de toutes les erreurs de l'idolâtrie. Passons aux cérémonies religieuses pratiquées dans les premiers temps.

Aussitôt qu'on eut des Dieux, on leur assigna des lieux particuliers pour leur rendre l'hommage qu'on croyoit leur être dû. C'étoit particulièrement sur le som-

Des
temples.

met des montagnes qu'on s'assembloit pour leur faire des prières & des sacrifices. Mais l'usage le plus universel fut de choisir ces vastes & sombres forêts, dont l'obscurité & le silence effrayant l'imagination, inspiroient un religieux respect pour des cérémonies qui auroient révolté la raison calme & tranquille. Quoiqu'Hérodote & Lucien assurent que ce furent les Egyptiens qui bâtirent les premiers temples, rien ne dépose qu'ils en eussent du temps de Moïse. Il paroît que le tabernacle construit dans le désert par l'ordre du législateur, introduisit cet usage qui dégénéra en abus sacrilège chez les autres peuples, qui tous à l'exemple des Israélites, en eurent de portatifs.

Ceux qui reconnoissent Nemrod dans Bélus, doivent donner aux temples une origine antérieure à la construction du Tabernacle. Mais doit-on appeler temple une tour élevée par ce fameux conquérant pour s'en faire un rempart contre la vengeance des hommes irrités de ses usurpations ?

Cet ouvrage plus colossal que majestueux, fut augmenté & embelli par Nabuchodonosor. Cet édifice destiné à être la demeure d'un Dieu, fut bientôt fouillé d'abomination, & le culte qui devoit rendre les hommes plus purs, ne fut

Un voile sous lequel la débauche part avec impunité.

Aussitôt qu'on eut découvert l'art de bâtir des maisons, & que l'architecture eut déployé ses richesses & son luxe, on vit sortir du sein de la terre une infinité de temples, où les passions & les crimes semblerent leurs adorateurs. L'Égypte surtout fût décorée de ces demeures divines. Le temple de Jupiter à Thebes, celui de Minerve à Sais, ceux de Protée & de Vulcain à Memphis, furent commencés par les premiers Rois, & embellis par leurs successeurs. Toutes les nations essayèrent d'en surpasser la magnificence. On ne peut assigner l'époque où le temple d'Ephese fut construit. Tous les peuples de l'Asie concoururent à élever ce célèbre monument; ils employèrent quatre cents ans à l'orner & à l'embellir.

On ne peut révoquer en doute l'ancienneté des autels, beaucoup antérieurs Des autels. à l'origine des temples, ils étoient de la plus grande simplicité. C'étoit quelques morceaux de terre & de gazon élevés sans art, des pierres brutes ou un morceau de bois informe, où l'on faisoit des libations, ou qu'on arrosoit du sang des victimes. Tous les bois sacrés en étoient parsemés; on en construisoit sur les montagnes & sur tous les lieux élevés. Cha-

que particulier avoit Laraire qui étoit un lieu destiné à sacrifier aux Dieux domestiques. L'imagination en transporta un dans le ciel qui fut appelé la constellation de l'autel. C'étoit qu'on croyoit que les Dieux prêts de foudroyer les géants, se jurèrent une assistance mutuelle, & qu'ils scellerent leur union par le sacrifice des victimes.

La persuasion où l'on étoit que les Dieux affectionnoient certains lieux particuliers & qu'ils habitoient dans leurs autels, établit la coutume d'y recourir dans toutes les affaires intéressantes. C'étoit au pied de ces autels que les nations contractoient des alliances, qu'on juroit les traités, que les nouveaux époux se juroient la foi conjugale, que les Magistrats, avant de présider aux destinées publiques, promettoient par serment de remplir avec intégrité leurs fonctions sublimes.

La coutume de lier les hommes par la religion du serment, fut établie dès les premiers âges du monde; on crut que celui qui étoit assez foible pour rompre la chaîne de ses devoirs, pouvoit être arrêté par un serment, comme si l'adultère, l'empoisonneur & l'assassin se faisoient un scrupule d'être parjures.

Des bois
sacrés

Le culte de l'idolâtrie n'étoit point retraint aux temples & aux autels. L'usage

le plus ancien & le plus universel fut de célébrer les mysteres dans certains bois, où les profanes n'avoient point le privilege d'entrer. Ce respect que les idolâtres avoient pour ces bois consacrés étoit si grand, que Moyse crut devoir ordonner aux Juifs de les couper. Ce peuple toujours excessif dans les fautes, mais toujours scrupuleux observateur de sa loi, auroit crû prévariquer s'il en eut coupé les arbres pour son usage, s'il se fut reposé à leur ombre; il auroit plutôt rétrogradé que de les traverser, il seroit plutôt mort de faim que de manger les œufs & les petits des oiseaux qui y nichoient.

Ces bois regardés comme la demeure de la divinité, auroient dû n'être que le séjour de la vertu. Ils servirent, ainsi que les autels, d'asyle aux coupables. Le téméraire qui auroit osé en arracher celui qui s'étoit mis sous la protection d'un Dieu, auroit été traité de profanateur & de sacrilege. Les autels élevés par les Patriarches, étoient aussi des lieux de refuge. Les Juifs jouissoient du droit d'impunité, aussitôt qu'ils étoient entrés dans le sanctuaire ou dans le temple de Jérusalem. Il n'y avoit que les assassins qui fussent exclus de ce privilege. Les Païens emprunterent cet usage du peuple de Dieu. Cadmus, dans les temps héroïques, fit construire en Béotie une Cita-

Des
lieux
d'asyles.

celle, qui fut un lieu de refuge ; Thésée dans Athenes, imita son exemple. Les Samothraces avoient annexé ce privilege a temple de Cybelle, & Hercule en fonda un autre dans Canope. Cette coutume marque le respect des premiers hommes pour la conservation de leurs semblables.

Les asyles ne furent d'abord établis que pour les crimes involontaires ; mais l'abus les fit servir aux attentats réfléchis. On ne pouvoit en violer la sainteté sans être regardé comme l'auteur des calamités publiques. Si l'état étoit déchiré par des guerres, si la terre étoit frappée de stérilité, si la peste étendoit ses ravages, on imputoit tous ces fléaux à l'audace impie des profanateurs des asyles. Ces lieux établis par la commisération, étoient bien dignes d'être respectés ; mais aussi l'impunité qu'ils assuroient, multiplia trop les crimes pour les laisser subsister. On en voit encore des traces chez quelques peuples modernes, où les Eglises servent de refuge aux scélérats, qui ont enfreint les loix du Dieu qu'on y adore.

C'étoit encore dans les bois sacrés qu'on célébroit les fêtes & les mysteres. Les jours les plus saints étoient profanés par l'intempérance. Les voix, les instruments & la danse y attiroient la multitude. C'étoit par les éclats d'une joie immodérée, &

Jours excitée par l'ivresse qu'on attestoit
aux Dieux la part qu'on prenoit à leur culte
à leur fête.

L'usage de sacrifier est aussi ancien que le monde ; Caïn offrit à Dieu les premiers fruits de la terre, & Abel les premiers nés de ses troupeaux. Lorsque le vrai culte fut altéré, toutes les sociétés conserverent les pratiques primitives. Les offrandes étoient simples : elles consistoient dans les productions de la terre ; on jettoit sur l'autel un peu d'herbe verte, ou une feuille de laurier qu'on arrosoit d'eau pure. Des gâteaux paitris avec du sel, le miel, l'huile & le vin, étoient des offrandes précieuses. Toutes les solemnités étoient suivies de festins où les convives mangioient une partie des mets offerts. Rien ne leur paroissoit plus propre à se rendre les Dieux favorables, que de leur offrir ce qui servoit à nourrir les hommes.

L'aversion pour les sacrifices sanglants fut commune à plusieurs nations. Chez les Athéniens le sacrificateur, après avoir frappé la victime, jettoit sa hache, & fuyoit pour se soustraire à la fureur du peuple. La truie fut la première victime animée qu'on immola, pour venger par sa mort les ravages qu'elle fait dans les champs ensemencés. L'usage de ces sacrifices étoit connu du temps des Argonautes, & du

siège de Troye ; mais malgré l'horreur qu'ils inspiroient , on établit la coutume d'immoler des victimes humaines. Cette abomination fut pratiquée chez les Amorrhéens. Les Moabites faisoient brûler leurs enfants dans les creux de leur Dieu Moloch. Les Gaulois immoloient leurs prisonniers de guerre. L'étranger qui abordoit dans la Tauride , étoit égorgé sur l'autel de Diane. Cette coutume abominable étoit introduite chez les peuples civilisés , comme chez les peuples barbares. Achille immole douze Troyens , & croit honoré par cet acte de férocité , les Dieux protecteurs de Troye. On ne peut découvrir quels furent les instituteurs de ces sacrifices inhumains. Sanchoniaton assure qu'ils furent établis par Chronos ou Saturne.

On n'immoloit pas indifféremment toutes sortes de victimes. L'animal mutilé , boiteux & contrefait étoit réputé désagréable à la Divinité. Comme chaque peuple eut ses Dieux , chaque Dieu eut son animal & son arbre chéri. Mais toutes ces distinctions furent ignorées dans les premiers temps , & on ne les connut que quand les Prêtres eurent formé un système de religion , qui dévoiloit leur imbécillité ou leur imposture. Il ne faut pas croire que les Philosophes aient été consultés pour élever ce monstrueux édifice.

Les premières libations se firent avec de l'eau : des peuples qui vivoient de glands, ne connoissent rien de plus délicieux que cette liqueur. Quand les anciens Egyptiens eurent connu l'usage du vin, ils n'eurent garde de l'offrir à leurs Dieux, parce qu'ils le croyoient produit du sang des Titans, foudroyés par Jupiter.

Les sacrifices étoient proportionnés à la fortune de ceux qui les offroient. Le laboureur immoloit un bœuf, & le pauvre faisoit son sacrifice en baisant sa main droite. Comme chaque peuple avoit ses cérémonies, je ne puis indiquer que les plus générales.

Le culte idolâtre fut établi avant qu'il y eut des Prêtres. Les chefs de famille & de société présidoient aux cérémonies religieuses ; mais lorsque le sacerdoce devint un état, on exigea que celui qui en étoit revêtu, fut aussi pur que le Dieu dont il étoit le Ministre. Tous ceux qui étoient nés avec des défauts corporels, les borgnes & les bossus ne pouvoient prétendre à cette dignité. On craignoit que ces êtres informes n'imprimassent un ridicule sur leurs fonctions sacrées. La chasteté devoit être leur première vertu ; mais le mariage ne leur étoit point interdit, on n'exigeoit d'eux que la chasteté conjugale.

Chez certains peuples, le Prêtre avoit

la tête voilée. Chez d'autres il devoit avoir la tête nue. Un de ses premiers devoirs étoit de s'abstenir du devoir conjugal la nuit qui précédoit le sacrifice, & d'aller se purifier dans une eau pure. Un Héraut marchoit devant lui, criant à haute voix : *Peuples, pretez silence !* On écartoit tous ceux qui étoient souillés de quelques iniquités.

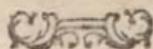
On attachâ des privilèges fort honorables au sacerdoce : cette dignité dispensoit du fardeau des impôts, & de l'obligation d'aller à la guerre. Les Pontifes étoient les premiers dans l'Ordre de la Hiérarchie. Ils ne marchaient qu'après un flambeau & d'une branche de laurier : l'ascendant qu'ils usurperent sur les esprits du vulgaire, les rendit redoutables aux Souverains qui ne trouverent d'autres moyens de détruire cette puissance rivale, qu'en se revêtissant eux-mêmes du sacerdoce.

Il est vrai que le scandale excité par certains Prêtres, les rendit méprisables chez plusieurs nations. Ce furent sur-tout les Prêtres de Cybelle, qui pour plaire au peuple, scandalisèrent tous les Sages. C'étoit une espèce de mendiants fanatiques, qui portoient par-tout leur extravagance & le désordre de leurs mœurs. Leur culte étoit un mélange de sales débauches & d'austé-

ités outrées. Ils se laceroyent le corps avec des pointes de fer & des courroies, au bruit des cymbales & d'autres instruments qui attiroient la multitude autour d'eux: un essaim de vieilles forcieres les suivoit de ville en ville pour prédire l'avenir, & pour faire des prestiges. La loi qui auroit dû les réprimer. pourvut à leur subsistance.

C'est le tableau que j'ai cru devoir donner des mœurs & des usages des premiers hommes. Je me suis fait une obligation de faire connoître ceux dont je vais donner l'histoire.

Jusqu'ici j'ai marché à la clarté du flambeau porté par Moyse, qui seul pouvoit répandre la lumiere dans ces tempsténébreux. Quelqu'infidèles que soient les autres guides, je vais exposer les fragments échapés à l'injure des siècles. Il sera facile de démêler que tous les récits des premiers Historiens ne sont que des traditions altérées, & leurs fables même feront des témoignages que le Législateur des Juifs étoit seul dépositaire des traditions primitives.



FRAGMENTS

DE

SANCHONIATON.

SANCHONIATON, auteur des antiquités Phéniciennes, commence son histoire dès l'origine du monde. Défenseur zélé de l'idolâtrie, il s'étend moins sur les descendants de Sem que sur la race idolâtre de Caïn. Il n'est pas surprenant qu'il n'est point fait mention du déluge ; puisque les adorateurs du vrai Dieu reprochoient aux Païens ce fléau comme un juste châtiment de leur culte sacrilège.

Frag-
ments de
Sancho-
niaton.

Le premier homme s'appelloit Protogone, & la première femme Eon. Ce fut elle qui découvrit que les fruits étoient destinés à être la nourriture de l'homme. C'est à ce trait qu'on doit reconnoître Eve. Leurs enfants nommés Géus & Génea, fixerent leur séjour dans la Phénicie : une grande sécheresse ayant frappé la terre de stérilité, ils leverent leurs mains vers le soleil, qu'ils regardoient comme le maître & l'auteur de la nature. Ainsi l'adoration de cet astre date de l'origine du monde.

Géus & Génea engendrent Phos, Pur

Phlox, c'est-à-dire, lumière, feu & lame, qui furent les inventeurs du feu, en frottant deux piéces de bois l'un contre l'autre. Ils eurent deux fils d'une taille gigantesque, qui donnerent leur nom aux montagnes qu'ils habitoient. Ils eurent pour fils Memrurus & Hypsuranius, dont la mere fut célèbre par ses prostitutions; vice qui est assez conforme à l'idée que Moysé nous donne de la sale débauche des premiers temps, & surtout des femmes Canaïtes.

Hypsuranius habitant de Tyr, inventa l'art de construire des cabanes de roseaux & de joncs. On lui attribue encore l'invention du *Papyrus*. Olous son frere & son ennemi fut le premier qui se vêtit de la peau des bêtes sauvages, & ce fut lui qui s'exposa sur les eaux, porté sur un arbre creusé par le feu dans un embrasement qui réduisit en cendre l'ancienne Tyr. Il établit un culte religieux en l'honneur des deux pierres, dont l'une étoit consacrée au feu & l'autre aux vents. Ce fut sur ces pierres que fut repandu le sang des bêtes sauvages.

C'est ici l'époque de l'adoration rendue aux productions de la nature, & c'est le premier sang versé pour se rendre la divinité propice. Les descendants de Memrurus & d'Hypsuranius, héritiers de leur idolâtrie, choisirent des morceaux de bois

& de pierres pour en faire l'objet de leur culte & de leurs fêtes. Plusieurs siècles s'écoulerent avant la naissance d'Agreus & d'Haliléus, qui tous deux porterent à un si haut degré l'art de la pêche & de la chasse, que ceux qui se livrerent dans la suite à cet exercice, en emprunterent leur nom. Ils eurent deux fils, auxquels on attribue l'invention des instrumens de fer. L'un d'eux nommé Chrysor, le même qu'Héphestus ou Vulcain, s'adonna aux enchantemens & aux sortilèges. Ce fut lui qui trouva le secret de prendre à la ligne le poisson, en lui jettant l'amorce & l'hameçon. On lui attribue aussi l'invention des barques à voiles. Tant de découvertes lui méritèrent l'honneur de l'Apothéose, & ce fut sous le nom de Zeus Michius, ou de Jupiter le Machiniste, qu'il fut adoré.

Ce récit de Sanchoniaton nous apprend que Chrysor fut le premier mortel qui reçut les honneurs divins. L'hommage rendu aux astres & aux éléments, avoit précédé ce culte insensé.

De cette génération sortirent deux frères qui trouverent le secret de mêler du chaume avec de la terre glaise, séchée au soleil, pour en faire des tuiles; l'un s'appelloit Technite ou l'Artiste, & l'autre Géninus Autothone, qui signifie, *né de la terre*. Un de leurs enfants fut nommé Agrus,

Champ, & l'autre Agronerus ou Agrotés, est-à-dire, laboureur. Celui-ci devint la divinité principale des habitants de la ville de Biblus. Les Phéniciens lui érigèrent une statue, & un temple traîné par des bœufs. C'étoit un petit tabernacle semblable à celui de Moloch : ce fut ainsi que les Philistins, successeurs des anciens Phéniciens, renvoyèrent l'arche traînée par deux jeunes vaches qui allaitoient leurs veaux. Ce temple élevé en l'honneur d'un homme, est le plus ancien dont l'histoire fasse mention. C'est de ces deux frères, nommés ~~Atlas~~ ou Titans, que sont descendus les laboureurs & ceux qui dressent des chiens.

Aminus & Magus leurs fils, furent les premiers qui formerent des villages pour s'y rassembler avec leurs troupeaux. Il y avoit de leur temps un certain Elium, dont le nom signifie *haut & fort*. Ce Géant eut un fils qui, à cause de sa rare beauté, fut appelé Uranus, c'est-à-dire *Ciel*. Sa sœur nommée Gé, ou *la Terre*, donna son nom à cette portion de l'univers que nous habitons. Uranus, après la mort de son pere, épousa sa sœur Gé, dont il eut quatre fils; Ilus, surnommé Cronus ou Saturne, Bétilus, Atlas & Dagon Dieu du froment. Le commerce qu'il eut avec d'autres femmes, lui donna beaucoup d'autres enfants dont la postérité fut nombreuse.

Tels sont les fragments de l'histoire de Sanchoniaton, depuis la naissance du monde jusqu'au déluge. On y voit deux générations de plus que dans la généalogie de Caïn par Moïse ; mais il faut observer que l'Historien sacré ne dit pas qu'il n'y ait eu d'autres descendants que ceux qu'il a nommés, ni que la dernière génération ait été enveloppée dans le naufrage commun. On auroit peine à se persuader que la ligne de Cham, qui devoit avoir des enfants avant la naissance de Seth, n'ait eu que huit générations, tandis qu'on en compte dix dans la ligne de son puîné. Le but du Saint-Esprit étoit de nous instruire & de nous rendre meilleurs. Ainsi Moïse a dû passer sous silence deux générations. Il lui suffisoit d'exposer les événements qui devoient être la figure de l'Eglise. Ainsi il a dû consacrer quelques faits minutieux qui étoient destinés à ce noble usage, & supprimer des faits éclatans qui n'étoient nullement relatifs à l'économie Evangelique.

La table des descendants de Caïn par Sanchoniaton, comparée avec celle de Moïse, fera connoître que l'histoire primitive, quoiqu'obscurcie, avoit conservé quelques-uns de ses traits.

Table des descendants de Caïn.

Mois.	SANCHONIATON.
1 Adam & Eve.	1 Protogonus , Œon.
2 Enoc.	2 Genus , Genea.
3	3 Phos , Pur , Phlox.
4	4 Cassius , Libanus , &c.
5	5 Memrumus , Ufous.
6 Irad.	6 Agreus , Halileus.
7 Malaléel.	7 Chryfor ou Hephœstus.
8 Emech.	8 Technites , Geinus.
9 Japhet-Jubal.	9 Agrus, Agrotos ou Agroverus.
10 Tuba Caïn.	10 Amynus , Maguz.

Sanchoniaton, sans faire mention du déluge, compose la ligne idolâtre de Caïn, de personnes tirées de la ligne de Noé; & il nous dit que d'Amynus & de Maguz naquirent Myfor & Sydic, c'est-à-dire *libre & juste*, qui trouverent l'usage du sel. Myfor fut pere de Tautes qui inventa les premières lettres. Les Egyptiens l'appellent Thaor, les Alexandrins Thoyth, & les Grecs Hermès. Sydic engendra les Dioscures ou Cabires, nommés aussi Corybantes & Samothraces, qui les premiers fabriquerent un vaisseau régulier. Leur postérité découvrit les propriétés des herbes & des plantes; l'art de guérir des morsures, & celui de faire des charmes.

Uranus, dont les parents étoient contemporains de ceux dont je viens de par-

ler, ayant succédé à son pere Elium, eut de Gé sa sœur quatre fils, Hus ou Cronus, Bétilus, Dagon & Atlas, sans compte les enfants qu'il eut d'autres femmes.

Cronus est le même que Cham, qui étoit son nom propre. L'autre étoit un titre de dignité, qui désignoit la puissance Royale. Hus qui signifie *fort*, désigne quelquefois dans l'Hébreu l'Être suprême. Bétylus, dont le nom ne se trouve dans aucun autre Ecrivain, signifie dans les langues orientales un homme assoupi dans l'indolence, & quelquefois un esprit calme & tranquille, qui s'abandonne à la contemplation des vérités religieuses. Les Arabes emploient ce mot pour désigner un héros, qui après une suite de victoires fait jouir ses sujets du calme de la paix. Dagon est appelé Siton, & Jnpiter, Arotus, parce qu'il inventa l'art de semer & de faire des charrues. Atlas fut le plus célèbre des fils d'Uranus; c'est de lui que sont descendus les Atlantes en Afrique. Les uns le regardent comme fils, & les autres comme frere de Japhet.

Gé indignée des infidélités de son volage époux, demanda & obtint une séparation. Uranus par un effet d'inconstance naturelle, devint l'amant de sa femme dès qu'il n'en fut plus l'époux. Il lui fit violence, & s'unit à elle par des nouveaux nœuds;

Mais le dégoût suivit de près la jouissance. Aussi outré dans la haine que dans son amour, il voulut mettre à mort les enfants qu'il avoit eu de cette femme dédaignée : Gé animée par le ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus, leva des troupes, & soutenue de forces étrangères, elle fit repentir son époux de tant de pécchés. Cronus parvenu à l'âge viril, s'abandonna aux conseils d'Hermès Trismegiste, & devenu l'ennemi de son pere, il embrassa la défense de sa mere. Ses enfants furent Perséphore ou Proserpine, Athenes ou Minerve; la premiere mourut vierge. Ce fut par les conseils de l'autre, & par ceux d'Hermès que Cronus fit un cimetière & une lance. Un discours pathétique prononcé par Hermès, enflâma du désir de combattre, tous les partisans de Gé. Uranus vaincu, fut précipité du trône où Cronus se plaça. Une concubine qu'Uranus aimoit tendrement, & qui étoit enceinte, tomba au pouvoir du vainqueur qui la donna en mariage à Dagon. Elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Démarou. Cronus, pour n'avoir point à redouter l'invasion de ses ennemis, entourra sa maison de murailles & bâtit Biblis, qui étoit la premiere ville qu'on eut vu en Phénicie.

Sanchoniaton semble être ici en contra-

diction avec lui-même, puisque dans la cinquième génération il a parlé de la ville de Tyr. Mais on peut entendre que Tyr n'étoit qu'un assemblage de cabanes, & un lieu où des hommes vivoient sous des tentes. L'art de bâtir avec des briques séchées au soleil, ne fut découvert que trois générations après.

Dans la suite Cronus aigri par quelques soupçons contre son frere Atlas, le jeta par l'avis d'Hermès dans une fosse profonde.

Ce fut environ dans ce temps que les Dioscures s'étant confiés aux caprices des mers avec leurs vaisseaux, furent jettés sur le rivage près du mont Cassius, situé à quarante mille de Pélusium en Égypte à l'orient vers la Palestine. Ils y bâtirent un temple d'un goût différent des premiers, qui étoient ambulants, & qu'on traînoit sur des chariots. Ceux qui avoient suivi le parti de Cronus, furent appellés Eloim, qui signifie Dieux. Cronus eut un fils nommé Sadid, qui en Arabe veut dire homme fort. Ce fils infortuné fut tué d'un coup d'épée par son pere, qui le soupçonnoit d'avoir formé une conspiration contre lui. Ce pere dénaturé coupa la tête de sa propre fille, action de barbarie, dont tous les Dieux, c'est-à-dire, ses partisans furent étonnés.

Quelque temps après Uranus envoya

Rhée & Dione les sœurs, avec Astarté & sa fille, pour faire périr Cronus dans des embûches; mais elles ne purent accomplir leur dessein, & furent forcées de devenir les esclaves de celui qu'elles vouloient assassiner. A cette nouvelle Uranus envoya Eimarmene & Hora, c'est-à-dire, *destinée & beauté*, pour faire la guerre à Cronus, qui s'étant infiné dans leur cœur, les déterminâ à le suivre. Ce fut Uranus qui inventa les bétyles, pierres qui se mouvoient comme si elles avoient un principe de vie.

Cronus eut d'Astarté sept filles, nommées Titanides ou Artemides, & de Rhée sept fils, dont le plus jeune fut mis au nombre des Dieux dès le premier moment de sa naissance. Il eut aussi des filles de Dione, & deux fils d'Astarté, Pathos & Eros, *désir & beauté*. Dagon, inventeur de la charrue & de l'art de semer le bled, fut appellé Zeus Arotrius.

Sydic eut d'une des Titanides un fils nommé Asclépius. Cronus eut encore trois fils en Pérée, pays situé au-delà du Jourdain, Cronus appellé du nom de son pere, qu'on suppose être Mesraim, qui porta le noms de Cronus, Bélus, Hammon & Zeus, qu'on avoit donnés à son pere. Le second étoit Bélus, dans lequel on croit reconnoître Chus. Le troisieme étoit Apollon, qui paroît être le Phut de Moÿse, connu des Grecs sous le nom de Pytheus.

C'est dans ce même temps que vivoient Typhon, & Nérée pere de Pontus, qui fut pere de Sydon, dont la voisine Phénicienne donna des nouvelles graces aux Odes qu'elle composa. Il eut encore pour fils Posidon & Neptune. Tous ces neveux sont relatifs à la mer & aux isles. Ainsi il est surprenant que Sanchoniaton ne parle point de la ligne de Japhet, dont les isles avoient été le partage. Mais on fait que cet auteur étant Cananéen, n'a eu d'autre but que de nous donner la généalogie de Caïn & de Cham.

Démoroon engendra Mélicartus, plus connu sous le nom d'Hercule Phénicien, qui avoit un temple à Gadès, où il n'y avoit point d'images; ce qui avoit fait croire à plusieurs interprètes que le culte rendu à ce héros, étoit emprunté des Juifs mais ils n'ont pas réfléchi que ce temple subsistoit longtems avant que Dieu eut donné des loix à son peuple chéri. Ainsi il est plus probable que c'étoit à l'exemple des Patriarches qui n'avoient point d'images dans leur culte religieux.

Uranus, après la défaite, leva une nouvelle armée & soutenu de Démoroon, il déclara la guerre à Pontus, qui resta victorieux. Démoroon, après sa disgrâce, fit un sacrifice pour remercier les Dieux de n'être pas tombé au pouvoir du vainqueur.

La trente-deuxième année de son règne, le fils qui est Cronus dressa une embuscade à son père Uranus, & s'étant saisi de sa personne, il lui coupa les parties naturelles près de quelques fontaines & de quelques rivières. Uranus fut déifié dans la plaine où il expira; & l'on montre encore aujourd'hui l'endroit où le sang qui couloit de sa plaie, se mêla avec l'eau des rivières. Ce récit a donné naissance à la fable qui dit que Cham mutila son père.

Astarté appelée la plus grande, Démoron appelé Zeus, Adodus le Roi des Dieux, gouvernerent le pays du consentement & sous les ordres de Cronus. Astarté pour marque de sa souveraineté, mit sur sa tête celle d'un taureau; mais dans un de ses voyages ayant vu une étoile tomber du ciel, elle la ramassa & en fit le symbole de sa dignité, après l'avoir consacrée dans la sainte île de Tyr. Les Phéniciens disent que cette Astarté est la même que les Grecs appellent Aphrodite ou Vénus.

Cronus parcourant le monde, donna le Royaume d'Attique à sa fille Athene. La peste ayant ensuite exercé ses ravages, il offrit son fils unique en holocauste à son père Uranus. C'étoit une coutume établie chez les anciens dans toutes les calamités publiques, que les principaux d'une ville où les chefs d'une nation immolassent leur

enfant le plus chéri , afin d'appaiser par ce pénible sacrifice les Dieux irrités. Alors l'immolation des victimes se faisoit avec beaucoup de cérémonies mystérieuses.

On dit que ce Cronus , qui fut déifié après sa mort sous la forme de la planète nommée Saturne , eut un fils unique d'une certaine Nymphé du pays , appelée Anobret & comme son pays étoit embrasé du feu de la guerre , il revêtit cet enfant de tous les ornements de la royauté & le sacrifia sur un autel avec beaucoup de solennité.

Quelques uns ont cru reconnoître dans ce sacrifice , Abraham , près d'immoler son fils ; mais c'est renverser l'ordre des temps & abuser des étimologies.

Cronus se fit circoncire , & força ses alliés & ses sujets à subir la même opération : ensuite il consacra après sa mort un autre fils qu'il avoit eu de Rhée. Ce fils s'appelloit Muth , nom que les Phéniciens donnoient à la mort & à Pluton. Cronus donna la ville de Biblis à la Déesse Baaltis , qui est Dione. Béryte fut donnée à Posidon , aux Cabires , aux laboureurs & aux pêcheurs , qui consacrerent les restes de Pontus. C'est ici la plus ancienne consécration de reliques , dont il soit fait mention dans l'Histoire.

Le Dieu Tautes , après avoir peint
Uranus ,

Uranus, forma les images des Dieux, Cronus & Dagon; ce fut encore lui qui inventa les caracteres sacrés. Cronus, pour marque de sa puissance, étoit représenté avec quatre yeux, dont deux se fermoient & deux restoient ouverts. Le sens de l'emblème étoit que Cronus veilloit en dormant, & se reposoit quand il veilloit. Il avoit quatre aîles attachées sur les épaules & les autres divinités n'en avoit que deux ce qui étoit un témoignage de leur infériorité. Cronus avoit encore deux aîles sur la tête dont l'une étoit un signe de son intelligence, & l'autre du sentiment.

Cronus assigna l'empire de l'Egypte à Taaut. Ce fut sous les ordres que les Cabires où les sept fils de Sydic, avec leur frere Asclépius, mirent par écrit tous ces faits. Le fils de Thabion fut le premier qui enveloppa d'Allégories la croyance & les cérémonies religieuses des Phéniciens. Il mêla les faits de l'histoire avec les phénomènes physiques, & il donna des réglemens à ceux qui célébroient les Orgies, & aux Prophètes qui présidoient aux mystères. Leurs successeurs loin d'en adoucir l'absurdité, y mêlerent un nouveau tissu de fables. Un d'eux nommé Isiris, & frere de Chna, le premier Phénicien, fut l'inventeur de trois lettres.

Ces fragments de Sanchoniaton ont paru

à lez intéressants pour occuper plusieurs Sçavants, qui doivent leur célébrité aux soins qu'ils ont pris de répandre quelque lumiere sur ce morceau de l'histoire des premiers temps.

Frag-
ments de
Bérose.

Bérose né dans la Chaldée & écrivit sur les antiquités de Babylone. il ne nous reste de ces ouvrages que quelques fragments qui nous ont été conservés par Joseph & par Alexandre Phylistor. Quelques-uns le supposent contemporain de Moïse: ^{mais} d'autres mieux fondés, le font vivre sous le regne d'Anthiocus Soter. Cet auteur est parfaitement d'accord avec Moïse, touchant le déluge, la chute de l'homme & de Noé. Son ouvrage divisé en trois Livres, contenoit l'histoire des Medes, des Chaldéens & Babyloniens pendant l'espace de quatre cent quatre-vingt ans. Il nous a laissé la liste de dix Rois qui ont régné à Babylone avant le déluge. Le nombre de ces Rois repond exactement à celui de dix générations qui ont existé depuis la création jusqu'au naufrage commun: nous allons en donner la table pour en montrer la conformité avec la chronologie sacrée.

Table des Rois de Chaldée avant le déluge.

années ou sari.

1	Alorus regna . . .	10
2	Alasparus	3
3	Amélon	13
4	Aménon	12
5	Métalarus	18
6	Daonus	10
7	Evédorachus	18
8	Amphis	10
9	Otiartès	8
10	Xixutrus	18

Bérose compte par Sari ou Décades, qui forment dix années, méthode qui convient à des temps où les hommes vivoient au moins dix fois autant qu'aujourd'hui : or, suivant ce calcul, la somme de tous les regnes est d'environ douze cents ans. Ce qui ne s'éloigne guere de la chronologie de Moyse. La premiere année de la Monarchie, dit Bérose, un animal dont le nom étoit Oannes, sortit du sein de la mer rouge sur les confins de Babylone ; son corps avoit la forme d'un poisson avec une double tête, & des pieds semblables à ceux de l'homme. Son portrait fut conservé jusqu'au siecle d'Alexandre. Cet animal conversoit avec les hommes pen-

dant le jour sans prendre aucune nourriture. Il leur développoit les richesses des arts & sciences, les moyens de bâtir des villes & des temples, l'art de semer & de recueillir les moissons & les fruits, la nécessité d'établir des loix. En un mot, il leur enseignoit tout ce qui ^{est} relatif aux liens d'une société civilisée. Cet animal, au coucher du soleil, se retiroit dans la mer où il restoit pendant la nuit, parce qu'il étoit amphibie. Il donnoit non seulement ses instructions de vive voix, il composa plusieurs ouvrages sur l'origine des choses & sur la politique. Après lui parurent plusieurs animaux, qui tous avoient la même forme.

Bérofe n'est pas le seul qui ait parlé de cet Oannes qu'Helladius par abréviation appelle Oes; mais il ajoute qu'il avoit les mains, les pieds & la tête d'un homme, & qu'on le disoit sorti de l'œuf primitif du monde, comme le témoigne son nom, & qu'il ne fut pris pour un poisson, que parce que son habit étoit couvert d'écailles.

Ce récit nous montre que les premières histoires étoient enveloppées d'allégories qui défiguroient les événements en voulant les embellir. Il est aisé de voir que cet animal est l'emblème de quelque voyageur débarqué en Chaldée, où il porta le flambeau des arts & des sciences. Le mot Sy-

iaque Onude, signifie *étranger* ou *voyageur*, & Higin rapporte qu'Evahanes, nom fort approchant d'Oanes, étoit venu par mer en Chaldée où il enseigna l'astrologie.

Aionus regna dix ans; & pour mieux faire respecter sa puissance, il publia que Dieu l'avoit envoyé pour gouverner les hommes. S'il est vrai qu'il soit le même qu'Adam, on ne peut contester que sa domination ne fut d'institution divine. Son successeur Alasparus ne nous est connu que par son nom, & l'histoire a dédaigné de nous transmettre ses vices ou les vertus. Amélon troisième Roi, étoit de Pantibla, qu'on croit être Sippara, où dans la suite Xixuthus déposa les mémoires qu'il écrivit avant le déluge. Neuton conjecture que c'est Sypharvain dont il est fait mention dans l'Écriture. Abydenne rapporte que dans ce temps parut un autre animal nommé Annédotus, & entièrement semblable au premier. Il y avoit déjà deux cent soixante ans que cette Monarchie avoit commencé.

Aménon & Métalurus qui regnerent successivement, étoient tous deux de Pantibila, ainsi que Daonus, qui de l'état de berger parvint à la puissance souveraine. Ce fut sous son regne que parurent quatre animaux, dont les noms étoient Evédoracus, Eneugamus, Eneubolus & Ané-

mentus. Ils sortirent de la mer pour développer les semences de morale & de politique qu'Oannes avoient jettées. Ce fut sous Evédorocus que parut un autre animal beaucoup plus accompli, qui perfectionna ce que les autres avoient enseigné. Le 8e. & le neuvieme Roi étoient de la ville de Laranchi. Xixuthrus fut le dernier, puisque ce fut sous son regne qu'arriva le terrible déluge qui engloutit tous les habitants de la terre.

Il nous reste encore un morceau de l'histoire des premiers temps, écrit par Manéthon, Grand-Prêtre d'Héliopolis, & dépositaire des Annales d'Egypte, dont il étoit originaire. Son ouvrage entrepris par l'ordre de Ptolomé Philadelphé, contient l'histoire des Dieux, des demi-Dieux & les Dynasties, jusqu'à Nectanébus dernier Roi d'Egypte. Les fragments qui nous restent de cet auteur n'ont pas paru à tout le monde avoir ce caractère de vérité qu'on exige de l'histoire; parce qu'il avoue qu'il a extrait ses Annales d'inscriptions gravées sur des colonnes en dialecte & lettres sacrées. Le plus fort préjugé contre lui naît de sa chronologie, quoiqu'il soit moins outré que les anciennes chroniques Egyptiennes, que les Prêtres monstroient avec mystère aux étrangers.

Les Egyptiens avoient autrefois une an-

ienne chronique qui contenoit trente dynasties. de Princes qui avoient gouverné pendant 36525 ans. Ils comptoient cent treize générations & trois différentes races, dont la première étoit les *Aurila*, la seconde les *Mestrei*, & la troisième les Egyptiens. Manéthon n'a point adopté cette fabuleuse antiquité: il commence son histoire par les regnes des Princes, dont les sept premiers ont été appelés Dieux, & les neuf autres demi Dieux: ceux ci, dit-il, ont régné pendant neuf mille neuf cent quatre-vingt-cinq ans, & le premier des Dieux, nommé Vulcain, neuf mille.

Ces Dynasties ne paroissent fabuleuses que parce que nous ignorons quelle étoit chez ce peuple la mesure des siècles & des années. Varron, Diodore de Sicile, & plusieurs autres anciens Ecrivains (a) assurent qu'elles n'étoient que d'un mois chez les Egyptiens. Ainsi il n'est pas surprenant de voir leurs Souverains regner douze cents ans. C'est accorder cent de nos années à des hommes qui vivoient dans un temps où le cours ordinaire de la vie étoit de trois ou quatre siècles. Le Pere Kircher observe qu'il est possible que les Egyptiens, à l'exemple des Chaldéens, aient mis au nombre de leurs Dieux tous les Patriarches, depuis Adam jusqu'à Noé.

(a.) Hierobe., Censura, &c.

Table des Dieux & demi-Dieux qui ont
regné en Egypte avant le déluge.

	Années.	Mois.	Jours.
1 Héphœstus ou Vulcain a regné	724.	6.	4.
2 Hélios ou le Soleil, fils de Vulcain.	86.		
3 Agathodæmon	36.	6.	10.
4 Cronus ou Saturne	40.	6.	
5 Osiris & Isis.	35.		
6			
7 Typhon.	29.		

Demi-Dieux.

8 Orus.	25.		
9 Arès ou Mars	23.		
10 Anubis	17.		
11 Hercule	15.		
12 Apollon	25.		
13 Ammon	30.		
14 Tithœs	27.		
15 Sosus	32.		
16 Zeus ou Jupiter	20.		

Cette table paroît suspecte quand on considère le peu de proportion qu'il y a entre le regne de Vulcain & celui de ses successeurs. La durée de regne de ces Dieux & demi-Dieux prouve qu'ils n'ont pu régner tous avant le déluge. L'époque du Royaume d'Egypte est la même que celle du Royaume des Babyloniens : ainsi la durée de ces regnes ne peut excéder douze cens années. On doit supposer que les sept premiers Princes sont les seuls qui aient vécu avant le déluge ; & cette hypothèse est

ans replique quand on considere que Typhon, le dernier de ces Rois, fut enveloppé sous les eaux : on trouve dans son histoire & dans celle d'Osiris plusieurs traits qui caractérisent ce fléau. Son nom qui signifie *inondation*, a été donné à la mer par les Prêtres Egyptiens. Ce Typhon, selon les Poëtes, fut un géant monstrueux, qui, vaincu dans la guerre qu'il fit à Jupiter, fut submergé sous les eaux. A ces traits on peut reconnoître un Monarque puissant qui, abusant de son pouvoir, attira sur lui un châtimement severe.

Manéthon parmi les Dieux, dont il nous a donné la liste, n'a voulu désigner que ces hommes sages & bienfaisants, qui ont mérité le trône pendant leur vie, & les honneurs de l'immortalité après leur mort. Mais il seroit difficile de concilier cet écrivain avec les auteurs Grecs, dont les Dieux sont postérieurs au déluge.

Telles sont les parties les plus essentielles de l'histoire primitive, éparées dans les histoires profanes. Il en sort quelque lueur de vérité qu'on ne doit pas regarder comme une véritable lumiere. J'ai cru devoir les exposer sous les yeux, persuadé que tout ce qui a le caractere d'une grande antiquité, peut intéresser la curiosité, & que l'erreur même sert à démêler la vérité.

Fin du premier Volume.

 APPROBATION.

JAI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit, pour former un premier Volume in-12, qui a pour titre : *Histoire Générale du Monde*. Cet Ouvrage m'a paru curieux & utile dans son commencement: il expose les opinions des hommes sur le physique & le moral du globe terrestre depuis son origine: l'esprit humain y paroît tel qu'il est, lorsqu'il est abandonné à ses foibles lumières, peu conséquent, toujours insuffisant & renfermé dans les bornes les plus étroites, soit qu'il s'essaie dans des recherches sur la nature; soit qu'il étudie la spéculation & la pratique des mœurs: la lecture de cet Ouvrage m'a paru propre à convaincre de la nécessité d'une révélation divine pour nous apprendre l'origine des choses, pour établir, publier & perpétuer la science sublime des mœurs. A Paris, ce 14 de Février 1770. GENET, Docteur de la maison & Société de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut. Notre amé le sieur TURPIN, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage de sa composition qui a pour titre: *Histoire Générale du Monde*. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, &

de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité, & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état ou l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier, Garde-des-Sceaux de France, le sieur de Meaupeou, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre un dans celle dudit Sr. de Meaupeou: le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par de l'un nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte-Normande & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le

septieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent
soixante-dix, & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par
le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré le présent Privilege, & ensemble la ces-
sion sur le Registre XVIII de la Chambre Royale
& Syndicale des Lib. & Imp. de Paris, n. 466. Pl.
137, conformément au Règlement de 1723, qui
fait défenses, art. 41, à toutes personnes de quel-
que qualité & condition qu'elles soient, autres que
les Lib. & Imp. de vendre, débiter, faire afficher
aucuns livres pour les vendre en leurs noms & soit
qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement & à la
charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exem-
plaires prescrits par l'art. 108 du même Règlement.
A Paris, ce 20 Mars 1770.

BRIASSON, Syndic.



